This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

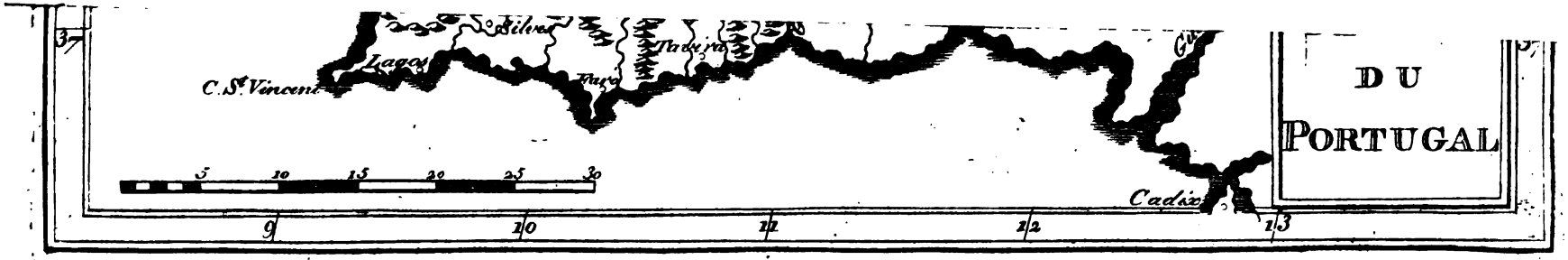
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08157756 5

(Dumouriez)

BY:


DU
PORTUGAL
C. St. Vincent
Lagos
Silves
Faro
Tavira
Cadix
5
10
15
20
25
30
9
10
11
12
13
37

ÉTAT PRÉSENT

DU ROYAUME

DE PORTUGAL.

Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée,

by Charles François Dupérier Dumouriez

Avec une Carte géographique du Portugal.

HAMBOURG,

chez P. Chateauneuf, Libraire.

1797.

C. D.

. . . . . Army, City, all
Depends on those who rule, when men grow vile,
The guilt is theirs, who taught them to be wicked.

L'armée, l'état, tout dépend de ceux qui gouvernent. Quand les peuples s'avilissent, la faute doit en être jettée sur ceux qui les ont rendus méchans.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LES QUATRE PARTIES

DE CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DU PORTUGAL.

CHAPITRE I. *Division.* . . . . Page 1.
CHAP. II. *Entre Minho-y Douro.* . . — 3.
— — III. *Le Tra-los-Montes.* . . . — 8.
— — IV. *Le Beïra.* . . . . — 12.
— — V. *Estremadure Portuguaise.* . . — 20.
— — VI. *L'Alemtejo.* . . . . — 27.
— — VII. *Les Algarves.* . . . — 32.
— — VIII. *Conclusion.* . . . . — 35.

LIVRE DEUXIÈME.

LES COLONIES PORTUGUAISES.

CHAP. I. *Division.* . . . . — 43.
— — II. *Asie.* . . . . . — 44.
— — III. *Afrique.* . . . . — 61.
— — IV. *Amérique.* . . . . — 64.
— — V. *Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.* — 84.
— — VI. *Conclusion.* . . . . — 91.

LIVRE TROISIÈME.

ÉTAT MILITAIRE.

CHAP. I. *Défauts de l'état militaire portuguais.* . —102.
— — II. *Etat de l'armée. Infanterie, cavalerie, troupes légères, artillerie, génie.* . . . —118.

CHAP. III. *Généraux, Officiers, Etat-Major, Subsistances, Ministre de guerre.* . . . . . Page 123.
— — IV. *Topographie, rivières, montagnes, places fortes.* — 136.
— — V. *Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.* — 144.

LIVRE QUATRIÈME.

CARACTÈRE NATIONAL ET GOUVERNEMENT.

CHAP. I. *Mœurs des Portuguais, les fidalgos, les femmes, spectacles, danses, combats de taureaux.* . Page 162.
— — II. *Habillemens, maisons, police de Lisbonne, son climat, tremblement de terre, quintas.* . — 170.
— — III. *Justice, Prisons, Tribunaux, Cités, Ordres, Archevêchés, Evêchés, Patriarchat, Réligion, Inquisition, Expulsion des Jésuites, Thèse du P. Fereira. Schisme du Portugal.* . . . . — 175.
— — IV. *Université de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Historiens, Poëtes, Arts.* — 201.
— — V. *Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.* . . . . . — 209.
— — VI. *La Cour.* . . . . . — 223.
— — VII. *Précis de l'histoire du Portugal.* . — 227.
— — VIII. *Anecdotes. Jean V, Joseph I, tremblement de terre, conspiration, guerre de 1762, incendie de la douane, mort de Graveron: révolte du Brésil.* — 238.
— — IX. *Etat politique du Portugal.* . . — 266.
— — X. *Le Comte d'Oyeras.* . . . . — 271.

AVIS AU LECTEUR.

Ayant passé l'année 1766 en Portugal, j'avais fait toutes les recherches, dont treize mois de séjour avaient pû me procurer les facilités, pour connaitre un peuple intéressant, qui relegué au bout occidental de l'Europe, circonscrit dans un territoire fort peu étendu, après avoir acquis tant de célébrité pendant un siècle & demi par ses découvertes & ses conquêtes, était retombé depuis dans l'état de langueur et dans l'oubli. Après avoir rassemblé mes notes, j'en avais fait un corps d'ouvrage sous le titre *d'Etat présent du Portugal en 1766.*

Un homme de lettres de mes amis, auquel j'avais fait présent de ce manuscrit, sous la condition expresse d'en corriger le style, l'avait vendu sans cette précaution à un libraire de Lauzanne, qui l'avait imprimé de même. De plus grandes occupations m'avaient fait oublier cet ouvrage, dont M. de Vergennes me rapella le souvenir en 1775, en m'annonçant que le comte d'Aranda Ambassadeur d'Espagne & le comte de Souza Ambassadeur du Portugal, d'après les ordres de leurs cours, lui avaient porté des plaintes sur ce livre, & m'accusaient de l'avoir fait. Alors on était criminel d'Etat dès qu'on avait l'audace de penser librement. Le comte d'Aranda, que j'avais connu en Espagne, lorsqu'après la révolte de Madrid en 1767 il avait gouverné ce Royaume pendant quelques mois, avait eû l'honnêteté de m'écrire pour me prévenir de la démarche qu'il avait ordre de faire.

Je ne désavouai point l'ouvrage, je ne l'avouai point non plus; je fis seulement observer que ce livre étant anonime, & imprimé à Lauzanne, le Ministre des Affaires étrangères de France

& les deux Ambassadeurs n'avaient pas plus le droit d'en rechercher l'auteur, que d'en faire punir l'imprimeur, & encore moins, sur un simple soupçon, de persecuter un colonel français, occupé alors utilement pour le service de l'Etat, & chargé à cette époque d'une mission importante, celle de parcourir comme commisaire du Roy les côtes de la Manche pour reconnaitre la possibilité d'y construire un Port de guerre. Les trois Ministres convinrent de ma proposition, & il fut décidé qu'on laisserait ce livre avoir le sort qu'ont tous ceux qui ne portent que sur des interêts généraux, & qu'on éviterait de lui donner plus de célébrité, en lui apliquant le cachet de la persecution.

Des évenements de toute espece m'avaient fait oublier cet ouvrage de ma jeunesse. Ce n'est que depuis que je vis dans la retraite que j'ai été tenté de le revoir; j'ai trouvé que le plan du livre est bon & bien distribué, qu'il serait même à desirer que sur chaque Etat de l'Europe on fit un ouvrage distribué dans le même ordre de matières. C'est son seul mérite, car d'ailleurs il m'a paru inexact & plein de fautes & d'erreurs; il est presqu'impossible qu'un homme, surtout à l'age que j'avais en 1766, puisse en treize mois prendre des connaissances assès étendues, pour faire une description parfaitement exacte du gouvernement & des mœurs d'une Nation. Il faut toute la vie d'un homme pour connaitre la sienne propre, & souvent une revolution imprévue vient changer en un instant le caractère national, & mêt en défaut les méditations qu'on a pû faire, & les jugements qu'on a pû porter sur plusieurs siècles de son histoire.

Corrigé de la présomption de ma jeunesse par l'experience de ce que j'ai vû & éprouvé, j'allais condamner mon livre à l'oubli, lorsque

lorsque j'ai reçu de France un portefeuille que j'y avais laissé, contenant un grand nombre d'observations & de notes sur le Portugal, que je regardais comme perdues. J'avais toujours eû l'idée de refondre cet ouvrage, & de le rendre utile en le corrigeant, & le rajeunissant. En consequence chaque fois que j'avais rencontré dans mes voyages subséquents ou en France, des Portuguais instruits, ou des Anglais, ou autres étrangers, qui avaient séjourné en Portugal, j'avais eû le soin d'engager des conversations, & même des discussions honnêtes sur ce livre, sans m'en déclarer l'auteur. Cette précaution les mettait à leur aise pour le critiquer; de mon côté je mettais à profit leurs observations, en ayant soin de les transcrire, & dans ce recueuil il s'en trouve beaucoup, remplies d'une critique sévère, sage & polie. Tous paraissaient estimer cet *Etat du Portugal*, & désirer qu'il fut refait avec plus d'exactitude.

J'en avais moi même le désir, mais n'étant pas maître de mon tems, absorbé depuis quinze ans dans les affaires publiques, j'avais pris le parti de remettre cet amas d'observations & de notes à un homme de lettres de mes amis, plus en état que moi de remplir cette tâche; il avait eû la complaisance de se charger de ce travail, & même l'avait déjà commencé, parcequ'il croyait alors, ainsi que moi, que je n'aurais jamais le tems de l'entreprendre.

Ce dépôt m'ayant été renvoyé fidèlement par mon ami, dont les opinions politiques n'ont point alteré les sentiments, exemple rare dans une révolution aussi effrenée. Depuis que je vis dans la solitude, j'ai ressenti un grand plaisir à retrouver un pareil objèt de distraction, & à l'aide de ce portefeuille & des

livres que je me ſuis procuré, j'ai refait en entier cet *Etat du Portugal*, auquel j'ai le bonheur de pouvoir joindre une carte exacte.

C'est un ouvrage de toutes pièces, & c'est son plus grand mérite; si l'imagination dictait un pareil livre, il deviendrait un roman, auquel on ne pourrait accorder aucune confiance. J'ai conservé le fonds de ma composition, & j'ai eû ſoin de ſéparer toutes les observations & les critiques qui m'ont été faites, pour mieux faire connaitre mes erreurs, & n'être pas plagiaire. Je déclare que toutes les fautes qui ſubsisteront encore ſont de moi, que tout le bien est d'autrui. Peu d'auteurs montrent une pareille bonne foi, parceque la plus part écrivent par vanité & non pour être utiles, pour eux mêmes, & non pour les autres.

Je n'ai point changé le titre de cet ouvrage, ni la date de ſa composition, ce ſera toujours *l'Etat du Portugal en 1766;* pour donner *l'Etat préſent du Portugal en 1796*, il faudroit être ſur les lieux. Je ne peux décrire que ce que j'ai vû, mais les corrections ramenent le tableau à l'époque préſente.

J'ai eû ſoin d'inserer toutes les observations qui m'ont été données par de judicieux critiques & de les distinguer par des guillemêts. Les auteurs, même les plus chétifs, ont ordinairement la prétention d'être dogmatiques, ils prêchent *ex cathedra*, & donnent leurs opinions pour des assertions; j'ai crû devoir prendre une autre route. Quand je ſuis convaincu de la juſtesse des observations des personnes, ou des auteurs que j'ai consultés, je les transmets ſans y rien ajouter; quand ce que j'ai vû moi-même, ou mes propres réflexions, ne ſont pas d'accord avec ce qu'ils ont vû, ou réflechi, je les contredis. Ce genre de discussion

cussion peut rendre l'ouvrage plus instructif, & lui donner une forme plus piquante. C'est à la sagacité du lecteur à juger le procès.

l'Epoque à la quelle je donne cette édition ajoute à la liberté de mes opinions, qui se sont aggrandies & fortifiées par l'expérience de trente années, qui valent trois siècles. Lorsque j'ai composé cet ouvrage, beaucoup de vérités étaient inconnues, d'autres étaient trop dangereuses à produire. Je n'écris ni pour le siècle passé, ni pour des enfants, mais pour un siècle de lumières, & pour des hommes très instruits.

Sans vouloir m'ingerer à donner des préceptes aux nations, & aux Souverains qui les gouvernent, je me crois obligé, puisque je crayonne le tableau d'une nation, d'aggrandir mes idées pour rendre mon ouvrage interessant & utile. C'est le devoir & le droit de tout homme qui réflechit. C'est le développement des principes qui m'ont conduit dans ma carrière politique & militaire.

Je n'allarmerai que les sots, je ne ferai murmurer que les hommes de mauvaise foi, je n'aurai pour détracteurs que les partisans forcenés du despotisme ou de l'anarchie; qu'importe leur opinion? leur parti s'affaiblit de jour en jour, leur force s'épuise par leurs excès. Si quelque Souverain a le tems & le courage de me lire, s'il ne jette pas le livre dès les premières pages, il y trouvera plusieurs avis utiles, & certainement plus vrais que tous ceux de ses ministres, courtisans & favoris.

En 1789, lorsque la révolution commençait en France, quoiqu'il me fût impossible alors d'en prévoir la marche incalculable, comme il fallait cependant se préparer à de grands événements, je disais à tous ceux de mes amis dont l'existence heureuse

était appuyée sur des privilèges & des préjugés. *Lisez Plutarque, & changez de peau.*

Cet auteur, dans lequel la réflexion fait trouver tous les principes philosophiques, applicables à toutes les circonstances de la vie, appuye presque tous ses raisonnements sur la nécessité des causes, ou la fatalité. Presque tous les plus grands philosophes ont été fatalistes. Les Turcs & les Russes le sont aussi.

Ce Système est le point de réunion de la science & de l'ignorance. Il explique tout, & n'a pas besoin lui même d'explication. Il est surtout applicable aux grandes révolutions phisiques qui changent la face du globe, & aux révolutions morales qui décident le sort des nations. La fatalité gouverne nos fortunes particulières, dans le plus petit détail, & elle arrange, & dérange tout, en grand, dans l'univers.

Tout être composé nait, s'accroit, atteint son apogée, décline & meurt, c'est à dire qu'il se décompose, & que ses parties constituantes se séparent, & s'associant à d'autres parties constituantes, forment un, ou plusieurs êtres, entièrement differents de celui qui n'existe plus; car materiellement il n'y a point de mort, il n'y a dans la nature que métamorphose.

Quant à l'ame, considerons la comme le soleil; la comparaison n'est ni modeste, ni parfaitement juste, mais elle est trop figurative pour ne pas l'adopter. L'Horizon de la partie du globe que nous habitons, même celui qui couronne notre diametre particulier qui le borne, nous suffit pour suivre le cours circulaire de cet astre de son orient à son occident. Nous sçavons que ce cours est continué pendant la nuit sur la portion de cercle dont le diamêtre de notre horizon nous borne la vûe, & le voiant reparaitre tous

les

les martins à notre orient, l'immense continuité de cette carrière nous donne une idée de l'immortalité de notre ame; la vie est son Horizon, la mort est sa nuit. Nous devons nous arrêter à cette figure consolante, nous n'en sçaurons d'avantage sur son essence, que lorsque la densité materielle du diamêtre de la vie ne nous cachera plus aucun des points du cercle que notre ame a à parcourir.

Le monde phisique éprouve une révolution continuelle, le monde intellectuel, enchaîné par son enveloppe materielle, y est de même assujeti. Toutes les Institutions humaines suivent les métamorphoses materielles du monde intellectuel, qu'elles prétendent, & ne peuvent régler.

Les Gouvernements surtout, & les dogmes religieux, inventés pour assurer les societés contre la tyrannie des passions, ont plus que tout autre être composé à soutenir une guerre perpetuelle contre les éléments contraires qu'ils rassemblent, le commandement & la soumission. Leur horizon est très borné, ils ont leur orient & leur occident, plus ou moins abrégé, suivant leur dégré d'imperfection; leur nuit vient, & la métamorphose, ou révolution s'opère par la séparation de leurs parties materielles.

Tel est le cercle vicieux dans lequel s'agitent en sens contraire, & roulent jusqu'à leur destruction, les Institutions humaines, les Gouvernements, les Réligions, les Empires & les Peuples. Telle est la vraie métaphisique de l'Histoire des hommes.

Les révolutions ne nous étonnent, que parceque nous les jugeons d'après le sentiment & non par la réflexion. Elles sont forcées, indispensables, absolues, elles entrent essentiellement dans le plan du grand être composé, qu'on appelle l'univers.

Elles

Elles ſont attachées à toutes les parties de cet être par une fatalité irrésistible.

Volentem ducunt fata, nolentem trahunt.
Bongré, malgré, le ſort nous guide, ou nous entraîne.

Plus un peuple est instruit, plus un ſiècle est éclairé, plus aussi le volcan révolutionnaire est violent & dangereux dans ſon explosion.

Le ſauvage, qui n'a ni opinions religieuses compliquées, ni loix, ni gouvernement, ni propriétés, ni idées métaphisiques, bien ou mal arrangées, travaille le moins qu'il peut, ſe nourrit pour vivre, & meurt ſans être ſorti de ſon enveloppe materielle. Il ne peut concevoir une révolution dont il n'a pas besoin. Heureux enfant de la nature, il ne connait de l'humanité que les biens & les maux phisiques! civilisés le, vous augmentés la ſomme de ſes calamités.

Entre les nations civilisées qui peuplent ce globe, les révolutions n'atteignent que celles qui ſont éclairées par la philosophie. Il n'y a eû de vraies révolutions dans l'antiquité que chez les Grecs & les Romains; car on ne peut caracteriser de ce nom les changements de Dynasties dont nos histoires ſont remplies, qui ſupplantent un Tyran imbecille, ou éffeminé, par un usurpateur ſanguinaire.

L'Asie & l'Affrique reposent dans le ſein de l'ignorance ſous la verge du despotisme. L'Amerique nous a donné l'exemple d'une révolution ſage dans une des parties de ſon vaste continent, parcequ'elle était habitée par une population nombreuse d'hommes éclairés, dont le ſage Washington a guidé avec modération le feu électrique, répandu par l'immortel Franklin.

Le

Le reste de cet immense continent vegète sous le joug de plusieurs nations Européennes, qui en ont écarté l'instruction. Sans la révolution Française, qui a secoüé sur les Antilles sa torche au cri du mot terrible *Liberté*, on n'y connaitrait encore que des tyrans éffeminés & des esclaves abrutis. La précipitation de cette mesure, juste en elle même, est-elle utile au bonheur des peuples? non sans doute; mais elle est un exemple de la fatalité des révolutions.

La liberté est le principe de toutes les révolutions, son abus en est la conséquence. Ce principe est sublime, il multiplie les forces de l'homme qu'il embrase, il le rappelle à la dignité de sa nature, qui lui a donné la tête élevée pour contempler le ciel, quand elle n'est pas pliée sous le joug. Mais la liberté, à l'aide des lumières qui en ont développé à l'homme tous les avantages, doit elle même se fixer des bornes pour pouvoir se combiner avec toutes les obligations de l'ordre social. Il faut qu'elle se crée elle-même des loix sevères, sans quoi la licence, l'anarchie, la tyrannie se réuniront pour l'assomer avec les propres fers qu'elle a brisés. Ce sont ces loix que la multitude ne peut pas établir; parceque plus on rassemble d'hommes, plus on accumule de passions, de vices, de sottises & d'ignorance. Les révolutions doivent donc s'opérer par peu d'hommes, & par des sages, pour le bonheur de la societé.

Tout peuple voit arriver un periode fatal où la révolution doit indispensablement avoir lieu. Quand la masse de ses lumières lui donne cette impatience du joug qui annonce décisivement cette époque irresistible, le souverain, dont la lumière doit toujours dévancer la marche de son peuple, doit s'en tourer d'un petit

nombre de ſages, & prévenir la multitude, en abattant lui même ſans pitié tous les abus contraires à la liberté, fûssent ils même la bâze de ſa puissance. S'il reste en arrière, ſoit par les lumières, ſoit par la volonté, il est bientôt regardé comme ennemi public, & il devient la victime expiatoire.

La révolution de l'Amérique n'a pas été une leçon ſuffisante pour les ſouverains de l'Europe, parcequ'une grande étendue de mers entr'elle & eux en a affaibli la perspective; mais qu'ils étudient la révolution Française, qui s'est opérée au milieu d'eux, malgré leurs éfforts réunis pour l'empêcher.

Ils verront que tous les peuples de l'Europe ont donnée une approbation de ſentiment, irréflechie, mais profonde, à tous les mouvements, même les plus irréguliers, de cette étonnante révolution, qu'ils ont cherché même à en pallier les crimes & les cruautés, en les rejettant ſur la néceſſité des circonſtances, que toutes âmes d'un bout de l'Europe à l'autre ont frémi à l'unisson au cri majestueux & terrible de *Liberté.*

Ils verront que c'est avec la plus grande répugnance que leurs nombreux guerriers ont marché contre ce peuple régénéré, qui a bravé tous les dangers pour cette cauſe primitive de l'humanité: que ces mêmes guerriers, électrisés par le contact des hommes libres, ont toujours oublié la honte de leurs défaites pour ſe livrer à l'admiration que leur inspirait l'énergie extraordinaire de leurs vainqueurs, s'enveloppant de la dignité générale de l'homme pour excuser leur propre faiblesse & couvrir leur honte.

Ils verront que toutes les nations qui n'ont pas été entraînées dans la coalition, qui voulait rendre à la France ſon despotisme, & ſe payer de cette œuvre de bienfaisance par la diminution

de

de ſon territoire; ont fait des vœux ſecrets pour la cauſe de la liberté, tout en abhorrant ſes cruautés, ſes crimes & ſes excès.

Ils verront que les ſuccès inouïs d'un peuple ſeul contre neuf puiſſances de l'Europe, leſquelles peu à peu opérent une défection, qui bientôt réduira leur coalition à Zero, d'un peuple ſans pain, ſans argent, ſans armes, ſans gouvernement, qui a forgé tous ſes moyens de défenſe dans la fournaiſe de la liberté, d'un peuple déchiré par une guerre civile dévorante, par des conjurations intestines & extérieures, toujours étouffées & toujours renaiſſantes, livré à l'anarchie, à la plus deſtructive tyrannie, à la barbarie la plus ſanguinaire; ils verront que ces ſuccès ſont une conſequence de la fatalité des révolutions, dont aucun éffort humain ne peut empêcher le cours.

Bien convaincus de cette fatalité, les ſouverains ceſſeront d'opposer des éfforts impuiſſants, qui ne peuvent que tourner contr'eux mêmes, & précipiter la criſe décisive, qui doit infailliblement les atteindre à leur tour, s'ils ne la préparent eux-mêmes, en prévenant le peuple que chacun d'eux gouverne.

Le ſyſtème phisique de l'univers roule dans l'immenſité, de catastrophes en cataſtrophes, de révolutions en révolutions. Le ſyſtème moral parcourt la même carrière, tantôt avec lenteur au travers des ténèbres de l'ignorance, tantôt avec la rapidité d'un torrent, à la vue d'une lumière, qui l'éclaire, ou qui l'éblouit. Chaque ſouverain doit marcher avec ſon ſiècle, doit observer ſoigneuſement l'opinion publique, comme les Egyptiens conſultent leur Nilomètre, qui indique infailliblement le degré d'alluvion de ce fleuve.

Le vrai moyen qui reste à un souverain pour ne pas être gagné de vitesse par son siècle, c'est, sans attendre les murmures ou les remontrances de son peuple; 1°. de retoucher les loix, de leur ôter ce qu'elles ont de trop contrastant avec l'opinion publique bien prononcée, de trop suranné pour les lumières nouvelles; 2°. de détruire tous les abus qui choquent la raison, soit dans le système social, soit dans les institutions politiques, ou réligieuses; 3°. d'anéantir tous les privilèges qui attaquent l'égalité civile, de rétablir cette égalité aux yeux de la loi, pour que la société ne reste pas divisée en deux classes inégales, les opresseurs & les oprimés, division qui choque la raison & la dignité de l'homme.

Chaque souverain est malheureusement soumis aux préjugés de sa brillante & dangereuse place. Il ne voit que lui même, un cercle de flateurs, qu'il méprise, s'il a du bon sens, lui cache tout le reste. Le sage suit sa cour, & il ne l'y attire pas, parce-qu'il ne le connait pas. Il n'a point d'amis n'ayant point d'égaux. Lorsque le tocsin révolutionaire sonne dans toute l'Europe, il doit rentrer en lui même puis qu'il est sa seule ressource, & au défaut de conseillers fidèles il doit écouter l'opinion publique. Elle dit à celui qui se croit *Roi par la grace de dieu.*

„Imites donc la divinité dont tu te crois l'image spéciale, re-„gardes tous tes sujets comme égaux entre eux devant ta justice, „partages ta bienveillance sur eux tous avec égalité, sois sans pré-„ference le père de tous tes enfants!

Si cette oraison dominicale touche son coeur, alors l'opinion publique le juge digne d'entendre le langage de la raison, elle lui crie par un million de voix;

„Ce

„Ce n'eſt point par la grace de dieu que tu es roi, c'eſt par „le choix ou le conſentement des peuples. Regardes ton ori„gine, lis l'hiſtoire de tes ancêtres, parcours les annales de „leurs faibleſſes, de leurs fautes, de leurs crimes. Il n'y a eû „rien de divin ni en eux, ni dans leur élévation. Si on a con„ſacré leur couronnement & le lien par une ceremonie reli„gieuſe, c'eſt pour rendre plus ſolemnel l'engagement mutuel „entre ton peuple & toi, pour vous lier plus étroitement l'un „à l'autre par un ſerment auguſte, dont la divinité eſt dépoſi„taire. Tu n'es qu'un homme, ſoumis au contract en vertu „duquel tu commandes à des hommes tes égaux; tu n'es point le „*paſteur des peuples*, comme te le disent des prêtres ignorants & „trompeurs, les peuples ne ſont pas des moutons, il n'y aurait pas „grand honneur à régner ſur des bêtes; tu es le chef de tes ſem„blables, dont tu ſeras juſtement cheri, ou haï, reſpecté, ou me„priſé, récompenſé, ou puni, ſelon ta conduite. Voila le langage „de la vérité, que tu trouveras écrit dans tous les livres, réli„gieux, ou philoſophiques, & ſurtout dans ta conſcience. Lis, ré„flechis, agis en conſequence. Sinon!....

Chaque ſouverain ainſi averti, ſurtout voyant tout autour de lui des révolutions terribles renverſer des Dynaſties qu'on croyait inébranlables, doit s'éclairer, ſe corriger, & ſe conſacrer entièrement au bonheur de ſon peuple, dont il eſt chargé, il doit ſurtout abjurer l'encens de la flatterie & les préjugés du trône. C'eſt ainſi qu'il peut éloigner de deſſus ſa tête la cataſtrophe révolutionnaire, en faiſant ſa révolution ſoi-même, c'eſt ainſi, qu'en ſe ſoumettant à la fatalité qui amène les changements que la nature de nos inſtitutions rend periodiquement indiſpenſables, il évite d'en être la

victime, & que règlant lui même leurs mouvements, il conserve l'édifice social, & n'est point écrasé sous ses ruines.

Jusqu'à présent les souverains, même les plus criminels, ont été presqu'excusables, parceque la vérité ne pouvait pas arriver jusqu'à eux. La philosophie, surtout, a été écartée du trône, & dès lors elle leurs est devenue nuïsible. S'ils eûssent été armés de la cuirasse de Minerve, ils eûssent été invulnerables; mais n'etant envelopés que de prejugés & d'injustice, ils ont servi de bût aux traits dont elle accable tout ce qui est contraire à la dignité de l'homme & à la raison.

C'est dans les trente dernières années du terrible dix huitième siècle que l'esprit révolutionaire est devenu une fureur. C'est alors que la philosophie, irritée par la résistance aveugle, & de mauvaise foi, des autorités, qui auraient dû diriger ses progrès en recevant ses lumières, bien loin d'arrêter les passions des hommes, les a fait servir à sa vengeance, en les precipitant dans les excès. C'est surtout lorsqu'elle a frapé la nation de l'Europe la plus inflammable & la plus audacieuse, que la fatalité révolutionaire s'est prononcée de manière à ne plus laisser aux souverains d'autre azile que la philosophie elle même.

La nation Française, la plus nombreuse, la plus riche, la plus entreprenante, toujours enviée, toujours imitée, a présenté aux autres nations des arguments séduisants & des armes triomphantes. Elle a communiqué l'enthousiasme qu'elle ressentait, & ce feu électrique eût été bien plus rapide encore, s'il n'eût pas eû à traverser un marais de crimes & de sang, dons la révolution l'avait envelopé. Mais l'atrocité des moyens s'effacé, l'avantage des resultats reste seul aux yeux des hommes. Les peuples vaincus

par

par ſes armes ſont conſolés par le genie de la liberté qui plâne ſur l'Europe entière.

Tant que la révolution Françaiſe n'a atteint que la Belgique & la rive gauche du Rhin, ſurtout lorsque les expeditions des Français ont été malheureuſes ſur la rive droite, il ſemblait que le genie révolutionaire allait prendre ce fleuve pour l'imite, ainſi qu'après avoir franchi les Pyrenées, il parait avoir été repouſſé juſqu'à nos frontières par la maſſe des préjugés Eſpagnols. Mais depuis qu'il a ſurmonté les Alpes, & qu'il a gagné à pas de géants l'ancien théatre de la liberté, depuis que les derniers ſuccès à la droite du Rhin confirment la deſtruction du deſpotisme & l'empire de la liberté, la marche du genie révolutionaire devient digne de l'obſervation de tout homme qui réflechit, & nous devons chercher à prévoir quels ſeront ſes progrès.

C'eſt ſurtout aux ſouverains à ſe livrer à cette étude ſalutaire, bien loin d'écarter de leurs yeux, comme ils ont fait juſqu'à préſent tous les objets qu'ils rédoutent, parceque leur ſécurité conſiſte dans leur aveuglement, comme l'autruche croit avoir évité le danger, quand elle a caché ſa tête pour ne pas le voir.

Les brouſſailles, ou les troncs d'arbres qui cachent aux ſouverains leurs dangers c'eſt à dire, les flateurs, les courtiſans & les miniſtres, qui ſe mettent entr'eux & la vérité, leur rendront encore le mauvais office de dénigrer auprès d'eux l'intention de ces réflexions dictées par la philantropie, par le deſir le plus pur devoir les gouvernements ſoutenus par les peuples, les peuples heureux & éclairés par les gouvernements.

Inſenſés! ils ne voyent la ſouveraineté que dans le pouvoir, le pouvoir que dans la force. Leur erreur finit toujours par être punie,

punie, car la force eſt dans le peuple, & ſi les agents de la ſouveraineté en abuſent contre lui, bientôt il l'employe à ſon tour avec violence contre ces perfides agents, & leur chûte entraine le malheureux ſouverain qui les a laiſſé faire, auquel cependant on n'a à reprocher la plus part du tems que de la faibleſſe & de l'indolence. Il ſe prépare un exemple fameux.....

Jamais une révolution n'aurait pû ſe faire, ni même être imaginée avec un ſouverain comme le grand Frederic. Le grand ſecrêt des ſouverains pour éviter le déſeſpoir ou le mépris des peuples, c'eſt de gouverner par eux mêmes, d'abjurer les petiteſſes de la grandeur, & de ſe rendre ſuperieurs à ceux qu'ils gouvernent par leurs lumières, leur diſcernement & leur fermeté. C'eſt à l'époque preſente plus que jamais que les ſouverains doivent ſe livrer de bonne foi à l'étude de la vraie philoſophie, & marcher toujours avec elle. Ils doivent ſe familiariſer avec l'idée des révolutions, comme le ſage ſe familiariſe avec la mort.

Ils ont devant les yeux le tableau ſombre & frappant de la révolution Françaiſe, qu'ils en étudient tous les traits, même les plus révoltants, qu'ils aprennent par l'examen des cauſes à calculer les conſequences. Qu'ils réflechissent profondement ſur l'invaſion des Français en Italie & en Allemagne, qu'ils examinent attentivement les diſpoſitions morales de ces deux contrées, & que faiſant un retour ſur eux mêmes, ils appliquent à leurs propres états les preſervatifs contre les excès du genie révolutionaire, qui ne ſaiſit les peuples que lorsque les ſouverains ne veulent pas s'y ſoumettre eux mêmes.

L'epoque fatale de l'Europe parait être arrivée. Sa face politique eſt entièrement changée. La France vient d'engloutir plu-

ſieurs

ſieurs Etats dans ses nouvelles limites. Debarraſſée de la guerre continentale, va tourner toutes ses forces contre l'Angleterre: elle lui enlevera l'empire des mers avec autant de facilité qu'elle a ſoumis toutes les nations qui l'ont attaquée ſur terre. Les Anglais ont déjà vû avec qu'elle promptitude la France ſçait, quand elle le veut, construire & armer une flotte. Ce qu'elle n'a executé qu'à demi sous deux rois Louis XIV & Louis XVI., elle le fera plus complêtement, quand elle déployera l'énergie républicaine.

Elle reprendra, ou ſe fera rendre par la paix, la Corſe & ſes colonies occidentales, augmentées de la moitié de St. Domingue, elle fera rendre à l'Espagne Gibraltar & la Jamaïque, elle fera reſtituer aux Hollandais tout ce que les Anglais leur ont pris, elle ébranlera leur empire en Aſie, en armant contr'eux les Puiſſances Indiennes qui plient apresent ſous ſon joug de fer.

Cette deſcente en Angleterre, ſi ſouvent préparée par le gouvernement Français, ſi ſouvent détournée par l'argent & les intrigues du cabinet de St. James, s'executera, dès que les Français le voudront avec opiniatreté. La paix ſeule peut détourner ce coup qui écraſera l'Angleterre, & y amenera une révolution pareille à celle de la France.

Le corps Germanique n'éxiſte plus, & ſes débris ſeront partagés comme l'a été la Pologne. l'Allemagne sera livrée aux guerres d'ambition, & aux invasions de ses voiſins, tant qu'elle formera un corps fédéral sans force, tant qu'elle ſera diviſée en petites ſouverainetés inégales & jalouſes, tant que cette contrée ne preſentera que des petits peuples se choquant perpetuellement, tant qu'elle ne formera pas une nation unique.

Tous ces premiers évènements seront très rapides, plus tard peut être les Polonais redeviendront une nation libre, ils auront apris l'art de la guerre dans les armées de leurs usurpateurs, leurs armes ne trahiront plus leur énergie, & ils trouveront des secours autour d'eux. C'est ainsi qu'en servant l'ambition de Philippe II, Philippe III. & Philippe IV. en Flandres, à Naples, en Lombardie, se formaient les vengeurs de la liberté Portuguaise.

A la même époque les Turcs, disciplinés par leurs Alliés, reprendront tout ce qui a été conquis sur eux par l'Autriche & la Russie, la Suede reprendra toute la partie de la Finlande, qu'elle a été forcée de ceder à la Russie à la suite de deux guerres malheureuses. Petersbourg devenu place frontière restituera à Moscou l'honneur d'être la capitale d'un empire trop étendu.

Tel est le résultat nécessaire de la révolution française. Puissent ces grandes catastrophes ne pas amener de grandes calamités! Puisse le génie révolutionaire laisser dans sa marche brulante une trace de bienfaisance, qui éfface les maux qu'il produira en renversant les obstacles; ou plustôt puisse ce génie saisir les Souverains eux mêmes, & leur inspirer le courage d'operer sans répugnance les grands changements qui doivent faire triompher la liberté, l'égalité légitime & la dignité de l'homme!

Les évènements extraordinaires, incalculables, effrayants arrivés depuis quelques années ont changé entièrement & pour toujours les opinions & l'existence morale de tous les peuples. Le plus dangereux de tous les préjugés, celui de les secouer tous à la fois & universellement, a pénétré les peuples d'une fausse lumiere, qui est devenue la torche des furies. Les uns ont outrepassé les limites de la raison, ils sont tombés dans la frénésie la plus cri-

mi-

minelle, les autres ont crû pouvoir combattre ces tirans avec les armes rouillées des vieux préjugés, ils n'ont pas fait un pas pour ſe raprocher, & pour ramener les égarés au but moyen de la ſagesse.

L'Europe entière est couverte d'émigrés & de Jacobins, inondée d'écrits contradictoires, où les deux partis oppoſés forgent des armes pour ſe déchirer, & puisent des ſophismes pour égarer les peuples. Ces écrits polémiques trompent la vigilance des gouvernements, ébranlent leur puissance, minent leur bâze, & ſubstituent des feux follêts au vrai flambeau de la Philoſophie.

Les malheurs éffrayants produits par la révolution française & par la guerre générale, qu'une imprudente ambition, (qu'on n'a pas même eû la précaution de masquer) a crû devoir oppoſer comme une digue, ſeront plus éfficaces que tous les livres, pour ramener au bon ſens les peuples qui s'en ſont écartés, & pour maintenir ceux qui n'ont pas encore dépassé les bornes de la vertu & de la raison.

Les hommes aprendront, d'après cette funeste experience, que le patriotisme est l'amour du bien général de ſes concitoyens, qui ne peut ſe trouver que dans la tranquillité intestine, dans la paix & dans la vertu; que l'amour de la gloire est une passion aussi funeste qu'injuste, quand il a pour réſultat le carnage & la destruction; que le zèle de la liberté même est un fléau public & une ſource de crimes, quand il renverse l'ordre ſocial, quand il dépouille l'homme de tous les ſentiments de la nature, quand il rompt tous les liens qui luy font ſuporter les maux de la vie, & l'attachent à ſon exiſtence & à ſa famille, qui est ſa première patrie.

Ils aprendront que le bonheur n'est autre chose que l'absence, ou la diminution, des peines, aux quelles leur nature faible & perissable les condamne dès le moment de leur naissance; que les passions exagerées augmentent & multiplient ces peines; qu'enfin la félicité publique n'existe que dans un ordre sage & moderé, qui assure la félicité individuelle, qu'on ne peut jamais en séparer, sans anéantir l'une & l'autre.

Heureux les peuples qui ne passeront pas autravers des crimes & des calamités des révolutions pour atteindre ce point de perfection sociale! Heureux les Princes qui se pénétreront de ces vérités simples, & qui dans la sanglante histoire de la révolution française aprendront leurs devoirs!

L'unique secrêt pour qu'un état soit bien gouverné, c'est que le chef s'identifie avec le peuple, & que le peuple ne s'identifie pas avec le chef; que la souveraineté dorme à l'abri des loix, que chaque citoyen soit libre sous leur égide, & surtout qu'aucune corporation ne soit jamais dans le cas de se croire dans l'obligation de réclamer sa portion de souveraineté pour redresser des abus par des crimes & la tyrannie par l'anarchie.

Parmi les Etats de l'Europe, dont plusieurs sont menacés de n'avoir pas une longue existence, le Portugal est peut-être celuy qui a le moins de réformes à faire pour parvenir à la forme de gouvernement, qui peut donner une bâze solide au bonheur & à la vraie gloire de ses citoyens. Son peuple est courageux & spirituel, sa population est circonscrite dans la juste proportion à la quelle peut atteindre la capacité d'un chef unique. N'ayant qu'un seul voisin limitrophe, sa position le met à l'abri des envahissements, des intrigues

trigues, des guerres des grandes puissances dont l'ambition tourmente l'Europe.

Tranquille au dedans, pouvant rester étranger aux agitations politiques qui l'environnent, favorisé par l'Océan qui lui offre de bons ports, possédant encore d'immenses & très riches colonies, le Roy de Portugal peut tourner l'excedent de sa population vers la navigation & le commerce, qui sont trop négligés dans ses Etats. d'Immenses richesses, la vivification de l'agriculture, des arts, de l'industrie & des talents, l'aisance & la satisfaction des citoyens, peuvent être les fruits, & la récompense des travaux d'un souverain habile & bienfaisant, il n'a que des encouragements & des exemples à donner.

Un seul obstacle, la superstition, peut l'arreter, s'il n'a pas le courage d'en triompher. L'abolition de l'Inquisition suffit, elle est déjà bien faible & bien ridicule. Il ne faut qu'un coup de pied de la raison pour réduire en poussiere ce tribunal vermoulu. C'est le plus grand ennemi qu'ayent à combattre les Rois d'Espagne & de Portugal, parceque luy seul les empêche de faire le bien. Un *homme* sur le trône peut ressusciter en peu d'années la nation Portuguaise, & c'est un trés grand avantage du Portugal, car le bien ne peut être fait nulle part que par un seul sage, ou par un trés petit nombre de sages: dès que la multitude se mêle d'être réformatrice, tout est perdu.

PRÉFACE
DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le titre de cet ouvrage donne beaucoup de facilité pour ſa compoſition; il n'exige ni rigidité chronologique, ni méthode de diction, ni commentaire, ni analyse, ni éloquence, ni imagination; il ne faut que dire la *vérité:* la plus austère critique n'y doit pas chercher autre choſe. C'est un tableau que je colore plus ou moins; pourvu qu'il ſoit vrai, j'ai rempli mon titre & mon but.

Nous avons en français une histoire fort détaillée du Portugal, en huit volumes, faité avec ſoin par Mr. de la Clède; on pourra la consulter pour la partie historique & les détails des faits, dans lesquels je ne veux pas m'embarrasser. J'en ai choiſi & placé quelques traits, qui pouvoient jetter quelques lumières ſur le caractère national, & qui éclairciſſoient quelques unes de mes réflections ſur l'état préſent de cette monarchie.

Je cherche à repréſenter le Portugal tel qu'il étoit en 1766; je vois avec étonnement & avec plaiſir que mon ouvrage aura le mérite de la nouveauté, & que ce royaume est fort peu connu. Son alliance intime avec l'Angleterre, ſa richesse, ſa position, au centre de l'Europe maritime, les cruelles catastrophes, qu'il a eſſuyées depuis ce ſiècle, les guerres dans lesquelles il s'est trouvé mêlé, & ſurtout le génie ſupérieur du grand Ministre qui le gouverne, devoient exciter la curiosité générale & engager les voyageurs, que leurs affaires y conduiſoient, à en rapporter des connois-

poissances toujours intéressantes pour l'humanité, & à communiquer leurs réflexions sur ce pays, j'ose dire inconnu, & ce qu'ils y avoient vu & appris.

Les Anglois, les plus curieux observateurs de l'humanité, ont semblé négliger absolument le Portugal, & désespérer d'y rencontrer aucun objet digne de leurs spéculations philosophiques. Il ne va en Portugal que des négocians de cette nation, qui uniquement concentrés dans leurs affaires de commerce, ne connoissent que Lisbonne & Oporto, vivent dans leurs comptoirs & ne fréquentent que des étrangers.

Les Espagnols, que leur voisinage, leur état politique, leur inimitié naturelle, devroient engager à observer scrupuleusement ce pays, sont encore plus nonchalans sur cette étude intéressante, n'ont aucune carte exacte, aucun plan des places, aucunes connoissances des forces, des moyens, du caractère, des ressources, des dispositions de ce royaume; ou bien ils les réservent dans les cabinets impénétrables du ministère, où ce notions restent ensouies, sans communication, même lorsqu'ils vont faire la guerre dans le pays. Tous les Officiers qui servoient en 1762, dans l'armée de Portugal, peuvent se souvenir qu'à Zamora, le Marquis de Sarria, dans sa salle d'audience, environné de ses Officiers généraux, raisonnoit avec eux, les interrogeoit sur les chemins du Portugal d'une façon fort perplexe & fort ridicule: l'un savoit par un marchand, que d'une telle ville à telle autre du Portugal, les chemins étoient de telle & telle façon; un autre avoit appris d'une Dame de Valladolid que les chemins entre telle & telle province étoient impénétrables: tout se passoit en conjectures, en ouï dire, & il n'y avoit pas de projet de campagne, faute de connoître le pays.

pays. Cependant il existoit des mémoires du grand Duc d'Albe, du Duc de St. Germain, du Duc d'Ossone, de Don Juan d'Autriche, du Marquis de Bey; il y avoit des cartes levées anciennement par les ordres de ces Généraux; on possédoit les plans apportés par un ingénieur françois nommé Nicolas de Langres, qui avoit passé du service de Portugal à celui d'Espagne dans la guerre de 1640. Tout cela étoit enseveli, & l'est encore dans la poussière des bureaux. La guerre de 1762 n'a rien produit, on n'a pas même vû une seule bonne carte paroître; tout est oublié, & le Portugal reste inconnu aux Espagnols.

Les Anglois, au moins, ont donné une fort belle carte du Portugal, qui est fautive dans quelques parties, mais dont on peut se servir, & qui jette beaucoup de lumière sur l'histoire ancienne & moderne de ce royaume; la partie marine de cette carte est de la plus grande exactitude; elle se vend à Londres, chez Thomas Jeffreys.

Les François, ce peuple curieux, vif, entreprenant, qui remarque tout, qui réfléchit sur tout, qui écrit sur tout, n'ont produit aucun ouvrage sur le Portugal, ils n'y ont vu, comme le reste des voyageurs, que Lisbonne & Oporto, & ils se sont contentés d'écrire avec beaucoup d'esprit & de feu une brochure spéculative sur le commerce; ils n'ont pas étendu plus loin leur attention, & ils n'ont vû le Portugal que du côté du négoce. Quant à la partie militaire, les Officiers qui ont fait la campagne de Portugal, comme auxiliaires, n'ont pas pénétré assez avant dans le pays pour pouvoir prendre des connoissances fort étendues; le mépris que leur ont inspiré les ridicules opérations de cette guerre ne pouvoit que dégou-

dégouter leur curiosité: leurs réflexions portoient autant le caractère d'amertume & de critique sur leurs alliés que sur leurs ennemis.

Une autre raison de l'oubli assez général dans lequel est tombée la nation portugaise aux yeux du reste de l'Europe, c'est la paresse & l'indifférence de ce peuple qui ne voyage point, qui n'écrit point, & qui n'a aucune communication avec les autres peuples. Les voyages par terre au travers de ce royaume & de celui d'Espagne, sont si dégoûtans par le mal-aise, les peines & les dangers dont ils sont accompagnés, qu'il n'est pas étonnant que les Portugais ne les entreprennent pas; mais l'alliance intime avec l'Angleterre, la proximité de ce pays, la facilité des embarquemens pour toutes les parties du monde, devroient exciter en eux le désir naturel de connoître & d'être connu.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le gouvernement s'y oppose, & qu'il ne permet point les voyages; bien loin d'imiter la prudence des Danois, qui pendant la guerre de 1756, dont ils ont eu la sagesse de se dispenser, ont envoyé de jeunes Officiers dans toutes les armées pour apprendre leur métier, sous de grands Capitaines: le Roi de Portugal a rappellé ceux que le zèle de la gloire & de l'instruction avoit conduits hors de leur patrie.

C'est cet oubli général de toute l'Europe, & cette nonchalance des Portugais, qui rendent mon ouvrage curieux & intéressant; j'évite avec soin la critique, même quand mes réflexions en ont l'apparence; je cherche à ne laisser voir que la *vérité*, & cette considération m'arrête souvent sur beaucoup de détails, dans lesquels j'aurois nécessairement l'air satirique, si je me livrois le moins du monde au développement des faits & aux idées qu'ils présentent.

Je ne peux mieux corriger mon ouvrage qu'en ajoutant à cette préface le paragraphe entier d'un portuguais très instruit qui m'a fourni beaucoup d'observations.

„Je vais vous obeïr, Monsieur, & vous marquer ce que je „trouve peu exact dans l'Etat du Portugal, vous desirés la verité, „je ne vous la cacherai point, & oubliant tous les liens qui m'attu„chent à la Nation ſur la quelle il est écrit, je mettrai à part toute „prévention & tout préjugé. Il me ſerait possible d'entrer dans „plus de détails, ſi j'étais près de mes livres & de mes papiers, mais „je ſuis forcé de recourir à ma mémoire. Je me bornerai donc à „vous marquer ce qu'elle me rappelle avec exactitude, aimant „mieux laisser passer ce qui me paraitra douteux, qu'y ſubstituer „ce dont je ne ſerai pas ſur. Vous m'excuserez ſi je ne remplis „pas completement vos desirs; le tems me manque ainsi que les „materiaux que j'ai laissés ailleurs.

„Il n'y a point de Nation qui ait moins d'obligation aux voya„geurs que la nation Portuguaise. Tous à l'envi ſe ſont plu à la „décrier, & l'Europe informée par eux croit tout Portuguais un „ſauvage, ou un Béotien. Sa langue peu connue, ſa position à „l'extremité de l'Europe, le petit nombre de Portuguais qui voya„gent, *la décadence de cet Etat*, tout concourt à empecher que per„sonne ne ſe donne la peine de verifier ſi ce qu'on a écrit ſur le Por„tugal est exact.

„Rien n'est pourtant plus vrai que ce qu'avance l'auteur, en „disant que tous ceux qui ſont venus en Portugal, & qui ont écrit „ſur ce Pays, n'y ont ſéjourné que fort peu de tems, n'ont con„ſulté que la factorie Anglaise, généralement composée d'êtres „igno-

„ignorants, qui ne vivent point avec les nationaux, & n'ont point „pénétré dans l'interieur du Pays. Aussi les absurdités qu'ils ont „répandues sur les finances & sur les impôts, sur le commerce & sur „les colonies, sur les terres de l'Etat, sur l'administration civile & „criminelle, sur les loix, sur les mœurs, sont elles infinies. Enfin „je ne connais pas un voyageur, un livre de Géographie, où il n'y „ait presqu'autant d'erreurs que de môts. l'Histoire de la Clede „est très fautive, & je ne connais que deux livres français qui so„yent assez exacts, quoique ce ne soyent que des abregés. C'est „Laffiteau, *Conquêtes des Portuguais*, & la *Révolution de Portugal* par „Vertot. Dans l'Histoire universelle Anglaise il y a des fautes, & „c'est un abregé. Dans les relations de voyage, il s'en trouve quel„ques uns d'exacts dans la grande collection.

„Il faut donc lire les auteurs Portuguais, & il est rare qu'on „en ait la patience; il faut habiter long tems parmi un peuple pour „en connaitre le caractere & les mœurs: si le Portugal y invite par „son climat, les amusements n'engagent point les Etrangers à y „résider. L'horreur qu'inspire l'inquisition, l'idée qu'on leur a don„née de cette nation les éloignent. Voila, Monsieur, les causes „pour les quelles le Portugal est aussi inconnu à l'Europe que l'At„lantide.

„L'ouvrage sur le quel vous desirés mon opinion n'est pas „sans mérite. Il serait à souhaiter qu'on en fit une seconde „édition plus correcte ..... vous me pardonnerés pour„tant si je redresse quelques erreurs, dûes à la difficulté d'obtenir „de bons renseignements, & si je propose quelques amendements „aux observations qu'il contient sur les fautes & les maux que l'au-

„teur indique. Je crois voir qu'il ne s'est égaré que dans ce qu'il „n'a pas vû par lui-même.

„Quant à ce qu'il avance dans la préface que les Anglais ont „donné une fort belle carte du Portugal, permettés moi de vous „dire que ni celle là, ni celle que les Jesuites ont donnée, & qui „passe pour la meilleure, ne ſont exactes. Vous ſçavés que nulle „carte ne peut l'etre ſans qu'on la dresse en consequence d'obser- „vations astronomiques & d'operations trigonometriques. Or „c'est ce qu'on n'a jamais fait en Portugal dans des tems plus mo- „dernes, car ce n'est que de nos jours qu'on a déterminé la latitude „& la longitude de Lisbonne, Porto, Coimbra, avec exactitude. „Il n'existe aucune bonne carte du Portugal. On en dresse une „présentement par ordre du gouvernement d'après la methode la „plus ſûre. Nous avons une carte excellente des Côtes, levée par „des marins Espagnols, qui ſous le rêgne actuel en ont marqué le- „giſſement & ſondé les profondeurs, & qui est infiniment préfe- „rable à celle de Tom Jefferies. La meilleure du Bresil a été don- „née à l'abbé Raynal, elle n'est cependant pas bonne. Il existe „aussi des cartes particulières, très exactes de quelques Capitai- „neries, mais elles ne ſont point imprimées. On est occupé pre- „sentement à lever celle des limites, & le ministère en a ordonné „une générale; mais elle est encore à désirer."

ÉTAT PRÉSENT
DU ROYAUME DE PORTUGAL.

LIVRE PREMIER.
Géographie du Portugal.

CHAPITRE PREMIER.
Division.

Il est plusieurs espèces de lecteurs, et toutes les matières ne sont pas propres à tous; rien n'est en général plus sec et plus ennuyeux que les détails géographiques, et cependant aucuns ne sont plus nécessaires; ceux qui lisent pour s'instruire les reçoivent avec avidité, et les examinent scrupuleusement; ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser les craignent, et ne font tout au plus que les parcourir. J'ai cherché à contenter les premiers par de l'exactitude; quant aux derniers, ils trouveront dans ce livre géographique des réflexions et des traits anecdotiques sur la dernière guerre, qui leur en diminueront la sécheresse et l'ennui: c'est aussi pour eux particuliérement que j'ai crû devoir ajouter le dénombrement des habitans des six provinces du Portugal, que l'on ne trouvera nulle part. Il est peu de personnes qui sans en avoir vû les détails et sans avoir des connoissances antérieures, puissent imaginer que le Portugal contienne autant d'habitans; cependant rien n'est moins douteux, et il est encore plus vrai que la population de ce petit Royaume n'est pas en juste proportion de la moitié de la valeur du terrain, qu'elle pourroit être double sans sur-

charger le pays, et qu'elle a passé cinq millions d'ames du tems des Romains et quatre du tems du règne de Don Emmanuel, le siècle brillant du Portugal,

Je désire avoir rencontré le vrai moyen de jetter de l'intérêt dans cette lecture nécessaire et fondamentale de l'ouvrage.

Le royaume de Portugal n'a pas plus de cent lieues de longueur sur quarante à quarante cinq de largeur; il est cinq fois moins grand que le royaume d'Espagne; mais sa position avantageuse, le secours des Anglois, la foiblesse de ses ennemis, la difficulté de ses chemins et le nombre de ses places fortes le mettent à l'abri d'être absolument envahi, quand même la politique de l'Europe le permettroit aux Espagnols, ils le rendent capable de résister contre cette nation à la guerre la plus vigoureuse, tant que ce petit royaume aura des alliés puissans et des ennemis foibles.

On divise le Portugal en six provinces fort petites; trois formant la répartition, ou département du nord; l'Entreminho y Douro, le Tra-los-Montes, et le Beïra; trois formant la répartition du Sud; l'Estremandure Portuguaise, l'Alemtejo et le petit royaume des Algarves.

„La division civile du Portugal se fait par *Comarcas*, (Districts,) „par seigneuries qu'on apelle Coutos, Honras etc., qui dépendent des „Corregidories, ou Ouvidories, les Corregidores sont nommés par le „Roy, les Ouvidores par les Seigneurs. Sous les uns et les autres la „justice est administrée, ainsi que la Police par des *Juizes de fora*, „juges que le Roy envoye dans un pays pour quelque tems, (ils sont „nommés, ainsi que les Corregidores, pour trois ans, et par les *Ca-*„*maras* e *Juizes ordinarios*, ou *pe la Ordenaçam*. Les Corregidores „tirent

„tirent leur origine des Missi dominici, dont les rois ſe ſervirent uti-
„lement pour affaiblir la jurisdiction et le pouvoir féodal.

„Les *Juizes de fora* ont été ſuccessivement multipliés, et ont
„remplacé les *Juices ordinarios*, espece de *Justice of peace*, juges de
„paix, ils ont usurpé la jurisdiction des Camaras, (municipalités,) aux
„quels ils president. Je reviendrai ſur cela, et ſur les abus de cette
„nombreuse magistrature, qui ronge et mine l'Etat."

CHAPITRE II.

Entre Minho-y Douro.

La province d'entre Minho-y Douro a au Nord la Galice et le fleuve Minho; à l'orient la province de Tra-los-Montes, dont elle est ſéparée par la chaine des montagnes du Maron et du Geres; au midi la province de Beïra, dont elle est ſéparée par le Douro; à l'occident, l'ocean; ſa longueur est de dix-huit lieues du nord au ſud, et ſa largeur de douze du levant au couchant: malgré ſa petitesse elle est ſans contredit la plus peuplée du royaume, en proportion d'étendue.

Cette province contient deux cités, Braga la capitale et Oporto, vingt-ſix villes, ou bourgs fermés, dont les principaux ſont Viana, Guimaraens, Ponte de Lima, Villa de Condé, Caminha, Monçaon, Barcelos, Valença; elle renferme deux églises cathédrales, cinq collégiales, et plus de cinq-cent paroisses; elle est arrosée de plusieurs rivières, outre le Minho et le Douro qui lui procurent une très grande fertilité, et l'ornement de plus de deux cent ponts de pierre.

Les principales productions ſont des bleds, du vin, de l'huile, des troupeaux, des laines et du lin; on y vit à bon marché, et l'on y a en abondance le gibier et le poisson.

La

La province se divise en six jurisdictions; trois Royales, nommées Corregidories, et trois particulières, nommées ouridorias il y a une Corregidorie de plus celle de Penafiel.

La première Corregidorie est Guimaraens; elle renferme quatre villes; son terrain est fort étendu et fort peuplé, il contient cent vingt-quatre mille ames. Guimaraens est situé à trois lieues de Braga entre les deux rivières de la Dave et la Visela: cette ville a été la résidence des premiers Rois de Portugal, et la patrie d'Alphonse Henriqués qui prit le premier ce titre après la bataille d'Ourique. Il y a une collégiale, dont les chanoines sont de grande naissance et fort riches. On trouve sur la place aux poissons une église ruinée dédiée à St. Jacqués, qui étoit autrefois un temple de Cerès; cette ville contient plus de cinq mille habitans, elle a un vieux chateau assez fort, bâti sur une montagne.

La seconde Corregidorie est Viana; elle renferme neuf villes ou bourgs dont les plus considérables sont, Monçao, et Ponte de Lima; elle contient quatre-vingt-dix-huit mille habitans.

La ville de Viana est à l'embouchure de la rivière de Lima; son port étoit autrefois très bon, mais il s'y est formé des bancs de sable, et il n'y peut plus aborder que des petits bâtimens; elle est fort bien bâtie, ses environs sont fort agréables, et elle contient plus de sept mille ames; elle a été fondée par le Roi Alphonse III, qui lui a donné le droit de ville en 1253; son port est défendu par le château de St. Jacques situé sur la barre, entouré de cinq bastions et d'un fossé profond taillé dans le roc vif.

Ponte de Lima est extrêmement ancienne; on attribue sa fondation aux Grecs; elle est située sur la Lima à trois lieues de Viana; c'est une petite ville bien bâtie, qui contient environ deux mille ames.

Mon-

Monçao a été fondée par Alphonſe III, à deux lieues de Valença ſur le Minho; elle est assez bien fortifiée, et il y a peu de chose à réparer pour en faire une bonne place; elle ne contient qu'environ ſept cents habitans.

La troisième Corregidorie est celle de Porto; elle contient une cité, trois villes et plus de cent mille habitans. Porto est après Lisbonne la ville la plus considérable du Portugal; ſon port à l'embouchure du Douro est fameux par ſon prodigieux commerce, qui lui a attiré une population nombreuse, ſurtout depuis trente ans; elle ne s'est presque pas ressenti du tremblement de terre, qui a encore augmenté ſon commerce et le nombre de ſes habitans: cette ville est ſurtout remplie d'étrangers, qui en font tout le commerce et principalement d'Anglois. Elle ne contenoit en 1732 que vingt-quatre mille habitans, et on en compte à présent plus de quarante mille; Porto a deux Corregidoreries du civil et deux du criminel, tous les quatre apartenant à la *Relaçao*, ou Parlement. Cette ville a presentement de 70 à 80 mille habitants. Porto est ſans défense et toute ouverte, excepté du côté de la mer qu'elle est défendue par deux forts; on y vit à meilleur marché et avec plus d'agrément qu'à Lisbonne, et il a été question d'y transporter la cour lors du tremblement de terre de 1755. Le Douro inonde ſouvent les quais et les quartiers bas de la ville.

La première Ouvidorie est celle de Barcelos; elle contient ſept villes ou bourgs et plus de cinquante mille habitans; la ville de Barcelos appartient à titre de comté à la maison de Bragance, elle est ſituée à trois lieues de Braga, elle a une collégiale et un peu plus de quinze cents habitans.

L'Oydorie de Valença renferme trois villes, dont la principale est Valença, fondée par les ſoldats de Viriatus ſur le Minho; cette place

avoit été fortifiée réguliérement autrefois, mais on l'avoit laissée tomber en ruine; le Ministère actuel a donné des ordres pour la faire rétablir; elle n'est qu'à demie portée de canon de Tuy, frontière de Galice; elle appartient avec titre de Marquisat à la maison de Vimioso: on n'y compte que neuf-cents habitans et vingt-six mille dans sa jurisdiction.

L'Oydorie de Braga ne contient que cette ville et trente-quatre mille habitans; Braga a été, dit-on, fondée par les Grecs après la destruction de Troyes; elle est située dans une plaine fort agréable à cinq lieues de la mer, arrosée de deux rivières, le Cavado au nord, et la rivière d'Este au sud; cette ville a été fameuse du tems des Romains, on y voit entr'autres vestiges de son ancienne grandeur un aqueduc et les ruines d'un amphithéatre, elle est bien bâtie et contient douze mille quatre cents habitans; elle est le siége d'un Archevêque qui est seigneur de la ville, et qui prétend au titre de Primat d'Espagne, parce que c'est le plus ancien évêche de cette presqu'isle; il s'est tenu cinq conciles dans cette ville, on y compte une suite de cent quatorze Prélats dont plusieurs ont été renommés par leurs vertus et leur science, entre autres le fameux Barthelemi des Martirs.

Les six jurisdictions de cette province contiennent cinq-cent-quatre-mille ames par le dernier dénombrement. Le peuple de ce pays est aisé, brave, plus laborieux que dans les autres provinces du royaume, plus beau, de bonne foi et fidele au gouvernement; le sang y est fort beau, et les hommes très robustes et adroits: c'est la meilleure infanterie du Portugal. (*)

L'Entre-

(*) „l'Infanterie du Minho n'est pas la meilleure du Portugal, l'habitant de cette Province est „celui qui répugne le plus au service militaire: les bons soldats sont recrutés dans le Tra„los-Montes."

L'Entreminho y Douro n'essuye dans les guerres du Portugal contre l'Espagne que des courses passagères qui arrivent à peine à la frontière. Les frontières de la Galice sont couvertes par le Minho, remplis de défilés et de gorges impénétrables; les habitans sont braves et animés par une forte haine contre les Castillans; il y a quelques châteaux fortifiés: le Minho qui termine une partie du Portugal est bordé dans cette province de places fortes, telles que Valença, Villanova, la Pela, Monçao et Melgasso. Plusieurs rivières, traversant les frontières en différens sens, se joignent à des chaînes de montagnes pour rendre le nord de cette province respectable; toutes les rivières intérieures de la province qui sont celles de Cancinha, la Lima, la Neiva, le Cavado, le Deste, la Dave, la Visela, ont leurs cours du levant au couchant, et forment par conséquent des défenses naturelles et des postes, qui secondés par les montagnes ne sont pas aisés à forcer pour les troupes qui attaqueroient cette province par le nord; du côté des sources de la Lima au nordest, le pays est un peu plus ouvert, mais on y trouve des postes excellens le long de la rivière de Vazzeas du côté d'Alcobassa, Thiau, Paradela, forte de Estrica et Portela de Homem: à l'est elle est séparée du Tra-los-Montes par la Sierra de Geres, Ste. Catarinha et de Marom, qui en défendent les approches. Cette chaîne de montagnes est difficile à traverser et fort aisée à défendre par des postes intermédiaires fortifiés sans dépense, par des coupures, des redoutes, des abbatis, des redants; en tout cette province, quoique riche, craint peu la guerre: les Espagnols n'y ont jamais pénétré fort avant, et elle se défend d'elle-même à moins d'être attaquée par des forces extrèmement supérieures; aussi n'y laisse-t-on en tems de guerre que la seule milice du pays qui suffit pour sa conservation, et on n'y met que deux ou trois bataillons de garnison le long du Minho

et à Porto. Telles ont été jusqu'à présent les dispositions militaires dans cette province; elles ont suffi pour préserver Porto des entreprises aux quelles il est exposé. La difficulté des chemins, la quantité des montagnes et de bois qui couvrent cette ville, sont des motifs de sécurité, et pourroient être des motifs de crainte, si les Espagnols savoient faire la petite guerre.

CHAPITRE III.

Le Tra-los-Montes.

La province de Tra-los-Montes est ainsi appellée, parce qu'elle est située, par rapport à la province d'Entreminho y Douro, au delà de la Sierra de Marom qui l'en sépare absolument; elle a au nord la Galice, à l'orient le royaume de Leon, au midi le Beïra, et au couchant la chaîne de montagnes de Marom et de Geres. Le terrein est montueux et sec, mais le cours des rivières qui l'arrosent est bordé de petites plaines assez peuplées et fertiles; elle comprend deux cités, Bragança et Miranda, et près de cinquante bourgs; elle a environ trente lieues de l'orient à l'occident, sur vingt du nord au midi. Cette province est divisée en deux Corregidories et deux Oydories.

La Corregidorie de Torre de Moncorvo contient vingt-six bourgs et environ 45000 habitans. Les Espagnols eurent à Moncorvo un détachement en 1762 qui y fit beaucoup de dégats; ils croyoient cet endroit fermé et fortifié, et on parloit d'un corps de 6000 Portuguais qui devoit le défendre. L'étonnement des Espagnols égala leur ignorance, lorsqu'ils virent que Moncorvo n'étoit qu'un mauvais village, où depuis plus d'un siécle il n'y avoit ni portes ni murailles, et où il n'étoit jamais entré un soldat depuis la même époque.

La

La Corregidorie de Miranda contient une ville Episcopale, douze bourgs et environ 24000 habitans. Miranda avoit des fortifications à l'antique; les Espagnols vinrent l'assiéger en 1762, le magasin à poudre sauta en l'air par un accident, enleva le château et une partie de la muraille, fit périr 600 hommes tant de la garnison que de ses habitans et laissa cette place dépeuplée; elle avoit déja essuyé le même désastre dans la guerre de la succession d'Espagne; cette place ne peut pas être rétablie, elle est dans un fonds qui la rend très-susceptible d'attaque: sa position est cependant fort avantageuse pour la défense de cette province du côté du royaume de Leon, et plus encore pour faciliter les incursions des troupes légéres Portuguaises dans les Castilles.

L'Oydorie de Bragança contient une cité et douze bourgs ou villes et 75000 habitans: cette ville est la capitale de la province; on en a transporté l'évêché à Miranda; elle est située dans une petite plaine fort agréable sur le bord de la petite rivière de Fervença, à une lieue et demie de la frontière de Galice: on lui donne pour fondateur Brigo, le quatrième Roi fabuleux de l'Espagne, mais elle a une autre origine tout aussi noble et plus probable: elle fut fondée par Auguste en l'honneur de Jules César, sous le nom de Julio Briga; elle appartient, à titre de Duché, à la famille régnante en Portugal. Il y a dans cette ville de bonnes fabriques de soye, de velours et de gourgouran; elle a des murs antiques garnis de seize tours et un bon château; sa position est pareille à celle de Miranda pour les incursions des Portuguais en Espagne; elle contient environ 2700 habitans. On y avoit établi un hôpital considérable pour l'armée Espagnole, et il y mourut plus de 4000 soldats de cette nation.

Chavès est la ville la plus considérable de la province, et la résidence du Commandant des armes dans toute la répartition du nord; elle fut fondée par l'Empereur Vespasien qui y fit construire des bains, dont le monument ſubsiste encore; elle a ſur la rivière de Tamego un pont très remarquable bâti par Trajan: cette ville a quelques fortifications, mais toutes dominées, comme toutes celles de cette province; elle appartient à la maison royale. C'est de Chavès que les Espagnols firent partir en 1762 un détachement de 3000 volontaires pour marcher ſur Porto, où l'on avoit le projet d'aller: Alexandre Orelly Irlandois, actuellement Lieutenant général fort estimé au ſervice d'Espagne, commandoit cette troupe qui devoit être ſoutenue par d'autres détachemens; il s'avança jusqu'à Villa-Real ſans rencontrer aucune réſistance, mais étant averti que les paysans s'armoient, et que les paſsages étoient difficiles, il fit ſa retraite fort en désordre, ſurtout en traversant Villa Pouca, et jusqu'à Chavès il fut vivement harcelé par les paysans, qui eurent toute la gloire de l'avoir reconduit jusqu'à la frontière avec beaucoup d'inquiétude, quoi qu'ils ne fussent que cinq ou ſix cent, ſans le ſecours d'aucun ſoldat; ce triomphe a été fort célébré en Portugal, où l'on en conte beaucoup de particularités. Cette opération manquée est un des principaux motifs de la retraite de l'armée ſur Zamora, du ſiège d'Almeyda, et de l'indécision et des erreurs de cette campagne: le Portugal étoit ſans troupes et dans la plus grande consternation; ſi l'on eut marché brusquement ſur Porto, cette ville eut été prise ſans combat: on y auroit trouvé des dédomagemens pour les fraix de la guerre, des vivres et un bon climat; l'armée n'eut pas péri de faim et de misère comme elle a péri, et la face des affaires eut été changée entiérement.

La

La province de Tra-los-Montes n'est d'aucune importance dans une guerre entre l'Espagne et le Portugal; il est même dangereux pour les Espagnols de vouloir pénétrer par cette province, et c'est ce qu'ils ont éprouvé avec beaucoup de perte en 1762, quand ils se sont avancés au nombre de plus de 40000 hommes sur la partie de Chavés, Bragança et Miranda, sans magasins ni provisions d'aucune espèce; ils y ont perdu un quart de leur armée morts de maladies, de faim et de misère; sans avoir aucun but et sans tirer aucune utilité de leur expédition.

„Miranda est si mal située qu'on peut la battre en bréche de l'autre „côté du Douro, et on peut tirer les lignes à l'abri du canon de la „place sans être découvert. En général cette Province offre partout „des postes excellents pour sa defense, sans avoir une bonne place, „elle n'en a pas besoin, mais si on voulait bâtir une bonne forteresse „ce devrait être à Outeiro, dont la situation est l'unique qui ne soit „pas dominée.

„On a oublié l'Ouvidoria de Villa-Real, apartenant à l'Infantado, „la plus riche et la plus considerable de la Province. Villa-Real est „plus considerable que Chaves.

„Miranda et Bragança ont été fort considerables anciennement „en population, manufactures et richesses. La persecution et l'ex- „pulsion des Juifs les ont détruit. Miranda est presque dépeuplé. „Bragança conserve encore une manufacture de Soyeries justement „estimées. On vient d'établir une fabrique d'organsin à Vinhaes, qui „pourra être d'une grande utilité.

„La plus grande partie des vignes qui produisent le vin de Porto „est dans cette Province sur le côté droit du Douro. Elle produit „beaucoup plus d'huile et de meilleure qualité que celle du Minho, des

„vian-

„viandes fumées, du ſeigle, et fournit d'excellents paturages de bons „chevaux, autre fois aussi beaux que ceux d'Andalousie, et quarante „mille livres de soye. Les meilleurs puits ſont ceux de cette Pro„vince, l'air y est très ſain. L'habitant est le meilleur et le plus brave „ſoldat du Royaume."

CHAPITRE IV.

Le Beïra.

La province de Beïra est la plus grande du royaume; elle confine au nord avec l'Entreminho y Douro et le Tra-los-Montes, à l'orient avec le royaume de Leon et l'Estremadure Castillane, au midi avec l'Estremadure Portuguaise et l'Alentejo, et au couchant avec l'Océan. Elle a quarante lieues de longueur ſur presqu'autant de largeur; elle est divisée en ſix Corregidories et deux Oydories; elle contient quatre évéchés, Coimbre, Viseu, Guarda et Lamego; quatre cités et deux cent trente-quatre petites villes ou bourgs fermés, avec environ 560000 habitans: le terrein est fertile dans des parties en bled, en ſeigle, en troupeaux, en chasse, pêche, fruits; d'autres parties ſont absolument pelées et désertes. Le climat y est plus froid que chaud, à cause de la grande quantité de montagnes: dans quelques cantons du côté de la mer, le Beïra produit du vin excellent, et des huiles aussi renommées que celles de l'Andalousie; on en fait grand commerce avec les Anglois, ainsi que d'oranges et limons. Cette province est partagée en haute et basse par une haute chaine de montagnes, nommée la Sierra de Estrelha. Le Beïra est très peu peuplé en proportion de ſon étendue,

La

La Corregidorie de Coimbre contient une cité, beaucoup de bourgs, et plus de 150000 habitans. Coimbre (Conimbrica) avoit été bâtie par les Romains environ 300 ans avant Jésus-Christ, à une lieue de l'emplacement où elle est ſituée, mais ayant été détruite par les Alains, Ataris, un de leurs Rois, la fit rebâtir l'an 415 ſur les bords du Mondego, ſur lequel elle a un beau pont; elle est célèbre par ſon université fondée par le Roi Don Denys; elle a ſept chaires de théologie, ſept de droit canon, dix de droit civil, ſept de médecine, une de mathématique et une de musique; cette université a produit quelques ſavans ſcolastiques, aristoteliciens et carteſiens, mais jamais un bon philosophe, ni un homme vraiment instruit. Coimbre contient dix mille habitans, ſans compter plus de quatre mille écoliers; ſon évêque est Comte titulaire d'Arganil.

„l'Université de Coimbre a été réformée en 1773, elle a àpresent „d'excellents ſtatuts. Elle a cinq chaires de Théologie, une de droit „romain, de droit naturel et de droit des gens, des institutions ca„noniques et d'histoire ecclesiastique, que les Ecoliers de droit civil „et de droit canon doivent frequenter, avant de passer les uns à qua„tre chaires de droit Romain et de droit national, et les autres à trois „chaires de droit canon et une de droit national.

„Elle a encore ſept chaires de médecine, quatre de mathemati„ques, quatre de philosophie, y compris la philosophie rationelle, „la phisique experimentale, la chimie et l'histoire naturelle. Elle a „deux chaires de latin, une de grec, une de ſyriaque, arabe et chal„déen, une d'architecture civile et militaire, une de deſſein. Six „cents écoliers tout au plus la frequentent aujourd'hui, on est obligé „d'y réſider ſuivant les matières qu'on y aprend, cinq, ſix, jusqu'à „huit ans. On fait des Examens publics tous les deux ans, et on ne

„peut poursuivre, ſans être aprouvé. On envoye des informations „au Ministère de la capacité, des progrès et des mœurs de chaque étu„diant. On ne peut être magistrat, occuper les grandes charges ec„clesiastiques, professer la medecine, ſans avoir pris ſes degrés à „l'Université. Elle a deja produit d'excellents ſujets dans tous les „genres."

L'Oydorie de Montemor o Velho contient environ trente mille ames. Montemor a été connu dans l'antiquité ſous le nom de Medobriga: ce bourg contient plus de quatre mille habitans; il est ſitué ſur les bords du Mondego, à environ quatre lieues de Coimbre. Aveïro est compris dans cette Oydorie; c'est un port de mer qui augmente tous les jours, et qui pourra devenir bon avec très-peu de travaux; ſa ſituation et la fertilité des environs y ont attiré beaucoup d'étrangers, et ſur tout des Anglois qui y font un très grand commerce d'huile; c'est le chef lieu du duché d'Aveïro: cette ville contient quatre mille quatre cents habitans.

L'Oydorie de Feria contient quarante-deux mille ames: cette petite ville a êu le titre de comté, elle n'a rien d'ailleurs de remarquable: on attribue ſa fondation aux Astures vers l'an 1000; elle est ſituée à quatre lieues de Porto.

La Corregidorie de Viſeu contient une ville épiscopale, vingt-deux petites villes ou bourgs, et quatre-vingt quinze mille ames. Viseu est ſitué au centre du Beïra entre le Mondego et la Vouda: cette ville a été fondée du tems de Sertorius par le proconsul D. Brutus, ſous le nom de Visontium; on y voit encore deux tours d'ouvrage romain avec les aigles et les noms de Flaccus et Frontinus, qui ſans doute étoient les ouvriers que l'on employa à cette construction: ſon antiquité la plus ſingulière est le tombeau du malheureux Roi Roderic qui,

disent

disent les Portuguais ſans aucun fondement poſitif, vint après la perte de la bataille de Guadalete et la destruction de ſon empire par les Arabes, ſe faire moine à Viseu, et y mourut longtems après ſa disgrace.

La Corregidorie de Lamego contient une cité épiscopale, trente-trois villes ou bourgs et ſoixante mille habitans: la ville de Lamego est ſituée ſur les bords du Douro dans une plaine environnée de montagnes. On attribue ſa fondation à des peuples de la Laconie environ 560 ans avant Jésus-Christ, mais elle a été rebâtie par Trajan ſous le nom de *urbs Lamacenorum;* elle est baignée par une petite rivière nommée Balsamab: elle a été ruinée plusieurs fois, elle est cependant fort riche; il s'y tient tous les ans une foire fameuse de bestiaux; elle contient environ cinq mille ames.

La Corregidorie de Pinhel contient cinquante-cinq bourgs et ſoixante et dix mille ames. Pinhel est fortifié à l'antique, et n'a rien de remarquable. Almeyda est la principale ville de cette jurisdiction et la plus forte place de guerre du Portugal; elle a ſix bastions royaux de pierre de taille et ſix ravelins; celui qui regarde la Coa, qui en est éloignée d'une demi lieue, est d'une grande étendue, et muni d'un cavalier pour mieux découvrir et battre la campagne; elle est environnée d'un bon fossé avec un chemin couvert, et à peu près au centre de la place, dans une grande élévation, est un château célèbre par ſa force et ſa construction, avec des magasins à l'épreuve de la bombe: on trouve beaucoup de puits dans ſon enceinte et deux fontaines a une portée de fusil; elle a environ deux mille cinq cents habitans. Le ſiège et la prise de cette place en 1762 par l'armée Espagnole, ont consumé un tems précieux, des vivres et de l'argent, le tout inutilement: la même chose arrivera toutes les fois qu'on voudra faire le même plan de campagne; cette place ne nuit ni ne ſert en rien à l'en-

trée en Portugal: un préjugé absurde, enraciné en nous, nous engage ſouvent à aller méthodiquement faire tuer des hommes contre des remparts inutiles, parce que nos ancètres ont eu l'absurdité ſyſtématique de les fortifier mal à propos.

La Corregidorie de Guarda contient une cité épiſcopale, trente bourgs, et ſept mille ames. La ville de Guarda a été fondée l'an 1199 par le Roi Sanche I, à la ſource du Mondego; elle est ſituée au pied de la Sierra de l'Estrelha: elle est environnée de murs de pierre de taille avec des tours, et un château qui domine la plaine; elle contient à peu près deux mille ſept cents habitans; ſon évèque réside à Castel Branco. La plaine de Guarda domine tout le Beïra, et forme un excellent camp pour quinze ou vingt mille hommes. Milord Galloway, dans des mémoires particuliers, décide que c'est le poste le plus propre pour la défenſive que puissent prendre les Portuguais pour couvrir Lisbonne, parce qu'en garniſſant en avant de ſoi les gorges de Sabugal, Penamacor et Castel Branco, il couvre en même tems le Beïra, le Douro et le Tage; ce camp a en avant de ſoi Sabugal, Penamacor, Castel Branco et la Coa pour avant postes, avec des bois et des marais ſur ſon front, et la rivière de Zezere ſur ſon flanc droit.

La Corregidorie de Castel Branco est composée de vingt-deux bourgs ou petites villes, et quarante mille habitans: cette ville est ſituée entre deux petites rivières, Vereza et Fonçul, à trois lieues du Tage: elle a deux enceintes de murailles avec ſept tours, quatre portes, et un vieux château qui a été autrefois très fort; elle contient environ quatre mille habitans. Idanha est un bourg ſi riche et ſi abondant qu'il peut nourrir l'armée Espagnole pendant un mois; l'ordre du Christ est Seigneur de Castel Branco. Penamacor, fondé par le Roi Sanche I, est ſur une hauteur à douze lieues d'Almeyda et deux de la fron-

frontière; ſon château domine avantageuſement tout le pays jusqu'à Caſtel Branco et jusqu'à la Coa, mais il n'eſt pas fortifié, quoique capable de défenſe, Penamacor contient environ deux mille cinq cents habitans.

Le Beïra ne doit être attaqué par les Espagnols que du côté du Tage et à revers, alors il tombe de lui-même: en le prenant par derrière, par l'Eſtremadure Portuguaiſe et Leiria, on évite les défilés, les ravins et les montagnes que la nature ſemble avoir placé pour ſa défenſe naturelle du côté de l'Eſtremadure Caſtillane et du royaume de Leon; il n'y a que les bords du Tage qui ſoient aiſés à forcer, à cauſe du délabrement des villes et des châteaux qui défendent les paſſages de ce côté.

Les Portuguais, quoique conduits en général par un principe d'ignorance et louche ſur la guerre contre l'Eſpagne, ont réuſſi jusqu'à préſent à donner le change à leurs ennemis ſur les véritables points d'attaque; ſelon toute apparence ils l'ont pris eux mêmes. Ils travaillent à préſent avec plus de vivacité que jamais à réparer, à grands fraix, les fortifications de l'inutile place d'Almeyda; ils dépenſent beaucoup d'argent à réparer auſſi celles d'Elvas pour engager les Eſpagnols à regarder ces deux poſtes comme les clefs du Portugal: cependant ils ne s'occupent point à chercher s'il n'eſt pas d'autres paſſages par où les Eſpagnols pourroient entrer, où la ſituation des gorges, le cours des rivières et les chaines des montagnes indiquent un genre ſimple et peu couteux de fortification; ils pourroient avoir facilement une chaine de poſtes retranchés très forts qui mettroient à couvert Lisbonne et Porto: mais ils n'ont pas beſoin de tant de précaution tant que les Eſpagnols regarderont Almeyda comme une place importante, et qu'ils ſe croiront obligés de borner leur première campagne

au ſiége de cette place, et de commencer leur guerre par la conquête du Beïra; ce faux principe éloigne également la guerre de Lisbonne et de Porto, qui ſont les deux uniques points où elle ſoit dangereuse pour le Portugal.

La prise de quelques places qu'on rend à la paix, après avoir dépensé beaucoup d'hommes et d'argent pour les prendre et les garder, n'est d'aucune importance pour les négociations; c'est ce que les François, plus qu'aucune autre nation, reconnoissent chaque fois qu'ils ont la guerre contre les Allemands. Les Portuguais ne doivent s'occuper uniquement qu'à ſe faire un ſyſtême qui jette les Espagnols dans ce genre de guerre couteux et indécis; leur négligence et leur ignorance ſont des avantages que les Espagnols doivent ſavoir employer contr'eux avant qhe quelqu'un les éclaire.

J'en reviens au ſiège d'Almeyda; ſi les Espagnols entreprennent ce ſiège, cette entreprise les éloigne de Lisbonne, donne aux Portuguais le tems de prendre une résolution, et aux Anglois d'arriver: cette place bien défendue peut employer toute une campagne, et ſa prise devient inutile ne pouvant ſervir de place d'armes, parce qu'elle est trop éloignée des opérations: cependant les Portuguais et les Anglais peuvent occuper les gorges et les défilés du Beïra, ſe fortifier dans l'excellent camp de Guarda, et éloigner ainsi la guerre du centre (Lisbonne) où ſe doivent adresser les grands coups.

J'avance que quand même toutes les provinces du Portugal ſeroient conquises, Lisbonne et Porto ſe conservant libres, la guerre resteroit dans le même état pour le cabinet et les négociations, que s'il n'y avoit rien de fait.

J'avance par conſéquent que la prise d'Almeyda, loin d'être utile au deſſein de la guerre, doit en retarder le ſuccès. En éffet, la campagne

pagne de 1762 fut employée en marches errantes et incertaines après la prise d'Almeyda; on ne ſuivit pas alors, comme on le devoit, l'avis du Général, le Comte d'Aranda, qui étant ſur les lieux étoit ſeul capable de prendre un parti avantageux et des mesures d'autant meilleures, que tous les militaires rendoient justice à ſes bonnes intentions, et convenoient qu'il avoit fallu toute ſa prudence et ſes talens pour réparer le désordre des ſubsistances et des hôpitaux et le mauvais état de l'armée, et pour la mettre en ſituation de faire la campagne ſuivante avec plus d'avantage: ſon avis étoit de ſe porter ſur Coïmbre, et de faire en même tems occuper Porto; c'étoit le ſeul moyen de tirer quelques fruits de la prise d'Almeyda, et de reparer le tems perdu. Il n'est pas douteux que ſi le Comte d'Aranda eut pu exécuter ſes opérations, la guerre de Portugal auroit eu un ſuccès différent, mais il est également certain que les Portuguais auroient eu le tems de couvrir Lisbonne et d'en rendre les approches fort difficiles, et que par conſéquent le Comte d'Aranda n'avoit entrevu qu'une très petite partie du plan unique qui peut faire finir en deux mois la guerre du Portugal.

Après la prise d'Almeyda, on s'avance dans le Beïra, et on trouve la Sierra d'Estrelha formant une barrière qui couvre la capitale de ce côté. On doit compter avoir en tête une armée de vingt mille Portuguais bien disciplinés et de ſept à huit mille Anglois; que l'on conſidère ce que l'on pourra entreprendre contre une telle armée retranchée dans les montagnes, où ne peuvent passer ni chariots, ni artillerie, ſans avoir ni cartes, ni espions, ni bagages, ni médicamens, ni vivres, et ſe trouvant harcelés et environnés par plus de trente mille paysans braves et cruels.

CHA-

CHAPITRE V.

Estremadure Portuguaise.

L'Eſtremadure Portuguaiſe confine au nord avec le Beïra, à l'orient et au ſud avec l'Alentejo, à l'occident avec l'Océan; elle a trente-ſix lieues de long ſur dix-huit de large; elle eſt coupée du levant au couchant par le Tage qui va ſe jetter dans la mer un peu audeſſous de Lisbonne: ſon terrein eſt le meilleur du Portugal, dont il réunit tous les fruits; ſon commerce eſt très conſidérable, ſur-tout par le moyen des flottes des Indes qui abordent tous les ans à Lisbonne: cette province contient deux cités, cent onze villes ou bourgs, et plus de ſix cent ſoixante mille habitans diviſés en ſix Corregidories et deux Oydories, et quatre cent ſoixante paroiſſes, ſans y comprendre la contrée de Setubal qui eſt ſéparée, et qui contient une Corregidorie et deux Oydories.

La Corregidorie (*) de Lisbonne ne comprend que cette ville et ſa banlieue, mais elle renferme plus de trois cent ſoixante mille habitans.

Lisbonne eſt ſituée en amphithéâtre ſur le bord du Tage ſur ſept grandes montagnes et un grand nombre de collines; en y comprenant ſes faux-bourgs elle a plus de deux lieues et demie de long ſur une de large; elle eſt au trente-huitième degré, quarante-deux minutes, cinquante ſecondes de latitude, et au huitième degré, vingt-ſix minutes, quinze ſecondes de longitude. Si l'on en croit les antiquaires, elle fut bâtie l'an du monde 1935, 278 ans après le déluge, par un petit fils de Noé nommé Eliſa; elle fut enſuite rebâtie par Uliſſe qui la nomma Uliſſipona, nom qu'elle a conſervé: elle étoit ville municipale des

(*) Je la nomme improprement corregidorie, car Lisbonne a differents Corregidores.

des Romains; elle eſt le ſiége d'un patriarche depuis l'an 1708, et d'une collégiale fort riche et fort reſpectable dont tous les chanoines ont le titre de Monſeigneur, et ſont des plus grandes familles du royaume; le patriarche eſt revêtu comme le Pape, et les chanoines comme les cardinaux, d'habits pontificaux quand ils officient ſollemnellement: elle eſt ſéparée en deux villes; (*) l'orientale qui eſt le ſiège d'un archevêque apart, ſoumis au patriarche, et l'occidentale. On compte en tout, dans cette capitale, trente-ſept paroiſſes, beaucoup de chapelles, trente-deux maiſons religieuſes d'hommes et dixhuit de femmes.

Lisbonne eſt défendu du côté de la mer en venant de Cascaës par deux fortereſſes, dont l'artillerie ſe croiſe et domine abſolument la barre, l'une appellée la tour de St. Jean et l'autre la tour de Bogio. Le fort de St. Jean eſt taillé dans le roc; ſa fortification eſt irrégulière, parce qu'on a ſuivi la forme du rocher, mais presqu'imprénable; elle conſiſte en cinq baſtions irréguliers et un ravelin du côté de la terre, et d'autres ouvrages avec beaucoup d'artillerie du côté de la mer; il a été bâti pendant la minorité du Roi Don Sebaſtien. Au midi de ce fort, eſt celui de Bogio ou St. Laurent, poſé ſur une élévation de ſable et de roc au milieu de la rivière, ſa figure eſt circulaire; cette tour eſt petite, mais bien garnie de batteries: entre ces deux forts eſt la barre de Lisbonne diviſée en deux par un banc de pierre, nommé Os Cachopos, qui commence à une portée de carabine du fort St. Jean ou St. Julien, et qui court plus d'une demie lieue au ſud-ſud-oueſt: l'entrée du nord eſt entre Os Cachopos et le fort St. Julien, et comme elle eſt

(*) Lisbonne n'est plus séparée en Orientale et Occidentale, elle n'est plus un Archeveché. Quant à la partie Ecclesiastique, elle est le chef lieu d'un Patriarchat. Le Patriarche, toujours cardinal, et aumonier du Roy a pris la place de l'Archevêque.

fort étroite, on la nomme o Corredor; on ne la cherche qu'avec un très bon vent et la marée: l'entrée du ſud est entre Os Cachopos et la tour de Bogio, et ſe nomme à Carreira da Alcacova; elle est plus large que la première: à une lieue et demie de la tour de St. Jean et à une lieue de Lisbonne est la tour de Belem, du côté du nord, à deux cent pas du Tage; c'est où l'on visite les bâtimens: elle fut fondée par le Roi Don Manuel, qui lui donna le nom de la tour de St. Vincent. A cette tour répond, vers la partie du midi, la torre Velha, tour vieille ou tour de St. Sébastien; elle est ſituée ſur une montagne, et ſes batteries hautes et basses croisent avec celles de la tour de Belem; il y a d'autres petits ouvrages raſants le long de la rivière, mais assez mal faits: au reste la position de la ville est ſingulière, et en rend les embelissemens impossibles par ſa prodigieuſe inégalité. Depuis le tremblement de terre qui a tué trente mille personnes, c'est un amas affreux de ruines, de palais renverſés, d'églises brulées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait ſauter en l'air. Tout a été rebati, les rues ſont très belles; Lisbonne contient àpresent 38000 maisons et 240000 habitans (voyage de Muyhy en 1789.) Le climat est extrêmement pur et ſain, mais il y vient fréquemment des pluyes d'orage et des tremblemens de terre. Les rues ſont remplies d'immondices et comme elles ſont toutes en descentes et montées, et fort mal pavées, on ne s'y ſert que de calèches à deux mules: il n'y a qu'un beau terrein ſur le bord de la mer qui forme une plaine d'une demie lieue de long, ſur environ mille pas de large, où étoit autrefois le palais du Roi, qui a été totalement renverſé par le tremblement de terre: ce quartier ſe nomme le Rocio; le Comte d'Oyeras y fait bâtir de fort beaux édifices, des maisons uniformes et des rues tirées au cordeau et bien pavées; il ſera embelli d'un quai ſur le port, d'un arcenal et d'une douane.

Le

Le Roi demeure à une lieue de la ville, dans un endroit nommé Belem, où il n'a pour palais que des barraques, (elles viennent d'être brulées,) parce qu'il n'oſe pas ſe risquer à habiter dans des maisons de pierre: effectivement il ne ſe passe pas d'année ſans tremblement de terre; le climat, le voisinage de la rivière, les ouragans en occasionnent de fréquens, et cette crainte eut peut-être déterminé la cour à quitter tout à fait le ſéjour de Lisbonne pour aller s'établir à Porto, ſi la nécessité du port et bien d'autres raisons économiques ou politiques ne l'y eussent pas retenu,

Le port de Lisbonne est effectivement un des plus beaux de l'Europe, il a deux lieues de canal à l'abri de tous les vents; on y entre avec la plus grande facilité, de quelque grandeur et en quelque quantité que ſoient les vaisseaux: il ne manque à ce port qu'un quai que l'on va y faire pour la commodité des transports (il en est un très beau;) il y vient des vaisseaux de toutes les nations, et le commerce y est prodigieux entre les étrangers. Les Anglois en font la plus grande partie, et on peut regarder Lisbonne comme une colonie Angloiſe, à cause du nombre considérable de familles de cette nation qui ſont les plus riches de cette ville, et à cause de leur influence dans les affaires politiques et dans le gouvernement. Cela est changé les Anglais ont moins d'influence dans le gouvernement depuis la mort du dernier Roy D. Jozé. La ville de Lisbonne est une des plus grandes et des plus riches capitales de l'Europe.

La Corregidorie de Torres Vedras contient dix-huit villes ou bourgs, et environ quarante mille ames; c'est un ancien préside des Romains, comme le dénote ſon nom latin Turres Veteres.

La Corregidorie d'Alenquer contient huit bourgs et vingt-huit mille habitans. Alenquer a été fondé par les Alains, et contient envi-

ron deux mille ames; c'est un bon camp pour menacer Lisbonne ou pour la défendre dans une dernière extrêmité.

La Corregidorie de Leïria contient une cité avec un siège épiscopal, vingt-une villes ou bourgs, et soixante mille habitans. Leïria, évêché, est situé dans une plaine, arrosée par la petite rivière de Lys et la Lena; elle a un vieux château assez fort, elle contient trois mille six cents habitans.

La Corregidorie de Thomar comprend dix-neuf villes ou bourgs, et plus de quarante mille ames. Thomar a été bâti par Don Galdim Paez, grand maitre de l'ordre des Templiers, vers l'an 1145, peu de tems après l'institution de l'ordre du Christ. En 1358 le Roi Denis et le Pape Jean XXII. appliquèrent à ce nouvel ordre tous les biens des Templiers détruits en 1312; cette ville contient trois mille six cent habitans.

L'Oydorie d'Abrantes ne contient que deux bourgs et douze mille ames. Abrantes, situé sur la rive droite du Tage, est une ville extrêmement ancienne: du tems d'Auguste elle étoit municipale; elle est la clef du Tage, et les Portuguais prétendent la fortifier, c'est ce qu'ils devraient faire, elle a été érigée en Marquisat par Jean V, elle contient trois mille six cents habitans. Cette ville feroit très considérable si les Portuguais encourageoient la navigation sur leur fleuve, et s'accoutumoient à remonter le Tage avec leurs marchandises jusqu'à cette ville.

L'Oydorie d'Ourem appartient à la maison royale avec titre de Comté, et ne comprend que sept bourgs et dix mille ames. Ourem est sur une hauteur, il contient environ dix-huit cents habitans.

La Corregidorie de Santaren contient quinze villes ou bourgs et cinquante mille ames. Santaren est située sur le Tage, à quatorze lieues de Lisbonne, dans une belle plaine qu'elle domine; elle est bâtie

bâtie en forme de demi lune; elle a une enceinte de vieux murs, ſix portes et une citadelle fort ancienne, à laquelle le Roi Alphonse VI. a fait ajouter un mauvais ouvrage à corne ſans courtine, ni ouvrages extérieurs; elle étoit connue du tems des Romains ſous le nom de *Scalabis* ou *Præsidium Julium:* elle a été ſouvent aſſiégée par les Maures, et les Portuguais ont gagné ſur eux pluſieurs batailles dans ſes plaines. Pluſieurs Rois y ont réſidé; elle contient plus de huit mille habitans, et elle est fort riche; il y a un chapitre de chanoines de l'ordre d'Avis.

La contrée de Setubal, ſur la rive gauche du Tage, comprend trois juriſdictions: la Corregidorie d'Armada, l'Oydorie de Setubal qui appartient à l'ordre de St. Jacques, et l'Oydorie d'Azeitao qui appartenoit à la maiſon d'Aveiro; cette contrée contient vingt bourgs ou villes et vingt mille ames. Setubal, que nos marins appellent par corruption St. Ybes ou St. Ubes, a été bâti par le premier Roi de Portugal Alphonſe Henriquez, vis à vis d'une ancienne colonie Romaine très florissante autrefois, nommée *Cætobriga*, ſituée ſur l'autre bord du Sadao où est actuellement le village de Troya; ils y tenoient leurs flottes. Setubal fait un très grand commerce ſurtout en ſel, en huiles, en oranges, en vins muscats et ordinaires, fort renommés, excellens et dont il ſe fait une prodigieuse conſommation ſur-tout en Angleterre; elle est fort riche et fort bien bâtie, environnée d'anciennes murailles avec de groſſes tours de diſtance en diſtance: mais comme cette enceinte étoit trop petite pour ſa population, on a bâti des maiſons en dehors, et Jean IV. a fait fortifier cette ſeconde ville à la moderne; elle a onze baſtions et deux demi baſtions, et pour défenſe extérieure un ouvrage à corne, un fort à quatre baſtions et un autre fort pentagone; cette ville est dominée par le fort de St. Philipe

bâti par Philipe III. Le château a une nombreuse artillerie et une excellente citerne; à un quart de lieue, ſur le bord de la mer, est la tour d'Outaon bien garnie d'artillerie, où l'on met la nuit un fanal pour les vaisseaux; elle communique avec un autre petit fort nommé des Vieïras. Setubal contient dix à onze mille ames; ſon vin rouge est autant en réputation que celui de Porto; il ressemble au vin de Bordeaux, mais il n'en a pas tout l'agrément et le parfum; le vin muscat de Setubal est le plus exquis des vins de liqueur de ſon espèce.

L'Estremadure Portuguaise est dans toutes les guerres, entre les deux nations, le but des armes Espagnoles: cette province fertile peut fournir abondamment à l'entretien d'une armée qui mourroit de faim dans toutes les autres parties du Portugal. Le Tage rend le transport commode jusqu'à Lisbonne, et cette ville est le point où les Espagnols doivent chercher la paix, retrouver l'équivalent de leurs pertes maritimes, et ſe garnir les mains pour entrer en négociation égale avec de leurs fiers ennemis; c'est la foiblesse même des Espagnols, et la crainte de faire une guerre désavantageuse dans les autres points d'attaque, qui doivent leur inspirer la résolution vigoureuse de s'attacher à celui-ci; cette guerre est rapide, ſans embarras, ſans ſièges, et tout le danger des batailles est pour les Portuguais, à moins de grandes imprudences; les contributions en nature doivent nourrir l'armée, et celles en argent, de la ville de Lisbonne, doivent payer les fraix de la campagne: il faut cependant un plan d'attaque bien ferme, formé ſur une parfaite connoissance du pays, exécuté avec beaucoup de promtitude et ſans tâtonnement. Cette province peut être très bien défendue à cause de ſa prodigieuse inégalité, et de la quantité de postes importans qui couvrent la capitale. Villa Velha et Abrantes ſont connus pour des points importans, que les Portuguais

n'ont

n'ont jamais pensé à disputer. La plaine de Santaren couvre Lisbonne, ainsi que les hauteurs d'Alenquer, et la guerre dans ces parties pourroit être de chicane et sanglante. La capitale même sans être fortifiée pourroit être défendue pied à pied par des braves gens, et sa conquête seroit dangereuse.

CHAPITRE VI.

L'Alemtejo.

La province d'Alemtejo confine au nord avec l'Estremadure Portuguaise et une partie du Beïra, à l'orient avec l'Estremadure Castillane, au midi avec les Algarves, à l'occident avec une partie de l'Estremadure Portuguaise et l'Océan; elle a quarante lieues de longueur sur trente de largeur. Le terrain de l'Alemtejo est inégal pour les productions; dans quelques parties il est d'une grande fertilité, et dans plusieurs autres montagneux, sabloneux, aride et désert: le climat en est très mal sain, surtout pendant les étés, par la quantité d'eaux stagnantes et la disette d'eaux de sources et de rivières. Sa grande récolte est en grains, en vins, et en limons, citrons et oranges; elle fournit de belles pierres et de beaux marbres, tels que les marbres blancs d'Estremoz, la pierre verte de Borba et de Villa Viçosa, la blanche et la rouge de Setubal et Arabida, et la terre grasse de Montemor-o-Novo et d'Estremoz, dont on fait une grande consommation pour les potteries: cette province est couverte de places de guerre, et elle a toujours été le théâtre des invasions des Castillans et de leurs pertes. Elle renferme quatre cités; plus de cent villes ou bourgs et environ deux-cent quatre-vingt mille habitans, dont le dénombrement le plus simple est en trois Diocèses; l'Archevêché d'Evora deux-cent-quinze-

quinze-mille ames, l'Evêché d'Elvas quarante mille, l'Evêché de Porte Alegre vingt-cinq mille; elle est divisée en huit jurisdictions.

La Corregidorie d'Evora contient une cité et douze villes ou bourgs. Evora est d'une très grande antiquité; elle étoit le séjour des fameux Viriatus et Sertorius, ce dernier la fortifia de murs avec des tours, et il y fit construire un fameux aqueduc qu'on appelle da agua da Prata: le Roi Jean III. y a fait aussi sa résidence, et l'a fortifiée à la moderne; elle est entourée de douze bastions et deux demi bastions; elle a au nord un fort quarré, composé de quatre bastions et quatre ravelins, par lequel passe l'aqueduc de Sertorius pour communiquer à la place. L'Archevèque d'Evora Don de Saldanha est le chef de la justice du Royaume (en 1766;) ses revenus passent deux-cent mille cruzades de rente; cette ville contient douze mille habitans; elle fut prise par Don Juan d'Autriche fils de Philipe III, en 1663, et reprise par les Portuguais, qui battirent ce Général à Ameixial. Estremoz est la résidence du Gouverneur de l'Alemtejo; c'est une fort jolie ville située dans un terrain très fertile; elle est environnée de dix bastions, trois demi bastions et un redan, plusieurs ravelins et un chemin couvert: le château est fort ancien, mais on y a ajouté quatre bastions et deux demi bastions; elle est dominée au midi par une hauteur sur laquelle on a construit un fort quarré, nommé St. Joseph, à quatre bastions et un ravelin, couvert du côté de la campagne par une tenaille. Au nord il y a une autre hauteur fort éloignée de la place, défendue par une redoute nommé de Ste. Barbe; avec tout cela la place ne vaut rien, parce que tous ces ouvrages sont vieux, mal faits et en mauvais état: on y compte près de dix mille habitans.

L'Oydorie de Beja comprend une cité, trois villes ou bourgs: Beja est situé à neuf lieues d'Evora, et à peu près deux de la Guadiana

dans

dans une plaine fertile et riante. Jules Cesar lui donna le nom de Pax Julia: elle contient cinq mille habitans. Moura est ſitué à une petite lieue de la Guadiana; elle étoit assez bien fortifiée, mais elle a été démolie par les Espagnols dans la guerre de la ſuccession, et on l'a peu réparée, ſurtout le château.

L'Oydorie de Campo de Ourique contient quinze bourgs. Ourique n'est remarquable que par la bataille qui y gagna Alphonse Henriquez premier Roi de Portugal contre cinq Rois ou plutôt cinq Gouverneurs Maures; il n'avoit qu'une armée de treize mille hommes, par lesquels il ſe fit proclamer Roi ſur le champ de bataille à l'aide d'un crucifix qui parloit et d'une révélation: Ourique appartient à l'ordre de St. Jacques.

L'Oydorie de Villa Viçosa appartient à la maison régnante de Bragance; elle contient douze villes ou bourgs. Villa Viçosa est à quatre lieues d'Elvas au couchant dans une plaine très fertile; cette ville est médiocrement fortifiée; elle est fameuse par la bataille gagnée par le Marquis de Marialva et le Comte de Schomberg ſur le Marquis de Caracene, et les Espagnols qui y perdirent quinze mille hommes; la maison de Bragance y a un beau palais, où les Rois vont faire des voyages presque tous les ans; ils ont un fort beau parc rempli de bêtes ſauves à deux lieues de cette ville.

La Corregidorie d'Elvas comprend une cité épiscopale et ſix villes ou bourgs. Elvas est ſitué à trois lieues E. N. O. de Badajoz; ſa position quoiqu'éleyée, est commandée par plusieurs hauteurs, dont on a fortifié les deux plus voisines de la ville: on attribue ſa fondation à des Gaulois vers l'an du monde 3009. Elle a des fortifications médiocres, qui consistent en quatre bastions royaux, quatre demi bastions et un redan; du côté du midi est le fort la Lippe, que ce Gé-

néral allemand a fait commencer en 1763, et qu'on achève de bâtir; il ne défend que médiocrement la place, et il demande une forte garnison: on voit à Elvas un très bel aqueduc dont l'entretien est fort coûteux. Cette ville fut assiégée en 1658 par Don Louïs de Haro; mais le Comte de Cantanhede vint au secours de la place, força les lignes des Castillans, leur tua six mille hommes, et leur enleva mille prisonniers, leur artillerie, leurs munitions et leur bagage.

Olivença est situé sur la rive gauche de la Guadiana, la place est assez bonne, surtout le château; cette ville est fort peuplée et contient plus de quatre mille-cinq-cents habitans. Campo mayor, situé vis-à-vis d'Albuquerque et de Badajoz, est une place d'importance pour cette province. Le Comte de Schomberg, *le sauveur du Portugal,* a ajouté aux fortifications de cette place un fort détaché très bon. Les fortifications et une partie de la ville ont sauté en l'air le 16 Septembre 1732, par un accident arrivé au magazin à poudre, de sorte qu'elle est actuellement fort dépeuplée et très foible, malgré qu'on ait tâché de réparer en partie ses fortifications. A la fin de la campagne de 1762, les Espagnols, pour réparer leur réputation firent marcher un gros détachement pour surprendre et brusquer Campomayor: D. Gregorio de Muniaïn lieutenant général, actuellement ministre de la guerre en Espagne qui commandoit cette expédition, étant arrivé devant cette place en plein jour, ne voulut rien hazarder, et se retira tranquillement; ainsi cette opération n'eut pas plus d'effet que toutes les autres.

La Corregidorie de Porte Alegre, comprend une ville épiscopale et douze villes ou bourgs. Porte Alegre est situé sur une petite hauteur à deux lieues de l'Espagne; cette ville est fortifiée à l'antique et peu capable de défense, elle contient de quatre à cinq mille habitans.

Arron-

Arronches est ſitué à distance égale entre Porte Alegre et Campo-Mayor; cette petite ville a été fondée par les premiers Rois de Portugal; elle est fortifiée à l'antique.

L'Oydorie de Crato contient douze villes ou bourgs. Crato, prieuré de l'ordre de Malthe, est une place fermée de murs à l'antique.

L'Oydorie d'Avis contient dix-ſept bourgs. Avis est ſitué ſur une rivière du même nom, elle forme un triangle avec Arayolos et Estremoz; elle est le chef lieu de l'ordre d'Avis, qui avoit été premièrement fondé à Evora; elle est enceinte de vieilles murailles et fort peu peuplée: l'extension de ſon territoire est de ſept lieues, et il appartient à l'ordre.

L'Alemtejo a été le théatre perpétuel du triomphe des Portuguais et des malheurs des Espagnols, et cela ne peut être autrement. La guerre est l'effet d'une ſuite de combinaisons humaines, dont l'enchainement est forcé, et où il ne peut arriver de variations dans les événemens que du plus au moins; mais jamais totalement, parce que les effets procédent des causes: tant que les combinaisons ſont mauvaises, l'effet ne peut être que mauvais.

Les Espagnols ſe ſont autrefois persuadés légérement que l'Alemtejo conduit à Lisbonne, apparemment parce que c'est le chemin de la poste; ils ſe ſont grossiérement trompés. Le Tage garni d'une armée pour empecher le passage ne peut pas ſe traverser; une armée qui entre dans l'Alemtejo, ne fait la guerre qu'à cette province ſeule, et tout au plus aux Algarves: la prise de ces deux petits pays ne conclud rien, et n'ébranle pas la Monarchie Portuguaise qui réside toute entière dans Lisbonne, Porto et l'Amérique. Les places de l'Alemtejo ſont très prenables, mais outre la dépense et le tems perdu, le climat y est ſi funeste qu'une armée qui oſeroit y prendre ſes quartiers de rafrai-

fraichissement y périroit de faim, de soif, et de maladies épidémiques, quoiqu'avec toutes les précautions, les magazins et les hôpitaux possibles: ces raisons appuyées d'une expérience funeste et honteuse, suffisent pour devoir engager les Espagnols à ne plus porter leurs efforts de ce côté. J'ajoute que tout ce que doivent souhaiter les Portuguais, c'est de voir les Espagnols commencer et pousser la guerre dans cette province.

CHAPITRE VII.

Les Algarves.

Le royaume des Algarves confine au nord avec l'Alemtejo, à l'orient avec l'Andalousie, dont il est séparé par la Guadiana, au midi et à l'occident il est borné par l'Ocean: ce petit pays a vingt-cinq ou vingt-six lieues de long sur six ou sept de large. Ce royaume fut conquis par le Roi Sanche II, et depuis ce tems il appartient au Portugal, malgré plusieurs prétentions mal fondées des Espagnols; il fut ensuite repris par les Maures, mais Alphonse III. l'a réuni totalement à la couronne par la prise de Faro. On nommoit autrefois Algarves toute la portion de côtes depuis le Cap St. Vincent jusqu'à Almeria et la même portion des côtes d'Afrique qui lui fait face, où étoient compris Ceuta et Tanger, qu'occupoient alors les Rois de Portugal; c'est pourquoi ils ont conservé le titre de Rois des Algarves decà et delà la mer en Afrique. La fertilité de ce petit pays est singulière; il pourroit nourrir quatre fois plus d'habitans, mais il est pauvre faute de débouchés: il produit du grain, du vin, des huiles et surtout une grande abondance de fruits dont on fait un grand commerce, comme figues, raisins secs et amendes douces; la pêche du thon étoit autrefois considérable, et quoi-

quoiqu'elle ſoit diminuée elle est un des principaux revenus de ce royaume: il contient quatre cités, douze villes ou bourgs, ſoixante villages et ſoixante-cinq-mille habitans, partagés en deux Corregidories et une Oydorie.

La Corregidorie de Lagos contient ſept villes ou bourgs et une cité. Lagos est ſitué au S. O. des Algarves à ſix lieues du Cap de St. Vincent, *Promotorium ſacrum;* ſa baye est à l'abri de vents N. N. E., O. N. E. et capable de contenir de grandes flottes, quoique ſemée de quelques rochers, avec une bonne entrée en face de la ville et ſous le feu du canon. Les cinq lieues de côtes depuis Lagos jusqu'au fort de Sagres ſont défendues par cinq forts; c'est une fondation des Carthaginois, elle est fortifiée irréguliérement, mais elle a une bonne citadelle nommée le Pinhao; elle est la résidence des gouverneurs et capitaines généraux de ce royaume; elle contient deux mille huit-cents habitans. Villa-nova de Portimaon est à deux lieues à l'Est de Lagos ſur une rivière qui en fait un bon port; mais l'entrée est dangereuse, il faut abſolument avoir un pilote côtier; ſon port a une demie lieu de large et trois brasses d'eau, mais la rivière n'est navigable jusqu'à Sylvès qu'avec des barques, quoiqu'il n'y ait que deux lieues; les deux côtés de la barre ſont défendus, le couchant par le fort Ste. Catherine, le levant par le fort St. Jean; ces deux villes contiennent près de quatre mille ames.

La Corregidorie de Tavira contient une cité et trois villes. Tavira est ſitué ſur une baye du même nom à cinq lieues de Faro et quatre d'Ayamonte frontière d'Andalousie; la barre est basse et incertaine, le canal d'entrée a quatre ou cinq brasses de profondeur: elle est défendue par deux forts; elle contient environ cinq mille habitans. Elle est coupée en deux villes par la rivière de Sequa, ſur la-

quelle elle a un beau pont de pierre. Loulé est une petite ville à deux lieues N. E. de Faro, batie à l'antique; elle contient plus de quatre mille ames. Alcoutim est ſituée à cinq lieues de Castromarin vis-à-vis San Lucar de Guadiana, elle ne contient que mille ames: c'est la dernière ville des Algarves du côté de l'Alemtejo et de l'Andalousie.

L'Oydorie de Faro comprend deux cités, dont un évèché, un ſeul bourg et quelques villages. Faro est ſitué à cinq lieues de Tavira et quatre du fort de Quarteira qui défend la côté; ſa barre est étroite et muable; il y a quelques fortifications modernes, mais toutes fort endommagées par le dernier tremblement de terre, qui a fait beaucoup de dégars dans les Algarves: on a transporté à Faro l'évèché de Sylves en 1580, elle a été brulée en 1596 par les Anglois; elle contient à présent ſept mille ſix-cents habitans. Son commerce est considérable; il s'y est établi beaucoup de négocians étrangers: il y vient trois fois par mois un paquebot de Gibraltar pour les Anglois. On trouve à une lieue N. E. entre Faro et Loulé un village nommé Estoy bati ſur les ruines d'une ville fameuse dans l'antiquité nommée *Ossobona.*

Les Algarves ſont presqu'impénétrables aux Espagnols, et leur entrée dans ce petit royaume ſeroit ſans but; aussi dans toutes les guerres entre ces deux nations il est resté paisible, ayant assez de ſa propre misère, et ne pouvant tenter personne. La côte de la mer peut être ſujette à des invasions, et on peut ruiner la pêche des thons; mais en général les habitans de Cadix et de la côte d'Andalousie auroient plus à ſe défendre qu'à attaquer de ce côté, cette côté pourroit fournir de bons armateurs, s'ils étoient marins, et ſi le Gouvernement les encourageoit: cette province n'est nullement intéressante pour la Monarchie Portuguaise, quoiqu'elle ſoit ſurchargée du titre pompeux de royaume.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Conclusion.

J'aurois pu étendre d'avantage les détails géographiques, que j'ai tirés en grande partie des meilleurs auteurs, et que je me ſuis fait confirmer par des habitans instruits des différentes provinces; mais je laisse chaque partie à ceux qui en ont traité à fonds; l'histoire aux historiographes, la description du pays aux géographes, et je me renferme dans les bornes que je me ſuis préscrites.

Les curieux ne trouveront rien de ſatisfaisant ſur l'histoire naturelle, parce que le Portugal est ſemblable à l'Espagne, qu'il ne diffère du reste de l'Europe en rien d'essentiel, et qu'il ne présente aucun objet frappant pour cette ſcience philosophique, intéressante, noble, mais toujours incertaine, ſouvent hypothétique, et quelquefois fort hazardée. (*)

J'ai tourné toute mon attention du ſeul côté intéressant, parce qu'il flatte le plus l'orgueil, l'ambition, la violence et les autres passions des hommes, et ſurtout de ceux qui gouvernent; l'attaque et la défense. La guerre, ce fléau indiſpenſable, demande une étude ſuivie de presque toutes les connoissances humaines, appliquées à ce ſeul objet.

La mal-adresse et l'ignorance que les Espagnols ont employé dans l'attaque du Portugal, et que les Portuguais ont employés dans ſa

(*) „Les curieux, les naturalistes trouveraient beaucoup de productions qui ſatisferaient leurs „recherches. Les mines de fer, d'étain de charbon de terre, de marbres differents; la „montagne de Cintra dont les couches ſont differement placées que celles du continent: „l'amyanthe, les pierres précieuses, et beaucoup de raretés de ce genre peuvent être re„cherchées et offrir des idées nouvelles ſur le Portugal."

ſa défense, offrent des ſcènes ridicules et pitoyables, et font paroître dans le midi l'art de la guerre arriéré au moins de deux ou trois ſiècles vis-à-vis du reste de l'Europe.

„Avant l'époque de 1580 la guerre ſe faisait differement, et nous „n'étions pas en arrière des autres nations, et peut-être même étions „nous plus aguerris. Pendant les ſoixante funestes années, que nous „avons porté le joug Espagnol, nous avons ſervi constament en Flan„dres. Pendant la guerre de *l'acclamation* (*) notre Militaire était „comme celuy des autres nations. Le grand Frederic n'avait point „encore paru. C'était alors l'art de la guerre, tel que l'avait un peu „amelioré Gustave Adolphe. Le Comte de Schomberg, justement „irrité de la jalousie des officiers Portuguais, ne leur rendit pas justice? „n'a-t-on pas été partout jaloux d'un Etranger? le Maréchal de Saxe, „le Comte de Löwendal et mille autres n'en ſont-ils pas l'exemple? „remarqués que Schomberg n'est venu en Portugal que vers la fin de „la guerre. On s'était deffendu jusqu'alors *ſans aucun ſecours.* La ba„taille d'Elvas fut gagnée ſans lui. Nous n'eûmes ensuite la guerre „qu'en 1703. Nous ſervimes avec les Anglais, c'est à eux et à Mylord „Galloway qu'on doit attribuer la perte de la bataille d'Almaura, l'In„fanterie Portuguaise s'y distingua, les Dragons de Chaves combat„tant à pied, formèrent un Bataillon quarré, et se firent hacher plus„tôt que de ſe rendre. Il n'y a de ridicule que l'attaque principale que „les Espagnols ont toujours faite dans la guerre *d'acclamation* par „l'Alemtejo: mais cela tient aussi aux principes militaires de ce tems, „qu'il faut considèrer, en nous reportant à cette Epoque."

Tout

(*) On apelle la guerre de l'acclamation, ou d'acclamation, celle de 1640, dans la quelle les Portuguais ſecouèrent le joug de l'Espagne, et proclamèrent Roy Jean IV. chef de la maiſon de Bragance.

Tout homme qui écrit est citoyen d'une patrie quelconque; tout citoyen qui voyage a occasion de faire chez les étrangers des remarques qui peuvent devenir utiles à ſa patrie, et lui doit la plus claire explication des connoissances qu'il a prises.

Le Portugal est devenu d'une grande considération dans les affaires de l'Europe; plusieurs Puissances ont deux rapports d'intérêts avec ce royaume, le commerce et les alliances. Lorsque les hazards de la guerre ont laissé la balance politique de l'Europe dans un équilibre parfait, les rapports particuliers étoient moins nécessaires à connoitre, à présent il est indispensable de les voir clairement; ils s'expliquent les uns par les autres, ils procèdent des événemens de la guerre passée, et ils dépendent de ceux d'une guerre à venir.

C'est uniquement de ce côté que je cherche à faire connoitre le Portugal pour l'utilité des personnes de ma nation, qui par la ſuite ſeront employés dans les affaires relatives à ce royaume, qui jusqu'ici a été mal connu dans toutes ſes parties, et ſurtout dans le point de vue ſous lequel je le présente.

Il n'y a que l'Espagne qui ſoit plus dépeuplée que le Portugal; on trouve dans toute la Péninsule la nature dans ſon premier état de non-cultivation. Les plaines de l'Alemtejo, depuis Ourique jusqu'à Armada, et celles du Beïra depuis Lisbonne, Leyria et Coïmbre jusqu'à Porto, ſont abandonnées à elles-mêmes par la paresse des habitans, et ſont devenues ſabloneuses, arides et pestilentielles.

Le Portugal est ſinguliérement bien arrosé; on compte dans ce petit royaume plus de cent-vingt rivières grandes et petites qui le coupent en tout ſens, mais ces eaux mal distribuées ne ſont utiles que dans la province d'Entreminho Douro, et ſont nuisibles dans toutes les autres: l'Alemtejo avec plus de trente rivières et des ſources en

quantité, est aride et manque d'eau vive; des marais d'eaux sauvages que les habitans y ont laissé croupir, sont une source perpétuelle de fièvres, de peste, de famine et de mortalité. La misère est le moindre dex maux dont les Portuguais se laissent accabler volontairement, plutôt que de travailler; restraints à un nécessaire presqu'insuffisant, ils rampent et languissent dans la crasse, la peine, l'ignorance, le malaise et la superstition: leur lâche négligence leur fait rencontrer les maladies et les peines dans le plus beau pays du monde, et qui seroit le plus sain et le plus heureux s'il étoit mieux habité.

„Ce que dit l'Etat du Portugal sur les plaines du Beïra, sur l'Alem„tejo et sur l'Estramadoure n'est pas exact. Les campagnes de Santa„rem, Valada, Coimbre, Aveiro ne sont pas en friche. La pluspart „de ces plaines ne sont ni aussi arides, ni aussi sablonneuses, ni aussi „pestilentielles qu'il les dépeint. Ce n'est pas non plus à la paresse „des habitans, à leur ignorance qu'on doit attribuer la non-culture „de plusieurs champs qui en sont susceptibles. Ce sont des institu„tions nuisibles, telles que les substitutions, les droits seigneuriaux, „c'est le défaut d'apuy, qui en sont les causes.

„Il n'y a aucune nation qui se laisse volontairement accabler par „la misère, ou bien vous la verrez accuser le Gouvernement, et les „causes qui dépendent de luy. D'ailleurs quoique le Portugal soit „moins peuplé qu'il ne pourrait l'être et qu'il ne l'a été, que le paysan „soit peu à son aise, et qu'il fût à desirer que le gouvernement y por„tât des vûes. Sages et propres à l'ameliorer, croyez qu'il n'est point „plongé dans cette misère, ignorance et superstition, où on le pré„sente."

[Je conviens de la vérité de ce paragraphe. Je n'ai pas prétendu citer le Portugal avec une distinction humiliante. Il eprouve les mêmes

mes calamités que toutes les autres nations de l'Europe, ſoumises aux entraves de la féodalité, aux privilèges des corps ecclesiastiques, et au défaut de ſoins et de lumières d'une ſouveraineté arbitraire et despotique.

Jusqu'à la révolution Française on ne pouvait citer en Europe de peuples ſoignés par leurs gouvernements que les Anglais, les Suisses, les Hollandais et les petites républiques d'Italie. Ces peuples ſeuls jouïssent de la liberté ſociale.

Le Dannemarc depuis deux, ou trois, rêgnes, est une exception aux vices de l'égoiste Monarchie. Le ſouverain, concentré dans ſon territoire, comme dans ſa famille, y exerce une autorité paternelle. Il prouve que la Royauté peut aussi rendre les peuples heureux. Tous les autres ſouverains, couronnés, titrés, mitrés, ont des interêts ſéparés de ceux de leur peuple, et ſont avec luy dans un Etat de guerre perpetuel.

En général, on doit attribuer aux gouvernements la misère et le manque d'industrie des Nations. Ils devraient d'autant plus s'occuper du ſort des artisans et des cultivateurs, que le climat influe plus ou moins ſur leur nonchalance, ou leur activité. Les peuples méridionaux ſont plus enclins à la paresse que ceux du Nord, à qui l'action est plus necessaire pour ſe procurer la chaleur, principe de vie pour les ſeptentrionaux, fléau terrible pour les méridionaux qu'elle accable par ſon excès. Ainsi les gouvernements méridionaux devraient être, encore plus que les autres, vigilants, excitatifs, créateurs, et depuis la chûte des Romains, on voit tout le contraire en Europe.

De la nonchalance assez générale des Gouvernements il résulte trois grands inconvenients.

1°. Les peuples, victimes de l'égoïsme n'ont ni confiance dans leur gouvernement, ni attachement pour leurs ſouverains. Oppreſſion, insurrection, punition, révolution, anarchie, tyrannie, tel est le cercle vicieux ſur lequel ils tournent ſans ceſse.

2°. Les ſouverains ſont ombrageux, déſpotes, avides, livrés à des hommes pervers, ils ne croyent pouvoir ſe ſoutenir dans l'autorité dont ils abuſent que par une force armée rédoutable, dont l'exceſſive dépense ſurcharche les peuples, laquelle joint ſes fureurs à leur vengeance, lorsque l'heure fatale des révolutions a ſonné.

3°. Ceux de ces ſouverains qui ſont faibles, ne pensent qu'à maintenir leur petite puiſsance par un machiavelisme vil, et rampent ſous la tyrannie des grands ſouverains, qui leur font acheter chèrement leur clientelle, et c'est le peuple qui paye leur gloriole et leur honte; les ſouverains puiſsants, ſemblables à des oiseaux de proye, ſe battent continuellement entr'eux, et ne ſont des trêves momentanées que pour ſe réunir par des ligues coupables, lorsqu'ils trouvent l'occaſion de partager le territoire de leurs faibles voiſins.

C'est ainsi qu'on a vû l'union très incoherente de trois grandes puiſsances d'envoier la malheureuse Pologne. C'est ainsi qu'on a vû huit puiſsances former contre la France une coalition, aussi mal combinée qu'injuste, attaquer cette belle contrée ſous prétèxte d'y remettre l'ordre, et faire d'avance la diſtribution des parts de chacun dans ce projèt d'envahiſsement, projèt anéanti par le génie de la liberté, et devenu la cauſe et l'époque d'une révolution qui embraſera tout l'univers.]

J'excepte cependant de ce tableau, qui n'est que trop vrai, l'Entreminho y Douro, une partie du Tra-los-Montes, quelques petites por-

portions du Beïra, la rive droite du Tage, le territoire de Lisbonne, celui de Setubal, d'Estremoz, d'Elvas et de Faro; mais aucun voyageur ne peut y méconnoitre le reste du Portugal, pour peu qu'il l'ait examiné attentivement.

Les auteurs Anglais de l'Histoire du Portugal ne portent sa population qu'à dix huit cents mille ames. Leur traducteur et commentateur, D. Ant. de Moraes Sylva la porte avec celle de Colonies à trois millions, ce qui rentre dans mon calcul.

On peut juger de la population de ce royaume à peu près sur le pied suivant:

Provinces.	*Ames.*
l'Entreminho-y-Douro	504000
Le Tra-los-Montes	156000
Le Beïra	560000
l'Estremadure Portuguaise	660000
l'Alemtejo	280000
Le royaume dee Algarves	65000
Total . .	2225000

Ce nombre est très considérable en comparaison de la population de l'Espagne; mais il n'est proportioné, ni à l'étendue, ni à la fertilité, ni au climat, et il faudroit au Portugal un siècle d'un gouvernement pareil à celui du comte d'Oyeras, pour mettre ce royaume dans l'état de puissance, de force, de population, de cultivation, dont il est susceptible, et dont la nonchalance de ses habitans l'a privé jusqu'à présent.

„Le denombrement n'est pas exact. On l'a fait en differents tems, „et malgré la facilité de cette operation les résultats n'ont jamais été „d'accord. Le lieutenant de Police actuel a porté la population à deux „millions et demi, ce qui n'est pas vrai. Sur cela on peut consulter „un memoire de l'Academie plus exact que le livre consulté par l'au„teur, qui porte sur des listes anciennes."

LIVRE

LIVRE DEUXIÈME.

Les Colonies Portuguaises.

CHAPITRE PREMIER.

Division.

Les colonies portuguaises ont été acquises par la force avec beaucoup de facilité, et la plûpart ont été perdues de même. Les révolutions qui ont enlevé à cette nation une partie de ſes établissemens devoient arriver d'elles-mêmes, d'après la foible constitution de la puissance portuguaise, depuis la catastrophe de ſon Roi Don Sebastien et ſon asservissement à l'Espagne; elles n'avoient même pas besoin d'être précipitées par l'irruption des autres nations de l'Europe, qui ont renversé facilement dans les quatre parties du monde la puissance peu ſolide et la gloire trop étendue des Portugais.

Pour faciliter les détails, je diviserai les colonies portuguaises en quatre chapitres: l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et les îsles appartenantes au Portugal. On peut en prendre des connoïssances plus étendues dans les auteurs ſuivans. Decades des Indes de J. de Barros. Chronologie de l'Amérique du P. Sim. Vasconcelos. Mémoires de Pernambouc de Duarte de Albuquerque Coelho. Guerre du Breſil de J. de Sta. Theresa. America Portuquesa, de Rocha de Pitta. Aucun de ces auteurs n'est traduit. On peut consulter l'histoire du Congo du P. Labat, l'histoire du Bresil et l'histoire générale des voyages.

CHA-

CHAPITRE II.

Asie.

Cette partie du monde est l'ancien théâtre de la plus grande gloire des Portuguais; et par conséquent le monument présent et avenir de leur malheur et de leur décadence. Ils ont été les premiers conquérans des Indes orientales, qu'ils ont possédées seuls pendant près d'un siècle, et où leur langue est encore la plus étendue et la langue du commerce; mais dès que les autres nations de l'Europe (surtout les Hollandois) ont pénétré dans ces nouvelles mers, ils ont été chassés avec la même facilité qu'ils avoient conquis.

Comme les Portuguais sont naturellement portés à l'exagération, les différentes histoires qu'ils ont donné de ces conquêtes sont farcies d'avantures presque incroyables, et démenties tous les jours par le témoignage des Indiens; tels sont les incompréhensibles sièges de Diu, d'Ormuz, de Malaca et de Goa: il est vrai cependant qu'ils ont été pendant plus d'un siècle maitres absolus de la mer et des côtes, qui s'étendent depuis la mer Rouge et le golphe Persique jusqu'à la Chine, au Japon et aux îsles de Liqueu. Un empire aussi vaste entre les mains d'une nation aussi foible ne pouvoit que tomber de lui-même; aussi n'a-t-il servi qu'à la dépopulation du Portugal: j'oserois même soumettre au calcul le problème très raisonnable, savoir, si les Portuguais ont gagné ou perdu à la diminuation de leurs colonies.

Actuellement cet empire immense, beaucoup plus étendu que les conquêtes et même que les idées d'Alexandre, est réduit à la ville de Goa, et à quelques comptoirs, comme Chaul, Diu Daman, Bacaïm et l'isle de Macao à la Chine; ces établissemens sont dans l'état le plus misé-

misérable; la preuve en est qu'ils ne ſont d'aucune conſidération pour l'Europe. Il ne part tous les ans qu'un vaisseau de Lisbonne pour les Indes, et ce vaisseau loin d'augmenter les revenus du Roi, lui coûte plus de deux-cent-mille cruzades. Le commerce de la Chine avec le Portugal est fait uniquement par les Anglois qui ſont plus expéditifs, et mettent moitié moins de tems pour la traverſée; d'aîlleurs un obstacle terrible à ces établissemens éloignés et aux progrès du commerce des Indes, c'est que les Portuguais ont toujours été fort mediocres navigateurs. Pour achever en un mot ſur l'état des colonies portuguaises en Asie, ou dans les Indes orientales, il ſuffit de dire qu'il n'y a pas plus de quatre-mille-cinq-cents Portuguais établis dans les ſix villes que j'ai nommées, que les colonies asiatiques ſont à charge au Portugal, qu'elles lui ſoutirent ſon or, et lui font faire un commerce désavantageux; qu'enfin le Roi ne les ſoutient purement que par necessité et par décence.

On a parlé de vendre les cinq établissemens des Indes aux Hollandois ou aux Anglois, mais ils n'excitent point les désirs de ces nations, parce qu'aucune de ces villes n'est bien ſituée pour le commerce. Goa a un très bon Port, mais l'entrée en est difficile. Son territoire est très ſain et très fertile. Chaul, Bacaïm et Daman, ſont de petits endroits mal ſitués, tous ſur la même côte orientale de la presqu'isle deçà le Gange; ainsi ces endroits ne conviennent à aucune des deux Puissances; qui ont déja le long de cette côte des emplacemens beaucoup meilleurs. Les Hollandois ſont maitres de toute la côte par Calecut, Cochin, Cranganor, Cananor ſur la côte Malabare, Onor, Barcelor et Mangalor ſur la côte de Canara, et Vingrela entre Goa et Chaul; ils ont conquis tous les établissemens ſur les Portuguais: les Anglois n'y ont que Bombay, qui a été aporté en dot par la prïncesse

de Portugal femme de Charles II. Il leur ſuffit pour ſervir d'entrepôt à leur commerce de Surate, d'Ormuz et de la mer rouge. D'ailleurs l'intérêt du commerce a changé de place; la côte Orientale de la presqu'isle eſt totalement abandonnée, et le grand trafic ſe fait à la côte Occidentale. Le commerce des Indes eſt abſorbé par la compagnie Angloiſe de Bengale et de Madras.

L'hiſtoire philoſophique de l'abbé Raynal n'était pas encore écrite lorsque j'ai compoſé cet Etat du Portugal, j'y trouve le dévelopement du tableau que j'ai preſenté des Colonies Aſiatiques Portuguaiſes que je craignais d'avoir fait trop rembruni.

Raynal cõnvient ainſi que moi des exploits héroïques des premiers conquerants de l'Inde, mais il leur reproche, ainſi que moi leur cruauté, leur avarice inſatiable, leur déraiſonable ambition qui changeait en etabliſſements militaires trop nombreux pour être defendus par une Nation peu nombreuſe, à ſix mille lieues de ſa métropole, l'Etat commerciel qu'il aurait fallu établir dans l'Inde comme le ſeul bût utile et au peuple Navigateur, et aux habitans de ces immenſes contrées.

Parmi ces hommes extraordinaires qui ont porté ſi loin la gloire de leur nation, quatre ſurtout méritent d'être diſtingués, Vaſco de Gama, qui par un dévoüement héroïque, ſe remit entre les mains du Zamorin, ou despote de Calicut, ordonnant à ſes gens en cas qu'il fût chargé de fers, ou qu'il perit, de retourner ſur le champ dans leur Patrie, ſans chercher à le ſauver, ou le venger, ſe ſacrifiant à la ſûreté de la découverte de l'Inde pour l'avantage de ſa Patrie, ce héroïsme en impoſa au Zamorin, qui lui rendit ſa liberté.

Le grand Albuquerque qui conquit Goa, Malaca, Ormuz, et fonda l'Empire Portuguais aux Indes, et qui aſſiegé dans Goa par Idalcan, refuſa

refuſa les vivres que ce ſouverain voulait laiſſer entrer dans la place, lui répondant, qu'il ne recevrait des preſents d'Idalcan que lorsqu'ils ſeraient amis. Cet Albuquerque était auſſi cruel que grand guerrier. Tous ſes projets étaient vaſtes, quelques uns étaient gigantesques. Il prétendit obliger l'empereur d'Ethiopie, ou d'Abyſſinie, maitre des ſources du Nil, à détourner ce fleuve pour anéantir l'Egypte, le centre alors en Aſie de la puiſſance Mahometane, ennemie irreconciliable des Portuguais.

D. Joam de Caſtro eſt de tous les Portuguais celui qui a déployé aux Indes les plus grandes vertus. Lors qu'il fut nommé à ce commandement la corruption de ſes compatriotes, était arrivée à ſon comble, les places étaient démantelées, la diviſion regnait entre les divers Commandants devenus des deſpotes indépendants, le commerce était ruiné, les ſoldats devenus effeminés, cruels, perfides, ne pouvoient plus ſoutenir ce fantome d'empire univerſel contre la conjuration générale des Peuples de l'Inde ſecondés par les Turcs et les Arabes pour détruire leurs abominables Tyrans.

Caſtro ſeul ſauva cet empire en dévelopant des vertus, pour ainſi dire, exceſſives, un auſſi grand homme mérite bien quelques détails trop peu connus en Europe. Il peut ſervir de modèles à tous les hommes d'Etat et à tous les généraux, ſoit dans une République, ſoit dans une Monarchie, et il prouve qu'aucune forme de gouvernement n'a de privilèges particuliers pour la vertu, ou contre le vice.

D. Joam de Caſtro était le plus déſintereſſé des hommes de ſon tems. Il épouſa une de ſes couſines Leonor de Corotinho, de la maiſon de Marialva, et ne reçut d'elle pour dot que des vertus. Après la guerre d'Afrique, où il fit ſes premières armes ſous D. Duarte de Menezes ſon parent gouverneur de Tanger, il accompagna l'Infant D.

Luis de Portugal à l'expedition de Tunis que Charles V. entreprit en perſonne : il refuſa un preſent de deux mille Cruſados que voulut lui faire cet Empereur, et revint dans ſa petite terre ſituée à Cintra, dont il arracha tous les arbres fruitiers pour la planter en bois et en arbres étrangers. C'eſt ainſi dit l'auteur de ſa vie, qu'en ſe privant du produit modique de ſa terre, il ſe préparait à fouler aux pieds l'or et les diamants de l'Inde.

En 1543 il fut choiſi pour commander la flotte Portuguaiſe qui devait ſe joindre à celle d'Espagne ſous les ordres de D. Alvar Baçan contre Barberouſſe qui menaçait Centa. l'Amiral Espagnol, à l'aproche de la flotte ſuperieure de Barberouſſe, ſe retira aſſez honteuſement dans le port de Cadix. Caſtro, abandonné avec ſa petite eſcadre, reſta trois jours à croiſer dans le détroit pour le deffendre contre Barberouſſe, qui heureuſement ſe porta ailleurs, d'après des ordres qu'il reçut de la Porte. D. J. de Caſtro détacha enſuite ſon fils D. Alvar pour ravitailler Centa dont les Maures levèrent le ſiège.

Le Roy Jean III, qui l'eſtimait, mais qui ne l'aimait pas, car les rois craignent les hommes vertueux, et n'aiment que les Courtiſans vils et flateurs, le nomma Gouverneur des Indes, il partit avec ſes deux fils. Un jour, paſſant à cheval dans les rues de Lisbonne, avant ſon départ, il vit dans la boutique d'un tailleur un habit magnifique, aprenant que c'était pour ſon fils D. Alvar, il prit des ciſeaux et le tailla en pieçes. *Dites de ma part à cet enfant*, ajouta-t-il au tailleur étonné, *qu'il achête des armes.*

Ce héros était bon géographe; on a de lui une deſcription de la mer rouge aſſez eſtimé, il était auſſi bon géomètre. Mais il poſſedait ſurtout le talent d'exalter ſes ſoldats, et quoique les Portuguais fuſſent

ſont deja abatardis dans l'Inde par leurs ſuccès inſolents et les jouiſſances du luxe, il leur fit faire des actions extraordinaires.

N'ayant pas d'argent pour ramaſſer des Troupes et une Eſcadre pour le ſecours de la fortereſſe de Diu, prête à ſuccomber, il voulut donner pour gage d'un emprunt à la ville de Goa les os de ſon fils D. Fernando mort heroïquement dans ce ſiège mémorable, et n'ayant pû les faire transporter, il envoya ſes mouſtaches, ſur les quelles les habitans lui fournirent la ſomme qu'il leur demandait.

Il ne reçut jamais aucune gratification de ſon Roy, les ayant toujours refuſées. Il faiſait dépoſer dans le treſor Royal tous les preſents que lui faiſaient les ſouverains de l'Aſie. Il employait tous ſes appointements au ſoulagement ou à la récompenſe de ſes ſoldats.

Dans ſa dernière maladie il était ſi pauvre qu'il fut obligé de demander aux habitans de Goa de lui donner des draps de lit et du linge pour ſe changer, et des aliments pour ſe nourrir. Il jura à l'article de la mort qu'il n'avait jamais reçu aucun preſent, qu'il ne poſſedait que les mêmes hardes avec les quelles il était venu de Portugal, et qu'il n'avait fait qu'une ſeule dépenſe de luxe, c'était d'acheter une épée garnie d'or et enrichie de quelques diamants pour ſon fils D. Alvar qui retournait à la cour de Lisbonne.

Cet homme extraordinaire a été heureux dans toutes ſes expeditions militaires, quoiqu'il fût quelquefois trop hardi. Il était le père des ſoldats, qui l'adoraient. Enfin ayant été tout puiſſant pendant ſa vie, et maitre des treſors de l'Inde, il eſt mort pauvre à quarante huit ans.

Le quatrième chef Portuguais qui a honoré ſa nation dans l'Inde, dans le tems de ſa décadence et des plus grands déſaſtres de ſa patrie, eſt le Gouverneur Ataide. Il inſpira ſon héroïsme à ſes compatriotes,

qui ſentant leur faibleſſe voulaient abandonner les poſſeſſions lointaines et ſe concentrer à Goa, quoique perſuadé lui même de leur trop grande extention, Ataïde leur dit, *Compagnons, je veux tout conſerver, tant que je vivrai les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Il tint parole.

L'humanité était ſi rare dans ces conquérants que je me plais à en citer un trait. Thomas de Souza venait de faire eſclave une belle femme, promiſe depuis peu à un jeune homme qui l'aimait. Celui-ci inſtruit du malheur de ſa maitreſſe, alla ſe jetter à ſes pieds et partager ſes fers. Souza fût temoin de leur entrevûe, ils s'embraſſaient, ils fondaient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portuguais, *allez vivre heureux, où vous voudrez.* On ne peut pas feuilleter une page de l'hiſtoire de Portugal ſans y trouver en foule les noms de cette illuſtre famille, qui depuis la fondation de ce Royaume preſente ſes faſtes écrits dans ceux de ſa Patrie.

Comme je ne ſuis pas entièrement d'accord avec cette judicieuſe critique ſur le chapitre des Colonies Portuguaiſes, je crois devoir placer ici, à l'apuy de mon opinion, le Paragraphe de Raynal qui termine le Liv. I. de ſon fameux ouvrage.

„De toutes les conquêtes que les Portuguais avaient faites dans „les mers d'Aſie, il ne leur reſte que Macao, une partie de l'Isle de „Zimor, Daman, Diu et Goa. Les liaiſons que ces miſerables éta„bliſſements entretenaient entr'eux; celles qu'ils avaient avec le reſte „de l'Inde et avec le Portugal étaient très languiſſantes. Elles ſe ſont „encore reſſerrées depuis qu'on a établi à Goa une compagnie excluſive „pour la Chine et pour le Mozambique.

„Actuellement, Macao envoye à Timor, à Siam, à la Cochin„chine quelques faibles bâtiments de peu de valeur. Il en envoye „cinq

„cinq ou ſix à Goa, chargés des marchandiſes rebutées à Canton, et „qui la pluspart apartiennent à des négociants Chinois. Ces derniers „navires ſe chargent en retour du bois de Sandal, du ſaffran d'Inde, „du Gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objèts que Goa „a pû traiter ſur la côte de Malabar, ou à Surate, avec ſon vaiſſeau de „ſoixante canons, avec ſes deux frégates et avec ſes ſix chaloupes ar„mées en guerre.

„Il réſulte de cette inaction, que la Colonie ne peut fournir actu„ellement pour l'Europe que trois ou quatre cargaiſons, dont la va„leur ne paſſe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752 que ce com„merce a ceſſé d'être ſous le joug du monopole, ſi l'on en excepte le „ſucre, le tabac en poudre, le poivre, le ſalpêtre, les perles, le bois „de ſandal et d'aigle, que la Couronne continue à vendre et acheter „excluſivement. Les bâtiments qui les portaient relachaient quel„ques fois au Breſil, ou en Affrique, et y vendaient une partie de „leurs marchandiſes: mais depuis quelque tems ils ſont obligés de „faire directement leur retour dans la métropole.

„Tel eſt l'etat de dégradation, où ſont tombés dans l'Inde les „hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui „la ſubjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, eſt „devenu celui de leur ruine et de leur oprobre. Autrefois un Vice„roy, et depuis 1774 un gouverneur général deſpote et cruel; une „milice turbulente et indiſciplinée, formée par ſix mille deux cent „ſoixante et ſeize ſoldats noirs ou blancs; des magiſtrats d'une véna„lité publique; une adminiſtration avide et injuſte; tous ces genres „d'opreſſion qui anéantiraient le peuple le plus vertueux peuvent-ils „régénérer une nation pas reſſeuce, dégradée et corrompue? que la „Cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux, et bientôt un pavillon, ou-

„blié

„blié depuis longtems, reprendra quelque conſideration. Il ne figu-
„rera point parmi les grandes puiſſances maritimes, mais il pourra
„ſans éclat enrichir ſon pays."

Actuellement je vais terminer ce chapitre par la critique qu'en a faite un Portuguais. Si ma qualité d'étranger a pû me rendre trop tranchant ſur la décadence des Portuguais dans l'Inde, il eſt poſſible que ſon patriotisme ardent l'ait rendu trop partial en faveur de ſes compatriotes, qui redeviendraient bientôt un peuple heureux et puiſſant, ſi les hommes faits pour le gouverner avaient ſes vertus et ſes lumières.

„On ne connaiſſait en Europe avant les découvertes des Portu-
„guais ni l'uſage de la Bouſſole, ni l'Aſtrolabe. La Navigation ſe fai-
„ſait le long des côtes, et était très bornée. Vous n'ignorez pas que
„Veniſe et Gênes ſe partageaient le commerce des Indes, et que la pre-
„mière n'en retirait les marchandiſes que par le Levant. Après des
„guerres continuelles pour conquerir le Portugal ſur les Maures, pour
„réſiſter à la domination Eſpagnole, guerres qui ont toujours été à
„l'avantage des Portuguais, le prémier moment de tranquillité qu'eut
„cette petite nation ſur le continent, elle ſe propoſa de l'employer à
„ſubjuguer les Arabes en Affrique, et de là elle paſſa à ſes immenſes
„découvertes. En doublant le Cap de Bonne-Eſperance, elle chan-
„gea la face de l'Europe.

„Conſiderons un moment cette nation qui contenait alors deux
„millions d'ames, et même un plus petit nombre. Ils ſe ſervent les
„prémiers de la Bouſſole et de l'Aſtrolabe; les prémiers ils traverſent
„des mers inconnues. Lequel vous parait avoir plus de merite, un
„Barthelemy Diaz, ou un Cook, un Magellan (Magalhaens) ou un
„Anſon? jugez leurs découvertes et leurs conquêtes. Tanger, Arzilla,
„Aza-

„Azamor, Centa, Marzagaô ont été conquiſes, non ſur des ſauvages, „mais ſur des peuples aguerris. La découverte de toute la côte de „Guinée, de celle de la Caffrerie, des Isles Canaries, Terceires, Ma„dere et du Cap-Verd.

„Voyez les doublant le Cap de Bonne-Eſperance, établiſſant à „Mozambique une Colonie importante, dominant ſur Quiloa, Mom„baça et Sofala. Conſiderez quelles nations ils avaient à chaſſer de „l'Inde. La guerre ne ſe faiſait pas contre les Indiens ſeuls, mais „encore contre les Arabes qui navigeaient dans ces mers, et avaient „partout des Etabliſſements. Je n'énumererai point tout ce qu'ils „ont poſſedé ſur la côte de Malabar, à Ceilan, au golphe Perſique, „dans la mer Rouge, aux Maldives, à Malaca, aux Molucques, jus„qu'à la Chine et au Japon. Tournez vous du côté du Breſil, vous „verrez à quelle époque y aborde Perraô Alvarez Cabral, et quel pays „immenſe le Portugal y poſſede.

„C'eſt dans l'eſpace d'un ſiècle et demi que toutes ces découvertes „et ces conquêtes furent faites; liſez en l'hiſtoire, vous obſerverez „mille traits héroïques égaux à tous ceux que les autres nations peu„vent offrir. A-t-on égard à la petiteſſe des cauſes? le Portugal eſt „aſſez petit: à la faibleſſe des moyens? il n'y avait alors aucun art „arrivé à ſa perfection: à la grandeur des Evenements? l'hiſtoire mo„derne n'en offre aucun d'une auſſi grande conſequence que le paſſage „du Cap: aux conquêtes? aucune nation n'en a fait de plus grandes.

„J'oſe ajouter que malgré les cruautés dont les conquerants ſe „ſouillent toujours, malgré l'âpreté et la groſſiereté des mœurs de ce „tems là, on ne peut accuſer les Portuguais ni de la dépopulation „que les Eſpagnols ont produit au Mexique et au Perou, ni dans des „tems plus humains d'une famine ſemblable à celle occaſionée à deſ-

„ſein par le lord Clive au Bengale, ni des cruautés froides et metho-
„diques des Hollandais aux Molucques, ni, ſi je l'oſe dire, des atro-
„cités des guerres civiles de l'Europe.

„l'Aſie eſt ſans doute l'ancien théâtre de la plus grande gloire des
„Portuguais, mais ſi elle eſt le monument de leur décadence, je ne
„vois pas la conſequence qu'elle le ſoit de leur honte. L'état du Por-
„tugal dit que dès que les Hollandais ont pénetré dans ces nouvelles
„mers, les Portuguais ont été chaſſés auſſi facilement qu'ils avaient
„conquis. Il ajoute auſſi que nos conquêtes ſont exagerées, farcies
„d'avantures incroyables, démenties tous les jours par le témoignage
„des Indiens, etc.

„Je ne peux m'empecher de relever les erreurs qui ſe ſont gliſſées
„dans ces aſſertions que vous avouerez avoir été écrites à la hâte par
„un voyageur. Les livres qu'il cite nous auraient épargné d'entrer
„dans cette discuſſion, mais ne les ayant pas icy, il faut que nous
„remontions plus haut pour que vous me trouviez raiſon.

„C'eſt en 1497 que Vaſco de Gaona paſſa aux Indes, et le premier
„comptoir s'établit à Cochin, où on lui permit de bâtir une forteresſe.
„Voilà le fondement de la puiſſance Portuguaiſe en Aſie. Je ſuis en
„cela d'accord avec l'auteur, il convient lui-même de leurs conquêtes,
„et de l'empire immenſe qu'ils ont formé: mais il oublie qu'il n'y eut
„presque pas une de leurs conquêtes qui ne fût le prix de beaucoup
„de courage, de perſeverance et même de tems.

„On attribue à Nunho d'Acunha et à Aſſonſo d'Albuquerque les
„conquêtes qui ont donné le plus de force et de ſolidité à l'empire.
„Celles de Diu, d'Ormuz, de Malaca, de Goa coutèrent de longs
„ſieges. Albuquerque fût obligé de prendre Goa deux fois, deux fois
„il paſſa à Ormuz. Dans toutes ces places on a été obligé de ſe tenir

„tou-

„toujours ſur la défenſive. Depuis D. Francisco d'Almeyda, premier „gouverneur jusqu'à D. Luis d'Atayde, il n'y en eut aucun qui ne fût „obligé de combattre pour faire de nouveaux établiſſements, ou main- „tenir les anciens. Ces quatre places ont ſoutenu de longs ſieges. „L'auteur dit qu'ils ſont incomprehenſibles, mais en liſant leurs re- „lations, je n'y ai rien vû qui me le parut.

„Dans ce tems l'attaque et la déffenſe des places n'avait pas été „réduite en ſcience exacte, comme elle l'a été depuis par Vauban, qui „l'enſeigna en la pratiquant. Dans les Indes et chez des peuples, qui „avec de la bravoure n'avaient que les premiers rudiments de la guer- „re, les armées furent toujours très nombreuſes. Les notres, très „disproportionées en nombre, avaient une meilleure diſcipline; l'en- „thouſiasme, l'eſprit de Chevalerie, la Religion les animaient.

„Quel eſt donc le ſujet de l'étonnement de l'auteur? ſont ce les „grandes armées? je veux ſupoſer qu'on en ait un peu exageré le „nombre. Eh! ne le voit-on pas encore de nos jours; s'étonne-t-il „de ce qu'on dit de leur artillerie? rapellez vous la pieçe de Diu que „l'on conſerve, et que vous avez pû voir à l'Arcenal de Lisbonne. „Eſt ce de la longueur des ſièges? vous n'ignorez pas que conſiderant „l'époque, on peut en être perſuadé. Il n'y a pas un trait heroïque „de ce ſiege de Diu qui ſoit incroyable, du moins je ne me le rapelle „pas, mais ſuppoſons le. Un Horatius Coclès deffendant un pont „contre une armée dément-il tous les hauts faits des Romains? vous „avez ſans doute vû Tolede, ne vous êtez vous pas tranſporté au „tems dont on en fit le ſiege? n'avez vous pas presque douté qu'on eût „pû l'emporter ſans artillerie? cependant cela eſt arrivé.

„Je pourrais aporter plus d'exemples et d'arguments en faveur „de ce que j'avance; mais il ſerait ſuperflu d'en alleguer d'avantage à

„un homme qui comme vous étudie continuellement l'art de la guerre „dans tous ſes détails, et connait toutes les reſources du courage. „Oui, Monsieur, toutes ces conquêtes furent acquises par beaucoup „de ſang et de peine, et ſoutenues par un grand courage pendant près „de cent ans.

„On fit la faute de trop s'étendre, non en établissant des comp- „toirs, mais en batissant des forteresses, et cette division de forces „fut la première cause de l'affaiblissement des Portuguais. Le luxe „et le commerce avaient déjà commencé à énerver les ſucceſſeurs des „Albuquerques. Le premier vice avait aussi gagné la mere patrie, le „climat de l'Inde acheva d'amollir et dégénérer ſes conquerants. Cepen- „dant on voit avec étonnement comment un homme, le dernier des „gouverneurs Portuguais en Asie, a ſçu les ranimer. Lisez l'histoire „de D. Luis d'Atayde, et vous remarquerez qu'ils n'avaient point per- „du tout à fait leur antique valeur.

„En 1580, époque du malheur et de la ruine du Portugal, Phi- „lippe II, qui l'usurpa, étant en guerre avec ſes ſujets révoltés de la „Hollande, y envoya la fleur de la jeunesse Portuguaise, échapée à la „journée désartreuse d'Alcazarquivir. Il cessa d'envoyer des ſecours „aux Indes, et les Hollandais et les Anglais peu à peu envahirent nos „conquêtes. Les Gouverneurs ne pouvaient les ſécourir toutes et à „d'aussi grandes distances. Cependant quelques unes, comme Cey- „lan, ont réſisté long tems. Si les Portuguais avaient conſervé leurs „Rois nationaux, ils auraient envoyé des renforts dans l'Inde, et s'y „ſeraient ſoutenus. Les Anglais, les Hollandais y auraient obtenu „des comptoirs, mais ne leur auraient pas enlevé leurs possessions. „Nos troupes, notre Marine aux Indes étaient encore respectables.

„J'ai

„J'ai répondu à ce que l'auteur avance ſur la difficulté, et main„tenant j'ajouterai ſur l'impossibilité qu'une Nation aussi petite con„ſerve de pareilles possessions: ce que je vous ai déjà dit, et ce que „vous ne pouvez manquer de vous rapeller vous même, c'est qu'une „petite nation comme les Romains s'est maintenue pendant des ſiècles „dans ſes immenses conquêtes; ſes ſoldats enfin n'étaient pas tous de „Rome. On eût de même recruté nos armées."

Je ne vois pas comme mon ſçavant critique, qu'on puisse établir aucun parallele entre les conquêtes des Romains et celles des Portuguais. Les premiers ont conquis pied à pied, ville par ville, ſur la terre ferme. Ils étaient toujours au moins égaux, ſouvent plus forts, que les peuples qu'ils attaquaient, leurs armées étaient toujours proportionées à la guerre qu'ils devaient ſoutenir. Chaque conquête ajoutait de nouveaux citoyens à la république, ſoit par le droit de municipalité qu'ils accordaient aux vaincus, ſoit par les colonies militaires qu'ils établissaient au milieu d'eux.

Les Romains n'avaient point une religion exclusive et persecutrice. Le Polytheïsme permettait d'adopter dans leurs temples les dieux etrangers, et les vaincus faisaient le même honneur aux Dieux Romains.

Les dépouilles des vaincus entraient dans le tresor public, et tant que la république Romaine a ſubsisté dans ſa pureté, tous les interêts particuliers étaient ſubordonnés à l'Interêt général. Lorsque les Romains ont dégénéré, lorsque leurs vertus nationales ont été étouffées ſous le poids de leurs richesses, le colosse de leur puissance était encore trop grand pour être détruit par les ſeuls étrangers, il a fallu que les premiers coups lui fûssent portés par des Romains devenus trop puissants pour rester citoyens. Cette cause prochaine de destruc-

tion ſe retrouve dans le berceau même de la République Française, fondée ſur les ruines d'une monarchie très étendue, très populeuse, amollie par le luxe, les jouïssances et tous les vices d'un état ſocial trop raffiné.

Les Portuguais allaient à ſix mille lieues de leur Patrie ſur de frêles embarcations qui ne pouvaient porter que peu de guerriers. Ils ont dû leurs premiers ſuccès à l'étonnement que cauſaient leurs armes offensives et déffensives. La cruauté avec la quelle ils traitaient les vaincus, la rigueur de leurs loix exclusives pour le commerce, la richesse des premiers retours de leurs vaisseaux, dont plus d'un tiers cependant a été la proye des flots, ont ſoutenu leur autorité par la violence et leur courage par l'avarice.

Leur fierté naturelle, augmentée par l'orgueuil de leurs victoires étonnantes, leur a fait executer pendant cent ans des faits héroïques plus merveilleux que ceux mêmes des Romains. Accoutumés à leur petit nombre, ils s'irritaient à la vûe des dangers, ils bravaient tous les obstacles avec la même intrepidité, la même témerité que l'on a vû renaitre depuis dans les Flibustiers. Ils n'ont jamais calculé leurs entreprises ſur la faiblesse de leurs moyens. On peut les comparer à la poudre, dont l'effet ſe multiplie plus par la compression que par la quantité. Mais cette violence de heroïsme était trop forte pour ſe ſoutenir, l'épuiſſement devait la ſuivre.

Les Romains étaient de vrais conquerants, les Portuguais n'étaient que des avanturiers, qui annoblissaient par la gloire de leurs actions les passions les plus hideuses. Leur religion était exclusive et perſecutrice, leur monopole commercial était destructeur, leur ſystème politique était tyrannique. Ils auraient pu ſans doute conserver encore quelque tems une partie de leurs trop vastes conquêtes, s'ils eûs-

sent

sent échapé aux ſoixante années d'esclavage qu'ils ont ſubi ſous les trois Philippes Espagnols, qui s'étaient fait un ſyſtême combiné de les ruiner pour achever de les asservir. Mais il auraient toujours ſuccombé ſous l'attaque des autres nations Européennes plus fortes et plus industrieuſes qu'eux, venant à l'apuy des nations de l'Inde qu'ils opprimaient avec trop de rigueur et trop peu de forces.

„Je vous demande bien pardon, Monsieur, mais je ne peux pas „être l'avis de l'auteur ſur la question politique qu'il a posée de même „que les conquêtes des Anglais dans le Bengale, et leurs anciens éta„blisſements dans l'Amerique ſeptentrionale n'ont point dépeuplé „l'Angleterre, nos conquêtes aux Indes n'ont point causé notre dé„population. C'est un ancien paradoxe qu'on peut un moment adop„ter, mais qu'on rejette bientôt en y réfléchissant.

„Si les premières migrations privèrent pour un tems la patrie „d'une portion considerable de ſes ſujêts, le commerce et la marine „nécessaire pour le maintenir augmentèrent avec les moyens de ſub„sistances la population de la mere Patrie. La dépopulation du Por„tugal doit donc être attribuée à des causes plus naturelles et plus „évidentes que celle de nos Colonies. C'est l'expulsion des Juifs et „des Maures, c'est la funeste catastrophe du Roy D. Sebastien, ce ſont „les guerres des Rois d'Espagne Philippe II, Philippe III. et Philippe „IV. dans les quelles les Portuguais ont été ſacrifiés, celle de l'accla„mation, celle de la ſuccession d'Espagne, et dernièrement la chûte „de leur commerce et de leurs fabriques, l'Etat des éclesiastiques, et „d'autres causes partielles d'administration, qui ont operé la dépopu„lation.

„Pour répondre à la question proposée dans l'état du Portugal: „ſçavoir, ſi le passage du Cap de Bonne-Esperance et la découverte du

„nou-

„nouveau monde ont contribué, ou non, au bonheur de l'Europe „et de l'humanité: il faudrait analyſer minutieuſement cette queſtion „avant de la réſoudre. Mais ſi vous demandez ſi les Portuguais ont „perdu ou gagné à la diminution de leurs Colonies, je répondrai „qu'ils y ont perdu.

„Le commerce des Indes et de l'Afrique a été pendant plûs d'un „ſiècle, entièrement dans nos mains. Les Anglais et les Hollandais „le font presqu'en entier aujourd'hui, et s'y ſont enrichis à nos dé„pens. Peut-on avancer que nous y avons gagné? ſi l'on me dit que „nous pouvons encore tirer un grand parti de ce que nous poſſedons, „je l'accorde, mais n'en avons nous pas moins éſſuyé une grande „perte? enfin l'uſurpation Eſpagnole nous a fait perdre les Indes, et „aprés ſoixante ans de vexations a amené notre décadence, dont nous „commencons à peine à nous relever.

„Quant à ce que dit l'auteur de nos établiſſements actuels aux „grandes Indes, il n'est que trop vrai, qu'ils ſont dans un état miſe„rable, mais la conſequence qu'il en tire n'eſt pas juſte. Je prens la „liberté de vous renvoyer à ce que dit l'abbé Raynal, (*) à l'auteur des „Interêts des Nations et à differents auteurs Anglais. Goa et Diu fu„rent les Entrepôts des Arabes et les notres. Leur poſition et leurs „Ports ſont les meilleurs de l'Inde. On a fait quelque choſe en faveur „de ce commerce, et il eſt plus actif qu'on ne le dit, il eſt libre. Or„dinairement quatre vaiſſeaux, et quelques années huit ſont emplo„yés à ſon explotation. Les établiſſements des Indes ne coutent rien „à la Couronne. Le commerce de la Chine avec le Portugal n'eſt point „fait par les Anglais, les Portuguais le font eux mèmes.

„Le

(*) J'ai cité l'abbé Raynal à l'apuy de mon opinion.

„Le commerce que les Portuguais font avec l'Inde n'eſt pas plus „déſavantageux que celui qu'y font les autres nations, et peut-être „moins que celui du Dannemarc et de la Suede, malgré leurs com- „pagnies. Il pourrait être immenſement productif ſi on avait ſuivi „le projet preſenté par D. Luis d'Acunha et aprés lui par D. Thomas „de Souza, mais il ſerait trop long de le détailler ici."

Cette aſſertion de mon critique Portuguais eſt contredite par tous les voyageurs modernes qui ont viſité les Etabliſſements de cette nation dans l'Inde, et par les plaintes et mémoires preſentés à différentes époques par les habitans et les commercants à la Cour de Lisbonne.

CHAPITRE III.

Afrique.

La puiſſance portuguaiſe eſt un peu mieux conſervée dans cette partie du monde, et leur gloire y a été moins maltraitée; ils y ſont cependant dans un état de foibleſſe qui rend leur commerce languiſſant. Ce commerce eſt même preſqu'entièrement tombé depuis les établiſſemens Anglois, François, Hollandois et Danois le long de la côte de Guinée et ſurtout depuis que les Hollandois ont bâti la ſuperbe ville du Cap de Bonne-Eſpérance, et qu'ils ont fait de cette pointe de l'Afrique un prodige des arts et de l'induſtrie de l'Europe.

Autrefois les coloniies afriquaines des Portuguais s'étendoient depuis Tanger et Ceuta juſqu'à la Mer rouge, c'eſt-à-dire tout le tour de l'Afrique. Mazaghan dans le royaume de Maroc, quelques comptoirs

toirs sur la côte de Guinée (*) et celle de Malaguette, mais ruinés et en fort mauvais ordre, le royaume de Congo en entier, quelques petits forts dans le Monomotapa, Kilimané, Quiloa, Melinde, Monbaça, Brava, et Mosambique, qui est la résidence d'un gouverneur général; voilà ce qui reste.

La seule partie intéressante de ces colonies d'Afrique est le royaume de Congo. Ce pays est connu par l'histoire générale des voyages, (à laquelle je renvoye pour tous les détails peu intéressans des possessions portuguaises hors de l'Europe) et par une histoire particulière du P. Labat en cinq volumes. La résidence du gouverneur portuguais est St. Paul de Loanda, grande ville bien peuplée, qui contient plus de cinq mille blancs et cinquante mille esclaves, ou nègres du pays.

Le Roi de Congo est sous la protection de celui de Portugal, à qui même il paye un tribut, mais il est fort indépendant. Il y a six autres Princes qui sont ses tributaires, mais qui sont continuellement en guerre, soit contre lui, soit entr'eux; les Portuguais fomentent leurs divisons pour profiter des prisonniers des deux partis, qui les leur vendent. Le catholicisme a fait du progrès dans ce pays, mais il est mêlé de toutes les superstitions et les absurdités qui peuvent se former dans la tête des nègres; ces peuples sont méchans et perfides; ce

(*) Le plus considérable de ces comptoirs est Cachao. Sur toute la côte d'Afrique les Portuguais, naturellement incontinens, ont mêlé si fort leur sang avec celui des nègres, qu'ils ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe; c'est une espèce de toutes les castes d'hommes mêlangées qui n'ont d'Européens que le nom, et qui rassemblent en eux tous les vices des Nègres et des Européens: de pareils mêlanges se sont aussi introduits dans leurs possessions de l'Amérique ainsi que chez les Espagnols; c'est une des raisons qui leur attirent dans ces contrées la haine générale et le mépris des nations sauvages et du reste des Européens.

ce qui ne permet pas aux Portuguais de s'étendre, ni de faire des établiſſemens dans l'intérieur du pays : ils ont un fort à trois cent lieues de la côte, nommé Maſſengano, bâti pour arrêter les Giagues et autres nations barbares de la Cafrerie, qui font des courſes continuelles dans les royaumes de Congo et d'Angola. Les Hollandois ſe ſont emparés du royaume de Benguela, qui faiſoit partie de la vice-royauté du Congo: tous ces forts ſont peuplés et gardés par des gens condamnés en Portugal à des priſons perpétuelles pour toutes ſortes de crimes. Ce ſont là les fondateurs et les ſoutiens des colonies portuguaiſes et de la plûpart de celles des autres nations Européennes; ainſi rien n'eſt étonnant ni monſtrueux de la part de pareils colons, remis en ſociété contre toutes les règles de la politique et de la raiſon. Le commerce du Congo eſt en eſclaves, en cuivre, en poivre blanc et en cannes de ſucre.

En tout la poſſeſſion de l'Afrique eſt plus une affaire de gloire que de lucre pour le Roi de Portugal; il a au moins quinze Rois de cette partie du monde tributaires de ſa couronne, mais il n'en tire pas un million de cruzades, tant de ces tributs que du commerce languiſſant qu'y font ſes ſujets; et ſes places, quoique mal entretenues et manquant de tout, lui coûtent plus qu'il ne reçoit: auſſi la plûpart de ces établiſſemens ne ſont regardés que comme des priſons où l'on exile les malfaiteurs, les nobles, et les miniſtres disgraciés, ſurtout Maſſengano dans le royaume d'Angola, et Mazaghan où eſt mort le dernier miniſtre Diego de Mendonça, prédeceſſeur du comte d'Oyeras, réduit, pour vivre, à ſe faire maitre d'école, comme Denis le Tiran.

„Les Portuguais ont auſſi beaucoup perdu en Afrique, mais ce „commerce n'eſt point entièrement tombé, la ville du Cap ne nuit „point au commerce de Congo: le Portugal en tire quinze à dix huit

„mille nègres, beaucoup de cire et d'yvoire avec un peu de poudre „d'or. Voyez dans Raynal, quoiqu'imparfaitement le commerce que „nous y faisons. Je peux vous dire de science certaine que les éta„blissements sur la côte Orientale sont très considérables, et pourraient „être très avantageux, en les délivrant du fléau de la contrebande.

„On s'est étendu dans l'interieur de l'Afrique, et on pourrait s'é„tendre encore d'avantage. Je crois que vous êtes entièrement d'avis „que l'exil et la déportation des criminels est préferable à la peine de „mort."

(Oui certainement, et j'ay vû avec autant de peine que d'étonnement en 1795 l'Empereur François rêtablir dans ses états la peine de mort, que son oncle l'Empereur Joseph II. avait eû le bon esprit d'abolir.)

„Des exemples sans nombre nous prouvent que de pareils hom„mes, sous un autre ciel, peuvent devenir très utiles.

„La Possession de l'Afrique n'est point une affaire de gloire et de „vanité, mais d'interêt et de très grand interêt pour le Portugal. Il „en tire des revenus, et ne fait pas de remises à cette Colonie. Jean „IV. disait que c'était le plus beau fleuron de sa couronne, et D. Luis „d'Acunha qui en pouvait juger mieux, a conservé ce mot en l'aprou„vant."

CHAPITRE IV.

Amérique.

La plus belle colonie des Portuguais est celle de l'Amérique, le Brésil; ce pays mérite d'etre connu par des détails particulièrs, parce qu'il est véritablement intéressant, susceptible d'attaque et de défense, et

et par conſéquent fait pour influer en bien ou en mal dans les affaires de la guerre entre les Souverains de l'Europe, et dans les négociations des cabinets de Verſailles, Londres, Madrid et Lisbonne.

Le Bréſil a huit cent ſoixante et quinze lieues de long du nord au ſud, ſur quatre cent vingt-cinq de large de l'eſt à l'oueſt; il eſt borné au nord par le fleuve des Amazônes et la Guiane, à l'orient par la mer, au midi par le Rio de la Plata, (*) à l'oueſt par le pays de l'Amazône. Ce pays a quinze cent lieues de côtes; il eſt habité à plus de quatre cent lieues de largeur dans de certaines parties, le long de quelques rivières, comme ſont les établiſſemens intermédiaires qui communiquent du grand Para aux mines de St. Paul: mais les grands établiſſemens Portuguais ne s'étendent pas à plus de cinquantes lieues de la côte, parce que la crainte des ſauvages les retient ſous leurs forts; ils les ont tant maltraités, que ces malheureux ſont leurs ennemis irréconciliables: ils déteſtent leurs mœurs, leur avarice et leur cruauté, qui les ont obligés de ſe retirer dans l'intérieur de l'Amérique. Quelque mal que diſent les Portuguais des nations Sauvages, elles ſont eſtimables, remplies de probité, de bonne foi et de douceur; les Jéſuites viennent d'en donner la preuve en les raſſemblant en ſociété, et fondant avec ces mêmes Sauvages la ſage république du Paragay, qui fait autant de honte aux Portuguais et aux Eſpagnols, que d'honneur à l'humanité, aux Jéſuïtes et aux Sauvages.

Le Bréſil ſe diviſe en quatorze provinces, dans l'ordre ſuivant, du nord au ſud.

I. La Capitainie, ou province du grand Para, eſt la plus au nord. La capitale eſt notre Dame de Belem, évêché, ſi-

(*) Par un nouveau traité de 1779 Rio Grande eſt devenu la limite méridionale.

tuée (*) ſur la grande rivière de l'Amazone, défendue par une bonne citadelle et une forteresse nommée notre Dame de las Merces, à l'embouchure de la rivière de Muju, qui eſt le canal qui forme le port de Para; on y entretient quatre compagnies, et en tout environ huit cent hommes de garniſon au Para: cette ville contient huit à dix mille ames; ſon port peut contenir de gros vaiſſeaux, et il y a une compagnie particulière pour le commerce de cette province et celui du Marannon, qui ſont joints enſemble. Cette compagnie du grand Para et du Marannon eſt en très mauvais état, et tombe tout à fait, parce que, par le moyen de la taxe que les actionnaires ont impoſée ſur les denrées de l'Europe, à laquelle les colons ſont obligés de ſe ſoumettre, ces deux provinces doivent plus à la compagnie que le pays ne vaut.

(*) Monſieur de la Condamine et quelques Géographes, d'après cette autorité, contrediſent la poſition de la ville du Para ſur le fleuve de l'Amazone: on peut en donner la preuve par un Itineraire de marine que je vais citer, et qui peut être utile pour cette navigation. „Dans l'embouchure de la rivière des Amazones, il y a une quantité d'isles qui courent „quatre-vingt à quatre-vingt dix lieues, diviſées entr'elles par un labyrinthe confus de „canaux: la plus conſidérable eſt l'isle dos Joannes vis-à-vis les baſſes de Tigioca; cette „isle a dix à douze lieues de long, placée du nord nord-eſt au ſud ſud-oueſt. On découvre l'entrée de la rivière des Amazones par la pointe de l'eſt, nommée la pointe de Tigioca; à la diſtance de deux lieues et demie de cette pointe ſont les bas-fonds du même „nom, qui courent au nord-oueſt ſept à huit lieues. A leur dernière pointe on trouve „ſept braſſes, et en les longeant tout contre, trois ou trois braſſes et demi de fonds; la „mer y eſt écumante. Entre les bas-fonds et la terre ferme qui va au Para, il y a un canal qui a de vingt à vingt-deux braſſes à marées baſſes; c'eſt par ce canal qu'entroient „anciennement les petits vaiſſeaux; il a deux ou trois lieues de large à ſon entrée, mais „il ſe rétrécit, et dans des endroits il n'a que trois quarts de lieues. Le canal par lequel „on a coutume d'entrer eſt par dehors des bas-fonds, portant la proue au nord-eſt à dix „lieues de terre; de là on ſerre un peu à l'oueſt et à l'oueſt ſud-oueſt avec un fonds de „huit à neuf braſſes, et enfin au ſud-oueſt paſſant à quatre lieues de l'isle dos Joannes. „Derrière l'isle dos Joannes, à la bande de l'oueſt, courent celles qu'on nomme dos „Aroans;

vaut. Le Comte d'Oyeras eſt à la tête de cette compagnie et le plus gros intéreſſé, ainſi c'eſt lui qui ſoutient cette eſpèce d'impoſition mal combinée qu'il a obtenue, ou plutôt qu'il a accordée pour cette compagnie.

Les denrées principales que l'on tire du Para ſont, le ſucre qui ſe travaille dans plus de trente ingénios, ou factories de ſucre, dans l'intérieur du pays, le caffé, la vanille, le géroſle, la falſe pareille et les bois de Bréſil, ſur-tout de l'eſpèce nommée le Burapemina qui eſt admi-

„Aroans, près desqu'elles ſont des écueils où pluſieurs vaiſſeaux ſe perdent; ainſi il faut „éviter de paſſer cette bande, et gagner le ſud-oueſt de l'isle dos Joannes, où l'on trou„vera douze, dix, neuf et huit braſſes. Le canal entre l'isle dos Joannes et la terre de „l'eſt a dix lieues de large, mais il va en ſe rétréciſſant jusqu'à ſix lieues: on peut donner „fonds à vue de l'isle dos Joannes ſi on y arrive de nuit. De ce parage, on trouvera, en „gagnant la terre de l'eſt où eſt le Para, un banc qui n'eſt pas dangereux, ayant quatre „ou cinq braſſes et un fonds de vaſe. On ſerrera vers une terre noire qui court ſur le „Para, elle eſt plate et remplie de mangliers; au bout de cette terre noire, on verra deux „terreins de ſable blanc bordé près de la mer d'une barre rouge; on les nomme Topinam„bares; on y voit quelques huttes de paille. Une lieue plus loin, on rencontre une pointe „de terre qui de loin paroit fort menue, mais qui groſſit conſidérablement en l'appro„chant, et derrière laquelle on trouve une anſe nommée la Baye du Soleil: au ſud-oueſt „de laquelle on voit des terres qui paroiſſent ſe tenir enſemble, mais qui ſont ſeparées par „un canal, ces terres ſe nomment Morabira; elles ont environ deux lieues et un village à la „pointe ſud-oueſt, avec une petite isle couverte d'arbres. A cette groſſe pointe on porte „moins ſur la terre de l'eſt, parce qu'on ne trouveroit que trois à quatre braſſes, et l'on „dirige plus ſur los Joannes. A deux lieues au-delà, au ſud-oueſt, eſt une ſeconde baye „nommée de St. Antoine, paſſé laquelle on découvre la ville du Para: pour y arriver, il „faut tourner par dehors d'une isle ronde qui eſt à la vue de la ville, au devant de la„quelle ſont trois ou quatre autres petites isles à l'oueſt nord-oueſt, une desquelles eſt bar„rée de rouge. A la bande du nord de ces islots eſt une couronne dont on decouvre les „terres à marée baſſe. Au ſud des islots eſt une grande isle nommée des Oncas, dans la„quelle eſt un fort vis-à-vis l'isle Ronde; il faut paſſer entre le fort et l'isle Ronde, laiſ„ſant les islots au nord-oueſt, et on ira mouiller devant la ville à quatre ou cinq braſſes; „de la pointe de Tigioca, à la ville de Para, il y a de vingt-quatre à vingt-ſix lieues."

admirablement ondoyé, et l'umiri dont le tronc distille une huile aussi odoriférante que le beaume, et dont l'écorce brulée sert de parfum.

A quatorze lieues du Para, en descendant le fleuve de l'Amazone, on trouve une langue de terre taillée en plusieurs isles, dont la plus grande est celle dos Joannes, fort peuplée et défendue par un petit fort. Ces isles appartiennent à différens fidalgos Portuguais à titre de Baronies. A une lieue et demie de la ville est le bourg de St. Georges dos Alamos, avec une fortereſſe régulière. A quarante lieues sur le bord du fleuve, est un autre bourg nommé Camuta, avec le fort de Gurupa; le long du fleuve sont les forts de Paru que les François ont pris et ruiné en 1698, de Tapagos et de Rio Négro. La province du Para est terminée au nord par la Cayenne; elle a pour limites de ce côté le cap nord où est le fort de Cumahu vis-à-vis celui de Camon et le fort dos Aragoariz. On compte dans cette province quatre villes ou bourgs, le Para, St. Georges dos Alamos, Camonta et Cahete, et environ cinquante mille habitans; le gouvernement du Para dépend de celui de Marannon.

Les Portuguais viennent de faire de nouveaux établiſſemens sur le Rio Négro, où ils ont découvert de nouvelles mines de diamans et d'or; en 1766 on a fait partir de Lisbonne quatre cent soldats de marine, des ouvriers de toute espèce, et plusieurs familles d'habitans avec de grands privilèges; toute cette partie en tems de guerre est fort exposée à l'envahiſſement des François, étant très voisine de leur établiſſement nouveau de la Guyanne, et fort éloignée des secours de la Bahia, et même du Para et du Marannon.

Cette nouvelle colonie de Rio Négro a été fort mal dirigée par François Xavier de Mendoça, Miniſtre de la marine. On n'a pas fait

assez

assez d'avantages à ces malheureux colons, et on les a encore trompés sur les marchés qu'on avoit fait avec eux: il est vrai que cette colonie s'est renforcée par la désertion des familles qui ont été forcées d'abandonner la Guyanne, après le mauvais succès des établissemens que la France a tentés en 1764 le long du fleuve Courou; les épreuves en ce genre sont malheureuses. Il est bien triste que des entreprises aussi essentielles que des colonies, soient toujours l'écueil des gouvernemens qui les entreprennent, et que les infortunés, que la confiance et la misère attirent dans ces nouveaux établissemens, soient les victimes des projetistes et des exécuteurs, qui persuadent les Ministres par les facilités apparentes de leurs plans, et qui les rebutent ensuite par leur mauvaise conduite.

II. La province de Maranhao (Marannon) n'a de bien peuplé que l'isle St. Louis, qui contient environ quinze mille habitans; cette isle a vingt-six lieues de tour, et elle est très fertile: la ville aussi nommée St. Louis, évêché, bâtie par les François en 1612, est défendue par une citadelle et plusieurs forts, et elle a un très bon port; c'est la résidence du Gouverneur-général des trois provinces du nord.

III. La province de Siara n'a qu'une petite forteresse qui défend le port de Siara, où l'on ne peut entrer qu'avec des barques; elle est fort dépeuplée, et elle a très peu de commerce; on n'y compte pas dix mille ames.

Ces trois provinces conviendroient beaucoup à l'agrandissement des François, et seroient fort aisées à conquérir en cas de guerre; elles sont très fertiles, très riches, et contiennent environ quatre-vingt mille ames, dont il n'y a pas un sixième de Portuguais; c'est une raison essentielle pour ne pas négliger l'établissement de la Guyanne qui les prend à revers. Si les François à la première guerre se jettoient

ſur ces trois provinces, ils les prendroient facilement, parcequ'elles ſont ſans défenſe, les forts ſont vieux et mauvais, les troupes mal diſciplinées: au lieu de perdre leur tems et beaucoup d'argent à fonder une colonie ſur le fleuve Courou, ils trouveroient au Rio Négro des mines toutes travaillées, et d'ailleurs par les communications qu'il y a du Para aux mines de St. Paul, ils ſeroient maîtres de toutes les richeſſes du Bréſil; cette opération vigoureuſe changeroit tout le ſiſtême des colonies, et influeroit ſur les intérêts de l'Europe.

IV. La province de Rio-grande, dont la capitale Natale eſt ſituée à une demi lieue de ſon port, eſt défendue par la fortereſſe dos Santos Reyes, une des meilleures du Bréſil. La rivière prend ſa ſource dans un lac de dix lieues de tour, d'où l'on tire les meilleures perles du Bréſil; cette Capitainie a deux villes, qui ſont Parantibe, fermée et fortifiée contre les Indiens, et Cunhau; elle contient en tout douze mille ames.

V. La province de Paraïba avoit été donnée par le Roi Jean III. au fameux Jean de Barros, auteur des Décades des Indes, le Tite-Live Portuguais, et un des meilleurs écrivains de l'Europe, mais il fut obligé de la rendre au Roi après s'y être presque ruiné par des armemens inutiles ou malheureux. La capitale eſt Nueſtra Sennora de la Neves ſur la rivière de Paraïba à l'embouchure de laquelle eſt le port, et une douane défendus par un fort pentagone nommé de Sainte Catherine; c'eſt la province d'où vient le meilleur ſucre; il ſe fabrique dans vingt-un ingénios. La ville contient près de quatre mille ames, et la province environ vingt mille.

VI. La province d'Ithamaraca eſt compoſée de l'isle de ce nom et de ſept lieues de côtes; la ville ſe nomme Nueſtra Sennora de la Conception; elle eſt bâtie dans l'isle ſur une montagne: il y a dans

cette

cette isle trois ingénios; en terre ferme eſt la ville de Goyana avec trois paroiſſes dans ſes environs: cette province contient environ dix mille ames.

VII. La province de Pernambouc a ſoixante-cinq lieues de côtes. La capitale eſt Olinde bâtie ſur une élévation au bord de la mer avec de belles fontaines dans un terrein délicieux; elle a environ douze mille habitans, et deux bataillons de garniſon, dont un dans la ville du Recif. On fabrique à Olinde de fort bonnes lames d'épée; les Hollandois ont été maitres de cette province depuis l'an 1624 jusqu'en 1654, qu'ils en furent chaſſés par ſes habitans. Le Comte Maurice de Naſſau avoit beaucoup embelli les deux villes d'Olinde et de St. Antoine du Recif, où il avoit fait bâtir un fort beau château; ces deux villes ont un bon port défendu par pluſieurs forteresſes

Le Pernambouc a été une province très riche; elle avoit plus de cent ingénios, de belles forêts, des campagnes bien cultivées et beaucoup de fruits; elle fourniſſoit alors plus de quinze mille caiſſes de ſucre à chaque retour, et àpréſent elle en fournit à peine trois ou quatre mille. Son évêché eſt fort étendu, il contient encore de cinquante à ſoixante mille ames, mais les habitans déſertent et gagnent le Paraguay, le Pérou et le Chili, par l'intérieur du pays: cette migration provient de la miſère qu'ont occaſionné les vexations des compagnies, et les dettes dont cette province eſt ſurchargée. Elle a les villes d'Igaracu, Serinham ou Villa Fermoſa, Porto-Calvo, Alagoas del Norte, St. Antoine du Rio-grande, Alagoas du midi et Penedo ſur le fleuve St. François qui termine cette province au ſud, comme l'isle d'Itamaraca la termine au nord.

Pendant que les Colons du Bréſil faiſaient une guerre cruelle aux Hollandais, et leur enlevaient la Bahia et Fernambuc, le Roy Jean IV,

qui non ſeulement n'était point en guerre avec les Etats généraux, mais qui au contraire était ligué avec eux contre les Eſpagnols avait pour ambaſſadeur en Hollande D. Francisco de Souza Coutinho, qui voyant que les Etats avaient une flotte prête à mettre à la voile pour porter un renfort de troupes au Bréſil, s'engagea au nom du Roy ſon maitre à faire reſtituer Fernambuc aux Hollandais. Sur cette parole ſolemnelle la flotte des Etats ne partit point, et Souza écrivit au Roy: *Sire, ſauvez votre honneur, en déſavouant ce que j'ai promis. Sacrifiez ma tête, mais non votre colonie.* Ce dévouement extraordinaire valut le Bréſil au Portugal.

VIII. La province de Serzippe del Rey contient environ vingt-mille ames, vingt-cinq fabriques de ſucre, du tabac, des cuirs et des beſtiaux; ſa capitale eſt St. Chriſtophe: elle a encore d'autres villes ou bourgs, dont les plus conſidérables ſont Sant' Amaro das Brotas et Villa Real do Piagui: elle n'a point de ports pour les grands bâtimens, ce qui gêne beaucoup ſon commerce.

IX. La principale Capitainie du Bréſil eſt celle de la Baye de tous les Saints; elle eſt la réſidence du Vice-Roi du Bréſil. La capitale St. Salvador eſt bien fortifiée par mer et par terre; on en a même augmenté les fortifications depuis l'expédition des Hollandois qui s'en rendirent maitres en 1624, et la gardèrent pendant quatre ans; elle eſt défendue par deux ou trois mille hommes de garniſon; elle a un beau palais archiépiſcopal, une cathédrale fort riche, et un fort bon port ſur la baye qui donne le nom à la province; elle eſt riche et marchande: on y trouve de toutes les denrées des quatre parties du monde, parce qu'elle eſt le rendez-vous de toutes les flottes; cette ville contient plus de vingt-mille habitans, et la province plus de cent-vingt-mille ames.

X. La Capitainie dos Ilheos a pour capitale la ville de St. Georges, défendue, ainſi que ſon port, par deux forts. Les villes de ſon diſtrict ſont Cairu et Camanu, dont la Barre eſt défendue par un fort à quatre baſtions; elle contient plus de vingt-milles ames, et elle eſt fort riche: ſon commerce principal eſt en farines, dont elle fournit la Bahia et le Bréſil.

XI. La province de Porto-Seguro a deux villes, dont la capitale porte le même nom, à cauſe de la ſûreté de ſon port, et l'autre ſe nomme St. Antoine ſur la rivière des Caravelles; ces deux villes et leurs environs contiennent de ſept à huit mille ames.

XII. La Capitainie de Spiritu-Sancto a cinquante lieues de côtes; elle comprend trois villes, Spiritu-Sancto, port aſſez bon, Nueſtra Sennora de la Victoria, Nueſtra Sennora de la Conception; elle contient environ vingt-cinq mille ames.

XIII. La province de Rio-Janeïro, capitale St. Sebaſtien, évêché; on peut voir le plan exact et la priſe de cette place dans les mémoires de Du Guay-Trouyn; cette province contient plus de cent fabriques de ſucre. Son commerce a été, jusqu'au premier Janvier de l'année 1766, entre les mains d'une compagnie que le Miniſtre vient de rompre par des raiſons politiques; elle contient plus de quarante mille habitans: la ville de Cabo Frio eſt riche par ſon commerce de ſel.

XIV. La Capitainie de St. Vincent eſt un des quatre gouvernemens du ſud relevant de la Bahia, qui commande directement dans cette partie. St. Vincent, la capitale, contient environ trois mille ames. Le grand commerce de cette province eſt en baſtiaux, ſur-tout en porcs, en eaux de vie et en ſucre; elle a quelques fortereſſes. Le gouvernement des mines démembré, de Rio-Janeïro, contient dix villes ou bourgs; la capitale eſt Santos, qui contient plus de huit mille

tiennent toujours en allarme; ils ſont difficiles à détruire, parce que leurs établiſſemens ſont ſitués au milieu des bois dans des endroits impénétrables; c'eſt ordinairement une grande enceinte qui contient leurs huttes et leurs beſtiaux: des défilés garnis de palliſſades et de foſſés profonds en défendent les approches: quelques-uns de ces malheureux ont des fuſils, les autres ne manquent pas de fléches et de zagayes. Ils commercent avec les Sauvages qui leur font une guerre moins vive qu'aux Européens. Leurs villages contiennent beaucoup de monde, parce que les Négres ont une propagation facile et abondante, et quoiqu'on en détruiſe de tems en tems, ils multiplient ſi fort, que d'après l'eſtimation des Bréſiliens, leur nombre paſſe quarante mille dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Toutes les nations Européennes éprouvent dans leurs colonies le danger de ces ennemis intérieurs, et la grande difficulté de les extirper. Les Anglois n'ont pas pu en délivrer leurs isles, ſur-tout la Jamaïque. Les Hollandois viennent d'eſſuyer une guerre contre eux aux Berbices: l'isle de Cuba, quoique fort étroite, en eſt ſi remplie, qu'il n'y a que le chemin de la Havane à St. Jago qui ſoit libre, et qu'on n'oſe traverſer l'isle dans aucune autre partie; ce fléau eſt plus ou moins terrible ſelon le traitement, plus ou moins cruel que l'on fait à ces malheureux; leur vengeance n'eſt que trop juſte. On ne peut pas avoir dans les habitations trop de vigilance et trop de fermeté à repouſſer les Négres Marons et les détruire, parce que dès qu'ils ſe préſentent autour d'un bourg la tête des Négres fermente, et ſi on ne vient pas bien vite à bout d'éloigner ou de détruire les Marons, ſurtout ſi on a l'air de les craindre, les Négres eſclaves ſont toujours prêts à ſe révolter et à égorger leurs maîtres, pour aller ſe joindre aux Marons dont ils envient la liberté.

Lors-

Lorsque l'on attaque un village de Marons, on eſt forcé de les paſſer tous au fil de l'épée, parce que dès qu'ils ont une fois goûté de la liberté ils ne peuvent plus ſe raccoutumer au travail, et ils ne ſont propres qu'à porter les autres Négres à la révolte, et à mettre le déſordre dans l'habitation du maître qui voudroit les reprendre et les traiter avec indulgence: d'ailleurs ils craignent ſi fort eux mêmes de rentrer dans l'eſclavage, qu'ils préfèrent la mort, et qu'ils s'égorgent les uns les autres dès que leur village eſt forcé; cette guerre eſt cruelle et dangereuſe, parce qu'ils ne donnent et ne reçoivent aucun quartier: que pour arriver à leurs habitations, il faut percer au travers des bois; qu'ils ſont fort adroits à tirer, et qu'ils font bien la guerre de chaſſeurs et d'embuſcades: auſſi ces entrepriſes ne ſe font pas ſans beaucoup de perte, et les ſoldats Portuguais craignent infiniment cette guerre.

Entre la colonie du Sacrement et la Capitainie de St. Vincent eſt enclavé le Rio St. Pedre, établiſſement des Eſpagnols, et l'isle Ste. Catherine où ils ont auſſi garniſon; ces deux poſtes, ſur-tout celui du Rio St. Pedre, feront un ſujet continuel de guerre entre les deux nations, tant que les Eſpagnols ne voudront pas le vendre, l'échanger ou l'abandonner: il eſt tout auſſi difficile aux Eſpagnols de conſerver ce poſte, qu'aux Portuguais d'entretenir celui du Sacrement, auſſi eſt-il à préſumer que ces derniers accepteroient volontiers l'échange. Mais ce poſte eſt eſſentiel à ſoutenir pour les Eſpagnols, et d'une toute autre importance que celui du Sacrement pour les Portuguais, parce qu'en tems de guerre, avec des forces un peu ſupérieures, c'eſt un chemin ſûr pour arriver aux mines qui n'en ſont pas à cent lieues, et qui ne ſont point à couvert par ce côté: par conſéquent ce poſte doit donner une allarme continuelle aux Portuguais, au lieu que leur co-

lonie du Sacrement ne peut donner qu'un ombrage fort léger aux Eſpagnols, parce que la largeur du Rio de la Plata défend Buenos-Ayres, et qu'il s'en faut de beaucoup que l'objet d'attaque des Portuguais de ce côté ſoit de la même importance.

Au commencement de 1766, le Comte d'Oyeras a fait un embarquement de quatre cents hommes de troupes bien diſciplinées pour cette partie, avec des ingénieurs et du canon. La garniſon Eſpagnole du Rio St. Pedre étoit alors en fort mauvais état; elle n'eſt que de deux cent dragons et quatre cent fantaſſins, et elle ſe trouvoit encore affoiblie par une déſertion de cent quarante hommes qui avoient paſſé chez les Portuguais: il n'y a cependant point d'apparence qu'il y ait eu aucune hoſtilité dans ce pays: d'ailleurs la révolte générale du Bréſil occupe actuellement le miniſtère Portuguais.

Le Bréſil étant doué de tous les avantages de la nature, devroit être la plus belle colonie du monde entier, depuis deux cent ſoixante ans que les Portuguais la poſſédent: mais outre les pillages des Hollandois qui l'ont dévaſtée, elle a été encore arrêtée dans ſes progrès, comme le reſte de cette monarchie, par la domination des Eſpagnols; elle eſt même conſidérablement tombée en décadence depuis l'époque des trois Philippes: les dettes de Jean V, et les compagnies qu'on y a établi avec plus d'avidité que d'intelligence, ont achevé de la ruiner. On ne doit compter que trois points principaux pour le commerce du Bréſil; qui eſt abſolument mort dans le reſte de cet immenſe pays: la Bahia qui en eſt le centre; le Para que les nouvelles découvertes du Rio Négro vont remettre en vigueur, parce qu'il ſervira de débouché aux mines par l'Amazone; enfin Rio Janeïro qui eſt le débouché des mines du ſud, et qui ſert de port aux Capitainies de Porto-Seguro, Spiritu-Sancto, et St. Vincent.

On

On compte dans la colonie du Bréſil douze cités, ſoixante-ſix bourgs, beaucoup de villages et de peuplades; un archevêché et quatre évêchés, et plus de huit cents mille habitans, dont cent quatre vingt mille Portuguais ou Crédes de Portuguais: il ne ſort de ce pays pour le Portugal qu'environ trente vaiſſeaux par an, qui portent, année bonne ou mauvaiſe, ſept à huit mille caiſſes de ſucre de trente arrobes chacune, dix mille roles de tabac de ſept à huit arrobes, vingt-cinq à trente mille cuirs préparés, quatre à cinq mille cuirs avec leurs poils, pour plus de dix millions de diamans et pluſieurs millions d'or en poudre, en barre et monoyé: outre cela, du ris, de la cochenille, de la ſalſepareille, du beaume, du gérofle, de la canelle, du gimgembre, du cacao, vanille, coton, anil, huile de copahu et des bois de prix renommés pour la force, la meſure et l'incorruption. Tous les ans il part de la Bahia et de Fernambouc une ou deux frégates chargées de bois de conſtruction pour la marine du Roi: les Négres pour cette colonie ſe tirent de l'Ethiopie et du Congo. Les Portuguais ni le Roi n'ont pas la moitié dans le commerce du Bréſil, qui eſt tout entier entre les mains des Anglois, à qui les meilleures factories appartiennent ſous des noms Portuguais, et dont les négocians Portuguais, qui ſont en fort petit nombre, les capitaliſtes et les colons ne ſont que les prête-noms et les courtiers. Les troupes qui gardent le Bréſil conſiſtent en ſept à huit mille ſoldats réguliers, et environ trente ou quarante mille hommes de milice; celles des mines et de St. Paul paſſent pour de bonnes troupes, mais ce nombre eſt petit pour une ſi grande étendue de terrein, et la partie du nord ſur-tout eſt ſuſceptible d'être attaquée avantageuſement par les François. La colonie du Sacrement eſt priſe avec facilité dès le commencement de chaque guerre entre l'Eſpagne et le Portugal: le ſeul moyen que les Portuguais auroient de l'empê-

cher et de nuire beaucoup aux Eſpagnols, ſeroit de faire une conceſſion de cette colonie aux Anglois, mais ce ſeroit ſe donner des maîtres, et le remède ſeroit pire que le mal.

Si le Bréſil étoit attaqué à la fois avec vigueur, par les François, du côté du Para, du Marannon et le long du Rio Négro, et par les Eſpagnols du côté du Rio St. Pedre, en ſe portant ſur St. Paul et ſur la Capitainie de St. Vincent, la défenſe en ſeroit fort difficile et d'autant plus embaraſſante, que cette colonie ſeroit attaquée par ſes endroits les plus importans, qui ſont les mines: le ſecours des Anglois ne ſeroit pas fort utile n'y employant que des flottes, et il ſeroit également dangereux pour les Portuguais d'y introduire des troupes Angloiſes de débarquement, c'eſt à quoi ils ne ſe réſoudroient certainement qu'à la dernière extrémité. Mais les Portuguais n'ont point ce danger à craindre tant que les colonies Françoiſes et Eſpagnoles, voiſines du Bréſil, ne ſeront pas plus garnies de troupes, ni en meilleur état qu'elles ne les ſont actuellement.

„Les Capitaineries de Goyazes et Matogrono s'avancent plus „dans l'interieur, et nos établiſſements s'etendent au de là de deux „cents lieues des côtes.

„Les Indiens ne ſont point nos ennemis irreconciliables, rare„ment ils attaquent nos établiſſements, même les plus interieurs.

„Je n'ai jamais lû, ni entendu dire, du mal des Indiens par les „Portuguais, et j'ai eû pluſieurs amis, et j'en ai encore en Amérique. „Nous n'y avons jamais exercé ſur eux les mêmes cruautés que les „Eſpagnols; nous ne les avons jamais réduits à l'eſclavage; nous „avons été les premiers à les déclarer libres, c'etait une juſtice. Mais

„les

„les Eſpagnols, les Français l'ont-ils fait? qu'on le demande aux In„diens et aux Caraïbes."

(Les Français ont opprimé les Caraïbes dans les Antilles, à meſure que la multiplication des Colons exigeait plus de terrein pour la culture, ils les ont dépoſſedés injuſtement, mais ils ne les ont jamais traités comme eſclaves; non par humanité, mais par avarice, parceque les noirs tranſplantés d'Afrique ſont plus propres au travail. Les Portuguais font de même, ce n'eſt qu'après avoir connu le grand avantage du négre laborieux ſur l'Indien pareſſeux, qu'ils ont laiſſé les Bréſiliens en liberté.)

„Ce ne ſont point les Jéſuites ſeuls qui ont raſſemblés des In„diens. Nous avons des villages en grand nombre au Para, au Ma„ragnao etc., qui n'ont point été fondés par les Jéſuites.

„On a attaqué les Miſſions (c'eſt le nom qu'on leur donne) des „Jéſuites au Paraguay, parcequ'ils ne voulurent pas ſe ſoumettre. Je „ne vois pas que cette petite guerre ſoit une honte pour nous, et pour„quoi l'on aurait laiſſé cet ordre avoir un empire au milieu de nos „Colonies. D'ailleurs tout ce qu'on a dit et écrit la deſſus eſt rempli „de fables. J'ai lû le journal de Gomez Freire de cette expedition et „les ſtatuts de ces établiſſements."

(On peut objecter à ces aſſertions que les ſauvages libres, en ſe réuniſſant en ſocieté ſous la direction de *Los Padres*, ſe ſont fait chretiens, mais ne ſont devenus ni Eſpagnols, ni Portuguais. Si les Jéſuites, en réſiſtant pour eux à l'oppreſſion, n'ont voulu que ſauver la liberté et les mœurs de leurs bons néophites, ils ont eû parfaitement raiſon. Si en les faiſant chretiens, ils ont prétendu former un empire à Jeſus Chriſt, et s'ils ont eû pouvoir gouverner cet empire,

comme étant ſa compagnie, ils ont eû grand tort d'être faibles, et d'avoir raiſon,

Juſtice eſt d'un faible ſecours,
de ſon bon droit prèoccupée,
à ſa balance elle a recours,
et néglige trop ſon épée.

Dans tous les cas les Eſpagnols, ni les Portuguais n'avaient aucun droit ſur l'interieur de l'Amérique Méridionale, défriché, cultivé, civiliſé par les Jéſuites. Leur invaſion dans ces contrées, où ces miſſionaires avaient établi en corps ſocial l'innocence et le bonheur, ne pouvait que les replonger dans la barbarie, ou dans la ſervile et ſtupide langueur dans la quelle vegêtent les Indiens civiliſés ſous le joug des Eſpagnols et des Portuguais. Si ce qui eſt injuſte eſt honteux, rien n'en plus honteux que cet envahiſſement.)

„Le Bréſil n'eſt pas diviſé comme le dit l'auteur. Il l'eſt en Ca„pitaineries générales, dont les Gouverneurs prennent le titre. Ils „gouvernent tant au civil qu'au militaire. Un ſeul a le titre honori„fique de Viceroy, ſans avoir plus d'autorité, ni aucune jurisdiction „ſur les autres. Chacun correſpond directement avec le miniſtre et „le conſeil d'Outremer. Les appointements ſont de douze à vingt„quatre mille Cruzades ſelon les Capitaineries. Ils ſont nommés pour „trois ans, et généralement continués pour trois ou ſix autres années.

„La première eſt celle du Para, la ſeconde celle du Maragnao qui „a ſous elle le gouvernement de Seara, ainſi que celle du Para a celui „de Rio Negro qui en dépend. Dans l'interieur eſt celle de Mata„groſſo. Suit la quatrième nommée Dos Goyazes. Plus au centre ſe „trouve celle de Minageraes. Ces trois Provinces poſſedent des mi„nes d'or, et la dernière une de diamants. Le long de la côte vient

„celle

„celle de Fernambuco qui eſt la cinquième, elle a ſous elle differents „petits gouvernements Paraiba Thamaraca etc. La ſixième eſt celle „de la baye de tous les ſaints, autrefois réſidence des vicerois: elle „a un Parlement *Relaçao* et differents petits gouvernements. La ſep„tième eſt Rio Janeïro, aujourd'hui ſiège du Viceroy et de l'Arche„vêque elle a un Parlement, et elle eſt la plus conſidérable. La hui„tieme eſt St. Paulo.

„Il y a en outre deux Gouvernements indépendants ſans être „Capitaineries, qui dépendent pourtant en quelque manière du Vice„roy. Ce ſont les gouvernements de l'Isle Ste. Catherine et Rio „grande, qui termine du côté du Sud nos établiſſements.

„La population eſt de beaucoup augmentée depuis l'Epoque de „1766, les troupes ſont en meilleur état et en plus grand nombre. „On a augmenté les fortereſſes et les moyens de défenſe, aucun ſeig„neur ne conſerve la proprieté d'aucune de ces Provinces. La famille „de Minas a cedé la ſienne. Le baron de l'Isle de Joannes eſt devenu „en recompenſe vicomte de Mesquitela.

„Les habitans de ſaint Paul ſont très braves, et étaient autrefois „très amis de l'indépendance, mais ils ont aujourd'hui un gouver„neur comme les autres. Il ne fallut point employer de grandes for„ces pour cela, il n'y eut jamais ni les grandes révoltes, ni la fer„mentation dont l'auteur parle. Les aſſaſſinats n'y ſont point fré„quents.

„Les habitations des Négres marons ne ſont pas auſſi nombreu„ſes, et ne donnent pas des inquietudes auſſi fréquentes, enfin ne „font pas de ce Pays un théâtre de guerre, comme on s'eſt plû à le „dire. Tout ce qu'on a raporté ſur cela eſt exageré. Une des prin„cipales habitations des marons aux Minas a été détruite en 1752, ou

„à peu

„à peu près vers ce tems. En général j'oſe vous aſſurer que nulle na„tion ne traite mieux les eſclaves que les Portuguais, et en conſe„quençe ils déſertent beaucoup moins.

„Les Eſpagnols n'ont point de garniſon à l'Isle Ste. Catherine: „ils l'ont priſe en 1778, et rendue bientôt après par le traité de paix „ſigné l'année ſuivante à Madrid.

„Tout ce que dit l'auteur ſur le commerce du Bréſil n'eſt plus „convenable à ſon état actuel. Les Anglais n'en ſont plus les maitres „depuis qu'on a aboli l'uſage des Flottes. Ils n'y font préſentement „que quelque contrebande ſous le prétexte de la pêche de la baleine. „Le Bréſil gagne aujourd'hui ſur la métropole, ſon commerce et ſes „productions ſont beaucoup augmentés. On en exporte une beau„coup plus grande quantité de denrées que celle qu'il a notée, je ne „ſçaurais la fixer de mémoire. Les compagnies n'exiſtent plus, et il „eſt libre à tout Portuguais d'y commercer."

CHAPITRE V.

Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.

Ces isles ſe peuvent partager en quatre parties: 1°. Porto-Santo et l'isle de Madere; 2°. les Açores ou Terceres; 3°. les isles du Cap Verd; 4°. les isles de la côte de Guinée.

I. *Porto-Santo et Madere.*

L'isle de Porto-Santo eſt dans le trente-troiſième degré et quelques minutes, dix lieues au nord-eſt, et un peu plus à l'eſt de Madere; elle a cinq lieues de long et deux de large; elle eſt diſtante de cent quarante lieues de Lisbonne. Cette isle a été découverte par Jean Gon-

Gonçalez Zarco et Triſtan Vaz; elle a environ douze cents habitans: ſa plus grande population eſt le bourg de Porto-Santo, dont la baye eſt aſſez bonne, quoiqu'expoſée aux vents de ſud et ſud-oueſt.

L'isle de Madere eſt à l'eſt-oueſt du Cap Cantin en Afrique, à cent cinquante-deux lieues de Lisbonne, et à peu près dans la même diſtance des Terceres, dans le trente-deuxième degré et quelques minutes; elle a dix-huit lieues de long et quatre lieues et demie de large. Elle fut découverte la même année que Porto-Santo par le même Zarco, qui lui donna le nom de Madere pour la quantité de bois dont elle étoit couverte; il y mit le feu, et l'embraſement dura ſept ans. Elle eſt diviſée en deux Capitainies: celle de Machico appartient à préſent à la maiſon de Vimioſo; cette Capitainie contient la petite ville de Machico qui a deux mille habitans, le bourg de Santa-Cruz qui en contient douze cent, et ſept villages qui en contiennent environ deux ou trois mille. La Capitainie de Funchal fut donnée, par le Roi Jean I, à la maiſon de Zarco, qui eſt à préſent celle de Camara, à qui elle n'appartient plus aujourd'hui. La capitale de cette Capitainie eſt le Funchal; cette ville eſt défendue du côté de la mer par cinq forts en terre ferme, et un petit fort ſur une isle à la pointe de l'oueſt, et du côté de la terre par le château de St. Jean del Pico; elle eſt le ſiège d'un archévêché. L'isle de Madere contient une cité, quatre villes, et plus de cents vingt mille habitans diviſés en trente neuf paroiſſes; il y réſide un gouverneur. Elle a une douane qui, avec les dixmes que le Roi tire de l'isle comme grand maitre de l'ordre du Chriſt, vaut plus de trois cents mille cruzades. Le grand commerce de cette isle eſt en miel, cire, ſang-dragon, ſucre, vins excellens et toutes ſortes de fruits.

II. *Les Açores ou Terceres.*

Les Açores portent le nom d'une ſorte d'oiſeaux ſemblable aux éperviers, qu'on y trouva en une prodigieuſe quantité lors de leur découverte, par le commandeur Alvarez de Cabral en 1432; on les nomme auſſi Terceres, du nom de la principale qui a été découverte la troiſième. Les Flamands s'attribuent cette découverte avec beaucoup de droit, et les nomment les isles Flamandes, *die Flämſche Eylanden:* elles ſont au nombre de neuf. La première, l'isle Ste. Marie eſt dans le trente-ſeptième degré et quelques minutes de latitude, à l'eſt-oueſt du Cap St. Vincent, à deux cent cinquante lieues de ce Cap; elle a quatre lieues de long et trois de large, un port bien fortifié, avec environ cinq mille habitans. La ſeconde, l'isle St. Michel eſt la première qu'on reconnoit en allant de Lisbonne à l'Amérique; elle eſt à deux cent douze lieues du Cap d'Eſpichel; elle a dix-huit lieues de long et deux de large; elle eſt la plus peuplée de ces isles, et elle contient plus de quarante mille ames; elle eſt fort fertile et fort riche, quoique la cinquième partie n'en ſoit pas cultivée: elle contient une cité, cinq bourgs et vingt-deux villages. La cité ſe nomme Ponte Delgada; la maiſon de Ribera-grande, à qui appartient cette isle, en tire plus de quarante mille cruzades de rente. (*) La troiſième, l'isle Tercere a treize lieues de long et ſix de large; elle contient une cité, deux bourgs et une quinzaine de villages. Angra la capitale, évêché, eſt ſituée au ſud de l'isle; l'entrée du port eſt entre deux pointes qui s'avancent dans la mer. A la pointe de l'oueſt eſt un grand rocher où eſt ſitué le chateau de St. Jean Baptiſte, avec un baſtion avancé nommé St. Antoine; on appelle ce rocher le Mono ou le ſinge, il eſt de pierre noire; à la pointe de l'eſt eſt le chateau de St. Sebaſtien. Le port eſt de

(*) Elle ne lui appartient plus.

de bon ancrage et ſur à tous vents, excepté le ſud-eſt qui oblige à lever l'ancre dès qu'il s'élève. La ville eſt bien ſituée, bien bâtie, avec de grandes rues bien pavées, ornées de fontaines; elle contient plus de dix mille habitans. Elle a été érigée en cité et en ſiège épiſcopal en 1534, par le Roi Jean III; elle a une garniſon ordinaire de cinq cents hommes. Cette ville eſt fort ſuſceptible de défenſe, et bien pourvue d'artillerie: on y compte plus de cent quatre-vingt piéces de canon de bronze, dont pluſieurs de quarante-huit livres de balle, et on y voit la fameuſe coulevrine de Malaca qui eſt de ſoixante livres. La ville de St. Sebaſtien a environ mille habitans; elle eſt défendue par ſix bons forts: c'eſt où s'aſſemble le ſénat de l'isle quand il a à délibérer ſur des matières importantes. Villa Praya eſt à quatre lieues nord-eſt et quart d'oueſt du port d'Angra, ſitué ſur une Baye ſûre et bien défendue; elle contient près de trois mille ames. La quatrième, l'isle de St. Georges eſt ſud-eſt oueſt nord-oueſt, à huit lieues de Terceres; elle a onze lieues de long et une et demie de large; cette isle eſt élevée et fort plate. A ſes deux pointes ſont deux islots détachés; elle a un petit port très ſûr pour les barques et autres petits batimens: elle contient en tout trois mille ames, diſtribués en trois bourgs et quatre villages, tous au ſud, parce que la partie du nord eſt pierreuſe et ne peut pas être cultivée. La cinquième, l'isle Gracieuſe eſt au nord-oueſt et un quart d'oueſt de l'isle de Terceres, dans le trente-neuvième degré et demie de latitude; elle a trois lieues de long ſur deux de large. La partie du nord vaut mieux que celle du ſud; elle a deux bourgs et trois mille ſix cents habitans. La ſixième, l'isle de Fayal eſt à dix-huit lieues oueſt ſud-oueſt de Terceres; elle a neuf lieues de long et trois de large; le port de cette isle eſt Villa de Horta; elle contient quatre mille ames, diviſés en onze paroiſſes. La ſeptième, l'isle

du Pic a seize lieues de long et cinq de large; on la reconnoit de quinze lieues en mer, à cause d'une montagne très haute qu'on assure avoir trois lieues d'élévation: son principal port est Villa das Lagunas; elle a aussi le port de la Madeleine vis-à-vis l'isle de St. Georges, dont elle n'est séparée que par un canal de quatre lieues; elle est très fertile, sur-tout en bois de cèdre: on y compte deux bourgs, six villages et deux mille huit cents habitans. La huitième, l'isle des Fleurs a dix lieues de long et trois de large; elle est à trente-neuf degrés quarante minutes. Sa principale peuplade est Santa-Cruz, qui contient huit cents habitans; c'est le titre d'un Marquisat appartenant autrefois à la maison de Gouvea; on compte dans cette isle deux bourgs, quatre villages et deux mille habitans. La neuvième, l'isle du Corbeau est au nord de l'isle des Fleurs, dont-elle est séparée par un canal d'une lieue; elle n'a que trois lieues de tour, une paroisse, et environ cinq cents habitans. Les Açores contiennent environ quatre-vingt mille ames; elles ont fort peu de commerce, et elles ne rapportent pas au Roi de Portugal autant de revenus que lui coute leur entretien. On peut voir dans Raynal qu'elles pourraient raporter beaucoup plus.

III. *Les isles du Cap Verd.*

Les isles du Cap Verd sont situées à cent lieues de ce Cap qui est à la côte occidentale d'Afrique, à quatorze degrés de latitude, et presque quatre degrés de longitude entre les deux bouches du Niger, mais plus près de celui de ses bras qui forme la rivière de Sénégal que de celui qui se nomme Rio-grande: on prétend que ce sont les anciennes Hesperides ou Gorgones de Pline et Ptolomée. Elles ont été découvertes en 1460, par Antoine de Noli, Génois, par ordre de l'Infant Don Henri, qui en fit présent au Roi Alphonse V, son neveu; elles

sont

ſont au nombre de dix. La première, l'isle de St. Yago est la principale; elle a dix-huit lieues de long et huit de large: ſa pointe de nord-oueſt eſt au quinzième degré trente-cinq minutes de latitude, et trois cent cinquante-trois degrés cinquante-quatre minutes de longitude. La ville ſe nomme Ribeira-grande ou St. Jacques, évêché; cette isle a deux ports, celui de la ville pour les grands vaisseaux, avec une entrée de quinze brasses d'eau; l'autre qui est le meilleur de toute l'isle, est celui de Villa da Praya: cette isle a été brulée et ſacagée deux fois en 1582, dans les guerres du Prieur de Crato pour la ſucceſſion de Don Sebastien, et en 1712 par une escadre Francoise, commandée par le brave Cassart. Les autres isles ſont, Mayo, Boavista, de Sal, de Fogo ou St. Phelipe, Brava, St. Nicolas, Ste. Lucie, St. Vincent et St. Antoine; elle ſont fort peu intéressantes et peu peuplées; elles contiennent en tout de quinze à ſeize mille ames; elles ſont pauvres et ſans commerce: leur principale production est du ris et du ſel.

IV. *Isles de la mer de Guinée.*

La première, l'isle de St. Thomé est ſituée à trente-neuf lieues du Cap de Lobo Gonzalès à l'ouest nord-est, vis-à-vis du Congo: on croyoit autrefois qu'elle étoit traverſée par la ligne, mais il est reconnu par les observations faites depuis ce ſiècle qu'elle est tout à fait au nord, de ſorte que ſon ſud est à ſix minutes de latitude, et ſon nord à quarante minutes: elle est à trente et un degré et quelques minutes ſuivant le méridien de l'isle de Fer. On ignore le nom de celui qui l'a découverte, mais on ſuppose qu'elle l'a été vers l'an 1471, ſous le règne d'Alphonse V. Elle a une cité, réſidence d'un Evêque; on compte dans toute l'isle environ trois mille ames. La ſeconde, l'isle du Prince est à un degré trente-ſept minutes de latitude ſeptentrionale, vingt-huit degrés cinquante minutes de longitude; elle est

éloignée de vingt lieues de celle de St. Thomé; elle a ſept lieues de long et deux de large; elle contient environ deux mille habitans. La troisième, l'isle de Fernan-Po est au nord-est de l'isle du Prince: elle a cinq lieues de long ſur deux de large, et fort peu d'habitans. La quatrième, l'isle d'Annobon est au ſud-ouest de St. Thomé; elle a environ ſix lieues de tour et trois cents habitans. Fernao-Po et Annobon ont été cédés à l'Espagne, qui n'y a pû former aucun Etablissement. Ces quatre isles ſont très pauvres et mal-ſaines, et ce ſont des mouillages funestes aux vaisseaux qui y ſéjournent, parce que le voisinage de la Ligne corrompt les vivres, et que bien loin d'y trouver des ſecours, ils ſont obligés d'en donner aux habitans de ces isles infortunées.

„Les isles Terceires et celles du Cap Verd, ſont ſusceptibles d'une „grande culture, et de fournir au Portugal plusieurs denrées. Dans „Raynal vous verrez que l'on est de mon avis. Les bestiaux y ſont „en quantité, et autrefois on tiroit des Tercères un grand nombre de „mulèts que nous ſommes réduits à acheter préſentement en Espagne. „Vous n'ignorez pas qu'elles produisent la *Urselha* qu'on employe „dans la teinture, mais un monopole en a détruit le commerce.

„Dans ce moment elles produisent beaucoup de matelots et des „récrues pour les établissements d'Afrique. Ces récrues ſe levent par „force, et par conſequent y meurent en peu de tems. Le tabac, le „ſucre, les vins peuvent être, et ſont en petite quantité les produc„tions de ces Isles, mais il faudrait que la métropole s'en occupât, en „faisant des règlements ſages, en donnant des encouragements, et „ſurtout en n'y envoyant que de très bons gouverneurs.

„l'Isle de Madere a un gouverneur et capitaine général. Cette „Isle pourrait être de la plus grande utilité au Portugal, elle ne l'est

„pres-

„presque pas. Les Anglais font ce commerce en droiture, et le font „completement.

„Les Terceires ont un gouverneur capitaine général, les Isles du „Cap Verd ont un ſimple gouverneur."

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Cette description abrégée des colonies Portuguaises ſuffit pour en faire connoître la force: on trouvera dans beaucoup d'auteurs des détails plus étendus.

Les colonies Asiatiques ne pouvoient pas ſubsister ſans détruire le Portugal, quand même ils ne s'y ſeroient pas vus attaqués par les autres peuples Européens: les Indiens s'accoutumoient peu à peu aux armes et à la discipline de l'Europe. Les Turcs répandus du côté de la mer Rouge, de Surate et dans le Mogol, et jusqu'à la presqu'isle de Malaca, connus aux Indes ſous le nom de Rumes, étoient des ennemis trop formidables pour ne pas finir par détruire tous les comptoirs foibles et mal fortifiés des Portuguais. Ceux-ci trop peu industrieux et trop fiers pour ſe réduire à la qualité de marchands, ne ſavoient que faire la guerre, et ne réparoient pas par le commerce les pertes qu'ils faiſoient par les armes; leurs pirateries continuelles excitoient contr'eux une indignation générale; chaque nation Indienne, pour ſa propre défense, s'exerçoit auſſi à la piraterie. Le fanatisme de part et d'autre conduiſoit le tout; Jésus-Christ et Mahomet étoient toujours invoqués pour le ſuccès de ces combats auſſi injustes que ſanglans, dans leſquels entroit auſſi l'intérêt et la gloire de chaque religion. Cependant les Indiens apprenoient la navigation et la guerre,

et

et avec le tems ils en auroient fu autant que leurs maîtres. Les François, les Anglois et les Hollandois ſont venus recueillir les fruits des découvertes des Portuguais; ils ont joint l'industrie à la force; ils ont fondé ces riches compagnies de commerce assez puissantes pour faire trembler les Indiens et ſoutenir de grandes guerres, nuisibles pareillement à leur état institutif. Le cri général des Indiens, contre les Portuguais, à rendu juste l'acharnement avec lequel ces différens peuples les ont dépouillés ſans résistance. A la vérité, c'est le règne des trois Philipes et la mauvaise administration des Espagnols qui a empêché les Portuguais de ſe défendre: ils ont été ſacrifiés par la cour de Madrid qui regardoit le Portugal, plutôt comme une province conquise, que comme des ſujets égaux à ceux de ſes autres états.

Le Brésil a été retardé dans ſa population, et ſon défrichement par l'espèce de vertige et de chevalerie qui régnoit lors de la grande puissance des Portuguais dans les Indes; personne ne vouloit aller ſe réduire à l'état de cultivateur et de colon; les fortunes étoient plus rapides et plus glorieuses aux Indes orientales: la piraterie ouvroit une carrière plus attrayante pour une nation brave, fière et pareſseuse. Les Rois de Portugal ſe prêtoient au préjugé de leurs ſujets, en paroiſſant mépriser le Brésil; on ne le peuploit que de ſcélérats et de vagabonds. Les Rois, n'en pouvant tirer aucun profit, faisoient des concessions de provinces entières à des particuliers, qui bornoient le travail et les vues des habitans à leur propre intérêt, et qui étouffoient dès leur naiſſance l'industrie et les ſpéculations. Les Hollandois en 1624, trouvèrent le Brésil pauvre et mal cultivé; ils établirent à Fernambouc une colonie pareille à celles qu'ils avoient dans les Indes; ils donnèrent aux Portuguais les premières leçons d'industrie: et quoique par une guerre de trente ans, lorsqu'ils furent obligés d'aban-

d'abandonner cette colonie, ils détruisissent leurs établissemens, leurs plantations et leurs factories, cependant ils laissèrent après eux leur exemple que les Portuguais ſuivirent tant bien que mal, et qui, ſoutenu par l'intérêt des Anglais, a remonté le Brésil au point où il ſe trouve: d'ailleurs depuis la perte des Indes, toutes les ſpéculations des Portuguais ſe ſont tournées de ce côté. Le Ministère a retiré des mains des particuliers une grande partie des provinces, mais il a été trop loin; l'avidité est toujours aveugle. L'établissement des compagnies a encore porté coup au Brésil: les habitans trop peu ménagés et trop foulés, ſont portés à la révolte: les taxes trop fortes attaquent l'industrie, et répandent le découragement et le désespoir. Il faudroit des moyens bien combinés, et beaucoup de douceur et de prudence pour ramener la confiance et l'industrie: avec la force on ſoumet au pouvoir, mais on n'excite pas au travail; la violence ne fait qu'irriter des peuples riches et fiers que l'on a trop maltraité, et que l'on a appauvri ſans ressource. Si l'on y envoye des troupes, il est dangereux d'y en envoyer trop ou trop peu. L'exemple de la fermeté des colonies Angloises et de l'abolition du *Stamp-paper*, (papier timbré) a fait un grand effet ſur toutes les colonies Européennes de l'Amérique; il est cause de tous les désordres qui existent au Mexique, au Pérou et au Brésil.

L'isle de Madere est la plus peuplée et la plus riche des colonies Portuguaises, mais ce n'est pas celle dont l'état tire le plus de profit; ces insulaires n'ont aucun besoin de l'Europe, commercent directement avec l'Angleterre, et payent fort peu de droits au Roi. Les autres isles et les colonies d'Afrique ſont misérables. Le nombre et l'étendue des colonies Portuguaises ſont imposans, mais pour reve-

nir de l'idée magnifique que l'on peut en concevoir, il n'y a qu'à s'en tenir au tableau ſuivant de dénombrement.

	Habitans.
l'Asie.	120,000
l'Afrique.	80,000
le Brésil.	800,000
Madere.	70,000
les Açores.	60,000
les isles du Cap Verd.	16,000
les isles de la côte de Guinée. . . .	5,000
Total .	1,151,000

Dont un ſixième au plus de Portuguais créoles et dégénérés. L'exiguité de cette population, comparée avec l'étendue immense des établissemens Portuguais, peut faire juger de la foiblesse de chacun d'eux, et on peut en conclure que le commerce et la marine du Portugal ſont aussi en fort mauvais état.

„J'ai cherché à vous persuader de l'opinion où je ſuis que ni les „Arabes, ni les nations Européennes ne nous auraient chassé de long-„tems des Indes ſans l'affreuse révolution qui a ſoumis pendant ſoi-„xante ans notre partie au joug étranger.

„Certainement les Hollandais ne s'attendaient pas à l'être en 1796 „par leurs amis les Anglais.

„Il me ſemble qu'on a tort d'appeller *pirateries* le commerce que „nous faisions aux Indes. Si dans les tems des premiers vicerois on „a couru ſur les vaisseaux marchands Arabes, de quelques ports des „nations avec lesquelles nous étions en guerre, ſi l'on a exigé des au-„tres qu'ils prissent des passeports, qu'on leur faisait payer, pour „faire

„faire le commerce, parceque nous nous croyons, et étions en effet „les dominateurs des mers de l'Inde, ce n'est pas un motif pour nous „taxer de piraterie; à moins qu'on n'apelle toute conquête un vol, „et tout conquerant un grand voleur. Rapellez vous que le grand „commerce de l'Inde alors consistait en poivre, canelle, cloux etc., „toutes les épiceries Orientales, dont le Roy avait le monopole. De „ce commerce et des tributs que payaient différents ſouverains ſe „composait ſon revenu. Les préposés, les officiers ont fait ensuite „l'autre commerce d'Inde en Inde, et jouissaient de ces droits. Ce „n'était donc plus une piraterie telle qu'on nous la reproche. On „croyait ſans doute avoir le droit de déffendre la navigation, de ces „mers à toute autre nation, comme les Hollandais l'ont fait après, et „bien plus cruellement aux Molucques."

(Pour écrire l'Histoire avec utilité, il ne faut que vérité, impartialité et philosophie. Le tableau de l'Histoire nous répresente un Océan agité par les tempêtes des passions humaines, ſur lequel ſurnagent quelques vertus particulières. Elle ne peut être utile aux hommes qu'en ramenant à une morale bienfaisante et pure. Si un homme s'est rendu fameux par des crimes, il faut le dénoncer à la posterité. Si une nation a commis de brillants excès, il faut aprendre à ſes descendants à en rougir.

Oui, les conquerants ſont des brigands ſur terre et des pirates ſur mer. Rien ne peut justifier les glorieuses conquêtes des Romains, les brillantes guerres de Charles V. et de Louis XIV, le facile partage de la malheureuse Pologne, la coalition pour démembrer la France, ſous le prétêxte de lui rendre ſon ancien gouvernement.

Pour juger de l'injustice de la conduite des Portuguais aux Indes, il faut ſe mettre à la place des peuples asservis. Que penseraient les

Portuguais des Arabes, ou des Indiens, ſi plus promts qu'eux à profiter de la découverte de l'art ſublime de la navigation et de l'invention deſtructrice des armes à feu, ils étaient venus bâtir des citadelles à l'embouchure du Tage et du Douro, leur couper le prépuce, changer leur cathedrales en mosquées, leur déffendre la navigation et le commerce, leur faire payer des paſſeports et des tributs au nom du Zamorin de Calecut, qu'on pouvait comparer alors pour l'étendue du territoire et la puiſſance au Roy de Portùgal?

Les Hollandais, les Anglais en ont fait autant depuis, très bien ils ſont auſſi criminels; mais ils n'ont fait que ſuivre en cela l'exemple des Portuguais, qui ont de plus qu'eux la tache de l'avoir donné, et le honteux regrêt de ne pouvoir plus exercer cette Tyrannie.)

„S'il eſt vrai que l'eſprit de chevalerie porta plustôt les Portu-
„guais à ſervir aux Indes, où on pouvait acquerir plus de gloire, [car
„dans ces tems heureux perſonne n'oſait paraitre à la cour ni dans
„les cercles qu'il n'eût fait ſes premières armes ou en Afrique ou en
„Aſie] on n'a pourtant pas négligé le Bréſil. On n'était point porté
„alors vers la culture, le commerce, les arts ſédentaires. C'était ef-
„fectivement alors le tems de la Chevalerie.

„Ce n'eſt pas avec des ſcelerats et des vagabonds qu'on a formé
„les premiers établiſſements. Il eſt vrai que même aux grandes Indes
„on envoyait comme ſimples ſoldats, ou pour faire des découvertes
„perilleuſes, ou pour porter à travers mille dangers des nouvelles
„par terre, des hommes qui avaient commis quelques crimes, mais
„ce n'étaient pas en général des ſcelerats, la preuve en eſt que pres-
„que tous ſe ſont fort bien acquittés des commiſſions dont ils ont été
„chargés, et ont ſervi très utilement. Il aurait fallu que le nombre
„des ſcelerats fut prodigieuſement grand, pour qu'on en envoyât par-
„tout.

„tout. Ce ſont de ces mots vagues qu'on a répetés ſouvent. On ne „dira pas aujourd'hui, parcequ'on envoye dans nos colonies quelques „criminels tous les ans, qu'elles en ſont un répaire."

(J'approuve tout ce paragraphe plein d'une ſage critique. Je ſuis même perſuadé que dans un ſiècle la colonie Anglaiſe de la nouvelle Hollande, quoique fondée uniquement d'individus condamnés à la mort par les tribunaux Anglais, formera une nation ſéparée, entièrement purgée des crimes de ſes ancêtres et des vices de ſa Métropole, qui changera la force de cet immenſe continent Auſtral, et préſentera aux ſiècles à venir des nouveaux peuples, des productions nouvelles, des nouveaux intérêts, des vertus nouvelles, des nouveaux crimes.)

„Le Bréſil fut découvert par Pedralvez Cabral en 1500 l'Eſcadre „qu'il conduiſait aux Indes ayant été entrainée par les vents et les „courants vers ces régions. Comme les rois n'étaient pas alors aſſez „riches, et ne pouvaient à leur gré lever des impôts pour tant d'ex„péditions et de nouvelles découvertes, ils étaient dans l'uſage de „faire des donations à des particuliers, pour qu'au moyen d'aſſocia„tions et à leurs dépens ils fondaſſent des Colonies. Des avantu„riers ſe préſentaient, d'autres s'engageaient, quelques criminels „étaient donnés par le Roy, et l'expédition ſe formait ainſi.

„En conſultant l'Hiſtoire, vous verrez que le Bréſil était encore „pauvre un ſiècle après; mais que cette immenſe étendue de côtes „était déjà connue, qu'il y avait un grand nombre d'habitations, quoi„que très petit rélativement à ſa ſurface. Vous remarquerez à l'hon„neur des premiers Colons qui s'y établirent, que leur hiſtoire n'eſt „point écrite avec du ſang comme celles des Eſpagnols; on ne voit „point de dogues pourſuivre et déchirer les malheureux Indiens, ni „ceux cy entrainés au travail couverts de chaines.

„Les Hollandais ont pris Fernambuc en 1627, ont été les mai-„tres de la Bahia, ou Baye de tous les saints. Les Portuguais Bréſi-„liens eux ſeuls, ſous la conduite de Juan Fernandez Vicira, d'un „métis nommé Vidal et de Tellez leverent l'étendard, et les chaſſe-„rent après une aſſez longue guerre, ſans être ſécourus par le Portu-„gal. Cela vous démontre que la population était déjà nombreuſe, „puisqu'ils ont ſuffi pour chaſſer une nation alors très puiſſante: il „eſt vrai qu'après la perte de l'Inde toutes les vûes ſe porterent vers „le Bréſil. L'eſprit de commerce avait auſſi ſuccedé à celui de Che-„valerie.

„Le gouvernement a fort bien fait de racheter les droits que quel-„ques particuliers avaient ſur pluſieurs provinces, et je ne vois pas „que ſur cela il ait été trop loin. Ou ces provinces ſeraient mal culti-„vées et mal adminiſtrées, ou le roy aurait des grands Vaſſaux.

„Les compagnies ſont un moyen d'exploiter une nouvelle branche „de commerce, de vivifier un endroit particulier, où tout languirait „en l'abandonnant aux particuliers, qui n'auraient pas de fonds ſuffi-„ſants pour une grande entrepriſe. Tout monopole eſt un abus, mais „il eſt quelque fois néceſſaire, du moins pendant un certain tems et „dans des cas particuliers. Ainſi c'eſt aux compagnies de Para, Ma-„ranhao, Fernambuco que nous ſommes rédévables de la culture et „du commerce de différentes denrées, dont on ne s'occupait point „avant leur établiſſement. Je conviens que dans la ſuite elles ont été „oppreſſives; mais le bien a été fait, et le mal vient d'être réparé ſous „le règne actuel, en les aboliſſant.

„Les taxes ne ſont point fortes au Bréſil: le Roy recueille la dix-„me, perçoit des droits ſur les marchandiſes et les denrées, il lève „des impôts d'acciſe, et démande le quint de l'or, qu'il ne perçoit pas.

„Il

„Il n'eſt pas trop exigeant ſur cet article. Les Mines avaient fait „l'accord de payer pour ce quint cent arrobes d'or en poudre. Elles „ne le payent pas, et on ne les contraint pas à le faire.

„Le Gouvernement eſt très doux, et ſi quelques Gouverneurs „commettent des vexations, ce qui dépend du caractère des indivi„dus, du moins aucune loi ne les autoriſe. Ils ne ſont pas conſer„vés longtems en place, un Magiſtrat vient prendre des informations „ſur leur conduite après leur départ. Le pouvoir des gouverneurs „eſt balancé quant au civil par les Magiſtrats, *Ouvidores*, par les tri„bunaux, *Relaçams*, par le conſeil d'Outremer, au quel on peut por„ter appel, et par des plaintes au Roy. Les Finances ſont admini„ſtrées par un comité compoſé du *Provedor*, provediteur, du ſecre„taire, ou greffier, de *l'Ouvidor*, et préſidé par le gouverneur. Tous „les ans on doit envoyer les comptes au Roy et au tribunal du treſor, „*erario regio*.

„Si les vexations ne ſont pas grandes, il faut convenir que l'en„couragement ne l'eſt pas non plus. Le Bréſil languit en comparai„ſon de l'étendue et de la fertilité de ſon territoire, en un mot de „l'état brillant où il pourrait être: mais ſon commerce eſt vaſte, il „employe plus de cent vaiſſeaux, il gagne, et a l'avantage ſur le Por„tugal.

„La diviſion et l'indépendance des différents Gouvernements, ou „Capitaineries, le nombre de troupes beaucoup plus grand qu'il n'eſt „dit dans l'état du Portugal, tant en troupes réglées, qu'en milices „enrégimentées, la douceur du gouvernement, le caractère des habi„tans, empêcheront pendant longtems de craindre que ce pays ne ſe „révolte.

„Ce

„Ce n'eſt que depuis la réforme de l'univerſité de Coimbre que „les Bréſiliens y viennent, et que les lumières commencent à parve„nir aux habitans. Ils ont parfaitement ignoré les querelles du *Stamp„paper* et toutes les cauſes de l'inſurrection des Etats unis. Tout ce „qu'on a raporté des fréquentes révoltes et de l'eſprit qui s'y eſt com„muniqué de l'Amérique ſeptentrionale eſt abſolument faux."

(Je ſouhaite que l'évenement juſtifie cette ſécurité, outre la perte immenſe qui en réſulterait pour la métropole, la Colonie ſe reſſentirait longtems des calamités qui ſuivent toute Révolution. Elle ne pourrait être ſuſcitée au Bréſil que par une miſère inſurportable, ou une aiſance exceſſive quand même les Bréſiliens pourraient ſe ſuffir à eux mêmes, ils n'ont pas une population aſſez mêlangée, comme les états unis de l'Amérique, pour ſécouer les préjugés réligieux et nationaux. Ces préjugés ſont un frein ſalutaire, ce qu'on ſubſtitue à leur place ne les vaut pas. l'Exemple de la France en eſt la preuve.)

„On conſeilla à Jean IV. de paſſer au Bréſil et d'y fonder un em„pire. On l'a conſeillé depuis au Roy D. Joſeph. Ils n'ont oſé s'y „réſoudre: s'ils l'eûſſent fait, on ne ſçaurait calculer à quel immenſe „dégré de puiſſance cet empire ſerait parvenu! le nouveau monde „aurait commencé plustôt à donner la loi à l'ancien."

(Cette idée eſt très grande, mais elle eſt inexecutable avec les préjugés de l'éducation des rois, leurs habitudes, leurs étiquettes, leur molleſſe, leur indéciſion. Il eſt à rémarquer que pluſieurs rois et princes de Portugal ſont paſſés en Afrique pour conquerir, c'eſt à dire pour détruire; mais que jamais aucun n'a été tenté, ou n'a eû le courage; d'aller viſiter, encourager, vivifier, la ſuperbe colonie du Bréſil, la plus belle ſans contredit qu'aucun peuple Européen poſſede ſur le continent de l'Amérique.)

„Le

„Le Bréſil eſt propre à toutes les productions, et pourrait donner au Portugal un rang en Europe parmi les puiſſances du premier „ordre, ſi une ſuite de Rois voulait fermement y porter l'attention „conſtante que le grand Electeur, Frederic Guillaume et le grand Frederic ont employée pour élever la Pruſſe à un rang au quel elle „n'était pas apellée."

(Un Portuguais pénétré d'une opinion auſſi ſublime de l'état de prospérité où pourrait être portée ſa Patrie, et qui voit qu'elle perd tous ſes avantages par la faute ou la faibleſſe de ſon gouvernement, ne peut que gémir et former des vœux pour une heureuſe réforme dans les principes du gouvernement.)

LIVRE TROISIÈME.

Etat Militaire.

CHAPITRE PREMIER.

Défauts de l'état militaire portuguais.

Rien n'a été plus mépriſable depuis un ſiècle jusqu'après la guerre de 1762, que le militaire portuguais. Après cinquante ans de paix, après un tremblement de terre, des famines, enfin après une abominable conjuration, cette partie avoit été totalement négligée, et elle étoit tombée dans un état miſérable. L'armée étoit compoſée d'environ huit à dix mille hommes moindres que des payſans, ſans uniformes, ſans armes, démandant l'aumône, ou faiſant toute ſorte de metiers pour vivre; les officiers de ces troupes étoient les valets, ou les écuyers des colonels, continuant dans leurs emplois domeſtiques, ſervant leurs maîtres à table et montant derrière leurs voitures les jours qu'ils n'étoient pas de garde! c'eſt là, ſans exagération, le portrait inimaginable de l'ancien militaire portuguais, avant la guerre de 1762, et la venue du comte de la Lippe (*) dans ce pays, qui en a changé la face.

Le

(*) Ce général débuta par un trait qui déplut infiniment à toute la nobleſſe portuguaiſe, parce qu'il étoit dans toute la régularité du point d'honneur et de la décence militaire, qu'elle ne connoiſſoit plus. Etant prié à diner à ſon arrivée chez le Comte Baron des Arcos, général des troupes portuguaiſes, il vit derrière ſa chaiſe un valet de la maiſon en uniforme d'officier placé là pour lui verſer à boire, reconnoiſſant l'habit, et apprenant qu'il étoit capitaine de cavalerie dans le régiment de cuiraſſiers de ce général, que l'on nomme le régi-

ment

Le Portuguais eſt naturellement ennemi de l'application; les grands ont peu de diſpoſition au militaire, et comme depuis ſes révolutions ce gouvernement eſt ſoupçonneux, on ne permet qu'à certaines familles et à certains caractères de ſuivre cet état, Il n'y a que les étrangers qui puiſſent le ſoutenir, mais ils ſont mal choiſis et mépriſés, quoiqu'ils ayent rendu les plus grands ſervices à la couronne de Portugal. Les obligations que les Portuguais ont aux étrangers depuis l'acclamation de 1640, ne peuvent être égalées que par leur ingratitude; ils paroiſſent avoir pour principe de les appeller en tems de guerre pour réparer les longues ſottiſes qu'ils ont faites pendant la paix: l'ardeur et le zèle militaire renaiſſent à l'arrivée de ces avanturiers. La guerre ceſſant, le zèle s'éteint, les épées ſe rouillent, les étrangers ſont chaſſés, perſécutés, meurent ou déſertent, accablés par l'injuſtice, les dettes et la miſère, et les Portuguais retombent dans leur ignorance et leur engourdiſſement. Cette abſurde conduite s'eſt déjà renouvellée pluſieurs fois depuis l'époque que je viens de citer, il eſt probable qu'elle ſe renouvellera encore ſouvent. Malheureuſement pour les états gouvernés par un ſeul homme, le miniſtre n'eſt jamais univerſel, et il ne s'occupe eſſentiellement que de la partie qu'il a exercée toute ſa vie, à laquelle il ſacrifie toutes les autres, qu'ordinairement il connoit moins et ſouvent point du tout. Le Comte d'Oyeras premier Miniſtre de Portugal eſt purement politique, ne connoit point du tout la guerre, et il eſt éloigné et ennemi de cet état,

ment d'Alcantara, il ſe leva de table, le fit aſſeoir à ſes côtés entre lui et le Comte Baron, dont la fierté eut beaucoup à ſouffrir; quelques tems après pour admettre plus d'égalité et de ſentiment d'honneur dans l'armée, il s'expliqua hautement ſur l'article des duels, et il déclara qu'il mépriſeroit infiniment et qu'il feroit chaſſer tout officier qui réfuſeroit de donner ou récévoir ſatisfaction, en ſe prévalant des ordonnances ou du prétexte de la réligion.

qui ſuppoſe dans les ſujets qu'on y employe de la fermeté et une vigueur, qu'il ne veut point dans les gens qui lui obéiſſent.

L'état militaire du Portugal a l'air très reſpectable. Le Roi paye une armée, mais il ne l'a pas encore, et loin d'améliorer, elle diminue tous les jours de valeur: la mal-propreté et l'indiſcipline font dans les troupes portuguaiſes un progrès journalier. Les officiers ſont mal choiſis, mal payés, et cependant ils ne ſervent que par intérêt; l'honneur n'eſt point introduit parmi eux: mais l'extérieur eſt encore un peu ſoutenu par les réglemens; la coupe des habits et le maniement des armes ſont à la Pruſſienne.

L'état des troupes du Roi de Portugal eſt trop conſidérable pour un petit royaume, ſurtout avec la méthode que le miniſtère ſe pique de ſuivre, de ne recruter que dans le pays et de ne recevoir aucun ſoldat étranger dans les régimens nationaux. Cette excluſion eſt contre l'intérêt de la population, ſuivant le ſyſtème reçu qu'un laboureur ſuffit à l'entretien de quatorze hommes, et qu'un payſan devenu ſoldat eſt inutile à la population et à l'état ſocial; elle eſt encore contre l'intérêt politique du Portugal, qui devroit chercher à affoiblir les armées eſpagnoles, en favoriſant la déſertion par des traitemens avantageux et une réception engageante, ce qui n'eſt point en Portugal, où les ſoldats étrangers, ou Eſpagnols, pouſſés par le mauvais génie de la déſertion, ne trouvent aucun azile, et périſſent de faim. Le miniſtère portuguais eſt auſſi très contraire aux troupes étrangères; la malheureuſe avanture du régiment Royal étranger en eſt une funeſte preuve: il auroit dû prévoir cependant, que cette exceſſive ſévérité contre tout un corps diminue ſon crédit et la confiance des étrangers, et qu'il peut venir un moment de beſoin, et par conſéquent de répentir.

Le

Le Comte de la Lippe a rendu au Portugal le très grand ſervice d'établir la première forme matérielle qui manquoit au militaire; ce n'eſt cependant qu'une matière ébauchée, à laquelle il manque une continuation ſuivie, parce qu'il n'y a pas mis aſſez de tems, qu'il eſt parti trop tôt, et qu'il n'a pas aſſez choiſi les officiers qu'il laiſſoit pour continuer l'œuvre qu'il avoit commencé.

A la déclaration de la guerre de 1762, le Portugal ſe trouvant ſans officiers et ſans ſoldats, l'épouvante et le beſoin ont fait recourir le miniſtère à tous les moyens pour avoir des officiers étrangers; on a ouvert la porte à tous les avanturiers deshonorés et chaſſés des armées, qui traînoient un habit d'officier dans différentes capitales, parce qu'aucune des puiſſances belligérantes ne vouloit nourir de pareils combattans; on a fait pleuvoir ſur cette vile eſpèce les grades et l'argent pour les attirer en Portugal: il ſuffiſoit d'être étrangers pour faire un traité avec la cour de Lisbonne. Mr. de Mello, ambaſſadeur de Portugal à Londres, étoit chargé de tout recevoir; au lieu de s'adreſſer au Roi de Pruſſe, ou aux Hollandois pour avoir un envoi d'officiers connus, au lieu d'offrir de bons traitemens à des officiers exiſtans à quelque ſervice diſtingué, on mettoit à la tête de l'armée portuguaiſe une quantité d'ignorans et de frippons, capables de la perdre et d'augmenter la crainte et le désordre: la même choſe arrivera toujours à toute puiſſance qui négligera ſon état militaire en tems de paix. Il n'eſt plus tems de choiſir quand la guerre ſe déclare, il faut tout prendre, et la canaille eſt ce qui s'offre d'abord.

On a gueri ce mal par un remède violent. Le miniſtère, après avoir diſſimulé pendant la guerre ſon reſſentiment ſur les abus, dont il connoiſſoit une partie, parce qu'ils ſautoient aux yeux de tout le monde, s'eſt ſervi d'un expédient auſſi nuiſible que l'abus même; il a

confondu dans ſa haine les honnêtes gens avec les mauvais ſujets; il a vengé des querelles perſonnelles; il a chassé et perſécuté les étrangers en général, et par cette perſécution mal entendue il a tout-à-fait détruit le peu de considération que les Portuguais n'étoient déjà pas trop portés à leur accorder.

Aucune nation n'est plus ſusceptible de haine nationale que la Portuguaise. Ce vice inhumain de haïr les étrangers, parce qu'ils ſont étrangers, ne peut exister que chez des nations non policées. Les nations vertueuses passées et présentes ont toujours caressé les étrangers, croyant que rien ne ſervoit plus à la gloire et à l'instruction de leur pays que de les attirer. C'est le principe d'hospitalité inné dans les hommes, et qui ne peut être chassé de leur cœur que par l'orgueil, les préjugés, ou le fanatisme; il ne devroit y avoir que deux nations dans le monde, les honnêtes gens et les malhonnêtes gens: tous les honnêtes gens devroient être concitoyens, et tous les malhonnêtes gens étrangers.

Il règne dans l'armée portuguaise une désunion générale; rien n'est plus jaloux que les Portuguais, et rien de plus méprisant que les étrangers: le peu de cas qu'ils font de la nation qu'ils ſervent, les empêche de s'instruire dans l'histoire du pays, dans leurs mœurs et ſurtout dans leur langue. Cette négligence les rend incapables de rendre tous les ſervices qu'ils pourroient s'ils ſuivoient les premiers devoirs de leur état, qui ſont de chercher à prendre toutes les connoissances possibles dans tous les pays qu'ils parcourent; ils passent honteusement une vie oiſive et inapliquée dans les cafés et les billards, ce qui fait juger peu favorablement, avec raison, de leurs talens et de leurs dispositions à les augmenter.

En

En outre ils ont entr'eux des querelles et des haines, qui nuiront toujours au bien du ſervice. Les différentes nations, au lieu de s'amalgamer avec la portuguaiſe, ou au moins de s'unir entr'elles par la qualité d'étranger, ne penſent qu'à ſe cullebuter l'une l'autre. La dominante et la plus cabaleuſe est la faction angloiſe ou écoſſaiſe, qui ſoutenue par l'état politique de la cour a détruit juſqu'à préſent preſque tous les autres étrangers, ſurtout Allemands, Suiſſes et François.

Quant aux officiers portuguais, leur paye ne ſuffit qu'à les faire vivre avec le ſoldat, dont ils ſont camarades et parens. Tous les poſtes ſubalternes ſont remplis par de petits bourgeois et des hommes de la plus médiocre naiſſance; leur haine contre les étrangers, fondée ſur ce qu'ils ont moitié plus de paye, les empêche de communiquer avec eux, d'apprendre rien d'eux, et les force à vivre dans l'ignorance et la miſère.

Le ſoldat portuguais est obéiſſant, patient, robuſte, vif et adroit, mais il est pareſseux, mal-propre et épilogueur; il est ſuſceptible de devenir excellent avec du ſoin: ſa haine contre les Eſpagnols doit être entretenue, mais on doit lui faire comprendre qu'il ne peut gagner de ſupériorité ſur cette nation et balancer l'avantage du nombre que par une grande diſcipline. Le mépris mutuel que ces deux nations ont l'une pour l'autre vient de leur ignorance et de leur préſomption. Il y a autant de ſottiſe et de lâcheté à mépriſer un ennemi armé, qu'il y a de courage et de préſence d'eſprit à ne le pas craindre; c'est ce qu'on ne peut pas faire entendre à ces deux nations, ſurtout à l'Eſpagnole: il est extraordinaire que deux peuples, qui ont un ſi grand intérêt à ſe connoître, à ſe communiquer en tems de paix, ſoient aſſez aveuglés par leur averſion réciproque pour s'étudier et ſe fréquenter ſi peu. Auſſi la guerre entre l'Eſpagne et le Portugal ſe fera tou-

toujours de part et d'autre en tâtonnant, parce que ni les uns, ni les autres n'ont ni cartes, ni guides, ni espions.

Ce ſont là les vices du militaire portuguais que le Comte de la Lippe pourroit corriger aiſément, mais il lui faudroit un plein pouvoir, beaucoup de ſévérité, point de complaisance et beaucoup de justice. Il faudroit auſſi porter les appointemens de l'officier portuguais au même point que ceux de l'officier étranger, pour ôter la basse jalousie et les réproches par l'égalité de fortune, ne mettre aucune distinction entr'eux que par les talens, rassurer les officiers étrangers qui vivent dans une méfiance et un ſoupçon continuel, les traiter pour les graces indistinctement comme les nationaux, et les fixer dans le pays par des établissemens ſolides: la paye des officiers a été augmentée d'un tiers. Enfin il ſeroit nécessaire de récompenser l'application, en y attachant de la gloire et du profit, et de punir l'oisiveté par la honte et la perte de la fortune.

„l'Etat du Portugal a tort de dire, *que rien n'a été plus méprisable „depuis un ſiècle jusqu'après 1762 que le militaire Portuguais.* Pendant „la guerre de 1640 à 1668 nous n'étions pas plus en arrière ſur la „Tactique que les autres nations, les Français, les Anglais s'attri„buent à l'envi l'honneur de cette guerre, cependant jusqu'en 1650 „à peu près aucune troupe étrangère n'était passée en Portugal, per„sonne n'ignore que le cardinal Mazarin ne voulut pas nous en ac„corder, et qu'il permit ſeulement au marechal de Turenne de nous „envoyer ſecretement quelques officiers."

(Rien n'est plus vil et plus absurde que la conduite du cardinal Mazarin avec les Portuguais. Ce prêtre qui ne connaissait ni la dignité de l'homme, ni la fierté qu'inspire la liberté reconquise, eut l'impudence de faire proposer par son ambassadeur au conseil de Régence, que

que ſi les Portuguais conſentaient à rétablir les choſes ſur le pied où elles étaient avant l'acclamation, les ducs de Bragance ſeraient déclarés Vicerois héréditaires du Portugal, et que la France ſerait garante du traité. Le Comte de Cantanhede, premier miniſtre, après avoir écouté l'ambaſſadeur ſans l'interrompre, lui démanda s'il n'avait rien à dire de plus. *Non*, lui répondit l'ambaſſadeur, *en ce cas je ſuis bien faché*, répliqua le comte, *que vous ayez pris la peine de faire un auſſi long voyage pour ne rien dire du tout.)*

„Les Anglais nous envoyèrent en ſuite cinq à ſix mille hommes, „et c'est avec le ſourire de la pitié, ou de l'indignation, qu'on les voit „attribuer le ſalut du Portugal à cette poignée de ſoldats, comme en „1762 aux cinq mille hommes de mauvaises recrues et aux Officiers „inèptes dont ils nous firent préſent. *Risum teneatis* . . .

„Nous étions assez aguerris autrefois. En 1702 la France et „l'Angleterre briguerent l'alliance du Portugal, et vous n'ignorez pas „les grands avantages qui lui furent offert, par les deux partis. L'eût-„on fait ſi le Portugal eût été ſans reſſource, ſans un état militaire?"

(Sans doute. L'alliance du Portugal était un grand avantage pour celle des deux puiſſances qui le déterminerait, elle procurait, indépendament de ſes troupes telles quelles, de bons ports, de l'argent, des vivres, et une entrée facile en Eſpagne. Il faut rendre juſtice aux Portuguais, ils ſervirent mieux dans cette guerre que leurs alliés, on leur dut les victoires que remporta le parti de l'Archiduc, ils furent ſacrifiés dans les défaites, ſurtout à la bataille d'Almanza, et c'est aux généraux étrangers, à mylord Galloway, à Stanhope, et même à Fagel qu'ils dûrent leurs disgraces.)

„On a vû que notre état militaire était alors formé ſur le même „pied que celui des Anglais et des Français. Après la Paix d'Utrecht

„de 1713 jusqu'à la guerre de 1762 j'avoue que le militaire fut totale„ment negligé. Le Roy Jean V. ruina le Portugal par ſes folies, „comme le Roy D. Pedre par le traité de 1703 de Methween, et comme „on avait commencé de le faire par celui de Cromwell. On ne récru„tait pas, on ne payait pas régulièrement l'armée. Cependant c'est „le Roy Jean V. qui promulgua les nouvelles ordonnances militaires, „mauvais code, où vous trouverez cependant la Tactique, telle „qu'elle exiſtait du tems des Turennes et des Puyſegur."

(Toutes les Nations de l'Europe ont, aux mêmes époques, le même état militaire, le même armement, le même habillement, le même genre de fortifications et d'artillerie, à peu près la même compoſition, et les mêmes ordonnances et réglements militaires. Les nuances ſont legères, cependant la différence eſt immenſe. Les unes ont un état militaire impoſent, les autres n'en ont que l'apparence. C'eſt dans cette dernière claſſe que ſe trouvait le Portugal.

J'ai vû en 1794 les troupes Veniciennes, et je peux aſſurer que cette république n'a pas d'armée. Leurs meilleurs ſoldats ſont des Eſclavons, qu'on ne peut régarder que comme d'excellents Sbirres. Leurs grénadiers ſont déguenillés, et démandent l'aumône; leur cavalerie, hommes et chevaux ne valent pas la peine d'être payés ce qu'ils coutent. Une pareille armée ne réſiſterait pas au moindre éffort d'inſurrection de la part d'une des provinces de Terre ferme, s'il ſe trouvait dans ce pays une tête propre à organiſer une rébellion. Mais ces peuples aiment le gouvernement de St. Marc, et ſont contents, ce qui, quoiqu'on en diſe, fait l'éloge de la république de Veniſe, et la ſécurité de ſon Sénat.

La force militaire d'un gouvernement eſt fondée ſur la conſidération qu'il accorde à cet état, ſur le ſoin qu'on a des ſoldats, ſur l'honneur

neus qu'on introduit parmi eux, ſur le choix des officiers, ſur la fréquence des exercices, des marches, des manœuvres, des ſimulacres de guerre, ſur la ſéverité de la diſcipline, ſur les talents, l'application, les vertus des officiers généraux et ſuperieurs, ſur une juſte diſtribution des récompenſes et des punitions. Quand le militaire eſt honoré, il mérite de l'être, car cet Etat eſt ſurtout annobli par l'eſtime du gouvernement et de la nation, qui augmente la ſienne propre. La partie méchanique du militaire n'eſt rien, la partie morale eſt tout.)

„Je ne prétens pas faire l'apologie de l'abus en lui même à l'égard „des domeſtiques officiers; mais il faut expliquer ce que le comte de „la Lippe et d'autres officiers ignorant les mœurs et la langue ont „préſenté ſous un faux jour. 1°. Ces domeſtiques n'étaient point „des vâlets, ni ne montaient derrière les voitures comme laquais. „2°. Les grands ſeigneurs avaient retenu des tems féodaux l'uſage „d'être ſervis par des gentilshommes, et même du tems des rois Jean „V. et Joſeph on voyait encore des domeſtiques du haut étage qui „avaient des lettres de-nobleſſe, *Oſoro de Fidalgo*, et on les conſidé„rait tellement que la maiſon de Valença, branche de la maiſon ro„yale, avait déferé ſa ſucceſſion, en cas qu'elle n'eut point d'heritiers „directs au plus ancien et premier domeſtique. Quelques uns ne rece„vaient pas de gages, et étaient même aſſez riches. Leur emploi „était borné, et ils vivaient plus en fidéles cliénts qu'en ſerviteurs „avec les ſeigneurs. 3°. Ils n'étaient élevés en général qu'au grade „de lieutenants et d'enſeignes, et que dans les milices. Or les Bré„vêts de milices étaient ſignés par les colonels qui les nommaient; „ceux de lieutenants et enſeignes par les capitaines, les derniers étaient „conſiderés comme des bas officiers.

„En Angleterre les aides de camp ſont payés de leur ſolde par „leurs généraux. Les officiers ſe font ſervir bien ſouvent par des bas „officiers. En Portugal la haute nobleſſe paſſait au poſte de capi„taine, et de là à celui de Colonel, la petite ſuivait les grades. Les „Anglais qui nous ont décrié ont eû l'impudence de nous donner des „perruquiers, des chirurgiens et des ..... pour officiers."

(Il aurait pû ajouter que cet abus règne dans toute l'Europe, qu'il eſt inſéparable de la domeſticité des cours, de l'orgueuil féodal, et de la vanité des chefs de Républiques, ſurtout commerçantes. En Ruſſie et en Pologne, tout homme à la Cour, même en état de domeſticité, a un grade militaire. Les gouverneurs d'enfants, les Ecuyers ſont au moins capitaines. Un medecin français, nommé Poiſſonier, avait reçû le grade de lieutenant général en Ruſſie pour pouvoir aprocher de l'Imperatrice. J'ai vû en 1766 à Madrid un négre, nommé Narciſſe, eſpèce de brute, que Pierre III. avait nommé généralmajor pour l'admettre à ſes orgies, ſervir à table le comte de Butterlin, ambaſſadeur de Ruſſie.

En France même, où le militaire était plus honoré, il n'était pas exempt de cette tache. Les régiments des Princes étaient remplis d'écuyers, de valets de chambre etc. Le régiment de Penthievre cavalerie, dans lequel j'étais capitaine, a eû pour colonel un chevalier de Beuzeville, ſous gouverneur du Prince de Lamballe, qui n'avait jamais vû tirer un coup de fuſil. Tous les valets de chambre, même de garderobbe, du Roy, de la Reine, des Princes, tous les chefs de leurs écuries, leurs caudataires, ou porte queües, avaient des grades militaires, la décoration de la croix de St. Louis, des penſions, de l'avancement etc. On pouvait devenir officier général ſans ſortir de Verſailles. Jusqu'aux caudataires des cardinaux et des principaux prélats

lats étaient des officiers, des chevaliers de St. Louis. On connaît la réponse plaisante d'un Conflans, d'une maison illustre, qui a même produit des marechaux de France, au Cardinal de Rohan, dont il était caudataire. Son maitre lui dit un jour, *monsieur de Conflans, vous êtes d'une famille très illustre. Cela est vrai*, répond le caudataire, *mais ma branche est si pauvre que je suis réduit à tirer le diable par la queüe.*)

„Le Portuguais n'est point ennemi de l'application. Dans le „quinzième siècle nous étions plus éclairés que le reste de l'Europe. „Nugnès fut le premier qui divisa le cercle, on apelle encore cette di„vision Nonnius. J'ai déjà parlé de notre navigation, nous avons „plusieurs, et de très bons auteurs de cette époque. Qui enseigna „le latin à Montagne, qui fut son précepteur? un portuguais. Si la „tyrannie Espagnole de soixante ans, si une guerre de vingt-huit „ans, si l'inquisition et la superstition de Jean V. vinrent étouffer les „progrès que nous pouvions faire, doit on attribuer cette décadence „à notre caractère?

„Vous pouvez juger présentement que si nous avons tardé à ar„river au même point que les autres nations, c'est à dire la France, „l'Angleterre et l'Allemagne, depuis le règne de D. Joseph nos pro„grès ont été assez rapides, et que les lumières ne manquent point „en Portugal. Peut-être vaut-il mieux attendre des fruits mûrs que „d'en porter de précoces. Si les lumières ne sont pas aussi répandues, „si nous n'avons pas beaucoup de livres à présenter aux sçavants de „l'Europe, c'est que nous sommes arrivés les derniers, c'est que des „causes particulières en empêchent la publication; mais je connais en „Portugal des hommes de lettres, qui seraient partout ailleurs récon„nus pour tels. Dirai-t-on justement, que parceque la France ne pro-

„duit pas à cette époque de grands écrivains, le Français eſt ennemi „de l'application?

„Les grands ont peu de goût pour l'Etat militaire? pourquoi? „c'eſt qu'ils n'y voyent que l'uniformité d'un état, qui ne préſente „point d'intérêt, n'y ayant pas de guerre, et dont ils n'ont pas beſoin „pour vivre. Ils s'y ſont diſtingués dans les anciens tems: aujour- „d'huy même il eſt rare qu'un ainé de famille ne ſerve pas. Pluſieurs „ſubſtitutions, les commanderies des divers ordres, leur en font un „devoir. On pourrait presque démander, eſt-ce parcequ'ils ont trop „d'eſprit? le Roy de Pruſſe diſait que ſes meilleurs officiers étaient de „la Pomeranie, parcequ'ils étaient les plus bêtes. En Angleterre on „dit, *let him goto the armee, he is good for nothing.*"

(L'eſprit et les lumières doivent neceſſairement dégouter de l'état militaire, qui ne préſente qu'une minutieuſe uniformité, trop ennuyeuſe pour pouvoir s'y plier, quand on joint les richeſſes à ces deux avantages. Mais l'homme ſupérieur vient à bout de ſurmonter ſon dégout pour traverſer rapidement cette ennuyeuſe carrière, et arriver au commandement, qui flatte l'ambition, inſéparable de l'eſprit et des lumières, jointes à un grand caractère. L'homme bien pénétré des talents qu'il a acquis dans cet état laborieux, veut être *aut Ceſar, aut nihil.* Il faut beaucoup de philoſophie, ou de ſtupidité pour exercer cet état comme métier, mais, comme art, il a de grands attraits.)

„On s'eſt trompé en diſant qu'on ne permettait pas à de certai- „nes familles de ſervir. Les deſcendants des Tavora, les Ovidos, les „Lima, qui n'étaient pas bien vûs du tems du comte d'Oyeras, de- „puis marquis de Pombal, ſervaient.

„Si le Portugal eut toujours apellé de Schomberg, des Starem- „berg, un comte de la Lippe et quelques autres Officiers généraux „d'un

„d'un grand renom, je plaindrais ma patrie de ce que l'envie les y a „pourſuivis, ſi ſurtout après elle n'eût pas manifeſté ſa réconnaiſ„ſance de leurs ſervices, en payant un juſte tribut à leur mérite, et en „déteſtant ceux qui les ont chagrinés pendant le ſéjour qu'ils y ont „fait.

„Malheur à la nation qui apelle des officiers ſubalternes étran„gers à ſon ſervice! malheur à celle qui employe ce ramas d'officiers „ineptes, incapables, indignes dont le Portugal fut inondé en 1762. „Toute nation ne ſe vante pas d'avoir à toute époque de grands géné„raux, mais toute nation peut former de bons officiers ſubalternes.

„Le role que ces officiers, acceptés ſans diſcernement, ont joué „en Portugal eſt tel, qu'aucun officier étranger n'en diſconviendra „dévant les Portuguais, qui ſont dans le cas de les nommer et de ci„ter les faits. Je ne m'arreterai pas d'avantage ſur ce ſujêt, et je tai„rai les noms de pluſieurs qui ont fait le métier que j'ai dit plus haut; „mais je citerai un fait avéré, c'eſt que le comte de Ponte de Lima ne „voulut recevoir, et ne recut par la protection du Roy, aucun officier „étranger dans ſon régiment, et que ce corps fut un des premiers „diſciplinés ſelon le nouveau réglement, de manière à mériter les élo„ges du comte de la Lippe. Celui du marquis de Lavradio n'en prit „pas non plus, et mérita qu'on lui donnât pour deviſe *Exemplum*.

„Nous n'avons point apellé pluſieurs fois des officiers étrangers, „et ceux qui ſont venus ont été trop promtement avancés, et trop „récompenſés pour leur peu de mérite. Ceux qui ont été chaſſés „meritaient quelquefois plus. L'armée n'eſt plus àpréſent plongée „dans l'ignorance et dans l'abrutiſſement; elle n'eſt pas ce qu'elle dé„vrait être, mais dans tout pays où on a été longtems ſans avoir la „guerre, l'eſprit militaire s'affaiblit."

(Dans

(Dans la guerre de l'acclamation le Roy Jean IV. fit venir quantité d'officiers Allemands, Hollandais et Français pour diſcipliner l'armée Portuguaiſe, ſurtout pour lui former de la Cavalerie et de l'Artillerie. En 1660 la paix des Pyrenées laiſſant en Europe, ſurtout en France, beaucoup d'officiers ſans employ, le comte de Souza, ambaſſadeur de Portugal à Paris en engagea plus de ſix-cent à paſſer en Portugal ſur des vaiſſeaux Anglais et Hollandais. Ce fut avec beaucoup de peine que le marechal de Turenne obtint du cardinal Mazarin la levée de la déffenſe qu'il leur avait faite d'y ſuivre le comte de Schomberg, à qui tous les auteurs attribuent le gain de la bataille de Montesclaros. Ce grand général eut plus de peine à vaincre la jalouſie des Portuguais que l'armée des Eſpagnols.

En 1709 pendant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, le marquis de la Frontera et mylord Galloway ayant été battus près de Campomayov par le marquis de Bay, Jean V. attribuant cette défaite au réfus qu'il avait fait de placer les Réfugiés français comme officiers dans les régiments portuguais, conſentit à employer un grand nombre d'officiers étrangers dans les nouveaux régiments de cavalerie et de dragons qu'il leva pour réparer les pertes de ſon armée.

Dans la guerre de 1762 contre l'Eſpagne, le Roy D. Joſeph chargea ſon ambaſſadeur à Londres le comte de Mello d'engager le plus d'officiers étrangers qu'il pourrait pour le Portugal. Enfin depuis la fondation de cette monarchie, à dater de la priſe de Lisbonne ſur les Maures par le premier Roy de Portugal, Alphonſe Henriquez, qui dut cette conquête à l'arrivée imprévûe d'une flotte de croiſés Anglais, Flamands, Allemands et Français, en tout tems le Portugal a apellé ou accueilli dans toutes ſes guerres des Etrangers, qui l'ont ſervi fort utilement.)

„Je

„Je conviens qu'on ferait bien de former des corps étrangers, et „d'y recevoir ainſi que dans quelques corps de garniſon les déſerteurs „de l'Eſpagne; mais les troupes principales, le fonds de l'armée doit „être compoſé ſeulement de nationaux et alimenté de ſoldats récrutés „par diſtrict, et non par des engagements."

(Rien n'eſt plus juſte que cette propoſition.)

„Le comte de la Lippe n'a fait qu'ébaucher la conſtitution mili- „taire. J'ignore s'il s'entendait à toutes les parties. La conſtitution „de la cavalerie eſt mauvaiſe. J'aimerais mieux voir l'artillerie for- „mée en un corps, uniquement occupé de ſon arme, qu'en régiments „aux quels on apprend les déployements, la formation des colonnes, „dont ils ne doivent jamais faire uſage. Les Bataillons d'Infanterie „ſont mal compoſés.

„L'auteur dit *qu'aucune nation n'eſt plus ſuſceptible de haine natio- „nale* que la Portuguaiſe. Voyez les Anglais avec les Français. Voyez „ce qu'il dit lui même des factions qui exiſtaient entre les officiers „des différentes nations au ſervice du Portugal. Ajoutez qu'on ne „peut ſe permettre plus d'injuſtices et de violences qu'en ont exer- „cées ces officiers contre les trop patients Portuguais; trop patients „à cauſe du deſpotisme du marquis de Pombal, qui protegea toujours „ces étrangers.

„Le ſoldat portuguais eſt excellent à l'attaque qu'il fait avec „beaucoup d'impetuoſité, il ſoutient le feu avec ſang froid. On s'eſt „trompé quand on a dit qu'il était pareſſeux et malpropre. Com- „ment pourrait-il être *obéiſſant* s'il était *épilogueur*? mais il aime „mieux être conduit par l'honneur que par le baton."

(Le ſoldat français eſt le plus épilogueur de l'Europe, et cepen- dant celui qui obéit le mieux, quand il croit pouvoir accorder à ſes Gé-

 néraux

néraux une confiance raiſonnée; c'eſt ce que j'ai éprouvé avec une armée desorganiſée, à laquelle j'ai l'obligation des plus grands ſuccès dans les deux genres les plus oppoſés, l'attaque et la défienſe.)

CHAPITRE II.

Etat de l'armée.

Infanterie, cavalerie, troupes légères, artillerie, génie.

L'état de l'armée portuguaiſe, indépendamment de ſa marine et de ſes colonies, eſt de trente trois bataillons, faiſant vingt-ſix mille hommes d'infanterie, et de vingt-ſix eſcadrons, faiſant environ quatre mille hommes de cavalerie. Tous les payſans forment en outre une milice de plus de cent mille hommes, qui font la guerre ſans paye, mais avec acharnement, et qui ſont formidables aux Eſpagnols par leur genre de guerre, parce que l'ignorance des Généraux, la négligence des officiers et l'indiſcipline des ſoldats, expoſent toujours leur armée aux embuſcades, aux aſſaſſinats et aux ſurpriſes.

L'infanterie portuguaiſe eſt aſſez bien diſciplinée, ſi on veut tenir la main aux nouvelles ordonnances, et inſtruire d'avantage les officiers; elle marche bien et manœuvre bien; mais il faudroit la faire camper plus ſouvent, parce que juſqu'à préſent elle n'a qu'une ſcience de marionette, et qu'on ne l'accoutume pas à appliquer aux grandes opérations de la guerre les petites manœuvres de l'exercice: auſſi en tems de guerre elle ſera plus embaraſſée de ſa demie ſcience actuelle qu'elle ne l'eût été de ſon ancienne ignorance. La formation des bataillons eſt de ſept compagnies, dont une de grénadiers, de cent-quatorze hommes chacune; cette formation eſt vicieuſe et imparfaite pour la tactique, ne pouvant fournir de diviſions quarrées, ſans partager

les

les compagnies inégalement et ſans confuſion: il y a beaucoup d'autres défauts dans ſes évolutions, dont la plus grande partie vient du même principe. On ne l'accoutume pas non plus au ſervice des places, à rémuer de la terre, à attaquer et défendre, à ſe fortifier, et cependant c'eſt l'eſſentiel dans un pays comme le Portugal, où la guerre eſt défenſive et de détail. L'infanterie du nord eſt beaucoup meilleure, plus robuſte et plus élevée que celle du midi, ſurtout de la capitale et d'Elvas, où elle eſt très médiocre en hommes.

La cavalerie eſt montée ſur d'excellens chevaux d'Andalouſie, de Beïra et de Tra-los-Montes; leur taille eſt peu élevée, ainſi que celle de la cavalerie eſpagnole, et leurs chevaux ſont coupés.

C'eſt un problême que l'expérience ſeule peut réſoudre, ſavoir, ſi les chevaux coupés valent mieux pour la cavalerie que les chevaux entiers? ne regagnent-ils pas du côté de la tranquilité ce qu'ils perdent du côté du feu? la cavalerie eſpagnole eſt la ſeule en Europe dont les chevaux ſoient entiers, et elle eſt excellente, cela n'eſt pas douteux; mais la cavalerie doit-elle être un corps léger et diſperſé, ou un corps peſant et ſolide? un ligne de cavalerie eſpagnole ſuffit-elle pour appuyer une ligne d'infanterie? ſoit battante, ſoit battue, ne l'abandonne-t-elle pas ſur le champ? les affaires de cavalerie eſpagnole ſont trop promtes et ſans reſſources: il lui faudroit à elle-même l'appui d'une cavalerie plus flegmatique et plus ſolide. La cavalerie doit avoir quatre propriétés, l'ordre, la ſolidité, la force et la viteſſe. La cavalerie eſpagnole a la force et la viteſſe, mais les deux premières propriétés lui manquent; la portuguaiſe eſt tout le contraire: je ne crois pas que de longtems ni l'une ni l'autre de ces cavaleries puiſſe arriver au point de perfection. La réunion de ces quatre propriétés

me paroit difficile à rencontrer, quoiqu'elles ne ſoient point incompatibles, et je doute qu'elle ait jamais exiſté dans aucune cavalerie.

Il y a en Portugal douze eſcadrons de cuiraſſiers aſſez bons et bien exercés : je doute cependant que leur ſolidité ſuffiſe pour réſiſter à l'impétuoſité du choc de la cavalerie eſpagnole, parce que leurs chevaux n'ont pas aſſez l'avantage de la taille. Leur cuiraſſes leur donnent deux avantages inconteſtables, quoique les Eſpagnols n'en conviennent pas, pour ne les avoir pas encore éprouvé; le premier eſt de garantir le ſoldat, le ſecond eſt de lui donner dans ſon idée une grande ſupériorité ſur les troupes qui ne ſont pas armées à égalité. Les dragons portuguais n'égaleront jamais ceux d'Eſpagne.

Il eſt avantageux à cette cavalerie de ſe faire toujours ſoutenir de bien près par ſon infanterie et de ne pas s'engager dans les plaines de l'Alemtejo, et encore moins dans l'Eſtremadure Caſtillane, ſeule contre la cavalerie eſpagnole, parce qu'il y a apparence qu'elle ſe tireroit fort mal d'un combat de cavalerie; mais elle eſt ſurement meilleure en ligne pour appuyer de l'infanterie, et dans une bataille elle conſerveroit mieux ſon ordre, elle couvriroit mieux une retraite, un fourage, elle exécuteroit moins légérement mais avec plus de ſûreté toutes les grandes manœuvres et les détails de ſon ſervice. l'Eſcadron a le même défaut qu'en Eſpagne, d'être compoſé de quatre compagnies, ce qui donne trop d'officiers, et ce qui la rend trop chère. Les compagnies de cavalerie vâlent dans les provinces plus de dix mille livres de rente. Les régimens qui ſont à la cour ſont prodigieuſement fatigués, parce qu'ils font l'office de gardes-du-corps, et que le Roy qu'ils accompagnent partout vâ toujours à toute bride; auſſi ſont-ils en moins bon état, et les compagnies ſont moins riches.

La

La cavalerie Portuguaiſe a ſur celle d'Eſpagne l'avantage d'être exercée au feu et accoutumée à ſauter des hayes et des foſſés en eſcadron, ce que ne peuvent pas croire les Eſpagnols, qui le feroient mieux que toute autre cavalerie, s'ils étoient exercés.

Il n'y a qu'un régiment de volontaires à pied et à cheval, d'environ douze cents hommes, fort mal exercés et incapables de faire cette eſpèce de guerre. Ce Régiment a été réformé depuis. Le Colonel n'eſt pas un homme aſſez habile, quoique bon officier, pour conduire des troupes légères; il n'y a qu'un officier de cette eſpèce en Portugal, le Colonel Louis Hollard, (*) dont j'aurai occaſion de parler par la ſuite, à l'article de l'artillerie: il ſeroit cependant indiſpenſable d'avoir un corps de cinq à ſix mille hommes de troupes légères pour la guerre d'Eſpagne; c'eſt celui qui ſerviroit le plus, parce que cette guerre étant purement défenſive, les ſeules attaques que puiſſent faire les Portuguais ſont des incurſions.

L'artillerie eſt compoſée de trois bataillons, mais très mal exercés. Les canons ſont mal faits et matériels. Le miniſtère avoit eu le bonheur d'avoir deux excellens fondeurs, élèves du fameux Maritz; mais la haine contre les étrangers a prévalu ſur le beſoin, et à force de mauvais traitemens on les a contraints à déſerter, et on en eſt revenu à l'ancienne méthode: les affuts ſont peſans, et il n'y a point encore de train d'artillerie de campagne. On n'a point non plus attaché de petis canons à l'infanterie, ce qui cependant ſeroit très utile dans un pays de chicane comme le Portugal, où tous les terrains ſont des poſtes; rien n'eſt réglé ſur cette partie, pas même l'école des

(*) Ce Colonel eſt mort en 1767, depuis la concluſion de cet ouvrage dans lequel je conſerve ſon nom comme un hommage dû à ſon mérite; c'eſt l'officier le plus généralement habile que j'aie rencontré à aucun ſervice.

officiers qui n'exiſte pas encore. Il y a cependant trois Colonels d'artillerie excellens; le Colonel Yorck Anglois, qui a contribué à la priſe de la Havane, Mackbean Ecoſſois, qui s'eſt diſtingué à l'armée des alliés en Weſtphalie, et Hollard Suiſſe, Lieutenant Colonel en Pruſſe et en Dannemarc, connu par ſa valeur et ſes ſervices, grand ingénieur, grand géomètre et grand tacticien; il vient d'inventer un canon qui lui fera honneur dans l'Europe par ſa ſingularité, ſa juſteſſe, ſa légèreté, ſa facilité à être tranſporté ſur les plus hautes montagnes, et ſon utilité pour ſoutenir les troupes légères: le Colonel Hollard ſeroit le ſeul capable de commander l'artillerie portuguaiſe et de l'établir ſur un bon pied, mais on pourroit l'employer encore plus utilement et plus brillamment à former un bon corps de troupes légères.

Le corps des ingénieurs portuguais eſt très mauvais, très mal compoſé et très ignorant; ils ne peuvent ſervir tout au plus qu'à régler du papier et numeroter un régiſtre; c'eſt auſſi à quoi on les employe ſouvent: il y a cependant deux ingénieurs ſavans et de grande réputation, Funck Suédois, qui avoit ſervi avec diſtinction ſous le Maréchal de Saxe, dont il a écrit les campagnes, et qui eſt actuellement Lieutenant Colonel au ſervice d'Angleterre, et Miron Suiſſe, très brave et très ſavant officier, qu'on a menacé de lui faire ſon procès pour avoir voulu rétablir les fortifications d'Almeida et le défendre contre les Eſpagnols en 1762; la lâcheté du gouverneur lui a ſervi de juſtification. Cet officier, grand géomètre, eſt fort connu par une thèſe qu'il a dédiée au Roy d'Eſpagne dans le tems de l'ambaſſade de Don Jayme de Maſſones de Lima à Paris. L'école des ingénieurs eſt fort arrièrée, et en 1766 les plus habiles en étoient à l'explication du ſecond livre d'Euclide.

Les

Les Portuguais pourroient profiter du bonheur qu'ils ont d'avoir quelques ingénieurs étrangers, pour dreſſer de bonnes cartes de leur pays qui leur manquent totalement; mais on n'y a pas encore travaillé: on en parloit beaucoup cette année à l'occaſion d'un cadaſtre général que le Miniſtre vouloit faire exécuter, mais le projet étoit trop grand, et les moyens trop courts. On pourroit ſe réduire pour la partie militaire, qui en a beſoin, à dreſſer de bonnes cartes topographiques des chaines de montagnes, des rivières, des ravins et des plaines frontières de l'Eſpagne, pour avoir ſes poſtes tous reconnus en cas de guerre. On dit que le Comte de la Lippe a très bien reconnu tout le pays qu'il a parcouru dans la campagne de 1762, et que d'après ſon travail il en fait faire des cartes. Le Général Simon Fraëſer, depuis lui, a fait une tournée dans toute la répartition du Nord, où il commande; mais il n'avoit avec lui que des deſſinateurs, et il eſt douteux qu'il ait vu avec l'œil de maître. Le Colonel Funck a été auſſi chargé de deſſiner toutes les frontières, et il a préſenté au miniſtère un ſyſtème général de fortification, dont on dit beaucoup de bien, et que l'on croit accepté.

CHAPITRE III.

Généraux, Officiers, Etat-Major, Subſiſtances, Miniſtre de guerre.

Le Comte de la Lippe eſt le reſtaurateur du militaire; c'eſt un Prince aimable, ſpirituel, ſavant, brave et honnête, rempli d'excellentes intentions, très inſtruit ſur les parties ſublimes de la guerre, bon tacticien, bon ingénieur; il deviendra un fort bon général à la tête des Portuguais, et il ſe fera un grande réputation, s'il veut pour ſa propre

propre gloire ſe réſoudre à ne pas les négliger comme il fait, et retourner encore dans ce pays, y rétablir toutes les parties qui ſont desordonnées depuis ſon abſence et perfectionner l'œuvre qu'il a commencée avec beaucoup de zele et de ſuccès.

Le ſecond général eſt un vieux Portuguais dévot, nommé le Comte Baron, de la maiſon des Arcos: il n'a aucune des parties de ſon état, et il laiſſe tout ſe relâcher et ſe détruire, parce qu'il eſt incapable de remédier à rien.

Le premier Lieutenant Général eſt un Seigneur Ecoſſois, nommé Simon Fraëſer, fils de Milord Lowath, qui eut la tête tranchée dans les guerres de ſon pays: il eſt jeune, et il n'a ſervi que deux ans en Canada pendant la dernière guerre, comme Colonel d'un régiment de montagnards d'Ecoſſe, après avoir été Avocat tout le reſte de ſa vie: il a beaucoup d'ambition, une valeur téméraire, de la préſomption et fort peu de talents.

Il y a deux Maréchaux de Camp aſſez diſtingués; un Allemand nommé Böhm, créature du Comte de la Lippe, ame damnée du miniſtère, officier inſtruit et brave, mais trop courtiſan; un Ecoſſois nommé Macklean brave et ancien officier, bon colonel d'infanterie.

Le reſte de la généralité ſont des Portuguais fort peu inſtruits, dont on ſait à peine les noms; en tout les Officiers généraux ſont médiocres, et la cour de Portugal devroit en attirer de meilleurs, et les fixer à ſon ſervice par de bons traitements.

Il y a quelques bons Colonels, Lieutenans Colonels et Majors, preſque tous étrangers. Le Colonel Smith Anglois paſſe pour un Officier de génie et bon général de Cavalerie; Mackdonell, Campbell, Forbes, Chauencey, d'Etrepies, ſont de bons Officiers: il y a quelques Seigneurs Portuguais de grande eſpérance, et qui ont du zele et

des

des talens, tels que le Marquis de Lavradio, les Comtes de Prado, et d'Aponte, Deluis de Miranda, Pinto actuellement miniſtre d'Etat, Acunha etc.

Il n'y a point d'Etat-Major d'armée en Portugal, non plus qu'en Eſpagne; la ſeule charge de Major-Général de l'armée a été éteinte dans un Ecoſſois nommé Preſton, qui s'eſt retiré du ſervice dans le tems de la malheureuſe affaire du Colonel Graveron: on a ſupplée à cette place par deux charges d'Inſpecteurs des troupes. l'Etat-Major d'une armée en eſt l'ame, elle ne peut s'en paſſer. L'emploi de Maréchal-Général des logis de l'armée eſt extrêmement difficile à remplir, et il y a peu de pareils Officiers en Europe; c'eſt lui qui détaille tous les ordres, qui pourvoit à toutes les entrepriſes, tant militaires que de ſubſiſtances, qui arrange, dirige, et ouvre les marches, qui fait dreſſer les cartes, et qui tient archive de tous les détails de la guerre. Il n'y a point non plus en Eſpagne, ni en Portugal, de compagnies de guides, de pontons, de madriers, de chariots compoſés.

Il n'y a point non plus d'intendance, ni de commiſſariat des guerres, ni aucun réglement ſur les vivres et les fourages; la quantité des places et l'exiguité du théâtre de la guerre des Portuguais rendent les défauts de cette partie moins ſenſibles, quoiqu'ils courent cependant toujours riſque de mourir de faim.

Il eſt paſſé du ſervice d'Eſpagne à celui de Portugal un commiſſaire des guerres nommé Ferrari, fort connu à Paris, lequel a fixé dernièrement la méthode de faire le pain des troupes d'une manière qui occaſionne au Gouvernement un profit réel de 33 pour cent: il travaille à régler cette partie du ſervice, et ſelon toute apparence en cas de guerre il ſera fait intendant de l'armée. Il a mal tourné.

Le manquement de fourages ſera toujours un obſtacle aux Portuguais pour tenir campagne et entretenir beaucoup de cavalerie; cela vient de ce qu'on ne ſeme pas dans le pays aſſez de grains; cet article tient à l'agriculture: il n'y a rien d'aſſez réglé ſur cet objet. Cependant l'aproviſionnement d'une armée Portuguaiſe peut-être aiſément raſſemblé dans deux ou trois places d'armes, qu'on doit établir ſur les derrières, et dont on doit tout tirer.

Les hopitaux ne ſont point au compte du Roy; c'eſt une communauté de moines qui eſt chargée de cette partie, mais on pourroit aiſément y mettre plus d'ordre et établir des hopitaux fixes.

En tout rien ne ſeroit plus aiſé à régler en Portugal que la partie des ſubſiſtances, parceque la guerre y eſt ſiſtématique, et les magazins fixes et faciles.

Un des plus grands obſtacles à la ſubſiſtance des Portuguais en tems de guerre, c'eſt leur manière de la faire, au moins juſqu'à préſent. Dès que les Eſpagnols entrent en Portugal, le Roy publie une déclaration de guerre par laquelle il enjoint à tous ſes ſujets de courir ſus aux Eſpagnols: la haine nationale les excite à l'exécution de cette ordonnance. L'armée Eſpagnole chemine toujours; les villages ſe dépeuplent et réfluent vers la capitale; les payſans y arrivent en foule avec leurs femmes et leurs enfans; ainſi le Roy, qui ne dévroit avoir à nourrir que ſon armée, ſe trouve au bout de deux ou trois mois de campagne, deux ou trois cent mille bouches de plus ſur les bras! or il n'y a aucun ſouverain dans l'Europe qui fut en état de ſoutenir et continuer une pareille guerre. Il y a même un autre danger, c'eſt que la cour de Madrid ſachant profiter de la famine que ſes armes occaſionnent dans le royaume, n'engage par de bons traitement les payſans à abandonner leur propre pays, ne favoriſe leur migration

et

et leur établiſſement dans différentes provinces de l'Eſpagne, en les y tranſportant, de gré ou de force; avec leurs beſtiaux, leurs femmes et leurs enfans.

L'avantage des Portuguais et le remede de ce dangereux abus ſeroit de fixer en tems de guerre le nombre de leurs milices et de ne permettre à aucun autre payſan de réſiſter à l'ennemi, d'abandonner les villages et de déſobéïr au vainqueur, à qui ils doivent apartenir juſqu'à ce que la force ou la paix les délivre du joug.

D'ailleurs, quoi qu'en diſent les Eſpagnols, la guerre des payſans n'eſt dangereuſe que pour des troupes ignorantes et indiſciplinées; l'incendie de deux ou trois villages, et la pendaiſon de cinq ou ſix moines, ou curés, ou chefs de paroiſſe arrête bien vite l'acharnement indiſcret et barbare des payſans. Il n'y a qu'en Eſpagne et en Portugal que le militaire eſt dans le préjugé déſavantageux, qu'il n'eſt pas aſſez fort pour en impoſer aux payſans; par-tout ailleurs ils apprennent bien vite les loix de la guerre.

Le payſan n'eſt naturellement ni brave ni querelleur en général; il eſt prévenu qu'il paye des ſtipendiaires pour être diſpenſé de ſe battre lui-même; il faut que ces ſoldats ſoient bien mépriſables pour l'engager à ſe défendre et à leur réſiſter; les Rois doivent gouverner par les grands principes, ils doivent voir en grand. Le bon calcul fait les deux tiers de la guerre, et le miniſtère doit ſavoir calculer.

Lorsqu'un Roy de Portugal trouvera moyen de réduire la dépenſe à l'équivalent de ſon revenu, il pourra ſoutenir la guerre avec égalité et même avec avantage contre l'Eſpagne. L'article des ſubſiſtances eſt le principal et le plus cher; ainſi toutes ſes ordonnances et tous ſes ſoins doivent porter ſur cet objet fondamental; des magazins faits

et de l'économie dans leur diſpenſation ſont la baze et la force de la défenſe de ce petit royaume.

Le miniſtère de la guerre n'eſt pas non plus réglé comme il dévroit l'être; on n'expédie point dans les bureaux. La vieilleſſe du Comte d'Oyeras fait tort aux affaires; il eſt continuellement occupé de mille objets moins importans, auxquels il ſacrifie un tems précieux. Le Miniſtre en titre de la guerre eſt Don Luis d'Acunha, fort honnête homme, mais qui n'a aucun crédit, et qui ne fait rien; à peine eſt-il connu de la moitié des Officiers. Toute la beſogne eſt entre les mains d'un homme de confiance, Secrétaire particulier du Comte d'Oyeras, nommé Don Miguel d'Arriaga, il eſt rempli de mérite, de probité et d'eſprit; mais comme il n'eſt que l'écho du Comte, et que ce Miniſtre n'eſt pas expéditif, les affaires n'en avancent pas d'avantage, et perſonne n'a ni crédit ni repréſentation ſur cette partie, qui de jour en jour décheoit.

L'état militaire du Portugal eſt diviſé en deux repartitions, ou départemens, pour la facilité des expéditions: le département du nord comprend les trois provinces d'Entreminho-y-Douro, Tralos-Montes, et Beïra; celui du ſud comprend l'Eſtremadure portuguaiſe, l'Alemtejo et les Algarves.

„L'état de l'armée Portuguaiſe eſt de vingt-quatre réginients d'in-„fanterie, quatre d'artillerie, dont un vient d'être formé en artillerie „pour la marine, et douze de cavalerie. l'Infanterie ſur le pied de „guerre, doit monter à près de trente mille hommes, l'artillerie à „trois mille et la cavalerie à quatre ou cinq mille. La formation des „bataillons eſt de huit compagnies de fuſiliers et deux de grénadiers. „Il y aurait beaucoup à dire ſur la diviſion et les évolutions, mais „elles

„elles ſont telles que le préscrit le règlement pruſſien traduit en fran-
„çais, dont le notre eſt une traduction.

„La formation et diviſion de la Cavalerie, parait encore plus dé-
„fectueuſe. Chaque régiment eſt compoſé de quatre eſcadrons, cha-
„que eſcadron de quarante files ſur deux rangs et de ſix officiers. Les
„chevaux ne ſont point tous coupés, il n'y en a que le tiers et même
„le quart.

„Notre cavalerie eſt legère, ſi on conſidére la nature de ſes che-
„vaux, elle eſt peſante, ou ſoit diſant telle par ſes cuiraſſes. Le comte
„de la Lippe n'a conſidére ni la nature du pays, ni le climat, ni
„l'eſpèce de chevaux dans ſa formation et ſon armement. Nos che-
„vaux ne ſont pas de taille pour la Cavalerie peſante. Nous n'avons
„beſoin de ce genre de cavalerie que dans l'Alemtejo, et comme elle
„n'y aurait à combattre que la cavalerie Eſpagnole, qui, à l'exception
„des gardes du corps et des Carabiniers royaux, n'eſt que legère, la
„cavalerie peſante nous eſt trop diſpendieuſe et peu utile. Il n'eſt pas
„aiſé de concevoir pourquoi il a réformé les Dragons. Cette arme
„nous convenait parfaitement, et dans toutes les Provinces. Il ſe-
„rait à ſouhaiter qu'on y ajoutât quelques Huſſards. Nos haras, quoi-
„que dans un état déterioré, et qui ſollicite les ſoins du gouverne-
„ment, nous fourniſſent des chevaux propres pour le pays.

„Le Portugal, à mon avis, ne devrait avoir que deux eſpèces de
„cavalerie. On devrait lui ôter la cuiraſſe qui la rend lourde, ſans
„être peſante. Je vous avoue que je n'ai point vû que le ſoldat en fût
„plus confiant, ni qu'il imaginât qu'elle le garantit autant qu'on le
„ſupoſe. Quelle fatigue, quelles maladies même ne peuvent-elles
„pas occaſioner dans un climat auſſi chaud?"

(Mon ſçavant critique n'a vû de cavalerie qu'en tems de paix, alors l'officier et le cavalier murmurent contre le poids de la cuirasse, et la dédaignent comme une armure inutile. Ils conservent même ce préjugé pendant la première campagne, en ſuite ils s'y accoutument, et ſentent l'avantage qu'elle leur donne ſur la cavalerie qui n'en a point. Le climat n'est point changé. Comment faisaient les chevaliers Espagnols et Portuguais, couverts de fer, montés ſur leurs chevaux bardés? je pense cependant qu'on peut ôter ſans inconvenient la cuirasse à la cavalerie Portuguaise, qui n'a point à combattre des cuirassiers Allemands.)

„Telle qu'est cette cavalerie préſentement, les compagnies apar-
„tenant et étant remontées par les capitaines à leur compte, elle ne
„pourrait parvenir au point de perfection qu'elle peut, et doit, tâcher
„d'atteindre. Cependant quoiqu'avec des chevaux inférieurs, je la
„crois ſupérieure à celle des Espagnols en hommes, et ſurtout en dis-
„cipline. Les chevaux entiers bien exercés ſoutiennent aussi bien
„le feu, et ſont aussi tranquilles que ceux qui ſont coupés. L'expe-
„rience m'a démontré que ceux ci non ſeulement deviennent faibles,
„et le cheval Espagnol n'est pas déjà trop fort, mais encore perdent
„la vûe, et ſont ombrageux. Nos escadrons ſont trop faibles, et ſe-
„raient anéantis en peu de tems en campagne. Leur armement de-
„vrait être amelioré, et changé, ainsi que le harnois. La ſelle est
„trop lourde, et les Anglais dans leurs courses de Newmarket ſça-
„vent combien le moindre poids diminue la vélocité du cheval. Je
„vous avoue que je préfererai toujours cet avantage à une pesanteur
„qui ne provient pas de la taille et de la force des chevaux."

(Le cheval de course doit porter entièrement ſon mouvemeut ſur les épaules pour augmenter et allonger ſa vélocité. Le cheval de ma-

manège doit porter entièrement ſon mouvement ſur les hanches pour assurer ſa grace et ſa flexibilité. Ces deux allures ne conviennent pas du tout au cheval de guerre, qui doit faire ſes mouvements d'aplomb ſur ſes quatre membres. 1°. Parcequ'il est cheval de route, et qu'il doit marcher ſouvent au pas et au trot. 2°. Parceque ſans cet aplomb, il dérangerait les manœuvres qu'il doit faire en escadron, et ne pourrait pas agir ſerré. 3°. Parcequ'en campagne il est cheval de charge, portant tantôt de pesantes trousses de fourages, tantôt des fascines à la tranchée, et quelquefois de l'Infanterie en croupe. C'est ce qui n'avait pas été assez observé par les *faiseurs* de la Cavalerie française, après la paix de 1763.)

„L'artillerie n'est pas mauvaise, elle est assez bien exercée. Il „y a un régiment excellent apartenant au Colonel Ferrier. On dit „beaucoup de bien de celui que le général Valleré a commandé. Le „premier de ces officiers quitta le ſervice à cause de l'inquisition, il „avait beaucoup de mérite militaire, mais ſon caractère était difficile, „ce fut pourtant une perte réelle.

„L'école de mathématique des régiments n'a pas fait de grands „progrès, excepté dans celui de Ferrier, mais on les enseigne à l'Uni„versité de Lisbonne. On donne des congés pour y venir, et on „avance ceux qui en profitent. Il vaudrait pourtant beaucoup mieux „qu'il y eût une école d'artillerie comme en france.

„A la tête de la fonderie est un Portuguais, homme très habile, „le marechal Barthelemi da Costa, qui a fondu la ſtatue du feu roy, „il l'entretient parfaitement, et l'a beaucoup perfectionnée. Nous „n'avons à régretter ni Maritz ni les autres artistes de ce genre. Nous „avons des piéçes de campagnes qu'on a données aux régiments qui „ont été à la guerre, ou dans les camps en tems de paix; mais on

„devrait

„devrait les leur laisser. Les affûts ſont excellents, et les amélioration„tions que l'auteur a déſirées ſont faites. Mais dans un pays comme „le Portugal l'artillerie à cheval ſerait neceſſaire, et on ne la connait „pas.

„Notre corps du génie était pitoyable, mais on vient de le ré„former, de l'établir ſur un pied beaucoup meilleur, et de lui insti„tuer une école, dont on attend le plus heureux ſuccès. C'est à Mr. „de Pinto, miniſtre de la guerre, qu'on doit cet établiſſement qui „était ſi neceſſaire, ainſi que la formation des régiments de marine „en artillerie de marine, amélioration très utile. Le militaire lui „doit la plus grande réconnaiſſance pour l'augmentation de la paye, „l'état-major de l'armée, les avancements et mille autres objêts in„teressants.

„Excepté Funck et Valleré nous n'avons pas eû de bons ingé„nieurs étrangers. Mais des aſtronomes et des officiers du génie, „dont deux étrangers qui nous ſont venus en 1778 levent mainte„nant par ordre de Mr. de Pinto une carte du pays qui ne laiſſera rien „à déſirer.

„Le Comte de la Lippe a très bien réconnu le pays. Mais Fra„zer était un militaire très ignorant, et cependant le marquis de Pom„bal l'a fait pendant un tems inſpecteur général de trois Provinces „du nord!

„Le Portugal a préſentement un Etat-Major de l'armée, grace „au zele de l'excellent miniſtre qui ſe trouve à la tête de ce départe„ment, Mr. Louis Pinto de Souza, dont il est parlé avec éloge dans „l'Etat de Portugal, dans le débût de ſa carrière militaire, et qui „comme miniſtre à Londres a fait autant d'honneur à ſa nation, qu'il „lui est préſentement utile dans le cabinet.

„Le

„Le général en chef est le duc d'Alafoens, connu dans le Pays „étranger ſous le nom de duc de Bragance, dont il est parlé de même „avec éloge, dans le même ouvrage.

„Il y a un général d'Infanterie, le marquis Das Minas, autre„fois comte de Prado, dont le caractère irreprochable et les vertus „militaires ſont également réspectés.

„Un général de la Cavalerie, c'est le vieux marquis de Marialva „dont l'auteur parle aussi.

„Un général d'Artillerie, le comte de Souré, plein de probité et „de zele.

„Les deux adjudants généraux ſont le général Forbes, qui vient „de commander les troupes Portuguaises à l'armée Espagnole en Rous„sillon, éstimable, actif et brave militaire, et le marquis de Marial„va, fils du général de la Cavalerie.

„On manque d'un Marechal général des logis, qui devrait exis„ter, vû l'importance de cette charge.

„Il y a trois Inspecteurs, celui de l'Infanterie vient de mourir, „c'était le comte d'Oyenhausen. Celui de l'Artillerie, le général Val„leré et celui de la Cavalerie, le marechal d'Ordaz, ſont des officiers „d'un très grand mérite. Le premier est français et bon ingénieur, „le ſecond Portuguais, et a toujours été très distingué.

„La trèsorerie de la guerre, ou Commissariat, depuis l'abolition „de l'ancien établissement, est ſur un excellent pied, et ſuit une fort „bonne méthode; mais il ſerait à désirer que les vivres fûssent ad„ministrés par le Roy, et non livrés par contract à des aprovisio„neurs, *Assentistas*, l'habillement pourrait être mieux distribué, et „on pourrait épargner ſur cet article. Le ministre a déjà commencé „à y faire des changements utiles.

„Les Hopitaux ſont au compte du Roy. Les religieux qui les „administrent font leurs feuilles de dépense, ſignées par le medecin, „l'apotiquaire et le général, qu'ils présentent à la trèsorerie où ils „ſont payés. Si des abus s'y glissent, ils proviennent du caractère „des administrateurs. Il ſerait difficile de les empècher totalement, „mais on pourrait y rémedier en partie.

„Les Milices ſont enrégimentées depuis 1762. Chaque *Comarca* „a un régiment. Il y en a à peu près cinquante, qui font une armée „de plus de quarante mille hommes. Leurs armes dévraient être „meilleures, leur exercice plus régulier, ils dévraient ſervir dans les „garnisons ou dans les camps, pendant la ſaison où les rassemble- „ments ne nuiraient pas à l'agriculture. Elles pourraient être ſur un „meilleur pied. Pourquoi n'y pas faire entrer des bas-officiers de „l'armée, en leur donnant une paye de réforme, lorsqu'ils ſont en- „core en état de ſervir? ils n'y a que les majors et les adjudants-ma- „jors qui ayent une paye. C'est trop peu. La vanité, ou la gloire, „du Colonel n'y est pas assez interessée. On pourrait avec de l'œco- „nomie ſuffire à cette dépense.

„Je ne parle point ici de l'état militaire des colonies, qui est „distinct de celui du Royaume et très considérable au Brésil et aux „Indes. Il faudrait entrer dans trop de détails. Les troupes reglées „y ſont ſur le même pied, les milices plus nombreuses et meilleures „qu'en Portugal. Il y a même des régiments de négres, ou mula- „tres, qui ſont très bons. Cela ſeul prouve et la douceur de leur trai- „tement, et combien peu on y craint les révoltes.

„La ſolde de l'Armée est payée aux intendants et commissaires, „qui la distribuent d'après des révûes de tous les mois aux différents „régiments. L'habillement est distribué, ſoit directement, ſoit par

„des

„des commissaires aux régiments, il est tiré de l'arcenal, ainsi que „l'armement qu'on renouvelle quand cela est jugé necessaire.

„L'approvicionement est fait par des contracteurs, *Assentistas;* „les contracts pour le pain et le fourage ſont renouvellés chaque an- „née pour chaque province devant le tribunal, nommé *Junta dos très* „*estados*, qui a l'inspection des arcenaux, approvicionements, for- „teresses etc.

„Les promotions ſont adressés par le colonel au général et pré- „sentées par le ſecrétaire d'état au Roy. On ſuit l'ordre de l'ancien- „neté, et pour s'en écarter il faut en expliquer les motifs.

„Après vingt-ans de ſervice l'officier obtient la croix militaire et „une pension. Après trente ans la réforme, augmentation de grade „et demie paye, ou paye entière, ſelon les cas. Il en est de même „pour les ſoldats.

„Il y a un état-major apellé *primeira plana*, très dispendieux et „très inutile. Ce n'est qu'un rassemblement d'officiers à la ſuite.

„Le nombre des Lieutenants généraux est fixé à douze, celui „des maréchaux de camp à vingt-quatre. Le grade de Brigadier n'est „que pour les réformés; mais il y a des ſur numeraires de ces grades. „Aucun officier général, ſans être employé, ne réçoit d'appointe- „ments. Il y a un conseil qui décide ſur les cas militaires, ſur les „préférences, ſur les contestations de jurisdiction, on y en régistre „les brevêts. Ce conseil ne ſert à rien, mais bien ordonné il pour- „rait être très utile.

„Il existe en outre un conseil de justice, dont une moitié est „composée de généraux et l'autre de magistrats, *desembargadores*, aux „quels on renvoye tous les jugements des conſeils de guerre, pour y „être confirmés, ou réformés.

„Il ne manque pas présentément d'officiers qui ayent des talents „et des connaissances, aux quels il ne faudrait que de la practique."

(Ces détails interessants prouvent que depuis 1766 il s'est fait de grands changements et des améliorations prodigieuses dans le militaire Portuguais. Le fonds en est excellent, il y a fort peu de choses à y ajouter. Il ferait à désirer, puisque le Portugal a une position assez heureuse pour jouïr presque perpetuellement de la paix, que le Roy choisit parmi les jeunes officiers, de 25 à 30 ans, des sujêts distingués par leur application, qu'il ferait voyager en Europe, et qu'il enverrait servir comme volontaires partout où il y a la guerre. L'experience qu'ils raporteraient compenserait bien la médiocre dépense de leur mission, et dispenserait le Portugal de se charger d'étrangers, presque toujours mal choisis, qui ne vont dans ce Royaume, que parcequ'ils ne peuvent plus rester dans leur patrie.)

CHAPITRE IV.

Topographie, rivières, montagnes, places fortes.

La topographie, ou la connoissance de la disposition des lieux, du cours et de la force des rivières, de l'extension et de l'inclinaison des chaines de montagnes, de la situation des places fortes, est la première partie de la science militaire, elle entre nécessairement dans le détail de l'état de guerre d'un royaume. L'ennemi doit connoître ces barrières naturelles, ou factices, pour les éviter, ou les surmonter, et le citoyen doit les connoître encore mieux pour s'en servir pour sa défense, mais c'est à cette partie sublime de la guerre que beaucoup de nations ne s'attachent pas, surtout la portuguaise et l'espagnole

nole: aussi peut-on assurer qu'il ne s'est pas fait une seule campagne savante entre ces deux nations depuis la fondation des deux royaumes.

Le Portugal est arrosé par quatre rivières principales, qui peuvent servir à la direction des opérations, tant offensives que défensives.

Une de ces rivières (la Guadiana) court du levant au sud, entre dans le Portugal par la partie d'Olivença dans l'Alemtejo, et sert dans son cours de fossé naturel à cette province et au petit royaume des Algarves, divisant ce dernier de l'Andalousie; ce fleuve, quoique considérable, ne peut pas être utile dans cette guerre, tant par le peu d'importance des provinces qu'il arrose, que parce qu'il ne porte bâteau que depuis Mertola, jusqu'à la mer, dix lieues.

Les autres rivières courent du levant au couchant. Le Minho divise une partie de la Galice d'une partie de l'Entreminho y Douro; mais il ne sert point parfaitement à la défense de cette dernière province, qu'on peut attaquer sans traverser ce fleuve. En le longeant par sa rive gauche, entre Valladares et Melgazo, ou en forçant Chaves.

Le Douro pénètre le Portugal, le partage, et va se jetter dans la mer auprès de l'importante ville d'Oporto; il porte bâteau depuis Lamego, treize lieues; ses bords sont très riches, et ce fleuve est très utile pour la suite de la guerre, si une de ses opérations se porte sur cette ville.

Le fleuve le plus important du Portugal, la clef de Lisbonne, la mère nourrice des armées qui entrent en Portugal, c'est le Tage. Cette rivière depuis Alcantara jusqu'à Abrantes, dix-sept lieues, a un cours très interrompu de rochers et de sauts, est encaissée et ne peut pas servir à la navigation; depuis Abrantes jusqu'à la mer, trente lieues, il peut porter des bâtimens considérables et toutes les muni-

tions nécessaires pour une guerre. Sa rive droite, quoique montagneuse, est fort abondante en comeſtibles, en bestiaux, en richesses et en villages; la gauche est marécageuse, difficile, aride et intempérée: depuis Santarem ſur la rive droite jusqu'à Lisbonne, quatorze lieues, la terre forme une pente ſi considérable, que cette première ville domine la dernière, et qu'elle est la clef de tout le pays. Quelques petites rivières ſe déchargent dans le Tage; les principales ſont le Fonçul, le Lyca, le Zerere, le Granija, ce qui produit des dispositions de terrain propres pour la défense du pays et des empêchemens pour l'attaque: toutes ces petites rivières qui descendent des montagnes du Beïra ont un cours très inégal et très dangereux; tantôt ce ſont des ruisseaux presque ſecs, quoique fort encaissés, tantôt ce ſont des torrens rapides qui inondent les campagnes voisines. Le Comte de la Lippe en 1762, étant campé à Punhete lors de la marche des Espagnols ſur Villa Vella avoit, le Zezere à ſon dos avec des ponts; les grandes pluyes ſurvinrent et firent augmenter cette rivière ſi prodigieusement que les ponts ſe rompirent, et qu'il ſe trouva enfermé ſans ressource entre le Tage et le Zezere: ſi les Espagnols l'euſſent ſû ou l'euſſent imaginé, (la connoissance plus positive du pays le leur auroit appris) ils auroient pu lui faire mettre bas les armes et le prendre avec toute ſon armée ſans tirer un coup de fusil.

Les Espagnols connoissoient bien peu la position des montagnes du Portugal, leurs cordillères ou chaînes, leurs extensions, leurs hauteurs, leurs défilés; lorsqu'ils ont voulu pénétrer jusqu'à Oporto par le Tra-los-Montes, ils ignoroient que les deux chaînes de montagnes de Marom et de Gerès ſéparent cette province de celle d'Oporto d'une manière insurmontable, et que pour aller de Chaves à cette grande ville, il faut prendre des guides du pays, qui conduisent avec

des

des mules accoutumées à ce voyage par des passages étroits, couverts de bois et bordés de précipices affreux, où cinquante paysans arrêteroient une armée. De même, lorsqu'après la prise d'Almeida, ils se sont avancés à Guarda pour couper diagonalement sur Lisbonne, par Coimbre, ils ignoroient que la Sierra d'Estrella forme une barrière impénétrable, et qu'ils seroient forcés de revenir sur le bord du Tage, à moins qu'ils n'allassent le long du Douro rejoindre les bords de la mer, en parcourant les deux côtés d'un triangle pour tourner la Sierra (*) d'Estrella.

Le Portugal est fort montagneux. La seule province de l'Alemtejo a quelques plaines, ce qui a donné occasion à imaginer de faire de cette province le théâtre de la guerre, en s'éloignant du vrai système qui n'est pas d'ajuster le terrain à la guerre, mais la guerre au terrain.

Toutes les montagnes de la peninsule d'Espagne sont des rameaux des Pirenées, qui prenant divers chemins, s'étendent et entrent d'un côté dans l'Océan par la Galice et le Portugal, et de l'autre dans la Méditerranée, qu'ils traversent jusqu'en Afrique, formant avec leurs sommets les isles dont cette mer est semée entre l'Espagne et l'Afrique.

Les rameaux particuliers qui entrent dans le Portugal sont tous dirigés du levant au couchant; les montagnes qui entrent par la partie de Galice et de Léon ont un peu d'inclinaison au midi. Ces montagnes, connues sous divers noms, forment des barrières naturelles dans les provinces portuguaises; la Sierra de Gerès et celle de Marom divisent l'Entreminho y Douro du Tra-los-Montes; ses branches s'étendent jusques dans le Beïra, où elles sont connues sous le nom de Sierra de Alcoba et Sierra de Estrella: d'autres branches des montagnes

(*) Sierra signifie une montagne.

tagnes de la Guadarama, qui ſéparent la vieille Caſtille de la nouvelle, traverssnt le royaume de Leon, et s'étendent en entrant dans le Portugal par la partie de Sabugal, Penamacor et Caſtel Branco, courant aussi par Guarda, Viseu et Coimbre. A la rive gauche du Tage, il court des rameaux de la Sierra Morena, et de la Sierra Conſtantina, qui entrent dans l'Alemtejo par la partie de Moura, Serpa, Noudar et Alcoutim, et qui forment las Sierras de Martinel, Caldeira et Monchique.

Le Portugal ne manque pas de places fortes, il en a même plus qu'il ne lui en faut, et elles ne peuvent pas être toutes garnies de troupes ſuffiſantes ſans affoiblir l'armée, au point qu'elle ne puiſse pas tenir campagne. La poſition des places qui défendent la frontière n'est pas toujours le point déterminant des attaques, ce qui ſe prouve par l'examen des places du Portugal; plusieurs de ces places ſont bien ſituées pour la défense du pays, d'autres ſont inutiles, c'est ce qui arrive de toutes les anciennes places, parce que les ſyſtêmes changent, et que le tems et les circonſtances préscrivent d'autres règles: l'inſpection de ces places est diviſée en deux répartitions comme le reste de l'état militaire.

La province de Beïra a moins de places fortes que l'Alemtejo, mais elle est presque impénétrable. La ville d'Almeida, prise en 1762, est assez forte, et le ſera encore plus après la réparation des ouvrages que le Colonel Funck fait faire; mais cette ville ne couvre point Lisbonne, et ne défend que l'entrée dans le haut Beïra, où les armées espagnoles n'ont ni intérêt, ni moyen de s'aller engager.

La partie la plus essentielle à garder et la plus aisée par la force naturelle est Zebreïra où l'on a projetté la construction d'un fort, Idanha, Penamacor et Alfayates; c'est un front naturel pour une armée

mée portuguaise: la nature du terrain indique les endroits à garder. Cette partie est fort difficile à pénétrer, parce qu'on y entre par des gorges presque impratiquables, même ſans être défendues.

La province de Tra-los-Montes n'a point de places fortes capables de défense, mais les Espagnols ont déjà fait une funeſte épreuve de l'inutilité de porter leurs armes dans cette province ſtérile, montagneuse et difficile; toutes les places ſont construites dans des fonds et dominées de partout, telles ſont Miranda, Outeiro, Bragança et Chaves: cette province est coupée de rivières, de ravins et de montagnes, ſurtout du Marom qui couvre Oporto, Braga et la province d'Entreminho y Douro.

l'Entreminho y Douro a deux places principales assez mal fortifiées, mais qui le ſeront incessamment mieux d'après un nouveau plan, Valença et Monçaon; elle est remplie de petits forts et d'anciens châteaux, débris de guerres anciennes, qui peuvent ſervir de postes et arrêter l'ennemi qui voudroit pénétrer jusqu'à Oporto: cette ville est toute ouverte et fort riche; elle est le ſeul objet d'une invasion de ce côté-là, mais il en vaut la peine. On voit à l'embouchure du Minho une petite ville nommée Caminha, très régulièrement fortifiée, mais absolument dominée de tous les cotés; il ſemble qu'on ſe ſoit ingénié à faire de cette place un chef d'œuvre d'absurdité ſavante.

La place la plus forte et la plus importante de la répartition du ſud, ou de la rive gauche du Tage, et en même tems de tout le Portugal, est Elvas, parce que les Espagnols ne peuvent pas pénétrer dans l'Alemtejo et laiſser cette place derrière eux. Elvas a, ainsi qu'Almeida, l'inconvénient d'occuper une nombreuse garnison et de diminuer d'autant l'armée; c'est une ancienne place avec des bastions très irréguliers, un cordon fort mauvais et commandée par deux mon-

tagnes sur lesquelles on a bâti le fort de la Lippe et le fort de Ste. Lucie: cette ville s'élève en amphithéâtre entre ces deux forts qui la dominent.

Le fort de la Lippe est indépendant de la place; c'est un quarré de quatre bastions avec un ouvrage à corne prolongé sur le revers de la montagne, accompagné de quelques ouvrages extérieurs; il est très fort, très élevé, garni de bonnes casemates entièrement à l'épreuve de la bombe: presque toutes ses batteries sont couvertes, et il seroit presque impossible de raser les défenses. Mais ce fort a de grands défauts, plusieurs de ses batteries sont dans le roc, ne pourroient pas tenir contre un grand feu, et seroient facilement désemparées. Toute la pente de la montagne est minée, mais les rameaux sont aisés à découvrir en suivant les veines de terre au travers du roc; ainsi ce côté, quoique le plus fortifié, est très attaquable, ayant le défaut ordinaire à tous les ouvrages à corne, qui est d'éloigner trop les défenses, parce que les courtines qui les tiennent à la place sont trop longues, et les angles trop découvertes et sans feu: cependant ce fort garni de deux mille hommes peut soutenir un long siège, et il commande la campagne et la ville.

Le fort St. Lucie est composé de vieux ouvrages très mauvais, et dont la prise ne couteroit presque aucun travail. Les Espagnols peuvent s'en emparer facilement, s'y établir pour toute la guerre, bruler, ou faire déserter la ville, et bloquer de-là la garnison du fort de la Lippe, qu'ils rendroient inutile.

Il y a beaucoup de places peu importantes et vieilles entre le Tage et la Guadiana; la rive gauche de cette dernière rivière en est hérissée. Toutes ces petites places sont excellentes pour les guerres

du

du tems passé, et ſuffisent encore à présent, parce que leur prise coûteroit du tems et de l'argent, dérangeroit du but, et ne méneroit à rien.

L'essentiel pour les Portuguais dans une guerre contre l'Espagne, c'est de couvrir les deux rives du Tage; il y a une position excellente à cet effet ſur la rive gauche, c'est celle de Castel de Vide, elle a été reconnue, et on a parlé de la fortifier; Funck a proposé à cet effet un plan qui à été accepté.

Le poste d'Olivença, qui fait une pointe du côté de l'Espagne, ſans être fort intéressant, est assez incommode pour les Espagnols, parce qu'il favorise les incursions des troupes légères dans l'Estremadure et l'Andalousie, et qu'il leur donne une retraite aisée, ainsi que Moura, Mouraon et Serpa.

Le côté de la mer est défendu par Setubal et le fort de Sagres à la pointe du Cap St. Vincent. Les Algarves ſont impénétrables, et les îsles de Tavira, derrière lesquelles les vaisseaux peuvent en tems de guerre ſe mettre à l'abri des corſaires, ſont fortifiées, mais endommagées par le tremblement de terre. Estremoz n'est revêtu que d'une vieille muraille, ainsi qu'Evora et Beja.

Le Portugal a environ quinze ou vingt places, et n'a pas plus de huit à dix mille hommes à y jetter, ſi on veut conserver une armée et tenir campagne.

L'état militaire du Portugal, tel que je viens de l'expliquer est plus respectable que les Espagnols ne l'imaginent, parce qu'ils le jugent ſur l'ancien pied, tel qu'ils l'ont vû dans la dernière guerre.

CHAPITRE V.

Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.

En parcourant l'histoire, on voit avec étonnement que les Espagnols ont presque toujours été battus par les Portuguais ; en visitant ces deux peuples, on apperçoit encore plus de mépris mutuel entr'eux que de haine: ce mépris chez les Espagnols ne paroit pas d'accord avec la funeste expérience qu'ils ont si souvent faite de la valeur des Portuguais. Il semble que ce soit un aveuglement et un désavantage naturels, innés dans les Espagnols pour servir de défense aux Portuguais, qui succomberoient sans ressources sous les armes de ce peuple courageux, s'il employoit dans les guerres contre le Portugal la même prudence qu'il employe contre les autres peuples de l'Europe, qu'il estime d'avantage: on peut même conclure par l'histoire que ce mépris n'est point un effet produit par une cause quelconque, mais qu'il est lui-même le principe fondamental des disgraces continuelles que les Espagnols ont éprouvées dès qu'ils ont porté leurs armes en Portugal.

L'événement le plus fameux dans les anciennes guerres entre ces deux nations est la bataille d'Aljubarotta en 1385. Le Portugal mal gouverné par le Roy Ferdinand avoit essuyé une guerre malheureuse contre le Roy de Castille Henri de Transtamare; ce Prince courageux venoit de gagner l'épée à la main une couronne qui ne lui appartenoit pas par droit du sang, mais à laquelle il étoit appellé par le vœu général des Castillans, et par la haine de la nation contre Pierre le cruel. Le Roy Ferdinand, léger, inconséquent, sans mérite, sans courage, gouverné par sa maîtresse Leonor Tellès de Menezès, qu'il avoit

avoit enlevée à ſon mari Don Pedro d'Acunha, pour l'épouser, attira ſur le Portugal les armes de ce héros en prenant inconsidérément le parti du Duc de Lancastre qui vouloit lui disputer la couronne de Castille par les droits de ſa femme Constance. Les flottes portuguaises furent battues, Don Pedro Rui Sarmiento vainquit les Portuguais ſur les frontières de Galice, Henri lui-même prit Viseu, leva le ſiège de Coimbre par galanterie, parce que la Reine Léonor y faisoit ſes couches, et brula Lisbonne en 1734. Enfin Ferdinand, incapable de défendre ſon royaume et craignant de le perdre, eut recours au Pape, et par ſon entremise fit une paix nécessaire, par laquelle il abandonna l'alliance des Anglois pour celle des François, qui étoient alliés de l'Espagne, et il reçut de la générosité de ſon vainqueur toutes les villes qu'il lui avoit vû conquérir par ſon courage. L'inconstant Ferdinand après avoir passé ſa vie à faire des traités, les rompre, attirer ſur ſon royaume les armes de la Castille, et ne lui opposer que de la lâcheté et de l'humiliation, mourut en 1383, ne laissant qu'une fille, nommée Béatrix, mariée au Roy de Castille Jean I. Il ne restoit qu'un Prince légitime fils du Roy Don Pedre le Justicier, et de la malheureuse Inès de Castro; mais ce Prince étoit odieux aux Portuguais pour avoir poignardé ſa femme par un excès de jalousie, et d'ailleurs il étoit prisonnier en Castille. La méchante Reine Léonor, mère de Béatrix, fut déclarée Régente du royaume; elle ne cherchoit qu'à gouverner au nom de ſa fille, ſans que le Roy Jean et les Castillans entrassent en Portugal.

Telle étoit la position du Portugal, lorsque deux hommes extraordinaires s'élevèrent, changèrent la face du royaume, et lui rendirent ſa puissance et ſa gloire. Jean, fils naturel de Don Pedre le Justicier, grand Maître de l'ordre d'Avis, aidé de Nunho Alvarez

Pereïra le héros de ſon ſiècle, ſe déclara d'abord Régent du royaume; il commença, pour ſe rendre agréable au peuple, par poignarder entre les bras de la Reine Léonor le Comte Andeyro ſon amant qui gouvernoit tiranniquement en ſon nom. La Régente appelle à ſon ſecours Jean I, qui la fait arrêter et conduire prisonnière à Tordesillas; de-là il vient mettre en 1384 le ſiège devant Lisbonne: le grand maître s'y enferme avec une poignée de braves, et ſoutient courageuſement le ſiège contre une armée formidable. La peste, causée par les maladies et la famine, ſe met dans l'armée castillane, le Roy s'obstine à continuer ſon entreprise, et il perd par ce fléau deux grands maîtres de St. Jacques, le grand Commandeur, l'Admiral, les deux Maréchaux de Castille, Don Pedre de Lara, l'élite de ſes Chevaliers, et plus de trente mille ſoldats: n'ayant plus d'armée il lève enfin le ſiège, et il est pourſuivi dans ſa retraite par l'intrépide grand maître. Il ne réussit pas mieux à faire assassiner ce héros, les conspirations ſont découvertes, et les conspirateurs punis de mort. Les Portuguais gagnent une grande bataille à Troncoso contre l'Archevêque de Tolede. Enfin Pereïra assemble les Etats du royaume à Coimbre, les détermine à élire pour Roy le grand maître au préjudice de Béatrix et du Prince Jean. Le Roy de Castille rentre en Portugal à la tête d'une armée florissante de quarante mille hommes; il prend le chemin du Tage comme le plus court, s'avance par Abrantes et Santarem, et il arrive ſans résistance jusqu'à Aljubarrota, où il est attendu par ſon intrépide rival. L'armée portuguaise n'étoit que de dix mille hommes, mais encouragés par la haine nationale, par leurs ſuccès précédens et par leur confiance dans les deux héros qui les guidoient. Les Castillans ſe fiant ſur le nombre croyent aller à une victoire certaine, et prendre cette poignée de Portuguais ſans résistance; ils ſont

ſi

ſi bien remplis de cette confiance téméraire, qu'ils détachent la plus grande partie de leur cavalerie pour faire le tour par Alcanhede, prendre les ennemis par derrière, et arrêter tous les fuyards qui voudroient s'échapper vers la capitale. On rejetta avec indignation l'avis de Jean de Rie, Ambassadeur de France, qui conseilloit de différer le combat, d'enfermer les ennemis dans leur camp et de leur couper les vivres; les jeunes courtisans accusent de lâcheté les vieux guerriers qui appuyoient cet avis: enfin le Roy Jean entrainé par les cris de la multitude donne la bataille le 14 Août 1385. Les Castillans, ſans ſe donner le tems de ſe reposer, excédés de chaleur et de fatigue, ſans avoir mangé depuis vingt-quatre heures, attaquent impétueuſement et en désordre les Portuguais; ceux ci postés avantageusement, frais et bien conduits, les enfoncent par-tout. La déroute commence avec le combat, qui ne dure pas une demie heure; dix mille Castillans restent ſur la place; trois Princes du ſang, Don Juan, Ferdinand de Castille, Don Pedre d'Arragon, l'Ambassadeur de France et l'élite de la noblesse périssent en voulant arrêter les Castillans livrés à une terreur ſubite et à une fuite honteuse. La rage des Portuguais ne fait aucun quartier; le reste de l'armée castillane eut péri, ſans l'arrivée de l'Infant de Navarre, qui venoit joindre l'armée avec un corps de ſes troupes, et que l'on n'avoit pas voulu attendre pour donner la bataille; ce Prince recueillit les débris de cette déroute, et les ramena en Espagne. Le Roy s'enfuit presque ſeul ſur une mule, ſur laquelle il fit treize lieues tout d'une traite, et il ne ſe crut en ſûreté qu'à Séville. Le nouveau Roy de Portugal affermit encore ſon trône par de nouvelles victoires, et finit par accorder la paix aux Castillans en 1389.

Cette

Cette guerre est la plus malheureuse que les Espagnols ayent faite en Portugal; elle est cependant peut-être la seule dans laquelle ils ayent suivi des règles, et dirigé sagement leurs opérations. Il s'agissoit de s'emparer de ce royaume, ils ont regardé la capitale comme le point central, le seul à attaquer, ils y ont marché tout droit, et ils ne se sont pas amusé à assiéger des places éloignées qui n'y menoient pas; ils ont suivi le chemin du Tage comme le plus court: la fortune n'a pas secondé le plan de guerre, et l'on a erré dans les détails de l'exécution. Dans le siège de Lisbonne une peste affreuse a attaqué l'armée castillane; dans la seconde expédition, trop de précipitation et de confiance a entrainé le Roy Jean à suivre les avis des jeunes courtisans qui vouloient la bataille, et elle a été livrée sans disposition, en désordre et avec une témérité qui en assuroit la perte. Mais sans l'accident de la peste en 1384, Lisbonne se seroit rendu, et le royaume auroit été soumis; le Roy Jean n'a eu dans cet accident d'autre reproche à se faire que celui de son obstination à continuer le siège, malgré les maladies qui affoiblissoient son armée, et la disette des vivres. Quant à la bataille d'Aljubarrota, si au lieu de la donner, on eût pris le parti d'affamer le camp des Portuguais et d'attendre les Navarrois, on eut obligé le grand maître d'Avis de se rendre à discrétion, et la guerre eut été terminée sans effusion de sang: ce sont là des fautes du moment, qui n'empêchoient pas que le plan de campagne ne fût très bon.

J'en viens à la glorieuse époque du règne de Philippe II, de la succession de Portugal; j'examinerai les faits historiquement et avec un esprit de critique impartiale, sans craindre d'être taxé de malice, si mes réflexions diminuent un peu l'idée universelle de conquête qu'on a donnée à cette facile entrée en Portugal. Les Espagnols et le

Duc

Duc d'Albe qui les conduisoit ont d'ailleurs assez d'autres trophées acquis avec plus de peine et de gloire, ſans y joindre un triomphe injuſte, qui n'ajouteroit rien à leur réputation: j'aurai ſoin cependant de ne citer que les auteurs Espagnols, et de puiser dans la nation même une partie de mes réflexions critiques.

Après la mort du téméraire Roy Don Sebastien en Afrique avec toute la fleur de la nation portuguaise, la ſuccession fut quelque tems occupée par ſon vieux oncle le Cardinal Don Henri. Trois prétendans, même devant les yeux de ce Monarque intérinaire, foible et caduc, ſe disputoient ſa dépouille; la Duchesse de Bragance avec quelque droit ſans forces; Philippe II. avec droit et force; Don Antoine prieur de Crato, ſans l'un ni l'autre.

„Philippe II. n'avait d'autre droit que la force. Les Cortez de „Lamego, ou les Etats tenus à Lamego, qui ont fait les loix fonda- „mentales du royaume, exclûrent de la Couronne toute princesse „Portuguaise qui aurait épousé un prince étranger. Cette même loi „avait été mise à execution, après la mort du Roy D. Fernando: les „Etats avaient déclaré que le trône était vacant, et que le pouvoir „ſuprême leur était dévolu, parcequ'il n'y avait pas de ſucceſſeur qui „ne fût un prince étranger. Ils avaient exclu la branche d'Espagne, „et avaient élu Jean I. le batard. Le Duc de Bragance d'après cet „exemple et la loi de Cortez de Lamego avait ſeul un droit incontes- „table."

La mort du Roy Cardinal, précipitée par les chagrins que lui donnoit l'ambition de ſes héritiers, funeste pronostic d'une guerre civile, ouvrit la carrière aux violences. Philippe, avec l'appui d'une armée composée des meilleures troupes de l'Europe, conduite par le fameux Duc d'Albe, produisit ſes droits reconnus dans un testament

du feu Roy Don Henri, dont il avoit l'obligation à la finesse de Christophe de Mora ſon ſécretaire de confiance. La Duchesse de Bragance céda ſes prétentions; le ſeul Don Antonio, téméraire et foible, refusant avec obstination toutes les offres de Philippe, eut l'audace de recourir aux armes.

La nation portuguaise, abattue entiérement par la perte de Don Sebastien et de toute ſa noblesse, n'avoit pas eu le moyen de ſe rétablir pendant le règne court et tumultueux de l'incapable et craintif Don Henri. Le royaume ſe trouvoit ſans flotte, ſans armes et ſans argent: les èsprits étoient divisés. La prudence conseilloit de ne pas irriter Philippe II; la haine nationale ne pouvoit ſe plier à ſe voir gouverner par les Castillans (*). Trois des cinq Gouverneurs n'avoient point intention de ſe défendre; ni d'empêcher l'entrée du royaume à Don Philippe. La haine du peuple de Lisbonne contre les Espagnols fut l'unique motif qui l'engagea à favoriser le Prieur de Crato, à ſe ſoulever et le proclamer Roy. Quatre des Gouverneurs s'enfuirent ſur la frontière d'Espagne, où ils confirmèrent les droits de Philippe II. Le ſeul Jean Tellès, pour n'avoir pas ſû ſe résoudre, devint odieux aux deux partis, et fut chassé du gouvernement.

Pendant que cela ſe passoit, le Duc d'Albe entroit en Portugal avec une armée assez forte: ſuivant Ferreiras elle étoit de trente trois mille hommes: ſuivant Cabrera et Osorio elle étoit de moitié moins. Elvas envoya ſes clefs jusqu'à Lerena. Villaviciosa fut ſoumise ſans effusion de ſang par le complot d'un ſoldat Castillan. Don Juan de Azevedo, Almirante de Portugal, enfermé dans Estremoz, après beaucoup de menaces et de bravades, ſe rendit honteusement aux premiers coups de canon. Ce furent-là les premiers événemens de la guerre.

De

(*) Histoire de Philippe II, par Cabrera.

De l'Alemtejo les Espagnols marchèrent à Sétubal; cette ville ne ſe défendit pas. La tour d'Outaon fut l'unique poste qui résista, et où il ſe répandit un peu de ſang. Après avoir pris toutes ces places avec tant de facilité, le Duc embarqua ſon armée ſur une puissante flotte, qui côtoyoit le Portugal depuis Cadix et qui tenoit l'empire de ces mers, et ayant débarqué à Cascaes ſans oposition de Don Diego de Menesès, également ennemi de deux partis, il marcha droit à Lisbonne.

Le nouveau Roy Don Antonio, ſans ſecours étrangers, ſans argent, ſans confiance en ſes ſujets, rassembla une armée composée de la plus vile et la plus incapable partie du peuple de Lisbonne, et ſe retrancha à Belem, à une lieue de la ville, où il fut forcé et vaincu ſans beaucoup de peine dans l'unique bataille, ou choc, qui ſe donna de cette guerre. Il s'enfuit par Sacavem, ſe réfugia à Coimbre, et ayant été renforcé de quelques troupes, il fut une ſeconde fois battu par Don Sauche Davila à Aveïro. De-là il s'embarqua à Oporto pour les Terceres, où il ſoutint encore quelque tems cette guerre malheureuse, jusqu'à ce qu'il ſe résolut d'abandonner ſes prétentions déſespérées et de passer le reste de ſa vie comme particulier en France, où il mourut.

Cette guerre dura depuis le 19 Juin, jour de l'entrée des Espagnols en Portugal, jusqu'à la fin d'Août. La promtitude du ſuccès est une preuve de ſa facilité et du peu de résistance. Le chemin que prit le Duc d'Albe fut bon par la circonstance d'avoir une flotte prête pour transporter ſes troupes à Cascaës; mais ce Général ne réussit pas à finir la guerre, et ne put prendre des précautions ſuffisantes pour en déterminer le but, puisque Don Antonio trouva moyen de s'échapper et ſe retrouva à la tête de douze mille hommes; peut-être

même que ſi ce Prince eut eu alors le bonheur d'être joint par le Marechal Philippe Strozzi, qui combattit ensuite pour lui aux Terceres, la fortune auroit pu tourner le dos au vainqueur: cette faute n'a pas échappé à la critique des historiens Espagnols. (*)

Quedò el de Alba con la gloria de conquistador y defenſor, però incierto ſe estaba en Lisboa el Prior (Don Antonio, porque los Portugueses para dar lo tiempo de ſalvarse esparcian falsas relaciones, porque ſi le prendiera fuera cumplida la vitoria, noquedara ſuspenso el Reyno ... y era culpado de no haber hecho mayor diligencia en ſaber ſu derrota, para ſeguirlo, y prenderle, y acabar la guerra.

Le Duc d'Albe reſta avec la gloire de conquérant et de défenseur, mais incertain ſi le Prieur (Don Antoine) étoit dans Lisbonne parce que les Portuguais pour lui donner le tems de ſe ſauver répandoient de faux bruits; et que s'il l'eut pris, la victoire eut été complette, le royaume ne ſeroit pas resté en ſuspens ... et il a été blâmé de n'avoir pas fait plus de diligence pour ſavoir ſa route, le ſuivre, le prendre, et finir la guerre.

La faute d'avoir laissé échapper le Prieur de Crato fut forcée d'après la disposition de la conquête du Portugal. La rédition rapide des places de l'Alemtejo détermina les opérations de ce côté, comme le plus facile; mais ſi méprisant ces trompeuses facilités, et laissant libres pour un tems ces places, qui prises ou non ne ſervoient en rien au ſuccès de Lisbonne, et devoient être une récompense facile pour le vainqueur, le Duc d'Albe eut coupé le chemin des provinces à Don Antonio, en marchant par Abrantes et Santarem, et l'enfermant dans l'angle de Lisbonne, il n'est pas douteux qu'il eut fini la guerre tout d'un coup, que Don Antonio ne pouvant échapper ni par mer ni par terre, eut accepté les propositions qu'on lui offroit, ou ſinon, qu'il eut péri victime de ſa témérité.

La

(*) Cabrera.

La guerre de la proclamation du Portugal me fournira les autres exemples. On la nomme toujours la guerre de l'Acclamation. Après avoir ſouffert pendant ſoixante ans la domination espagnole, les Portuguais profitant de la ſécurité et de la foiblesse du gouvernement de Philippe IV, proclamèrent en 1640 Don Juan de Bragance, qui malgré lui, ſans le ſavoir, et ſans avoir fait aucun effort généreux pour le mériter, ſe vit placé ſur un trône.

„Don Juan de Bragance ſçût la conspiration. Joan Pinto Ribei„ro, officier de ſa cour en était, et ce fut lui qui détermina les qua„rante nobles à choisir le Duc de Bragance, et à préferer la monar„chie à la République qu'ils avaient intention d'établir. Le Duc était „faible et indeterminé, ce fut ſa femme Léonor de Guzman, fille du „Duc de Medina Sidonia, qui le détermina à y prendre part, pàr ce „mot célebre et connu. Il avait pourtant des vertus, il ſçût œcono„miser, et ſe conduisit avec prudence et circonspection."

(Je crois devoir ajouter quelques traits à cette note. Le caractère de la Duchesse de Bragance est un des plus décidés et des plus nobles que presente l'histoire. Le Duc n'ignorait point la conjuration, dont le directeur principal était ſon intendant Joan Pinto Ribeiro, mais dans l'incertitude du ſuccès il n'osait s'y livrer ouvertement. Lorsque les conjurés lui envoyerent des députés, avant de ſe déterminer à former l'attaque de Lisbonne, poignarder Vasconcelos, et arreter la Regente, et lui offrirent la couronne; il entra avec eux chez la Duchesse pour la consulter; elle lui dit après un moment de reflexion, *la mort vous attend ſûrement à Madrid, vous y perisez comme un miserable prisonier, vous la trouverez peut-être à Lisbonne, mais vous mourrez Roy et avec gloire. Entre ces deux dangers confiez vous à l'affection des Portuguais, à la justice de votre cause et aux ſecours de la providence.*

Ce conseil decida le Duc. Le Comte d'Olivarez lui avait fait donner par le Roy d'Espagne l'ordre reïteré et positif de ſe rendre ſans délai à Madrid, où il devait être arreté. Il n'y avait pas un moment à perdre, il falloit partir, ou éclater. Soit prudence, ſoit timidité, le Duc avait paru jusqu'alors irresolu, mais l'habile Pinto précipitait la catastrophe. C'est lui qui avait décidé la députation. Dès que la Duchesse eut parlé, ſon époux ne balança plus, ce fut lui même qui fixa le jour de l'execution au premier Décembre 1640, et qui fit changer le projêt d'acclamation à Evora en celui de l'attaque de Lisbonne, qui était plus hardi, mais plus ſûr.

Ce prince, devenu Roy ſous le nom de Jean IV, n'était pas ſans mérite, il n'eut pas les talents d'un guerrier, mais il était profond politique. Il n'éleva point aux grandes charges le fidele Pinto, qui lui avait mis la couronne ſur la tête, mais il le consultait en tout. La modestie de cet habile ſerviteur égalait la prudence de ſon maître. Il gagna la confiance de ſes ſujêts, quoique ſouvent ils murmurassent de ne pas le voir à la tête des armées.

Il parut jaloux de ſon fils D. Théodose, l'empecha de commander les armées, et le traita avec beaucoup de ſévérité. On croit que ce Prince, qui promettait beaucoup, mourut de chagrin. On prétend que la conduite du Roy avec ſon fils était dictée par la Politique, qu'il craignait, en le laissant avoir des ſuccès contre les Espagnols, de le leur rendre odieux, parcequ'il avait fait avec plusieurs grands d'Espagne mécontents le projêt de réunir ſur la tête du prince ſon fils les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, et de transferer la réſidence de ce vaste empire à Lisbonne, projêt qu'avait eû pareillement, dit on, le Roy d'Espagne Philippe II. S'il eût réussi, c'est alors que le Roy des Espagnes eût pû parvenir à la monarchie universelle.

Jean

Jean IV. n'avait aucune ambition personelle. Il disait que pourvû qu'un homme fut vêtu, il importait peu de quelle étoffe, et que tout aliment était indifférent, pourvû qu'il nourrit. Il porta ce caractère d'indifférence ſur le trône, il était paresseux, aimait le plaisir et la table, mais il écoutait avec indulgence les réproches, quelquefois piquants, de ſes ministres et de ſa femme, et ſuivait leurs conseils. Il s'appliquait la confiscation des biens des malheureux condamnés par l'inquisition, mais c'était pour tromper l'avarice des Inquisiteurs et les rendre aux familles de leurs vîctimes, ce qui lui attira la haine de ces affreux moines. La Reine ſurvecut à ſon épaux, elle continua à déployer ſon grand caractère dans une régence très glorieuse et très agitée, et finit par être persécutée par les favoris de ſon indigne fils, l'imbecille Alphonse VI, elle mourut de chagrin.)

Cette révolution fut exécutée avec encore plus de facilité et moins d'éfusion de ſang que la conquête par le Duc d'Albe. Tout le monde connoît ce point historique rendu ſi fort intéressant par le ſtile de l'Abbé de Vertot. La guerre qui ſuivît la révolution dura vingt-huit ans avec beaucoup de perte pour les Espagnols; mais comme les évenemens ont presque tous été pareils et tous indécisifs, je réduirai mes réflexions à trois passages qui donneront une connoissance ſuffisante des fautes militaires commises dans cette guerre, et des malheurs inévitables, qui ſuivent un faux ſyſtême.

Les premières années de la guerre ne produisirent point d'évenemens dignes d'être écrits, parce que la cour de Madrid embarrassée dans d'autres guerres plus importantes, principalement celles de France et de Catalogne, ſe négligea dans cette partie, et que les Portuguais, au lieu de mettre à profit cette négligence, s'abandonnèrent

à

à leur nonchalance et à leur paresse naturelles, ſans ſe mettre en état de ſoutenir le poids de la guerre qui les menaçoit.

En 1658, Don Louis de Haro, bon Ministre, mauvais Général, vint commander les troupes en Estremadure; il entra avec une puissante armée dans l'Alemtejo, et il entreprit le ſiège d'Elvas. Après bien du tems perdu devant cette place, l'armée portuguaise arriva au ſecours le 14 Janvier 1659, Don Louis, forcé et battu dans ſes lignes, s'enfuit à Badajoz (*), laissant ſur le champ de bataille ſix mille hommes tués et entre les mains des Portuguais mille prisonniers, dont quatre grands d'Espagne, l'artillerie, les bagages, la caisse militaire, l'étendard de Charles V, et la cassette du Général dans laquelle étoient renfermés des papiers importans.

En 1661, Don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV, vint commander à la place de Don Louis de Haro, employé plus utilement aux négociations de la paix des Pirenées; ce Prince, ſuivant le même chemin méthodique, abandonna le tronc pour s'attacher aux branches. Trouvant l'entreprise d'Elvas trop difficile, Don Juan employa deux ans à prendre et fortifier les places peu importantes d'Arronches, Olivença et Jurumenha, et s'étant avanturé dans l'Alemtejo, il s'empara d'Estremoz et de toute la province jusqu'à Alcaçar de Sal, mais après deux mois de campagne il fut contraint de ſe retirer, à cause des maladies et de la faim qui commençoient déjà à faire du dégat dans ſon armée et dans ſa retraite, il fut battu deux fois, une à Ameixial et l'autre à Estremoz, ou au moins à une demie lieue dans l'endroit nommé Montes Claros, et il finit ſa campagne par la diminution de ſa réputation et des deux tiers de ſon armée. La bataille d'Estre-

(*) Désormeaux, Histoire d'Espagne. J'ai puisé tous ces faits dans cet auteur impartial, et je n'ai rien changé à ſon stile, ne pouvant faire mieux que de le conserver.

d'Estremoz se donna le 8 Juin 1663. Les Portuguais étoient commandés par le Comte de Schomberg et secondés par les Anglois et les François qui y firent des prodiges de valeur: les Espagnols se battirent avec le courage des troupes de Charle-quint, mais ils ne purent résister à l'acharnement et au désespoir de leurs ennemis. Don Juan eut deux chevaux tués sous lui, et se conduisit avec beaucoup d'habileté et de constance, mais Schomberg le surpassoit encore, et il fut le sauveur du Portugal. La perte des Espagnols monta à douze mille hommes tués ou pris.

„On sçait combien peu nombreuses étaient les troupes étrangè„res auxiliaires. Don Juan d'Autriche avait une armée de plus de „trente mille hommes. Peut-on dire que ce sont les seules troupes „auxiliaires qui ont remporté la victoire? Je conviens que la dispo„sition de l'armée et la gloire de cette journée sont dûes au Comte de „Schomberg, comme général, mais on doit consentir aussi à répartir „celle qui ont acquises les troupes, aux Portuguais, comme aux étran„gers. Ce n'est pas trop exiger. On peut dire la même chose sur la „bataille de Villaviciosa que sur celle de Montes Claros.

„Le Comte de Schomberg lui même a rendu justice en France à „deux généraux Portuguais, Don Juan da Silva, général de cavalerie, „et le Comte da Ericeira, général de l'artillerie. Le Comte de Schom„berg aurait-il réussi s'il n'avait été bien secondé? le Marechal de „Saxe n'était point aimé des officiers généraux Français, on ne peut „cependant pas dire que toute sa gloire fût uniquement à lui tout „seul, et qu'il ne dut rien à la nation Française.

„Il n'y avait point d'accord tacite sur le choix du théâtre de la „guerre. Nous fumes attaqués particulièrement dans l'Alemtejo, „parceque les Espagnols croyaient sans doute que c'était le plus court

„chemin pour arriver à Lisbonne, et parceque c'est la province où „ils pouvaient ſe procurer plustôt des aprovisionements, mais on ne „ſe battit pas moins constament ſur le Minho, dans le Beïra et le „Tra-los-Montes."

La dernière entrée des Espagnols fut celle du Marquis de Caracene avec une puissante armée dans cette province; ce Général, quoiqu'avec de grands talens et beaucoup d'expérience, ſuivant le torrent, ou bien les ordres de ſa cour, fut chercher ſiſtématiquement ſon malheur dans les plaines de l'Alemtejo, où il perdit le 17 Juin 1664 la bataille de Villaviciosa: ce fut encore à l'habileté de Schomberg et à la valeur des François que les Portuguais durent cette victoire, qui mit le comble à la honte et à la désolation de l'Espagne, qui détermina la paix, et qui ôta aux Espagnols l'envie de rétourner ſe heurter contre cet écueil. Dix mille Espagnols tués ſur le champ de bataille, quatre mille prisonniers, l'artillerie, les bagages et les drapeaux, furent les marques du triomphe complet des Portuguais. La ſensibilité de Philippe IV. ſurpassa après cette bataille celle qu'il avoit essuyée dans le cours d'un long règne fort malheureux; il ne pouvoit pas ſe consoler d'avoir été vaincu par une poignée de rebelles; c'est ainsi qu'il désignoit les Portuguais. Charles II, ſon ſuccesseur, fit la paix par impossibilité de continuer la guerre.

Cette guerre, quand elle auroit duré encore un ſiècle, ne pouvoit jamais avoir une autre fin, tant qu'on ne changeoit pas les moyens de la faire; la preuve est qu'on ne peut en attribuer le mauvais ſuccés, ni au défaut de chefs, car Don Juan d'Autriche, le Marquis de Caracene, le Comte de St. Germain, le Duc d'Ossone, s'étoient distingués dans des guerres plus considérables; ni à la foiblesse de l'armée, car en aucun tems les Espagnols n'ont été plus belliqueux que

de-

depuis le ſiècle de Charlequint jusqu'à la fin du règne de Philippe IV, ni à l'habileté des Portuguais, car excepté le Comte de Schomberg qu'ils haïssoient comme étranger, l'incapacité, la présomption et la discorde commandoient l'armée portuguaise.

L'unique fondement de tous ces malheurs étoit l'incertitude, l'imprudence et le peu de ſolidité du ſystême de cette guerre; en lisant cette histoire, il ſemble qu'il restoit encore un peu de l'ancien esprit de chevalerie errante; les Princes consentoient tacitement à ce que telle province ſeroit le théâtre de la guerre, où concourroient les armées comme dans un tournois pour décider en champ clos des affaires très étrangères au tournois où ſe donnoient les coups: chaque Général s'éloignoit de ſon but, s'embarrassoit dans des entreprises inutiles ou périlleuses, et ſe conduisoit contre tous les principes de l'art et de la réflexion.

„Le Portugal ne retirait rien de ſes colonies, ne recevait de ſub-
„sides d'aucune puissance, et il a ſoutenu la guerre pendant vingt-
„huit ans, les vingt-premières ſans aucun ſecours étranger, et les
„dernières ſimplement avec cinq à ſix mille hommes auxiliaires. Au-
„rait-il pû ſe ſoutenir ainsi, ſi ſes défenseurs *s'étaient abandonnés à*
„*leur nonchalance et à leur pareſte naturelle?* j'avoue que dans le com-
„mencement l'Espagne attaqua faiblement le Portugal, parcequ'elle
„était embarrassée dans d'autres guerres, qu'elle considera mal à pro-
„pos comme plus importantes, mais ce ne fut que pendant les pre-
„mières années. Bientôt le Portugal fut attaqué dans toutes ſes Pro-
„vinces, quelquefois avec des forces considérables, d'autres fois avec
„des détachements qui faisaient des incursions.

„Nous n'avons qu'à nous rapeller l'épuisement du Portugal anté-
„rieurement à 1640 pour nous étonner qu'il ait pû ſe ſoutenir ſeul

„pendant les vingt années ſuivantes, et ſe déffendre contre les ar-
„mées considérables que l'Espagne envoya contre lui. Calculons
„les ſecours que la France et l'Angleterre lui envoyerent, et nous ver-
„rons que le poids de la guerre rétombait ſur les Portuguais, et que
„c'est à eux qu'on peut en attribuer la gloire."

Ce vice a été reconnu dans notre ſiècle, mais pour cela on n'a pas travaillé à trouver le remède, puisque malgré une quantité d'occasions favorables, on n'a jamais débattu les moyens de cette guerre que quand on a été ſur le point de la recommencer. On n'a point levé de cartes, on n'a point reconnu les chemins, les montagnes, les rivières; on n'a point accepté, on n'a peut-être même jamais proposé en tems de paix des projets militaires; on n'a pris aucun arrangement ſur les ſubsistances, les bagages, les ponts, le genre des armes, la façon de les employer: on n'a admis aucun nouveau ſyſtème à la place de l'ancien que la cour d'Espagne a rejetté avec une juste méfiance.

La guerre de la ſuccession d'Espagne ne donne point matière à mes réflexions, parce que, excepté quelques courses heureusement exécutées par le Marquis de Bey, elle a été purement défensive du côté de l'Espagne.

Dans cette dernière guerre on a proposé un plan tout différent du passé, lequel a mal réussi. La playe des Espagnols est récente, elle inspire les plus profondes réflexions; l'expérience doit être le fruit des disgraces.

Nous vivons dans un ſiècle éclairé et expérimenté. La guerre est la ſcience des Souverains. Les ſyſtèmes ſont calculés, les projets ſont vérifiés. Le grand FÉDERIC donne des leçons aux ſiècles

à

à venir; ſelon ſon ſyſtême, les rivières ſont les chemins naturels pour entrer dans un royaume, ſoit pour l'attaquer, ſoit pour le défendre; leur cours indique les projets tant militaires que de ſubsistance: tel est ſon principe fondamental prouvé par ſa conduite dans les guerres qu'il a terminées glorieusement. Il ne peut ſortir que des conſéquences avantageuses de cette hypothèse ferme et immuable.

LIVRE QUATRIÈME.

Caractère national et Gouvernement.

CHAPITRE PREMIER.

Mœurs des Portuguais, les fidalgos, les femmes, ſpectacles, danſes, combats de taureaux.

Le caractère de la nation Portuguaise est à peu près le même que celui des Espagnols, le même fonds de paresse et de ſuperstition, le même genre de courage, la même fierté, mais plus de politesse et de fausseté, ce qu'ils doivent à la rigueur du gouvernement présent; le même zele national, et par dessus, l'esprit d'indépendance le plus décidé, qui produit la haine la plus forte contre les Espagnols qui les ont tirannisés, et contre les Anglois qui les maîtrisent.

Les mœurs des provinces du nord du Portugal ressemblent positivement à celle des Ecossois. Ce ſont de beaux hommes, francs, ſincères, braves, remplis de préjugés, de haine nationale et d'amour patriotique; ils exercent l'hospitalité: et dans les provinces d'Entreminho y Douro et Tra-los-Montes, il n'y a pas d'auberges. Il y a quelques auberges dans l'Entreminho et Douro, et dans l'Estradoure, elles ſont même passables. Dans le midi au contraire, et ſur-tout à Lisbonne, les habitans ſont voleurs, avares, traitres, brutaux, fiers, de mauvaise humeur, et aussi vilains de corps que d'esprit; on rencontre cependant quelques exceptions à cette généralité et ſur-tout parmi la noblesse, qui est d'un plus beau ſang que la noblesse Espagnole,

nole, plus affable et plus communicative, ce qu'ils doivent à la grande fréquentation des étrangers.

Les Portuguais ſont ennemis nés des Anglois et des Espagnols. La nation avec laquelle ils ſimpathisent le mieux est la Françoise, pour laquelle ils ont une crainte et un réspect ſingulier; ils ſont dans le préjugé qu'aucune place ne peut résister à l'attaque des François: cette opinion est avantageuse, ainsi que cette ſimpathie, qui provient d'une ressemblance assez grande dans la gayeté, la vivacité, l'inconstance et la tournure d'esprit de ces deux peuples, ce qui forme entr'eux un rapport que d'habiles politiques pourroient ſaisir et manier utilement. En politique, on ne travaille pas toujours assez d'après la connoissance du caractère des peuples, on ne regarde que les Rois et leurs intérêts, et ſouvent on manque les négociations les plus essentielles pour n'avoir pas ſu rapprocher les oppositions qui ſe trouvent entre ces grands intérêts et les caractères des nations avec lesquelles on traite.

Les fidalgos (ou grands de Portugal) ne ſont pas aussi ignorans que les grands d'Espagne, mais ils ſont presqu'aussi peu communicatifs, aussi fiers et plus jaloux de leurs femmes; très peu ſervent, parce que très peu en ont la permission: ils ont porté l'audace, la tirannie et l'indépendance jusqu'au dernier périodc, depuis l'époque de l'acclamation en 1640 jusqu'à celle de l'assassinat du Roi en 1756. Le Comte d'Oyeras a profité de cette circonstance pour les réduire, et les mettre plus bas qu'ils ne s'étoient jamais élevés; il a fait renaître l'autorité du Roy et des loix dans des flots de ſang: la plûpart des principaux ont péri en prison; ceux qu'on voit à la cour ſont vils, pauvres et rampans: il ne laiſſe ſervir que ceux qui lui ſont particulièrement attachés, ou ceux qui n'ont aucune qualité qui puiſſe un

jour

jour lui faire ombrage ou lui nuire. Le reste de la noblesse vit ſans crédit, ignorée, endettée et ſans honneurs. Ce n'est plus ainsi depuis la disgrace du Marquis de Pombal.

Les femmes Portuguaises ſont celles de l'Europe qui ont la plus belle carnation, les plus belles dents et les plus beaux cheveux; leur habillement, quoiqu'avec quelque ressemblance avec celui des femmes Turques, n'est pas avantageux; elles ſe rendent la gorge trop abondante, trop en avant et trop ſerrée: leurs ſouliers ſont fort hauts et fort larges, et presque toutes ont le pied fort gros et marchent mal; aussi marchent-elles peu. Elles ſont toujours assises ſur leurs talons, et jamais elles ne ſe promènent: elles ſont d'ailleurs galantes, ſpirituelles et instruites, mais elles vivent dans une ſolitude austère. Les intrigues ſont difficiles et dangereuses en Portugal: on ne voit les femmes qu'aux ſpectacles et dans les églises. Elles ont de fort beaux cheveux, et elles ſont fort propres et fort coquettes. Les loges des théâtres ſont très parées par la présence de ces belles femmes, mais le peu de liberté dont elles jouissent les met, pour les hommes et ſur-tout pour les étrangers, au rang des beaux portraits qui ornent les apartemens. Les femmes du peuple ſont tenues avec presqu'autant de contrainte: on en voit aussi de fort belles, et quelque pauvres qu'elles ſoient, elles ont un art et un ſoin ſingulier pour arranger leurs cheveux et parer leurs têtes quelles ont toujours découvertes, même dans les rues.

Le ſpectacle Portuguais est encore plus mauvais et de plus mauvais genre que l'Espagnol; ils n'ont travaillé que dans le burlesque, à peu près comme les pantalonades Italiennes, mais avec moins de ſel et beaucoup de bas-comique: ils n'ont ni cette multiplicité, ni ce beau fonds de pièces, telles que celles de Lope de Vega, Calderon, Moreto

Moreto etc.; aucun bon écrivain n'a travaillé pour le théâtre, excepté Camoëns qui a donné une assez bonne traduction d'Amphitrion qu'on ne joue jamais, et un nommé Ferreira qui a fait une très bonne tragédie d'Inès de Castro dans le goût grec. On traduit à présent du théâtre François et de l'Italien, mais le goût du pays et la dureté de la langue gâtent extrêmement ces ouvrages.

J'ai eû des contestations avec plus d'un Portuguais sur la *dureté* que j'attribue à cette langue. Leurs organes accoutumés au son de cet Idiome ne leur permettent pas de croire qu'elle soit quelquefois gutturale, et très souvent nazale. Je vais tacher de d'éveloper mon opinion, et pour la faire passer, je leur abandonne les *an, en, in, on* de la langue française; qui lui donnent ces terminaisons nazales, aûx qu'elles les étrangers ne peuvent s'accoutumer dans la déclamation, et qui sont si barbares en musique.

Le Portuguais n'est qu'une dialecte de la langue Espagnole, dont elle défigure la sonore majesté par la prodigieuse quantité d'ellipses et d'abréviations, qui ne mariant pas assez les consonnes avec les voyelles, placent trop souvent à la suite l'une de l'autre les voyelles *a* et *o*, *e* et *u*, prononcé *ou*, qui trop raprochées imitent le miaulement du chat, et qui suivies d'un *n* ou d'un *m* forment une diphtongue nazale. Les *h* après les *l* mouillent cette lettre d'une manière trop trainante. l'*x* Espagnol est trop guttural, l'*x* Portuguais, quoique plus doux, produit un son brouillé et désagréable. En entendant parler le Portuguais, si on sçait l'Espagnol, on croit écouter un enfant bégayant sa langue maternelle, et la rendant inintelligible. C'est donc comparativement à l'Espagnol, la plus sonore et la plus majestueuse sans contredit des langues modernes, sans en excepter le

Hongrois, dont le ſon a de grandes beautés, que je trouve l'Idiome Portuguais dur et imparfait, et c'est la ſensation qu'il fait en général ſur les étrangers.

Les acteurs ſont mauvais, mais bien habillés; les danses et la musique ſont excellentes, et forment de bons intermèdes qui répandent un peu d'agrément dans les deux théâtres de la ville de Lisbonne, où on donne de fort bons opéras Italiens, outre celui du Roy qui est le mieux composé de l'Europe.

Les Portuguais ſont d'ailleurs peu communicatifs, et il y a entr'eux fort peu de ſociété, ſur-tout à Lisbonne. Le gouvernement, devenu ſoupçonneux depuis l'affreux complot contre le Roy, a défendu toute assemblée, ce qui s'accorde à merveille avec l'extrême jalousie de la nation; ainsi la ville de Lisbonne est ſans divertissemens: il y a quelques bals qui ſont plus pour l'amusement des étrangers que des nationaux.

La danse nationale ſe nomme la Foffa; elle ſe danse deux à deux comme la danse Espagnole nommée le Fandango, au ſon d'une mauvaise guitarre; les mouvemens en ſont extrêmement indécens, imitant parfaitement le moment de la jouissance; le danseur accompagne ordinairement ſa gesticulation d'obscénités et de mots lubriques qui divertissent la compagnie.

Il y a en Portugal ainsi qu'en Espagne des combats de taureaux, où malgré la précaution qu'on prend toujours d'envelopper les cornes de ces animaux, il arrive quelquefois des accidents par la prodigieuse mal-adresse des combattans; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'est qu'il est permis aux plus grands Seigneurs d'être acteurs de ces courses en masque, et à chaque combat quelqu'un d'entr'eux use de cette permission. Ils ſont à cheval avec de petites lances qu'on nomme

nomme en Espagne Rejones; le cavalier, s'il perd l'étrier, ou ſi ſon chapeau tombe, ou s'il essuye une *décompostura* ou dérangement, est obligé de mettre pied à terre pour vanger cet affront, et de combattre le taurcau ſeul, non pas comme les Espagnols derrière un manteau, mais en face à coups de ſabre, ce qui est un ſpectacle éffrayant et d'une noble barbarie: à la vérité, les taureaux du Portugal ne ressemblent nullement à ceux d'Espagne, ni pour la force, ni pour la taille, ni pour la férocité, et ils ont une boule à chaque corne. Ainsi les Portuguais ont le même ſpectacle ſanguinaire, mais avec moins de crainte et de férocité que les Espagnols.

„Je ne crois pas que nous ſoyons aussi paresseux, ni aussi ſu-
„perstitieux que les Espagnols. J'offre deux arguments, vous dé-
„ciderez. Si vous éxceptez la Catalogne et la Navarre, vous trouve-
„rez, je crois, proportion gardée, plus d'industrie en Portugal qu'en
„Espagne.

„Du tems de Mr. de Pombal nous eûmes un interdit pendant
„plusieurs années de la Cour de Rome, on ne remua point; on dimi-
„nua les jours de fêtes, les processions, les couvents, personne ne
„s'en plaignit. Je ſouhaiterais pouvoir vous montrer quelques unes
„des thêses qu'on ſoutint en Portugal. Il me ſemble que tout cela n'a
„jamais été fait, et ſe ferait difficilement en Espagne."

(La Révolution Française va augmenter rapidement la liberté des opinions, et diminuer la puissance temporelle des prêtres, qu'il ne faut pas confondre avec les principes de la Réligion, dont elle est l'abus. C'est ainsi qu'on tire des remedes ſalutaires des plantes les plus venimeuses. Il ſemble que tous les ſouverains, à l'exemple de l'Empereur Joseph, commencent déjà à vouloir faire ſervir à l'utilité publique les richesses enfouies, ou mal employées, chez les Pré-

lats, ou dans les Couvents. Déjà le Roy d'Espagne parait vouloir tenter la réforme du Clergé, chez lequel on ne peut faire renaitre ſes antiques vertus, qu'en lui rendant ſa réſpectable pauvreté. Le Portugal ſuivra bientôt cet exemple. S'il abolit l'Inquisition, qui n'est plus qu'absurde, l'independance et le despotisme du Clergé, en ſoumettant les Prêtres aux loix civiles, et les rendant citoyens, toutes les parties de ſon administration languissante reprendront l'état de vigueur, qui ſeul manque pour faire de ce Royaume un état riche, indépendant et heureux.)

„Il y a des auberges partout, elles ſont malpropres, les lits ſont „mauvais, mais on trouve toujours des œufs, des poulets, du ris, „de la viande, du poisson et des fruits.

„Les Portuguais, il est vrai, ſympathisent mieux avec les Fran„çais, car, comme ces derniers, ils aiment à rire. La gravité et l'air „ſombre que l'auteur a remarqué provenait de l'espionage et de la ty„rannie du marquis de Pombal.

„Le préjugé de croire que les Français ont eû la meilleure école „de Genie de l'Europe, est une opinion fondée que les Portuguais „partagent avec toutes les nations.

„L'auteur a donné lui même la preuve que la noblesse ſert puis„qu'il dit qu'elle parait en uniforme à la cour.

„On s'habille d'ailleurs à Lisbonne comme partout ailleurs. Il „n'y a que le peuple qui conserve encore, les hommes le manteau, les „femmes la *Capa* et dans quelques provinces la *mantilla*.

„Les femmes ont le pied très petit, et nous trouvons qu'elles „marchent avec beaucoup de grace. Elles ont tout, hormis l'instruc„tion et la connaissance du monde.

„Les

„Les Portuguais n'ont point un théâtre national, dont on puisse „s'honorer aux yeux des autres nations, les acteurs y ſont mépriſés, „quoiqu'on ne leur refuse ni les ſacrements, ni la ſépulture, parce- „qu'ils ſont ignorants et d'une basse extraction. Ils ne ſçavent point „déclamer, leur ton est chantant, et pourtant monotone. l'Opera „Italien n'a été nulle part joué et chanté aussi bien. Les décorations „ſont ſuperbes, et les musiciens les meilleurs de l'Italie. Au théâtre „du Roy c'étaient des *Castrati*, au théâtre national des hommes et „des femmes, mais maintenant aussi des *Castrati*. En général, on „cultive beaucoup et avec grand ſuccès la musique en Portugal. On „a d'excellents compositeurs, une bonne méthode et de très belles „voix. Les *Modinhas* charment non ſeulement les nationaux, mais „aussi les étrangers.

„Il y a beaucoup de ſociété et très franche parmi les habitans. „Les étrangers ſont encore peu réçus dans l'intérieur. Les mœurs, „ſont beaucoup plus décentes que je ne les ai vû nulle part. Il y a des „intrigues galantes comme dans tout pays, mais l'ombre du mystère „doit les couvrir, ſans quoi la femme est déshonorée. Il y a beau- „coup de décence dans la conversation, tout propos leste ferait qu'on „n'y ſerait plus admis.

„Ce n'est que le peuple qui danse la *Foſa*, ou la *Chula*. Elle n'est „pas accompagnée de chansons obscènes, car nous n'en avons pas „une. Les mouvements ſont lubriques, mais ils n'imitent pas *par- „faitement* le mouvement de la jouissance. Elle est cependant indé- „cente, aussi aucune femme honnête ne ſe permèt de la voir danser.

„Nos combats de taureaux ſont plus adroits que ceux des Espag- „nols. On exige que le cavalier manie ſon cheval parfaitement, qu'il „ſache combattre le taureau avec art, particulièrement à cheval. La

„noblesse n'y joue point un rôle en masque. Dans ce qu'on apelle „*touros reales* elle combat seule, et ce combat est ordonné par le Roy. „A *Piedade* autrefois D. Jozé Marialva donnait une fête de taureaux, „où il combattait toute la journée avec quelques uns de ses amis, il „était le *Mordomo mor da fiesta*, personne n'était en masque."

CHAPITRE II.

Habillemens, maisons, police de Lisbonne, son climat, tremblement de terre, quintas.

Ayant dépeint l'ajustement des femmes, il ne reste plus à parler que de l'habillement des hommes qui est l'habit européen, mais taillé et porté de mauvaise grace, accompagné d'une cape à l'Espagnole et d'une longue épée; ces habits sont fort mal faits, fort mal propres, et sentent le judaïsme, ce qui ne relève pas la mauvaise mine Portuguaise; les personnes de la cour portent presque tous des uniformes.

Les maisons sont aussi fort mal-propres, mal bâties et incommodes; les cousins, les punaises et les insectes de toute espèce, nés dans la fange de Lisbonne et des autres villes, en rendent le séjour insupportable, et la légéreté des toits et des murailles ne met point les habitans à l'abri de la rigueur de l'hiver et des vents du nord. Depuis le tremblement de terre, on n'ose construire des bâtimens solides; le Roy lui-même est logé dans une barraque; cette barraque a été brulée. On a pris le parti de faire construire ces barraques en Hollande, d'où les vaisseaux les apportent toutes faites, on n'a que la peine de les assembler et les consolider avec un simple enduit de plâtre; ces maisons peuvent se bâtir en vingt-quatre heures, et se transplanter en aussi peu de tems.

Les

Les rues de toutes les villes ſont remplies d'immondices, ſans aucunes lumières que celles de quelques Madones; peu ſûres la nuit, et infeſtées par tous les chiens qui couchent dehors et qui passent les nuits à aboyer; il est même étonnant qu'il n'arrive pas plus d'accident par ces animaux affamés, dont un ſeul qui auroit la rage ſuffiroit pour répandre en deux ou trois heures de tems ce fléau dans tous les quartiers de la ville; on compte à Lisbonne ſeul plus de quatre-vingt mille chiens dans les rues. Vers les huit heures du ſoir en hiver, tous les bourgeois et le peuple ſe tiennent ſur le ſeuil de leurs portes à réciter le rosaire en espèce de plein-chant; ce vacarme dure une heure, passé lequel tems les rues ſont inondées de voleurs, de pots de chambre, de chiens et de gens de justice. Les sbirres qui ſont en assez grand nombre marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de leurs longues épées qu'ils présentent nues devant les passants qu'ils entourent, en les interrogeant de façon à les éffrayer: cette troupe de police est peu redoutée des malfaiteurs et peu estimée du Ministre, qui fait faire dans Lisbonne des patrouilles dans tous les quartiers par la garnison, qui est toujours de quatre ou cinq mille hommes: une partie des désordres est causée par la quantité de Négres et de Métis qui passent dans Lisbonne le nombre de cent cinquante mille; par la misère du peuple, et par la facilité de ſe cacher dans les ruines encore ſubsistantes et impénétrables de cette malheureuse ville. Lisbonne, dont j'ai fait ailleurs la description, est un amas éffrayant de palais renversés, d'églises brulées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait ſauter en l'air; dans beaucoup d'endroits on marche au travers de l'emplacement des maisons dans des rues pratiquées ſur ces décombres, que l'on a rélevé des deux côtés pour former des passages: on voit çà et là s'élever quelques maisons isolées,

et

et des ruines aussi bizarres et aussi horriblement belles que les restes des édifices des Romains et des Grecs.

Le climat y est tempéré et rafraichi dans la saison des plus grandes chaleurs par un vent de mer qui purifie l'air et le rend assez sain. Il y pleut par déluges cinq mois de l'année, alors les rues basses sont impraticables par les torrents qui descendent des parties hautes de la ville, et qui noyeroient quiconque voudroit s'y hazarder. Dans le cours des sept mois de sécheresse, il s'éléve des ouragans fréquents qui causent une poussière si épaisse qu'elle obscurcit le ciel. Tout ce tableau de Lisbonne qui était exact en 1766 est changé. La ville est rebâtie et très propre. Voyez le voyage de Murphy en 1789. Quant au climat de cette capitale les tables météorologiques que je n'ai pas pû me procurer alors contrédisent ce que j'y ai éprouvé et ce qu'on m'a dit de l'intemperie de l'air.

Les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'il ne se passe pas d'année que l'on n'en éprouve deux ou trois légers, et les vapeurs bitumineuses qui s'élèvent souvent sur le Tage indiquent que le dessous de ce fleuve et l'intérieur des montagnes de Lisbonne et des environs, sont remplis de bitume et de mâtières ignées toujours en agitation, dont l'activité continuelle occasionne de grandes explosions et de violentes secousses périodiques, puisque le tremblement de terre de 1755 avoit été précédé, un siècle et demi auparavant, par un autre tout à fait pareil pour sa violence et ses déplorables effets, et ce premier par plusieurs autres successifs depuis mille ans dans la même proportion séculaire.

Il n'y a point de promenades publiques, ni dans cette ville, ni dans ses environs, mais ils sont ornés de quintas ou maisons de campagne assez agréables, dont quelques unes sont passablement entretenues;

tenues; la plus belle et la plus curieuse pour les eaux et pour les plantes rares est celle de Mr. de Vismes négociant Anglois, homme aimable, instruit et passionné pour la botanique et l'histoire naturelle, autant que ſoigneux pour la récherche et la culture des plantes les plus ſingulières de toutes les parties du monde: la beauté de ſa quinta, ſon goût et ſa politesse lui attirent beaucoup de visites des étrangers, qui en ſortent aussi ſatisfaits de ſes mœurs et de ſon esprit, qu'étonnés du choix et de la variété des plantes qu'il a rassemblées. C'est dans ces quintas que ſe réunit la bonne compagnie, c'est-à-dire les négocians étrangers, qui ſeuls ſont en état de ſoutenir ces dépenses et d'en goûter les plaisirs.

„Lisbonne est presqu'entièrement reconstruite, les maisons ſont „de pierres de taille, très ſolides et très bien réparées, et en général „bien bâties. Les nouvelles rûes ſont très belles avec des trotoirs „larges et commodes, elles ne ſont pas bien pavées, mais elles ſont „éclairées. Il n'y a pas un grand nombre de palais, mais quelques „uns ſont beaux. La Cour n'est pas bien logée encore, elle occupe „une des façades de la *Praça do commercio*, qu'il est domage qu'on „n'achève pas, car ce ſerait une des plus belles places de l'Europe. La „ſtatue du feu Roy y est placée.

„La Police est très mal faite, les rues ſont mal propres: on paye „une ſomme très forte prélevée ſur la capitale pour cet entretien; „mais l'administration est mauvaise, et cette ſomme est employée „ailleurs qu'à ſa déstination.

„Les Tables Météorologiques portent, année commune, deux „cent jours de beau tems, environ quatre-vingt de pluye, et le reste „nébuleux.

„On ſent des ſécousses tous les ans, mais dans toute l'histoire de „Portugal on ne connait pas un tremblement de terre comme celui „de 1755. Les naturalistes peuvent reconnaître que dans l'emplace„ment de la capitale il y a toutes les marques d'un terrein qui dans „l'ancienneté des tems fut très volcanique, mais il ne trouvera plus „que des traces, et non l'activité continuelle des matières ignées. La „preuve du peu de crainte que l'on conserve est la manière, dont on „a reconstruit la ville, les maisons ont quatre étages outre les gré„niers."

(Puisqu'on ressent des ſécousses tous les ans, il existe un foyer constant et toujours en activité. La ſécurité des Portuguais, prouvée par la ſolidité avec laquelle ils rebâtissent, ressemble à celle des Napolitains, qui, ſous la protection de leur ſaint Janvier, tremblent à chaque explosion du Vésuve, et ſe rassurent dès que la lave est écoulée, malgré le funeste exemple d'Herculanum et de Pompeïa.

L'homme est un animal d'habitude, à la fois téméraire et timide. La nature vivante est l'empire de la mort. Le globe habité est un vaste cimétierre. La couche de terre que nous foulons est formée bien profondément des débris de nos ancêtres. Un peu plus, un peu moins, de danger est une bien légère considération qui ne peut pas balancer la force de l'habitude, et l'attachement, non raisonnée, mais purement phisique, que nous ressentons pour le coin de terre qui nous a vû naitre. Attachés à la glèbe qui nous a produits, il est assez indifférent qui nous y rentions par la dissolution ſuccessive de nos organes, ou par un anéantissement imprévû, pourvû que pendant l'époque de notre existence nous jouïssions de la ſociété, du climat et des habitudes aux quels le hazard de notre naissance nous a

atta-

attachés. l'Islandais, le Lapon, l'habitant de la terre de feu ſont la preuve de l'empire de l'habitude.)

„Il y a une promenade publique et différentes jolies campagnes „dans les environs de Lisbonne. Celle de Mr. de Vismes était ré„marquable par la collection de plantes et arbres exotiques, qu'il y „avait rassemblé de tous les climats, et qui ſous l'heureux ciel de Lis„bonne venaient en plein air. Il était ſimplement curieux ſans au„cune connaissance Botanique.

„La bonne compagnie n'est point celle des négociants étrangers. „Plusieurs voyageurs conviendront que leur ignorance n'est égalée „que par leur ſuffisance."

CHAPITRE III.

Justice, Prisons, Tribunaux, Cités, Ordres, Archevêchés, Evêchés, Patriarchat, Réligion, Inquisition, Expulsion des Jésuites, Thése du P. Fereira. Schisme du Portugal.

La police de Lisbonne et de tout le Portugal, aussi mal exercée que les désagréments de la vie qu'on y essuye le prouvent, est entre les mains des Juges nommés Juez de fora, lesquels ſont ſubordonnés à des Corregidors et Oydors; tout le Portugal est divisé en Corregidories et Oydories: rien n'est plus insolent et plus avide que cette grande quantité de différens Juges. La justice est administrée avec les mêmes extorsions, le même fatras de loix, et la même quantité de plaidoiries et de chicanes qu'en Espagne, c'est à dire, plus mal encore que dans le reste de l'Europe.

Les prisons ſont le ſéjour de la barbarie et du désespoir; on en ſort ruiné ſi l'on est innocent; ruiné et absous ſi l'on est coupable:

l'impunité du crime enhardit. J'ai vû à Lisbonne un domestique assassiner ſon camarade en plein midi au milieu de la rue, ſe retirer froidement avec ſon couteau à la main, être conduit en prison en riant, et en ſortir quelques mois après pour faire le métier de bourreau. Le Limœro est la prison publique de Lisbonne, remplie ordinairement de quatre ou cinq mille malheureux. Les criminels d'Etat, les Nobles, les Officiers, depuis même le grade de Lieutenans-Généraux, que l'on veut punir pour des fautes ou graves, ou légéres indifféremment, les débiteurs, les étrangers y ſont mêlés avec les plus grands malfaiteurs ſans distinction de rang, ni de traitemens, que ſelon ce qu'ils peuvent payer au géolier, et plus ils ſont riches, plus on les maltraite pour en tirer d'avantage; il est ruineux pour les gens riches d'être mis en prison. Les pauvres y ſont à la merci de la charité publique, car le Roy ne paye rien pour les prisonniers; c'est pour cela que l'on emprisonne tant de monde et avec tant de légéreté. Il y a d'autres prisons ſecrettes d'Etat bien plus éfroyables, ſéjour des tourmens et du déſespoir; ce ſont des ſouterrains au niveau ou au deſſous même de la rivière, dans les tours de St. Vincent, de St. Julien et de Bougio, dans lesquelles languiſſent, ſans espérance de revoir jamais le jour, beaucoup de Fidalgos, chefs des premières familles, victimes lentes et irrévocables de la politique, de la justice, de la force ou du despotisme. La disparition et les enlévemens perpétuels de personnages connus impriment un éfroi et une conſternation dans Lisbonne et le Portugal, dont je ne vois pas de plus fidèle peinture que celle que Narbal fait à Télémaque de l'état de Tyr ſous le gouvernement du tiran Pigmalion.

Le chef de la juſtice et de la police est l'Archevêque d'Evora Saldanha, grand ami du Comte d'Oyeras, du même caractère que ce Miniſtre,

nistre, et le plus riche ecclésiastique de tout le royaume; il a beaucoup de pouvoir et beaucoup de faste.

Le premier tribunal est celui de justice, nommé le Desembargo do Paço ou le Parlement, divisé en deux; celui de Lisbonne a seul le droit de juger en dernier ressort, et celui d'Oporto, qui en relève, est sujet à revision: ce Parlement a été fondé au commencement du quinzième siècle par Jean I; le nombre des Conseillers nommés Desembargadors n'est pas fixe. Celui de Lisbonne a la jurisdiction des Algarves, de l'Alemtejo, de l'Estremadure, et du district de Castel-Branco et Riba de Coa: celui d'Oporto a le Tra-los-Montes, l'Entre-minho y Douro et le Beïra: chaque Parlement est divisé en deux chambres, celle de supplication qui est de trente-neuf Ministres, et celle de justice civile qui est de vingt-quatre; le reste des Conseillers sont nommés extravagantes, ce qui répond à honoraires.

Le Conseil d'Etat, fondé en 1557 par la Reine Catherine Régente du royaume pendant la minorité de Don Sebastien, est composé de quatre Conseillers ecclésiastiques, cinq séculiers et un Secrétaire d'Etat, qui ordinairement est le Ministre du Roy; son département est pour les Archevêchés, les Evêchés, les Capitainies générales, Gouvernemens, Vice-royautés, Ambassades, alliances et mariages.

Le Conseil de Guerre est composé de quatre Conseillers et un Secrétaire, qui est ordinairement Ministre de la guerre, c'est à présent Don Luis d'Acunha; dans les cas pressans il se réunit au Conseil d'Etat.

Le Conseil des finances est divisé en quinze tribunaux particuliers, comme ceux des comptes, de la douane, des Indes, des mines, des magasins, de Madere, maisons des monnoyes, flottes etc.

Ce Conſeil eſt régi en trois inſpections ou répartitions, celle du royaume, celle d'Afrique, et celle des Indes et des flottes.

La ſecrétairerie d'Etat a été rectifiée par Jean IV; elle ſe diviſe en deux parties que le Comte d'Oyeras a réunies ſur ſa tête: la ſecrétairerie des ſignatures, dont l'office eſt de faire ſigner au Roy tous les papiers ou ordonnances qu'il donne ſur toutes les parties du gouvernement, excepté ceux qui regardent la ſeconde ſecrétairerie, qui eſt celle des graces et des récompenſes, qui ne paſſent que par les mains de ce ſecrétaire: le titre de *Secretario das merces y graças* eſt le ſeul que ſe ſoit donné le Comte d'Oyeras, qui a laiſſé prendre aux autres les titres et les miniſtères, en ſe réſervant la puiſſance et les richeſſes.

Outre ces tribunaux, on aſſemble dans les cas preſſans les Cortes ou les Etats du royaume pour faire des changemens dans les loix ou dans la conſtitution politique, ou pour faire recevoir des nouveautés dans les finances ou dans le gouvernement: mais les Rois n'aiment point ce tribunal inſpecteur et puiſſant qui demande des comptes, et ces aſſemblées de la nation ſont extrêmement rares et toujours barrées par les Monarques et leurs Miniſtres qui ne peuvent jamais qu'y perdre, et qui regardent le conſentement de la nation comme une inutilité, et ſon oppoſition comme une déſobéiſſance.

„Nous avons un code de loix aſſez beau et même très ſage du „tems du Roy D. Emmanuel. Jean V. le rédigea de nouveau, il n'au„rait fallu réformer qu'une partie du civil, changer toute la partie „criminelle, et le faire executer. Mr. de-Pombal le noya dans un „fatras de loix, bonnes, mauvaiſes, oppreſſives et confuſes. Le ca„hos eſt à ſon comble. La chicane ſiège ſur le barreau et ſur la chaire „de juſtice. La magiſtrature eſt immenſe, et ronge l'état. On doit „la multiplicité des *Juez de Fora*, qui remplacent les bien plus uti„les,

„les, *Juizes pela ordenaçao* à Mr. de Pombal, élevé dans la robe. „On doit leur tyrannie à la loi qui déclare rebelles de crimine] de leze-„majeſté celui qui réſiſte au plus vil sbirre, dont l'armée immenſe „cauſe autant de calamités qu'une nuée de ſautérelles. C'eſt lui qui „nous a donné les lettres de cachet ſous le nom *d'aviſos*, et qui a con-„ſervé la queſtion.

„En Portugal le bourreau eſt toujours un criminel condamné à „mort, auquel on donne le choix, et on a même de la peine à en „trouver à ce prix. Jamais un Portuguais lui donnât-on le Bréſil, „ne ferait ce métier, s'il n'était précédément deshonoré.

„Il y a un Lieutenant général de police pour tout le royaume, „charge ſéparée de celle de *Regidor*, chef ſuprême de la juſtice.

„Le *Deſembargo do Paço* n'eſt point un tribunal de juſtice, on „n'y juge point des cauſes civiles ou criminelles; mais on y propoſe „les ſujêts au Roy pour les principales charges de la magiſtrature, on „ſubit un examen devant lui pour les charges de *Deſembargadores*; „on y juge la valeur des ſervices des ſujêts pour les graces; on y dé-„termine ſi dans un procès il y a matière et cauſe à réviſion. Il con-„certe avec le Roy les ceremonies du jeudy ſaint, et propoſe les cri-„minels auxquels on peut faire grace. Les membres de ce tribunal „ſont les Conſeillers nés et les magiſtrats de la couronne. Au com-„mencement ils n'étaient que quatre, àpréſent ils ſont en grand „nombre.

„Le premier tribunal de juſtice eſt la *Relaçao*, ou Parlement. On „apelle à lui en dernier reſſort, au deſſus d'une petite ſomme fixée „dans le civil, mais ce qui eſt très extraordinaire, pour le criminel „le procès ſe termine à la *Relaçao* de Porto pour le nord. Préſente-„ment le nombre des Conſeillers *extravagantes* eſt infini.

„Le

„Le conseil d'état ne ſe rassemble plus; les ministres n'en veu-
„lent pas, et on n'y nomme plus de Conseillers.

„Le conseil de guerre eſt composé de ſix Lieutenants généraux.
„Ils ont leur propre ſecrétaire qui n'est point ministre d'état. Ce tri-
„bunal est d'une nullité parfaite.

„Le conseil d'Outremer a ſur les colonies la jurisdiction civile et
„militaire. Il pourrait ètre utile s'il était composé d'anciens gou-
„verneurs. Mais il est de la plus grande nullité, parcequ'il a pour
„membres des magistrats qui n'ont aucune connaissance des colonies.

„La *Meza de consciencia e Ordens* est un tribunal ſuprême ayant
„inspection ſur les ordres, ſur les biens ecclesiastiques, ſur les biens
„des morts absents.

„Le conseil des Finances a l'inspection ſur une partie des reve-
„nus de la Couronne. Il juge de toutes les causes apartenantes aux
„Finances. Il afferme différents impôts et revenus; il propose aux
„places de receveurs etc. Des nobles et des magistrats ſont membres
„de ce conseil.

„La Junta dos tres Estados est composée de plusieurs nobles et
„d'un magistrat. Elle devait avoir l'inspection des impôts levés pour
„la guerre, on lui a ôté ce droit: mais il lui reste l'inspection des ar-
„cenaux, fortifications etc.

„Il y a encore le trèsor, *Erario regio*, déstiné à être la Caisse de
„comptabilité des revenus et des dépenses, le ministre des Finances
„le préside; il est chargé présentement de quelques parties d'admi-
„nistration, et de juger, ou d'informer de différentes causes relati-
„ves au département des finances.

„Il y a en outre un tribunal pour les causes et les préposés de la
„ferme du tabac.

„Et

„Et le tribunal de l'Inquisition et celui de la Nonciature!!!

„Après ce nombre immense de tribunaux, audessus deux „tous s'élêve la puissance ſuprême des ministres et ſecrétaires d'état, „qui ſont au nombre de quatre, et qui par leurs *avises* peuvent tout „faire, ſi le Roy le leur permêt, comme on l'a vû du tems de Mr. de „Pombal.

„Le premier est celui de l'intérieur, *do Reino, Merces.*

„Le ſecond des Finances.

„Le troisième des affaires étrangères et de la guerre.

„Le quatrième de la Marine et des Colonies.

„Le nombre des petites magistratures dans le royaume, outre „la *Relaçao* de Porto, Rio Janeïro et Bahia, composées comme celle „de Lisbonne est immense. Corregidores, Ouvidores, Provedores, „ministres pour les finances, testaments, chapelles, *Intendentes de* „*Contrabando e Aduanas* etc., composent avec leurs ſatellites une ar„mée mille fois plus nuisible que celle des moines.

„Les Cortes étaient les Etats généraux du Portugal, on ne les „assemble plus depuis le commencement de ce ſiècle. Les trois états „y étaient apellés. La haute noblesse, le haut Clergé, les procureurs „de villes et municipalités, Comarcas. On en trouve les détails dans „nos historiens, ils ſe rassemblaient fréquement."

(Les Etats généraux chez toutes les nations de l'Europe étaient anciennement le Palladium de la liberté du peuple et l'apui des rois constitutionels, car tous les rois l'ont été dans le principe. Lorsqu'ils ont voulu ſe ſéparer de leurs ſujèts, et s'attribuer toute la ſouveraineté dont ils n'avaient que la délégation, ils ont cherché à étouffer la voix du peuple, qui dans ces assemblées générales contrastait trop avec leur usurpation. Alors ils ont craint ces assem-

blées, qui cidevant étaient leur apui. Les uns les ont éloignées à de très longues époques, d'autres les ont trompées, corrompues, avilies, d'autres enfin les ont entièrement anéanties. Mais comme le despotisme a ſes moments d'impuissance, alors le peuple convoqué par la nécessité mesure l'abyme creusé par ſes tyrans, et il y ensevelit ſes oppresseurs pour le combler.

Heureux les rois qui ne craignent point l'œil des peuples, qui aiment à les rassembler dans des états généraux fréquents, où ils s'éclairent mutuellement ſur leurs droits réciproques, et s'honnorent à leurs yeux de la legalité de leur administration! heureux le peuple qui en ſortant d'úne pareille assemblée puisse ſe dire: *Nous venons d'entendre notre père, il nous a rendu compte du bon emploi de nos ſubsides, nous en avons accordé de nouveaux, parceque dans ſes mains ils ſervent à multiplier les ſources de notre bonheur!* où est un tel Roy? où est un tel peuple?)

Il y a trois ordres en Portugal, dont le Roy, comme Grand-maître, tire plus de deux millions de crusades. L'ordre du Christ, institué par le Roy Denis en 1319, a cessé d'être estimable avec la guerre des Maures, et il est avili par l'orgueil ſot et mal placé qui y a introduit la plus indigne espèce de Chevaliers. La grande vanité des Fidalgos a été et est encore d'avoir pour commensaux de leur maison, et même pour leurs valets derrière leur voiture et pour les ſervir à table, des Chevaliers; cet abus étrange ſe ſoutient toujours, et cependant ces mêmes Fidalgos, le Roy et les Princes ſont décorés de ces mêmes ordres que leurs valets déshonorent: aussi ces ordres, ſurtout celui du Christ, ſont méprisés même en Portugal. Cet ordre a le grand prieuré de Thomar, quatre-cent cinquante-quatre commanderies, et plus d'un million de revenu. L'ordre de St. Jacques, ſéparé

paré de celui d'Espagne depuis l'an 1290 et par conséquent ſchismatique, a le grand prieuré de Palmela, cent cinquante commanderies, et ſix cent mille livres de rente. L'ordre d'Avis fondé à Evora, ſujêt à celui de Calatrava, a été transplanté à Avis en 1161, dont il à pris le nom en faisant ſchisme; il a le grand prieuré d'Avis, cinquante commanderies, et cinq cent mille livres de rente.

Ces ordres de chevalerie ont été fondés dans les tems d'anarchie par le fanatisme et la brutalité des Chevaliers chrétiens; ils ſe ſont longtems ſoutenus par leur courage et leur esprit d'union, et ſur-tout par l'opposition des Maures, ennemis toujours existans, qui les rendoient nécessaires aux Princes chrétiens: celui de Calatrava avoit été fondé par deux moines plus braves ſoldats que bons prêtres; celui de St. Jacques devoit ſon institution à un fameux voleur nommé Fernandès, qui pour gagner le ciel consacra à Dieu toutes ſes iniquités, et tourna contre les infidèles ſa bravoure, ſes pillages et ſes cruautés. Bientôt les grandes acquisitions que ces Chevaliers firent ſur les Maures les rendirent insolens et rédoutables à leurs propres Roys. Ils faisoient des alliances avec leurs ennemis, ravageoient le royaume, et joignoient la tirannie à l'indépendance. On a vû plus d'une fois des Grands-maîtres s'allier aves les Rois Maures, conduire les troupes infidèles dans leur propre patrie, et les aider à ravager le pays des chrétiens; c'est là le ſujêt de l'extinction des Templiers et de la chute de beaucoup d'autres ordres. Les Rois de Portugal, à l'exemple des autres Monarques de l'Europe, ont trouvé le vrai moyen d'éteindre les abus du pouvoir en ne confiant plus la charge de Grands-maîtres à des ſujêts, mais en ſe la réservant. Ils ont ainsi affoibli et énervé les ordres de chevalerie, qui ne ſont plus à présent que de vaines marques d'honneur et des moyens de gratifier les ſujêts fidèles: mais ils

ont trop avili ces ordres, qui ſont tombés dans le mépris, ce qui a l'air d'être une vengeance des Rois. Milord Tirawley ancien Ambaſſadeur d'Angleterre en Portugal, qui gouvernoit et pouvoit tout ſous le règne de Jean V, faiſoit à ce ſujèt un conte assez plaisant. „Jésus-„Christ, disoit-il, étant déscendu ſur terre dans le tems de la fureur „de la chevalerie, arriva à la cour de Bourgogne, et ſollicita la toi-„son d'or qui lui fut refusée. Le Roy de France lui refusa de même „l'ordre de St. Michel. Arrivé en Espagne, il crut pouvoir obtenir „une croix dans un des quatre ou cinq ordres qui dévastoient ce ro-„yaume: mais le Roy d'Espagne, ayant examiné l'obscurité de ſes „titres et la légèreté de ſes prétentions, lui dit; vous ne pouvez pré-„tendre à aucun de mes ordres, parce que vous n'êtes pas gentil-„homme, mais allez trouver mon frère le Roy de Portugal, il en in-„stituera un exprès pour vous, où l'on recevra tous les gens ſans aveu „et la lie du peuple."

Outre ces trois ordres, celui de St. Jean ou de Malthe a vingt-cinq commanderies, et ſept cent mille livres de rente. En Espagne et en Portugal on arbore facilement la croix de Malthe, et on la quitte de même, ce qui diminue beaucoup l'estime qui est due à cette croix, que beaucoup de Portuguais portent par pure fantaisie, ſans examen et ſans tenir en rien à cet ordre.

„La Reine actuelle a fait une réforme considérable dans les or-„dres. Il y a ſix grandes croix de l'ordre du Christ, trois d'Avis des-„tiné au militaire et trois de St. Jacques. Ils portent l'ordre avec un „grand cordon. Les commandeurs qui n'excedent pas le nombre de „cent portent un cœur ſur la croix. Les chevaliers ſont encore très „nombreux, mais on ne prodigue plus l'ordre et la ſimple croix, et

„on

„on ne permet plus de la vendre, ce qui l'avait avilie. On n'arbore „point facilement en Portugal l'ordre de Malthe, il faut prouver seize „quartiers."

On compte en Portugal dix-huit cités, dont cinq sans siège épiscopal, qui sont Bragança, Beja, Lagos, Silves et Tavira. Trois archevêchés, Lisbonne subordonné au Patriarche d'une manière désagréable, Evora qui vaut plus de quatre-vingt mille cruzades de rente, et Braga qui est occupé par un frère naturel du Roy, qui n'ose sortir de son diocèse et venir à Lisbonne de peur d'être renfermé, ainsi que le sont deux autres frères naturels. Dix évêchés, Porto, Miranda, Coimbre, Guarda, Lamego, Viseu, Leyria, Elvas, Portealegre et Faro. En Asie trois archevêchés, Goa primatie d'orient, da Serra et Cranganor; quatre évêchés, Cochin, Malaca, Meliapur et Macao, les trois premiers sont *in partibus*. En Amérique un archevêché, la Bahia; quatre évêchés, Rio-Janeïro, Pernambuco, Maranhao et le grand Para. En Afrique un archevêché, le Funchal dans l'isle de Madere; quatre évêchés, Angola, St. Thomé, Caboverde et Angra.

Le clergé du Portugal est beaucoup trop puissant, et multiplié dans une proportion trop forte en comparaison de la population, car les moines, prêtres ou réligieuses passent deux-cent mille dans ce royaume, qui ne contient que deux millions d'ames: aussi le Comte d'Oyeras a-t-il fait entrer dans son plan de gouvernement le projet de le diminuer, sur-tout les réligieuses, en éteignant la moitié de leurs couvens, les rassemblant de deux en deux, et défendant à tout ordre réligieux, mâles ou femelles, de recevoir aucun novice avant l'âge de vingt-cinq ans, et sans une permission expresse du Roy. Le clergé est en Portugal fort ignorant et fort dissolu; l'impunité, la licence et le pouvoir, attachés à cet état, en occasionnent la profana-

tion la plus publique. Le ſcandale, qui lui enlève la vénération du peuple, eſt encore plus nuiſible à la réligion que les perpétuelles railleries des Anglois, l'introduction des livres philoſophiques et les querelles avec la cour de Rome. Les moines vivent dans le libertinage le plus éfrené, et les réligieuſes ont été jusqu'à préſent des courtiſanes cloîtrées. Tous les couvens du Portugal prennent modèle ſur celui d'Odivelas, où trois cent réligieuſes belles et coquettes formoient un ſerrail à Jean V, d'où ſont ſortis tous les bâtards de ce Roy, et leſquelles avoient chacune un ou pluſieurs amants qui les entretenoient: ces réligieuſes parées, ne portant jamais leurs habits de réligion, couvertes de rouge, de mouches et de diamants, excitoient la galanterie la plus recherchée, et paſſoient pour les maîtreſſes les plus attrayantes de la nobleſſe Portuguaiſe. Ce ſcandale a été un des points de la ſévérité du Comte d'Oyeras; il a ſervi de prétexte à ſa politique pour diminuer le nombre des couvens et les reſtraindre à des règles auſtères, ce qui n'a pas cependant entiérement déraciné le mal: le clergé mâle et femelle du Portugal peut encore paſſer pour un des plus libertins et des plus corrompus de la chrêtienneté.

A la tête de ce clergé eſt le Patriarche, primat du Portugal et chef de la réligion: cette dignité a été érigée au commencement de ce ſiècle à la prière de Jean V, à qui cette grâce a couté beaucoup d'argent; elle ſera peut-être un jour très préjudiciable à la cour de Rome, en occaſionnant un ſchisme, dont on parle déjà avec liberté, et que la cour de Londres appuyera de toutes ſes forces. Le Patriarche a les mêmes habillemens que le Pape quand il officie, et les Chanoines de la métropole (ou l'égliſe patriarchale) ſont auſſi habillés de même que les Cardinaux. C'eſt déjà beaucoup que d'accoutumer les yeux du peuple de Lisbonne à voir le Pape chez eux, et ſi l'interdit, jetté ſur le

royaume

royaume avec beaucoup d'imprudence pour l'expulsion des Jésuites, n'est pas bientôt levé, il est à craindre que les Portuguais ne s'accoutument au schisme qu'ils éprouvent depuis dix ans; qu'un Patriarche ne prenne sur lui, du consentement du Roy et de la nation, de marier les cousins avec les cousines sans dispenses, de faire gras le carême sans payer de bulles, et d'accorder lui-même les indulgences qui viennent de Rome, ce qui ôteroit au St. Siège un revenu considérable, qui ne passant alors que par les mains du Patriarche, ne sortiroit pas du royaume. Dans un siècle raisonneur, calculateur et politique, les innovations sont à craindre; et l'autorité du St. Siège a déjà reçu trois atteintes considérables en Portugal: 1°. l'expulsion des Jésuites et le renvoi du Nonce, (*) 2°. la thèse du père Fereira oratorien, dont je parlerai, 3°. la durée de l'interdit que le Comte d'Oyeras a regardé avec tant d'indifférence et de mépris, qu'il n'a même pas voulu faire de démarches ni en laisser faire par les Souverains, qui ont voulu interposer leur médiation, pour faire lever l'interdit, et finir cette guerre si inégale du spirituel contre le temporel.

L'inquisition est extrêmement moderée en Portugal; elle est plutôt un tribunal de police conduit par le gouvernement, la politique et la puissance ministérielle, qu'une chambre ardente telle qu'elle a été autrefois: ses jugemens ne tombent en général que sur de la canaille, quel-

(*) On nommoit ce Nonce Acciayuoli, il étoit emporté et fier; c'est lui qui par les oppositions mal-adroites et téméraires qu'il a voulu mettre aux volontés du Ministre et à l'expulsion des Jésuites en 1757, a précipité leur perte; c'est lui qui a attisé le feu de la brouillerie régnante entre le St. Siège et la Cour de Lisbonne; ce Prélat a débuté dans sa nonciature par un équivoque qui a fait beaucoup rire cette Cour qui n'est pas très grave: le Roy voulant lui demander des nouvelles de la santé du Pape, lui dit, *como fica o santissimo Padre? como ficaon os Cardinaes?* le Nonce croyant que le Roy vouloit plaisanter, lui répondit avec impatience, *come ficano tutti gli uomini?* en Portuguais, *como fica* veut dire, comment se porte; *ficare*, en Italien, signifie l'action générative.

quelques moines ou prêtres ſcandaleux qui ſont des hérésies par ignorance et les ſoutiennent par fanatisme, quelques Juifs imbécilles et quelques imposteurs ſorciers ou ſorcières. L'auto-da-fé que j'ai vu au commencement de l'année 1766 étoit composé d'une quarantaine de misérables, dignes du fouet par tout pays, ſans pudeur et ſans honte; il n'y avoit point de *figuron:* on nomme ainsi ceux que l'on brule, à cause du rôle qu'ils jouent; quand la fète ſe passe ſans *figuron*, les Portuguais n'y trouvent rien d'intéressant; on n'a plus cette barbarie. Les punitions étoient proportionnées aux crimes, et même avec assez de douceur; la plûpart étoient condamnés au fouet et au bannissement: les plus à plaindre étoient deux ou trois prêtres et un avocat convaincus d'avoir mal parlé du ſaint tribunal, condamnés en conséquence à une prison perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui ſans doute vangent avec zele leur propre cause: l'espèce de Juifs que l'on mène aux auto-da-fé est mépriſable aux yeux même des vrais ſectateurs de la loi de Moïse, dont ils n'ont pris que quelques ſottises, et dont ils ignorent le fonds.

Un Juif du Levant étant amené par ſon commerce à Lisbonne où il s'étoit déclaré pour tel, étoit toujours accompagné par un familier que l'inquisition lui avoit donné pour ſa ſûreté, et pour répondre de ſa conduite: il apprit de ſon familier qu'il devoit y avoir un auto-da-fé, il demands et obtint du St. Office la permission de voir célébrer cette fête nouvelle pour lui: ayant été bien placé dans l'église de St. Domingo, il écouta avec beaucoup de curiosité les ſentences de ces malheureux: mais quand on vint à ceux qui étoient punis comme Juifs, cet homme entendant avec étonnement que leur judaïsme ne consistoit qu'en des ſottises qui n'avoient rien de commun avec ſa loi, entra dans une grande colère, et jura que ces misérables n'étoient pas

des

des Juifs, mais des ſcélerats qui profanoient également les deux cultes, et qu'on devoit les bruler, ce qui cependant ne fut point fait.

Dans la liste dernière de l'auto-da-fé de 1766, je vis le nom d'une Comtesse d'Atouguia, veuve d'un des assassins du Roy: elle avoit été ſous la direction du père Malagrida qui lui avoit communiqué ſes visions et ſes extases, mais par égard on ne la fit point paroître à la procession.

Ce que je remarquai d'encore plus ſingulier à la tête de cette liste fut le nom de deux Chevaliers du Christ, frères, morts dans les prisons de l'inquisition, déclarés innocens après leur mort: l'un d'eux étoit ennemi particulier des Carvalhos; il avoit été gouverneur de Mombaça en Afrique. A ſon retour il avoit rapporté des petites pagodes et des idoles de ce pays qu'il avoit mis ſur ſa cheminée, au dessus étoit un crucifix auquel il adressoit tous les jours ſes prières; le voisinage du Christ avec les pagodes ſuffit pour le faire accuser d'idolâtrie: il fut trainé en prison ainsi que ſon frère, leurs biens furent confisqués et ils y moururent, mais on leur donna la triste consolation de les faire déclarer innocens; on trouvoit à Lisbonne que cette mort ſentoit furieusement le ministère.

Le Comte d'Oyeras n'auroit pu entreprendre aucune des innovations hardies qu'il a exécutées, s'il n'avoit pas commencé par faire donner la place de grand Inquisiteur à ſon frère Paul Carvalho; avec tout autre chef, conduisant ce terrible tribunal, il n'auroit pas impunément insulté l'encensoir: ce Paul Carvalho est un homme entièrement dévoué à ſon frère qu'il craint et qu'il adore, de qui il tient toute ſon existence, et auquel il est prodigieusement inférieur.

Milord Townshend, Général du ſecours Anglois en Portugal pendant une partie de la campagne de 1762, fut présent à une cérémonie

de vanité du Comte d'Oyeras. Ce Ministre avoit fait bâtir une maison assez belle dans la rue Fermosa, occupée à présent par Mrs. Pury et de Vismes négociants: devant cette maison on avoit construit une place en demi cercle, entourée d'une rampe fort lourde, le tout bâti fort massivement. Au milieu de cette place, vis-à-vis la grande porte, étoit une fontaine que l'on venoit d'achever: le Ministre avoit assemblé toute la Cour pour être témoin de l'arrivée de l'eau à cette fontaine; il fait un signe et la fontaine coule. Milord s'écrie, avec le caustique Anglais, parbleu ceci me rappelle la bible! voila Moïse faisant sortir l'eau du rocher, voici le grand prêtre Aaron (en montrant l'Inquisiteur Paul Carvalho) et voila le peuple Juif.

Cette plaisanterie étoit d'autant plus amère que le judaïsme est le vice favori des Portuguais, et qu'ils ont besoin du frein sévère du St. Office pour résister à leur inclination. Les Juifs Portuguais, répandus en grand nombre en Europe, ont offert à Jean V, de lui payer par an deux millions de cruzades, et de faire la moitié des frais pour édifier la patriarchale, à condition qu'on leur accordat les montagnes pelées d'Armada, village et château sur la rive gauche du Tage vis-à-vis Lisbonne; ils s'offroient même à bâtir un nouveau fort et à payer la garnison que le Roy y entretiendroit; on leur a refusé cette grace.

„Le judaïsme n'est, ni n'a jamais été le *vice favori* de la nation „Portuguaise, ou plustôt elle en avait une horreur barbare et ridi„cule. On les a chassé, on a beaucoup perdu. On a persecuté de„puis plusieurs familles chretiennes sous le pretexte du judaïsme, „pour s'emparer de leurs biens. Cette persecution révolta des hom„mes sensibles, mais être humain n'est pas une preuve de judaïsme. „Le trait que l'auteur a cité d'un Juif du levant prouve ce que j'avance.

„Le

„Le Comte d'Oyeras n'a jamais été en tatonnant dans tout ce qu'il „a fait, il a frapé les plus grands coups et les plus despotiques: il „ne s'est arreté dans ſes entreprises contre la cour de Rome que parce„qu'il s'est laissé éblouïr par le bonnet de Cardinal que le Pape en„voya à ſon frère."

(Il a exisité un moment bien favorable pour faire en Portugal une révolution ecclesiastique; qui aurait doublé rapidement les lumières, l'industrie et l'activité de cette nation noble et ardente, qui, plus qu'aucune autre, a prouvé pendant un siècle et demi jusqu'où on peut porter l'énergie des hommes, lorsqu'un grand bût de gloire et d'interêt les excite. Le Roy Jean V. avait acheté à grands frais de la Cour de Rome le droit de donner à ſon Patriarche l'habillement du ſouverain Pontife, à ſes chanoines l'uniforme des Cardinaux. Il eut peu après une querelle très vive avec le Saint Siège, et le Pape Benoit XIII. lui refusa de la manière la plus insultante le chapeau de Cardinal pour le Prélat Bichi. Le Roy ſuperstitieux perdit l'heureuse occasion que lui donnait la morgue du Pape, il s'humilia, s'enfonça de plus en plus dans la bigotterie, et ſon patriarche et ſes chanoines ne furent plus qu'une ſingerie, aussi inutile que ridicule, du faste pontifical de Rome. Jean V. avait deux partis à prendre, ou de ſe ſéparer entiérement des dogmes de la communion Romaine, en adoptant une réforme, ou calviniste, ou lutherienne, comme ſes alliés les Anglais, ou de ſe faire une catholicité indépendante, comme la primitive Eglise, un patriarche à part comme ceux de Constantinople, d'Alexandrie, ou d'Aquilée, enfin de ſe déclarer ou Hérétique, ou Schismatique. Le futur contingent purement ſpirituel de cette ſéparation eût été très incertain, mais l'avantage purement temporel eût été incalculable.

Le Comte d'Oyeras a eû la même occasion, et n'en a pas mieux profité. Le chapeau de Cardinal qu'on a mis ſur la tête de ſon frère a tourné celle du ministre. Au reste cette Révolution ecclesiastique, pour avoir été manquée en ces deux occasions, et retardée, n'en aura qu'une explosion plus forte, lorsque ſon heure fatale ſera venue.)

La chaleur du climat, la force du tempérament, l'ignorance et l'oisiveté font des Portuguais de fort mauvais chrétiens; ils ne connoissent qu'un péché, celui de la chair, et c'est celui auquel ils ſont le plus adonnés, auquel ils ſont le moins capables de résister: aussi cherchent-ils à ſuppléer à la pureté des mœurs et aux vertus morales par des pratiques pieuses, des messes, des rozaires, des reliques, des indulgences et mille autres ſuperstitions. Il n'y a aucun pays catholique où l'on ait autant de confiance au crédit des Saints, aux miracles, aux prières d'autrui, parce qu'on a besoin de ces échapatoires dans l'état de combat continuel entre des préjugés très enracinés et des passions très vives, qui agitent perpétuellement en ſens contraire l'ame des Portuguais. St. Antoine est le plus grand Saint du Portugal; il partage avec égalité le culte de la nation avec Dieu et la Vierge: on fait aussi beaucoup de cas de St. George depuis l'alliance avec les Anglois, et tous les ans on porte en procession ſa ſtatue équestre armée de toute pièce et couverte de tous les diamants de la couronne: en tout tems on a invoqué à la guerre St. Jacques et St. George, même avant l'alliance avec l'Angleterre. Moins les Portuguais ſont bons chrétiens, plus ils ſont attachés à l'extérieur de la réligion, c'est pourquoi le Comte d'Oyeras ne va qu'en tatonnant dans les entreprises qu'il a déjà commencées vis-à-vis de la Cour de Rome.

La première de ſes opérations a été l'expulsion des Jésuites. Cet ordre ſingulier, contre lequel une partie des Souverains de l'Europe

est

est déchainée, étoit tout puissant en Espagne et en Portugal; abondonnant le peuple au commun des moines, il dirigeoit les consciences des Grands, de la Cour et des Ministres.

L'ordre des Jésuites est une association politique de gens ſpirituels et ambitieux liés par un intérêt unique: l'obéissance aveugle à un ſeul chef est la base de leurs actions: toutes les vues, tous les plans, toutes les opérations particulières tendent au même but, et partent du même principe, par conséquent point d'esprit de propriété, point d'intérêt personnel, point de division. Cet ordre est l'image d'une république parfaite, par conséquent il est contraire à tous les gouvernemens: un Jésuite n'est jamais citoyen que de ſon ordre, est ennemi né de toute ſociété, et en bonne politique, n'est ſupportable dans aucun état policé, à moins qu'il ne ſe dispense de ſes vœux, qu'il ne jure des formules contraires, enfin qu'il ne cesse d'être Jèsuite.

Il est étonnant qu'un pareil ordre ait été reçu nulle part, cependant il s'est glissé ſous le manteau de la religion. Bientôt les arts, les ſciences, l'éducation des enfans ont été les ſervices par lesquels cet ordre a mérité toutes les distinctions. Une pareille association est au dessus du médiocre. Plusieurs états, ne ſe laissant point éblouir par ces utilités réelles, ont calculé plus en grand que ceux qui les ont adoptés.

Ces mêmes Philosophes austères et ſavans, qui ſe conſacroient à éclairer les nations, s'occupoient aussi de la politique, du commerce, des guerres; plus habiles encore dans les intrigues que dans les ſciences, et maniant toujonrs de grands intérêts, ils étoient ſoupçonnés d'employer les moyens les plus vastes, c'est à dire, les plus machiavéliques, les plus criminels: ils ont été accusés d'avoir allumé les buchers, préparé les poisons, éguisé les poignards, armé le fanatisme.

Plusieurs Potentats ont en dernier lieu ouvert les yeux sur leur ambition: les Parlemens en France, le Sénat à Venise, le soupçon craintif de Carvalho, la révolte de Madrid, les ont chassés successivement de France, de Venise, de Portugal et d'Espagne. En politique, tous les états ont eu raison d'employer les moyens les plus violens pour extirper cette société; en morale, on a commis beaucoup d'injustices contr'eux et nommément en Espagne et en Portugal.

Une grande affaire les avoit presqu'entiérement ruinés dans ces deux Cours, et leur avoit totalement enlevé la pratique de la confession des Roys et des Ministres, et par conséquent leur plus grand crédit. Le Marquis de Carvajal, favori du Roy d'Espagne Ferdinand VI, maître du gouvernement sans le titre de Ministre, avoit été gagné par la Reine Barbe Infante de Portugal. L'état constaté du Roy son époux et l'intimité de cette Reine avec le fameux Farinelli, musicien Italien, ne lui laissant aucune espérance d'avoir des enfans, elle avoit tourné toute sa tendresse, ses vœux, ses soins, ses intrigues vers sa patrie. Mr. Keene, Ambassadeur d'Angleterre, qui avoit toute sa confiance, lui avoit tracé, conjointement avec le Ministère Portuguais, le Duc d'Albe et quelques autres, le plan d'un traité avantageux au Portugal, et plus encore à l'Angleterre. Mr. de Carvajal s'étoit uni à la Reine pour le faire réussir, enivré par sa parenté avec la maison de Bragançe, dont la Cour de Lisbonne faisoit parade.

Ce traité étoit un échange de la colonie du Sacrement sur le Rio de la Plata contre les établissemens du Rio San Pedro et autres, qui en arrondissant le Brésil, rapprochoit les frontières des Portuguais, les étendoit le long des grandes *Cordilleras* et des rivières qui en sortent, et multiplioit à l'infini les différentes entrées pour la contrebande dans les provinces Espagnoles les plus riches. Cependant le pré-

prétexte de cet échange étoit d'éteindre la contrebande de la colonie du Sacrement, qui étoit borné dans un ſeul point resserré et connu: c'étoit principalement aux dépends des Jésuites que ſe faisoit l'échange; il n'y a eu d'exécuté que ce qui regardoit le Paraguay.

Les oppositions du Marquis de la Ensenada, Ministre des affaires étrangères, de la marine et des Indes, furent attribuées aux Jésuites ſes partisans, et ſuspendirent, pendant plus de deux ans, l'échange des ratifications de ce traité; ce Ministre refusa absolument ſa ſignature: il fut dépouillé de ſes emplois, rélégué à Grenade, et on nomma aux places de confesseurs du Roy, de la Reine et des Infans, des réligieux ennemis des Jésuites. Ce fut alors qu'on commença à bâtir la fable de leur royaume du Paraguay, qui a occasionné une mauvaise brochure connue ſous le nom de Nicolas I; voici l'origine de cette fable. Ce n'était pas tout à fait une fable, mais il y a eu de l'exageration. Mr. de Voltaire disait que dans une betaille très vive entre les Indiens et les troupes des deux Couronnes le général Jésuite avait eû trois Capucins tués ſous lui.

Le Paraguay est une immense portion de l'Amérique méridionale, qui s'étendant depuis la Capitainie de St. Vincent dans le Brésil jusqu'à la rive gauche du Rio de la Plata, remonte ensuite par derrière le Chili et le Pérou jusqu'aux pays inconnus de l'Amazone, et n'a point de bornes fixes: cet immense pays est arrosé par de belles rivières, dont les bords étoient peuplés par différentes nations Sauvages lors du partage de l'Amérique méridionale entre les deux nations, qui ſeules y ont des possessions. Les deux Cours de Madrid et de Lisbonne, après de longues contestations ſur les limites, ne pouvant rien fixer ſur ce pays où personne n'avoit encore pénétré, et craignant mutuellement qu'il ne leur prit fantaisie d'y pousser des établissemens,

mens, qui ensuite pourroient approcher trop, ou les Espagnols du Brésil ou les Portuguais du Pérou; (*) elles réunirent leur confiance sur les bons pères, dont le zele infatigable pour la propagation de la foi paroissoit mériter cette récompense. Elles firent d'un commun accord une concession de ces immenses contrées à la société, en y faisant une démarcation exacte dans sa largeur, car sa longueur est indéterminée. Jamais la politique de ces deux Cours n'avoit été plus en défaut et n'avoit plus mal placé sa confiance.

Bientôt les Jésuites, supérieurs aux autres hommes dans l'art de la persuasion, travaillant pour eux mêmes, eurent un succès incroyable: on vit au bout de cinquante ans, à la honte des autres colonies, le pays des Missions rempli de villages, le catholicisme triomphant, les Sauvages civilisés, heureux, assujettis au plus sage des gouvernemens. Aucun peuple sur la terre n'étoit plus heureux, tout le travail étoit en commun, tous les biens aussi; il n'y avoit ni riches, ni pauvres, ni dignités, ni grands, ni petits; point d'inégalités, par conséquent point d'avarice, point d'ambition, point de jalousie; chacun contribuoit également de sa portion de travail, et en recevoit une rétribution égale d'avantages: chaque village étoit une nombreuse famille, dont le Jésuite étoit le père; la compagnie de Jésus étoit la mère de cette heureuse république.

La puissance des révérends pères, par une politique opposée à celle de la plûpart des gouvernemens humains, étoit fondée sur un mélange parfait de l'utilité publique avec le bonheur particulier.

Cette

(*) Les Portuguais craignoient que les Espagnols ne s'approchassent du Brésil, et surtout de leurs mines de St. Paul, par des établissemens le long de la rivière du Parana: les Espagnols redoutoient pareillement que les Portuguais, par des postes sur le Paraguay et le Rio de la Plata, ne s'avoisinassent de leur colonie de Buenos-Aires, du Chili et de leurs mines du Potosi.

Cette étonnante république existoit en paix: les Jésuites, par douceur et pour éviter les éclats, payoient aux Roys d'Espagne et de Portugal des tributs modiques, ſans murmurer ſur l'illégalité avec laquelle ils étoient exigés ſur des peuples libres, qui pour s'être réunis en ſociété n'étoient devenus ni Espagnols, ni Portuguais. Bientôt les deux Cours, jalouses des progrès de cette population, ſe réunirent pour partager entr'elles le fruit du travail des Jésuites. Ceux-ci eurent beau repréſenter la légitimité de leurs droits par la concession, l'injustice de vouloir violenter un peuple libre, qui en embrassant la réligion Catholique et les mœurs Européennes, n'avoit pas prétendu ſe donner des maîtres: on traita de rébellion et de félonie toutes les justes raisons des Jésuites, et on entra à main armée dans leurs colonies. Les Indiens ſe battirent de leur mieux, mais vaincus par l'expérience militaire Européenne, les uns, en petit nombre, acceptérent le joug, les autres allèrent s'établir plus loin, emmenant leurs pères consolateurs, protestant contre la tirannie et l'injustice des barbares Européens.

Les Jésuites ſe trouvoient dans une position très perplexe, menacés en Europe d'être persécutés et chassés, ſi leurs missions ſe défendoient, coupables envers leurs prosélites s'ils leur conseilloient de perdre leur liberté, leur prudence fut ſouvent déconcertée, et un fait, auquel ils mirent un machiavélisme mal adroit, dévoila leur conduite.

Un Capitaine de dragons Espagnols, François de nation, nommé le Chevalier de Bonneval, trouva dans un village de la mission du Paranna, où il commandoit après la conquête, les instructions de l'ordre adressés au Jésuite commandant; il m'en a cités lui-même trois articles que voici. „1°. Si l'Evêque de Buenos-Ayres ou quel-

„que chef de jurisdiction ecclésiastique veut venir faire une visite „pastorale, et se mêler dans les affaires de la mission, on cherchera „à l'arrêter par des présents, sur-tout de l'herbe du Paraguay; si on „ne peut pas le dissuader de cette visite par intérêt, on se servira de „tous les moyens pour l'empêcher de prendre des connoissances. 2°. „Si le Commissaire des finances ou un préposé du Roy vient dans le „pays pour taxer les impositions, on enverra la moitié du peuple „dans la montagne ou dans les bois pour lui cacher la force du vil„lage. 3°. Si le Gouverneur de Buenos-Ayres, ou quelqu'autre Gé„néral ou Commandant, veut visiter les villages de la mission, on „essayera de le détourner de son entreprise en le comblant de pré„sents comme ci-dessus, et si on n'y réussit pas, on employera tous „les moyens et même la force pour repousser l'effet de ses préten„tions."

Ces instructions qui furent rapportées en Europe et qui pensèrent coûter la vie au Capitaine, que les intrigues des Jésuites retinrent deux ans en prison à Ceuta pour l'empêcher de parler, sont une des principales pièces du procès qu'on vient de leur faire en Espagne. Si cependant on examine sans partialité les circonstances précédentes, on les trouvera moins coupables, puisque leur intérêt dans cette affaire étoit lié avec celui d'un peuple libre qu'on opprimoit par rapport à eux. Les Espagnols et les Portugais jouissent encore dans cette occasion du triste avantage de leurs premières conquêtes, c'est à dire, de dominer absolument sur de vastes contrées dépeuplées.

A la suite de cette mortification, les Jésuites, dépouillés en Amérique, humiliés à Lisbonne et à Madrid, dévoroient leur chagrin dans le silence; ils se conduisoient dans les deux Cours avec beaucoup de modération et de prudence, supportant leur disgrace avec une résignation

nation apparente, désavouant hautement ce qui ſe passoit au Paraguay, protestant de leur ſoumission et couvant leur vengeance.

L'assassinat du Roy de Portugal est exécuté à la ſuite de l'affaire du Paraguay par tous les pénitens des Jésuites; ils ſont ſoupçonnés d'avoir voulu ſe vanger par ce crime de l'injustice avec laquelle ils viennent d'être dépouillés: les pères Malagrida, Matos et Alexandre ſont arrêtés, mis à la question et enveloppés dans la catastrophe de la conjuration. On confisque partout les biens des Jésuites. Leur réſistance au Paraguay ſemble justifier cette confiscation; on traite en ennemis des réligieux qui ſe défendent; enfin on les chasse tous: on donne au Pape des ſujèts malgré lui, et on ſurcharge les malheureux états Ecclésiastiques de quatre mille bouches devenues inutiles, dès qu'elles ſont déplacées de leurs postes. Le Nonce, en voulant protéger trop hautement l'élite de la milice Romaine, gâte encore leurs affaires; ils ſont bannis ſans ressource, et tous leurs biens confisqués et dénaturés. On pouvait les regarder comme les grénadiers-gardes du Pape, on les renvoya à leur maître, mais on accorda la permission de rester à ceux qui quitterent le froc.

Cette affaire du Paraguay est injuste, quoique dans les règles de la politique elle ſoit prudente, mais l'expulsion des Jésuites de presque tous les états de l'Europe prouve que cet ordre est dangereux, a des vues machiavélistes et particulières, nuisibles au bien public. S'ils ont fait le bonheur des Sauvages du Paraguay, c'est qu'ils les dominoient; mais dans tous les pays où ils ſont ſujèts, ils élèvent des cabales, fomentent des conjurations, et prennent tous les moyens pour ſe ſoustraire aux loix, s'emparer de l'autorité, et ſervir l'ambition réunie, qui est le principe et la baze de l'institut de ces moines hardis.

Cependant le Nonce irrité ſort du Portugal; la Cour de Rome trouve que le procès fait aux Jésuites est un attentat, et pour le punir jette un interdit ſur le royaume: alors le Ministre poussé à bout va plus avant, il attaque le St. Siège lui-même. Son premier acte d'hostilité est un livre fait ſous ſes yeux (on dit par lui-même) pour prouver que les Papes ne doivent point avoir approuvé affirmativement l'institut des Jésuites, et qu'en cas qu'ils l'ayent réellement approuvé, ils doivent ſe rétracter ſans craindre d'être compromis, parce qu'ils ne ſont pas infaillibles, et que dans les Conciles il y a des exemples de pareille rétractation, dans des cas où la réligion des Papes a été ſurprise: ce livre ayant fait ſentir à la Cour de Rome le danger du rigorisme, elle a cherché à employer des médiateurs pour terminer cette affaire à l'amiable: mais le Ministre a été inflexible, et loin de rechercher les bonnes graces du St. Siège, il lui a fait une attaque encore plus forte l'année dernière, en faisant ſoutenir, par le père Fereira fameux théologien, une thèse en ſeize points, pour prouver la non-infaillibilité du Pape. Cette thèse est appuyée ſur les autorités des ſynodes de France, et ſur les livres canoniques du Clergé de France; elle est forte de raisons et écrite avec beaucoup de feu. Le peuple de Lisbonne a vu assez indifféremment cette levée de boucliers, qui n'a fait fermenter que quelques têtes chaudes de jeunes moines, mais la réputation du père Fereira, l'autorité et le crédit de l'ordre de St. Philippe de Néri dont il est membre, et ſurtout l'inflexibilité redoutable du Comte d'Oyeras, ont fait taire les plus ſéditieux. (*) L'effet de ces dif-

(*) Il arriva un Evénement que les Portugais régardérent comme un demi miracle, et qui donna à rire aux Anglois: le jour que la thèse devoit être ſoutenue, le père Fereira fut attaqué d'une paralysie ſur la langue, et un autre moine fut obligé de prendre ſa place: les Romains triomphèrent, publiant que c'étoit une vengeance céleste; mais le Comte d'Oye-

différentes hostilités contre la Cour de Rome a été d'aigrir les deux partis, et il ſe pourroit que la Cour de Portugal, après avoir commencé par adopter les libertés de l'église Gallicane, ne s'arrêtât pas en ſi beau chemin, ſi le Patriarche de Lisbonne étoit un homme de tête et plus dans la main du Ministre, et ſur-tout ſi le Comte d'Oyeras étoit de dix ans plus jeune.

CHAPITRE IV.

Université de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Historiens, Poëtes, Arts.

La croyance et les mœurs tiennent à l'éducation et à l'instruction de l'ame; rien n'est malheureusement plus borné en Portugal que les lettres et les arts, et les moyens d'y faire des progrès.

l'Université de Coimbre, la mère des ſavans en Portugal, est une école barbare, remplie de tous les préjugés ſcolastiques; on n'y connoit que la philosophie d'Aristote, arriérée de dix ſiècles, hérissée de tous les ſophismes théologiques des premiers ſavans de l'ère chrêtienne et de toutes les ſubtilités honteuses, déraisonnables et absurdes de l'école et de la pédanterie. Cette université contient plus de 4000 écoliers, qui passent leur vie dans la dissipation et l'ignorance; leur grande occupation est de faire des petits curedents de buis, connus en Espagne et en Italie ſous le nom de *palilos:* la classe de la langue grecque étoit en 1766 de ſept écoliers.

Les Jésuites avoient en Portugal, comme dans tous les autres pays catholiques, la confiance pour l'éducation de la jeunesse; le

d'Oyeras prétendit que le miracle n'étoit pas complet, puiſque la paralyſie n'avoit pas attaqué la main avec laquelle le réligieux écrivoit ſes thèſes.

Comte d'Oyeras les a remplacés par un collège des nobles, dirigé par lui-même, et ouvert en 1766; il a choisi des Professeurs habiles pour tous les points d'une éducation fort étendue; on a assigné à ce collège les rentes des Jésuites, au moins en grande partie.

Les lettres et la librairie ſont en fort mauvais état en Portugal, quoique cependant ce peuple ait de l'esprit et de la disposition; mais il a été fort longtems ſans application, il l'est encore, et ce n'est que depuis quelque tems que les jeunes Seigneurs commencent à ſe jetter dans la littérature; ils ſont passionnés ſur-tout pour Voltaire, Rousseau et la nouvelle philosophie: presque tous ces livres ſont traduits en portuguais. Les plus distingués parmi les jeunes Fidalgos par leur application ſont les deux Comtes de Castelmelhor, les deux Lavradio, Marquis de Cascaes, les Comtes de Prado, da Ponte et Mr. de Pinto; ils forment une petite ſocieté littéraire fort estimable, qui a déjà donné au public la traduction du théâtre de Voltaire, de la Henriade, d'Emile, de l'Esprit des loix et de l'art de la guerre du Roy de Prusse. On traduit continuellement des livres de chirurgie et de médecine. Peu-à-peu le goût ſe formera, et les Portuguais ſortiront plutôt de l'ignorance que leurs voisins les Espagnols; ils ſont mieux fournis qu'eux en auteurs anciens; leurs historiens ſont fort bons, quoique trop chargés de miracles, de fanfarronades, de harangues et de merveilleux: le meilleur de tous est Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, qui a écrit avec beaucoup de pureté les décades des Indes. Les éditions en ſont fort anciennes et fort rares; ſa continuation par Diego Couto n'est pas de la même force pour l'élégance du ſtile, la facilité de la narration, la noblesse des harangues, la vérité des réflexions; mais les faits ſont toujours intéressans, et ces deux auteurs s'ils étoient moins prolixes ſeroient agréables à lire. Manuel Faria a com-

composé une histoire de Portugal, bien écrite en espagnol, il vivoit du tems des trois Philippes; c'est un auteur de bon ſtile, mordant, critique, ami du merveilleux, ainsi que Barros. Jacinto Freire de Andrada a écrit une vie de Don Juan de Castro, d'un ſtile aussi extravagant, que ſon héros est extraordinaire; cet auteur a de l'esprit et du feu, mais il cherche trop les pointes et les hyperboles, ce qui gâte beaucoup ſon livre, qui n'est pas ſans mérite: ſes harangues ſont trop figurées, trop emphatiques, et toujours déplacées, comme ſont presque toutes les harangues dans l'histoire. Voici un exemple de leur extravagance! pendant l'incroyable ſiège de Diu, Don Juan de Castro assemble ſon armée à Goa pour aller porter du ſecours à la place; les principaux chefs doutent de cette expédition, parce que le trajet de Goa à Diu, qui est de plus de 500 lieues de mer, leur paroît trop hazardeux pendant l'hyver: Don Juan finit un fort long bavardage, par leur dire, „eh bien! compagnons, ſi nos vaisseaux ne peuvent pas „tenir la mer, nous prendrons nos épées aux dents, et nous arrive„rons à Diu entre deux eaux." (*) Ces idées gigantesques ne ſont plus à notre usage, elles ſont contraires à notre manière d'écrire et de parler; le ſtile d'hyperboles et d'images ne ſoutient pas la critique, il est pléonastique et vuide de fonds: ce ſont des décorations de toile peinte qui repréſentent grossiérement les objets, et qu'on ne peut pas examiner de près ſans être choqué des défauts de proportion. Le ſiège de Diu est tout à la fois ennuyeux et intéressant. Freire ne cache pas assez les défauts et la bizarrerie de ſon héros. Il y a quelques bonnes chroniques. Resende pour les antiquités, Auteur latin; Damien

(*) Je m'étais trompé dans cette citation. Ce n'est point Don Juan de Castro qui fait cette harangue et y place cette hyperbole: c'est Don Juan de Mascarenhas gouverneur de Diu qui dit à ſa garnison ce que fera Don Juan de Castro, ou plutôt c'est l'auteur.

Damien de Goes pour le règne de Don Emmanuel; Francisco d'Andrada pour le Roy Jean III; Duarte Nugnès de Leon pour Jean I, Edouard et Alfonse V, cet auteur a écrit aussi la vie des dix premiers Roys de Portugal, et la description de ce royaume. On vante beaucoup, et on a traduit en françois le Portugal reconquis du Comte d'Ericeira; cet écrivain se perd dans les détails, écrit mal et avec confusion, pèse sur des bagatelles, et explique d'une manière embrouillée le fonds des affaires du tems: cet ouvrage contient la guerre de l'acclamation depuis la révolution de 1640 jusqu'à la paix de 1668. Il y a deux mauvais traités de fortification de Don Luis Serraon Pimentel, et de Manuel Azevedo, un traité de navigation assez juste de Don Manuel Pimentel, et une description nouvelle du Portugal de Caëtano de Lima, qui est la plus exacte, quoique remplie de fautes.

Il y a un nombre considérable de poëtes Portuguais, dont quelques uns sont assez bons; le meilleur de tous et le plus connu dans les pays etrangers est le Camoëns. Son poëme, qu'il a intitulé assez mal à propos as Lusiadas, parce qu'il se nommoit Louïs, est versifié avec feu et facilité; son sujêt, qui est la conquête des Indes par Vasco de Gama, est traité avec une imitation servile et plagiaire de l'Odyssée, de l'Enéide et de tous les poëmes anciens; au reste ce reproche est dû à tous les poëmes épiques de toutes les nations. Dans un des chants des Louïsiades, il a placé une épisode noble et touchante de la mort d'Inès de Castro maîtresse du Roy Don Pedre le Justicier, dont Monsieur de la Motte a fait une fort belle tragédie; mais qui ne surpasse point les traits avec lesquels le Camoëns a peint ce sujêt intéressant. Ce même sujêt d'Inès de Castro a été aussi traité par un auteur dramatique Portuguais nommé Fereira, dans le goût grec, avec les chœurs, les épodes, les antistrophes; cette pièce est simple et remplie

de

de belles ſituations; au reste le poëme de Camoëns est échaffaudé ſur la charpente la plus bizarre et la plus folle: ſa machine du merveilleux est la colère de Bacchus, qui veut ſoutenir le mahométisme aux Indes, en persécutant Vasco de Gama, que Vénus ſoutient, pour protéger le Christianisme. Outre le mêlange extravagant que produit l'assemblage choquant de la mithologie païenne avec la nôtre, cette idée me paroît renversée, car nous ſommes plus amateurs du vin que les Musulmans, qui ne méritent pas la protection de Bacchus, mais qui en revanche rendent à Vénus plus d'hommages que nous. Louïs Camoëns étoit un brave ſpadassin, avanturier, malheureux, pauvre, et persécuté; il avoit perdu un œil en combattant contre les Maures, il avoit passé une partie de ſa vie en prison, et il est mort de misère dans un hôpital: il reste de ce poëte une traduction excellente d'Amphitrion, deux autres comédies, des poësies détachées et des lettres charmantes, remplies de feu et d'agréments. Il y a beaucoup d'autres poëmes, dont le moins mauvais est Malaca conquistado, la conquête de Malaga.

Le Portugal avoit, à la fin du ſiècle dernier et au commencement de celui-ci, un fameux prédicateur nommé le Pere Vieïra, qui avoit été mis deux fois à l'inquisition pour ſa trop grande liberté en chaire, et ſur une accusation de judaïsme; le Pape fut obligé d'interposer ſon autorité pour empêcher qu'il ne fût la victime de ce tribunal. Il est le Pere Bourdaloüe de ce pays, ſon ſtile est léger, moins figuré et moins farci de textes et de citations que celui du reste des prédicateurs méridionaux, et plein de bonne logique et de morale.

Un autre Vieïra a été le meilleur peintre du Portugal, qui en a produit peu de bons. Les Medecins Portuguais ſont mauvais, fort ignorans, et ne professent cet art que par routine; les chirurgiens

ſont fort lourds, fort mal adroits et grands charlatans. Il y a à Lisbonne un grand compositeur de musique nommé David Perès connu dans toute l'Europe; c'est un des plus habiles hommes du ſiècle en cet art. On ne trouve à Lisbonne point de maîtres ni pour la danse, ni pour l'escrime, ni pour le cheval, quoique les Portuguais ſe piquent d'être naturellement grands cavaliers; aussi ſont-ils peu adroits à tous les exercices du corps, et leur mauvaise grace contribue à leur faire perdre l'avantage de leur phisionomie vive et ſpirituelle. Il n'y a cependant pas cinquante ans que les Portuguais étoient encore de grands ſpadassins, mais ils ne ſe ſervoient pas de la pointe, ils frapoient d'estoc, ce qu'ils nomment pancada, et leurs épées étant fort longues avec des lames fort étroites ne pouvoient pas faire de profondes incisions.

„Nous avons d'excellents historiens anciens, qui, s'ils n'ont „pas la philosophie des Hume et des Robertson ſont véridiques, et „ont un ſtile grave et clair, tel qu'il convient à l'histoire. Les ſiècles „dans lesquels ils écrivirent excusent les miracles et les détails inuti„les qu'ils ont donnés. Mais Barros, Couto, Osorio, Damiao de „Goes et quelques autres méritent d'être connus et éstimés. Jacinto „Freire a un ſtile vicieux par les pointes et concetti. Il faut cepen„dant observer que dans toutes les langues il y a des expressions „figurées, et cet auteur en était prodigue, qui traduites litteralement „déviennent absurdes. Pour la pureté de la langue Jacinto Freire „est un auteur classique.

„Nous avons de très bons antiquaires, dont le premier est Re„zende.

„Pedro Nunnès fut un géomêtre très éstimé, ſes ouvrages ont „un mérite réel et très grand pour le tems.

„Nous

„Nous avons plusieurs poëtes anciens très bons, Sa-e-Miranda, „Ferreira, Bernardis, Fernand Alvez de oriente, Francisco Rodrig„nes, nous avons plusïeurs poëmes épiques, dont quelques uns ont „du mérite.

„Camoëns, ſuperieur à tous les autres, et qui mérite d'être cité „à part, est un poëte épique, égal du Tasse et de Milton, il leur est „même quelquefois ſuperieur, comme ils le ſont à Voltaire dans ſa „Henriade.

„Lusiada, le titre du Poëme, vient de *Lusus*, ancien nom des „Portuguais, *Lusitania*, *Lusi*, et non pas de ſon nom de Batême. Il „imite Virgile, et non l'Odyssée, et il n'y a pas de Plagiats. Les épi„sodes ſont neuves et d'une grande beauté. Sa machine du merveil„leux n'est pas aussi ridicule, ni aussi extravagante que l'a dit Vol„taire, qui ne comprenait pas le Portuguais. Mr. Michle, l'unique „traducteur passable de ce poëte, l'a très bien déffendre, consultez le.

„Il n'est pas possible dans une courte note de faire l'énumeration „des ouvrages où il y a du bon. Il faut consulter pour la littérature „Portuguaise la Bibliographie de Barbosa.

„Les tragedies de Ferreira, les comedies de Camoëns ont fort „peu de mérite; nous avons un auteur qui n'en manque pas pour le „tems où il a écrit, c'est Gil Vicente. De nos jours le juif Antonio „Jozé a publié des comedies dans lesquels on trouve un génie parti„culier et beaucoup de *vis comica*, mais il manque de correction.

O Antonio Jozé, doce e faceto
tu que foste o primeiro que pisaste
commais régular ſocco
a ſcena Luſa etc.

„Parmi les ouvrages modernes, nous avons des Elements de mathe„matiques d'après une nouvelle méthode qui ſont fort éstimés. l'Au-

„teur était un des hommes les plus aimables, les plus instruits et du „plus grand génie, il fut perdu trop tôt pour ſa patrie, il était bon „poëte.

„Garcao est notre Horace, c'est un des auteurs modernes qui en „aproche le plus.

„Il y a un petit nombre d'ouvrages qui méritent d'être éstimés, „dont les auteurs ſont vivants.

„l'Academie des ſciences, instituée par le Duc d'Alafoens contribuera à leur culture et à leur avancement.

„Il y a des écoles établies par le gouvernement dans toutes les „grandes villes, deux très bonnes écoles pour la Marine, une pour „le génie, le college des nobles et différentes pensions.

„On trouve des maîtres de danse, d'éscrime, d'équitation. Le „Portuguais monte généralement très bien à cheval, et il y a une „bonne assiéte naturelle, c'est ce que j'ai observé dans l'exercice des „récrues de la Cavalerie."

(J'ai peint les Portuguais tels qu'ils m'ont paru en masse. Dans toute l'Europe, ſurtout depuis un ſiècle, la haute noblesse, les cours, et ce qu'on nomme la bonne compagnie ont partout la même phisionomie. Ce n'est pas ſur elle qu'il faut porter ſes observations. Son éducation, ſa manière d'être ne lui laissent rien de caractéristique. Un épais vernis de politesse et de bon ton masque ſes mœurs, et les dénature. C'est dans la classe commune de la Nation, la petite noblesse, la bonne bourgeoisie, l'homme de loi, le marchand et ſurtout l'habitant de la campagne, qu'on voit à découvert les mœurs, les habitudes, les usages, les préjugés, les vertus, les vices, la progression, ou le retard de l'instruction ſociale. Quant à la populace, elle est la même partout, et en tout tems.)

CHA-

CHAPITRE V.

Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.

Toutes les parties de la ſociété ont une dépendance mutuelle comme celles du corps humain, la maladie de l'une influe nécessairement ſur toutes les autres. Un peuple ſuperstitieux, qui cultive peu les arts et les lettres, ne peut pas avoir un gouvernement bien réglé: d'ailleurs la ſujétion aux Anglois diminue la vigueur que le Comte d'Oyeras travaille depuis quinze ans à rétablir dans tous les ressorts relâchés de cette machine. Depuis ce ſiècle le gouvernement portuguais a été ſans force, ſans attention, ſans ſoin: les Ministres endormis aux pieds du trône l'ont laiſſé ébranler par l'insolence des nobles, les usurpations des Ecclesiastiques et la tirannie des Anglois. La nature a ſemblé ſe joindre à toutes ces causes de dépériſſement, pour achever de ruiner le Portugal par un tremblement de terre, et c'est du milieu de ces ruines que le fameux Sebastien Joseph Carvalho, Comte d'Oyeras, a eu le courage de raffermir le trône, en le ſoutenant d'une main, et de l'autre écraſant la noblesse, abaiſſant le Clergé, et diminuant le pouvoir anglois. La première entreprise de ce grand homme a excité le fanatisme et les conjurations, et lui a donné occasion de déployer ſon caractère inébranlable, inflexible et ſévère. Le Roy, échappé aux coups de ſes meurtriers, est devenu leur maître et leur juge. Après ce premier obstacle levé, le Ministre a attaqué les Eccleſiastiques, et enfin il a pris vis-à-vis les Anglois les biais de la plus ſubtile politique et de la plus profonde prudence: partageant la haine de ſa nation contr'eux, il leur a porté des coups d'autant plus directs qu'ils le paroiſſoient moins, et qu'il n'a eu l'air que de remédier à des abus.

La marine étoit en fort mauvais état; cinq ou ſix vaisseaux déſemparés et autant de frégates, ſans matelots, ſans officiers, constituoient les forces navales. Le Ministre, pour être maître absolu dans cette partie, a fait nommer Secrétaire d'Etat de la marine ſon frère François Xavier de Mendoça, qui vient de mourir il y a trois mois; ce frère étoit un homme borné, mais bon travailleur et fort obéïssant à ſon frère, qui par ce moyen s'est vu maître de ce ministère. En ſept ou-huit ans la marine a été rétablie ſur un bon pied; des étrangers, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, François, ſont venus enseigner la navigation aux Portuguais, qui depuis deux cents ans ont conquis trois parties du monde, en ont fait le commerce, ont tourné toutes leurs vues du côté de la marine, ſans pour cela apprendre à naviguer. La marine actuellement consiste en dix vaisseaux de ligne et le double de frégates; le tout construit en ſuperbe bois de Brésil. On a lancé à l'eau à Lisbonne deux vaisseaux de ſoixante et quatorze et ſoixante et douze canons d'une construction admirable pour la résistance et la durée; mais les Officiers ne ſont pas assez exercés, ils ſont mauvais et les matelots aussi, et je crois que ſur mer les Espagnols auroient, vaisseaux à vaisseaux, un avantage considérable par l'espèce de leurs équipages: mais la marine angloise ſupplée à ce défaut, et c'est elle qui l'a entretenu jusqu'à présent. D'ailleurs l'état actuel de la marine portuguaise ſuffit pour la défense de ſes côtes; la guerre contre les Saletins, qu'ils ont à ſoutenir ſeuls depuis la paix de Maroc avec la France et l'Espagne, peut être pour eux une école et les aguerrir, ce dont ils ont grand besoin, car ils n'ont plus la réputation d'être braves ſur mer. La guerre contre Maroc peut être un jour funeste aux Portuguais, ſi l'Empereur de Maroc vient à bout de fortifier Mogador, d'attirer des rénégats bons marins, et d'établir la croi-

croisière de ſes corsaires du côté des isles du Cap Verd, des Canaries, des Açores et de Madere; les vaisseaux venant du Brésil risqueront d'être ſouvent attaqués, ſurtout depuis l'extinction des compagnies, dont les vaisseaux forts et bien armés alloient en flottes escortés par les vaisseaux du Roy. Les Saletins ont déjà fait cette année une épreuve qui n'a manqué de leur réussir que par un grand hazard; un corsaire de Salé a été à la rencontre d'une flotte à la hauteur du Cap Verd, s'y est joint comme s'il eut été de conserve, et remarquant un vaisseaux de la compagnie qui alloit mal, il s'est arriéré, lui a envoyé ſa chaloupe la nuit, l'a abordé, et s'en est emparé ſans résistance, quoiqu'il portât plus de trois cents hommes, que les Saletins ont enfermé à fonds de cale; par hazard un ſoldat portuguais qui s'étoit ſauvé au haut des hunes a crié et fait des ſignaux: un vaisseaux du Roy l'a aperçu, a abordé le vaisseaux de la compagnie, a massacré les Saletins, et a délivré l'équipage: le corsaire s'est ſauvé à force de voiles. Mais cette avanture hardie peut ſe renouveller ſouvent, et elle est encourageante pour des pirates déterminés.

Le commerce du Portugal, malgré tous les efforts et les ſpéculations du Comte d'Oyeras, est encore totalement entre les mains des Anglois, dont les Portuguais ne ſont que les courtiers, tenus dans la dépendance la plus dure. Les Portuguais n'ont point de marine marchande, et tant qu'ils en maqueront ils recevront la loi de la nation la plus puissante ſur mer. Le commerce ſe fait presque tout entier par les mains et ſur les vaisseaux des Anglois, excepté celui des provinces des Indes, d'Afrique et d'Amérique, qui ſont régies en compagnies, lequel ſe fait par les flottes du Roy; mais ſur ces flottes les Portuguais ne ſont que prête-noms. Les factories les plus considérables du Brésil et d'Afrique appartiennent à des capitalistes anglois,

qui

qui ont pour correſpondans les maiſons angloiſes de Lisbonne, de Porto et de Londres, de qui les Portuguais rachètent de ſeconde main les denrées provenantes de leurs propres colonies. Les vaiſſeaux même appartiennent aux Anglois, ils ſont à la tête de ces compagnies; ainſi tout le profit leur en revient.

Le Comte d'Oyeras, après avoir bien ſpéculé cette partie, s'eſt décidé à une opération ſingulière, qui leur a porté un grand préjudice, et qui a occaſionné leurs plaintes, ça été d'intervertir tout à fait l'ordre de la circulation et du profit, en changeant les moyens du commerce; il a aboli toutes les anciennes compagnies, et il a remis les parties qu'elles régiſſoient en commerce libre, pendant qu'au contraire il a établi en compagnies les parties qui n'étoient point régies. En faiſant ce bouleverſement il a eu ſoin d'éplucher ſcrupuleuſement les nouveaux actionnaires et capitaliſtes; mais comme les Anglois ont plus de fonds, et ſont plus riches, ils ſe ſont toujours trouvé les maîtres dans ces nouveaux arrangemens, qui cependant leur ont occaſionné des pertes conſidérables au commencement, et ils ſe ſont encore emparé de toutes les nouvelles actions ſous des noms étrangers. Il a réſulté encore un autre inconvénient, que le Miniſtre n'avoit pas prévu, et qui occaſionne aujourd'hui les ſéditions du Bréſil et la ruine totale des colonies. Les anciens actionnaires des compagnies avoient obtenu des miniſtres, et nommément du Comte d'Oyeras lui-même, des taxes pour la vente de leurs marchandiſes, et l'achat de celles des provinces régies par les compagnies: ces taxes étoient onéreuſes pour les habitans du Bréſil à qui on faiſoit une loi dure. Les Provinces ſurchargées par ces taxes et par la perte qu'elles faiſoient ſur leurs denrées devoient des ſommes conſidérables aux compagnies. A l'abolition de ces compagnies les actionnaires ont ſoldé les comptes et exigé

exigé les payemens; le Comte d'Oyeras a été obligé de prendre des arrangemens qui ont mécontenté les deux partis: cependant les particuliers qui ſurvenoient après les compagnies ont voulu continuer les ventes et les achats ſur le pied des taxes, et qui pis eſt argent comptant. Les habitans du Bréſil ne pouvant pas payer ſe ſont trouvés manquer de tout, et tout eſt tombé en déſordre et en confuſion; les créanciers les ont perſécutés, les Gouverneurs ont fait des ſottiſes, et le Miniſtre ſe trouva dans l'embarras de chercher des remèdes à ces maux; ce qui n'eſt pas facile à trouver.

Le Comte d'Oyeras a porté auſſi un autre coup aux Anglois, en favoriſant le commerce des bleds avec la France, qui y a fait un profit conſidérable en 1766, par la ſage et adroite ordonnance de Mr. le Duc de Choiſeul, pour l'exportation des grains: cette opération a réuſſi pour cette partie: la ſpéculation en étoit bonne, mais en général elle a nui, parce que l'avidité qui nourrit le luxe dévorant qui conſume la France, ſoutenue de l'intrigue, de la faveur et de l'égoïsme, a étouffé, ſous les abus ſans nombre, les vues étendues du Miniſtère. Le Comte d'Oyeras a trouvé moyen de diminuer à la ville de Lisbonne la dépendance vis-à-vis des Anglois; mais cette branche de commerce n'eſt que précaire et momentanée, à moins que la marine de France ne devienne aſſez forte pour balancer celle des Anglois.

Cet heureux eſſai lui a donné jour à une tentative qui a fait beaucoup crier, et qui n'a pas auſſi bien réuſſi. Pour affoiblir le crédit des Anglois ſur les bleds, et leur profit immenſe ſur les vins du Portugal, il a ordonné d'arracher une partie conſidérable de vignes et d'y ſemer du grain, cette levée de boucliers a trop découvert ſon intention, et n'a produit que des plaintes, les particuliers même, qu'on vouloit forcer à un nouveau genre de culture plus pénible, ont crié, ſe ſont

trouvés tirannisés, et ont refusé d'obéir: cependant il à été sourd aux clameurs, rigoureux sur l'obéissance, et il a fait observer son édit avec sévérité.

Pour l'intelligence de cette opération, il faut savoir que le Portugal est tout en vignes, excepté quelques petits cantons dans l'Entreminho-y-Douro et le Tra-los-Montes. Les Anglois ont acheté et possédent tous les bons terrains autour d'Oporto, de Lisbonne, de Sétubal et de Faro, dont les vins sont les meilleurs, et sont même renommés; ainsi le sol du Portugal et sa production leur appartiennent. Cet arrangement ruineux pour les Portuguais sert cependant si bien leur paresse, qu'ils n'en sentent pas eux-mêmes tout le désavantage; ils préfèrent la culture de la vigne qui ne leur donne presque aucune peine à une cultivation plus laborieuse: le commerce du Portugal (*) étant uniquement entre les mains des Anglois, et le Portugal manquant absolument de pâturages et de grains, la dépendance de ce royaume est absolue, parce que l'Angletterre lui fournit toutes les denrées les plus nécessaires qui lui manquent. Ce sont là les liens de servitude qui retiennent le Portugal dans l'alliance angloise, et que le Comte d'Oyeras a essayé de briser, pendant qu'il ne devoit que les limer sourdement, peu à peu, et en se donnant le tems.

Il a cherché encore à attaquer les Anglois par des établissemens de manufactures pour des soyes, des draps, des cuirs, et par une savonerie. Il a fait des ordonnances sévères pour empêcher l'importation des étoffes étrangères; mais l'imperfection de ces manufactures, la lenteur de leur progrès, la mauvaise qualité et la cherté des denrées qui en sortent font donner la préférence aux marchandises angloises et françoises, en soyeries, en draperies et en tanneries, et l'im-

(*) Etant d'un seul genre, l'objet de ce commerce.

l'importation des fabriques étrangères ſe ſoutient dans le royaume malgré les édits.

Ce Miniſtre s'eſt efforcé auſſi d'attirer à Lisbonne par des traités le commerce direct du Dannemarc, de la Suède et de la Ruſſie; rien n'eſt plus ſage ni plus utile, parce que plus il y a de peuples qui concourent au commerce de Portugal, plus la diviſion des branches fait ſortir le total de ce commerce des mains des Anglois: mais ce n'eſt faire les choſes qu'à moitié que d'établir ce commerce purement paſſif, et il doit encourager les Portuguais à naviguer eux-mêmes dans les mers du nord, aller y chercher les genres qui leur conviennent, et faire un commerce actif. Tout cela eſt une affaire de longue haleine, et dont ce Miniſtre ne verra pas la fin; et il eſt probable malheureuſement pour le Portugal que ſon ſucceſſeur dans le Miniſtère n'aura pas des vues auſſi profondes que ce grand homme.

Comme le Comte d'Oyeras a l'agriculture à cœur, et qu'il la regarde comme la baſe de tout gouvernement, il avoit réſolu pour la remettre en vigueur de faire un cadaſtre général pour connoître la valeur des terres et pouvoir combiner avec certitude les travaux à faire; mais ce cadaſtre ſe fait mal et lentement, c'eſt une opération fort difficile, et il eſt à craindre que dans un pays auſſi ignorant il ne ſoit fort mal fait. Le Miniſtre a créé une place d'Intendant général d'agriculture en faveur d'un nommé Don Louis Ferrari, transfuge d'Eſpagne, où il étoit commiſſaire des guerres, fort connu à Paris où il a été Agent de la nation eſpagnole; cet homme n'eſt pas ſans talens, il a de la facilité et de l'adreſſe, il n'eſt cependant pas capable de travailler aſſez en grand pour monter ſolidement cette partie eſſentielle: il a fait des calculs de population et des projèts de culture fondés ſur des progreſſions arithmétiques qu'un coup de vent peut détruire.

truire. Cependant les terres reſtent en friche, la province entière de l'Alemtejo eſt inculte, le Beïra et les Algarves ſont déſerts, et le Miniſtre donne dans l'aventure et dans les chimères pour la partie de l'agriculture et de la population.

Les finances du Portugal ont attiré la plus grande attention du Comte d'Oyeras; il s'eſt réſervé cette partie ſans y attacher aucun titre: les ſentimens ſont variés ſur l'état des finances du Portugal et des revenus du Roy. On dit aſſez généralement que le tréſor eſt rempli, que le Portugal eſt fort riche, et que ſes revenus ſont conſidérables; mais il me ſemble que les finances ne doivent pas être en bon état dans un royaume qui n'a ni agriculture, ni marine, qui vient d'eſſuyer un tremblement de terre qui a produit des banqueroutes conſidérables, et de ſoutenir une guerre qui lui a occaſionné de grandes dépenſes; dont les colonies, qui ſont ſa partie eſſentielle et la ſource de ſes richeſſes, ſont ſi pauvres, ſi mal adminiſtrées et ſi vexées, que les peuples trop foulés pourraient être tentés de déſerter ou de ſe révolter ſi on n'y remedie au plustôt; ſurtout ſi l'on conſidère que ce royaume a d'anciennes dettes, (*) que ſes richeſſes et ſurtout ſon or ont paſſé juſqu'à préſent par les mains des Anglois qui ſeuls en jouiſſent: enfin que les diamans qu'il poſſède en quantité ſont une richeſſe morte, et qui n'eſt point de circulation. Le peuple portuguais n'a que très peu d'impôts à payer, et cependant il ne vit pas dans l'aiſance.

Avant le miniſtère du Comte d'Oyeras, il falloit ajouter à ces vices réels des finances du Portugal celui, plus terrible encore, de leur mauvaiſe adminiſtration; vingt-deux mille écrivains, repartis en une

(*) En 1752 et 1754, il n'y avoit dans le royaume que quinze millions de livres en monnoye d'argent mélée d'alliage. A la fin de 1754, le Roy de Portugal emprunta 400,000 écus; il devoit 50 millions aux Anglois.

une quantité conſidérable de tribunaux, dévoroient les revenus, embrouilloient la comptabilité, engloutiſſoient le tréſor: le Miniſtre, par une ſeule ordonnance du mois d'Octobre 1761, a réduit ce nombre énorme de ſang-ſues à trente deux perſonnes, bien examinées, bien épluchées, et qui ne peuvent faire que peu de tort. Il a réduit à un ordre ſimple la rentrée et la ſortie des fonds du tréſor, en établiſſant des livres de compte journaliers pareils à ceux des banquiers et des négocians; ces livres ſont vérifiés toutes les ſemaines, le Roy arrête les comptes précédens, ſigne ceux qui exiſtent, donne ſes diſpoſitions ſur l'avenir, et on a ſoin de ne point laiſſer de comptes arriérés: la netteté, la préciſion et la ſûreté de ce travail paroîtront incompréhenſibles, ſurtout dans différens pays de l'Europe, où la finance eſt devenue un art très compliqué, très difficile, un dédale inextricable, pour lequel il n'eſt point de peloton de fil; mais pour convaincre l'incrédulité, qu'on aille en Portugal, qu'on liſe l'ordonnance du Comte d'Oyeras, qu'on en vérifie l'exécution; ce ſeul trait de ce grand homme lui fait autant d'honneur que tout le reſte de ſa conduite: il ſurpaſſe même tout ce que l'on a fait en ce genre.

On varie ſur les revenus du Portugal, que les uns font monter à ſoixante et dix, d'autres à quatre-vingt millions de livres; c'eſt ce que je ne ſais pas poſitivement: les mines produiſent annuellement de cinquante à ſoixante millions de livres. Mr. Silhouette ne portait les revenus du Roy de Portugal qu'à trente deux ou trente trois millions.

D'après les Régiſtres, avant 1750, les flottes aportaient du Bréſil, année commune quarante millions, deux cent cinquante mille livres. Cependant en 1754 le tréſor royal n'avait pas dix ſept millions, et la dette nationale était de quatre vingt deux millions. Mal-

gré le tremblement de terre et la guerre de 1762 le Marquis de Pombal avait ſi bien regi les finances qu'à la mort du Roy D. Joseph il y avait dans le trésor royal cent quatre vingt douze millions.

„Il faudrait entrer dans de très grands détails pour comparer „l'état du gouvernement à différentes époques jusqu'àprésent. La „Marine est présentement ſur un bien meilleur pied que tu tems de „M. de Pombal. La *Provedoria dos Armazens* a été abolie, et la direc„tion est commise à l'Amirauté qu'on vient de créer. Nous avons un „corps de marine réspectable, où l'on compte des officiers d'un grand „mérite. Son organisation a été aussi derniérement ameliorée. De „Çadet volontaire, on dévient Lieutenant, Capitaine de fregate, Ca„pitaine de vaisseaux, Chef de division, Contre-Amiral, Amiral. Il „n'y a que deux amiraux, tout deux ont du mérite.

„La force de la Marine consiste en dix-huit vaisseaux de ligne, „presqu'autant de Fregates, des Bricqs, des Cutter etc. Tous parfai„tement construits par deux excellents constructeurs portuguais que „nous possedons. Ces vaisseaux ſont aussi ſolides que bons voiliers. „Nos matelots ont toujours été, et ſont encore excellents, c'est ce „qu'avouent eux mèmes les Anglais, qui ſont bons juges, et qui en „ont eû constament un grand nombre dans leurs escadres. Les Por„tuguais ont beaucoup apris des Anglais depuis le perfectionement „de la ſcience de la Marine, pour la manœuvre, la propreté et la dis„cipline ſur les vaisseaux de guerre; mais il n'est pas moins vrai que „nous avons très peu d'Anglais qui ayent ſervi ſur nos vaisseaux, et „qu'excepté cette nation, ſi nous avons eû un Danois, ou un Hollan„dais, je ne me rapelle pas que nous ayons eû d'autres officiers étran„gers à notre ſervice. La Marine s'est aguerriée et perfectionnée dans

„la

„la guerre de l'Amérique, et dans les escadres que nous avons eû der-
„niérement dans le d'étroit de Gibraltar pour contenir les Algeriens.

„La guerre de 1775 au Brésil a été la ſeule occasion qu'on ait pû
„avoir de juger la ſuperiorité ſur mer entre les Espagnols et les Por-
„tuguais. Ce n'est qu'un ſeul exemple, et on aurait tort d'en tirer des
„consequences pour préférer la Marine Portuguaise à l'Espagnole;
„mais en même tems c'est un motif pour ne pas avancer que la notre
„est inférieure à tous égards. Je connais d'excellents officiers de Ma-
„rine en Espagne, je ſçais qu'ils ont un D. Jorge Juan, un Massa-
„redo, mais je leur ai entendu louer notre Marine, et notament après
„l'expedition d'Alger.

„Le Portugal n'a point le commerce étendu qu'il pourrait avoir,
„et auquel ſa position, ſes productions et ſes colonies doivent le por-
„ter: mais il est déjà assez grand, et il occupe une Marine marchande
„considérable, dont je ne pourrais pas dire le nombre exact de vais-
„seaux, quoiqu'on en publie la liste tous les ans.

„Le commerce n'est plus entre les mains des Anglais. Depuis
„quatre ou cinq ans le change est toujours en notre faveur, et en 1791
„on envoyait de l'or d'Angleterre en Portugal pour l'achât des Co-
„tons. Les vaisseaux Anglais n'exploitent que leur propre commerce.
„Il est vrai que le Portugal fait encore par le moyen de vaisseaux Sué-
„dois, Danois, Hambourgeois, le commerce du Nord qui pourrait
„être fort étendu, ainsi que celui de la Méditerranée; mais on dimi-
„nue peu à peu les commissions, et il faut espèrer qu'un jour le Por-
„tugal le fera par lui même, c'est à quoi il doit aspirer. Les moyens
„ſe présentent, mais on ne peut pas les détailler dans des notes.

„Le Comte d'Oyeras n'a fait qu'abolir l'usage des flottes pour le
„commerce de nos colonies, par cette abolition ce commerce est de-

„venu

„venu libre. Dès lors les Anglais n'ont pû continuer leurs ſpé-
„culations et faire des Portuguais leurs facteurs pour le commerce du
„Brésil. D'autres règlements ont en ſuite renforcé celui là, et at-
„teignent le bût qu'on s'était proposé. Les grains que le Portugal
„importe viennent de la Baltique, de la Sicile, de l'Afrique et de
„l'Amérique ſeptentrionale. Ni les Anglais, ni les Français n'en
„envoyent."

(Heureusement pour les Portuguais, les choses ont bien changé depuis 1766, tems où j'ai composé cet état du Portugal. D'après un relevé authentique des déclarations des Paquebots à Falmouth, l'extraction de l'or et de l'argent du Portugal a été en 13 ans, de 1759 à 1772, de neuf millions trois cent dix neuf mille, neuf cent trente huit livres Sterling, ou quatre vingt trois millions, huit cent quatre vingt neuf mille quarante quatre Cruzades, par an environ ſix millions et demi de Cruzades, ou vingt millions de France. Dans ce calcul n'entrent ni les diamants, ni l'or et l'argent qui passe par des batiments particuliers, ni ce qui ſort par Setubal. En Septembre 1783 trois Paquebots ont porté à Falmouth cent mille livres Sterling, ou neuf cent mille Cruzades. D'après les régistres de la Douane de Lisbonne de 1775 à 1776 le commerce d'Angleterre excedait du double celui des autres nations, cependant il n'était plus aussi actif qu'avant le tremblement de terre de 1755.)

„L'ordre d'arracher les vignes fût injuste, despotique et inutile,
„il ne remplit pas le bût de faire cultiver plus de grains; ce bût n'était
„qu'un prétèxte, car le vrai motif de M. de Pombal fût de diminuer
„la production de ces vins, pour que ceux de ſa terre d'Oyeras eûs-
„sent plus de valeur. Il a enfreint par cet ordre le droit de propriété.
„Lorsqu'un Gouvernement veut diminuer telle culture et augmenter
„telle

„telle autre, il doit ſe ſervir de moyens doux et d'encouragements „qui faſſent trouver au propriétaire ſon intérêt dans ce qu'on desire.

„Le terrein qui a porté la vigne n'est de longtems bon à rien. „*Foi chao de vinha*, dit on en Portugal, pour désigner un terrein „ſterile.

„Le Portugal n'est pas employé tout en vignes, mais il y en a „trop en proportion de ſon étendue, et le bled n'est pas assez culti„vé: mais les droits ſur les vins et ſur les vignobles ſont moindres, „ou plus faciles à payer, vû le haut prix des grains, que les impôts „et les droits ſur les terres à grains.

„Si le prix des denrées doit être dans la proportion des fraix de „leur culture, dans tout pays, il est pour cela des mesures ſages que „le gouvernement dévrait adopter, ſans nuire à un commerce étran„ger, aussi lucratif pour le Portugal que l'est celui des vins.

„Les Anglais ne possedent point les terreins autour de Porto etc. „Ils ne ſont point propriétaires en Portugal. Ils ont des privilèges „pour l'achât des vins, en raiſon de l'exportation très considérable „qu'ils en font et de leurs capitaux. l'Etablissement de la compagnie „des vins à Porto a retiré de leurs mains le Monopole de ce com„merce qui de douze mille pipes est monté présentement à quarante „mille pour l'Angleterre.

„Le Portugal, s'il entend bien ſon intérêt, aura toujours un „grand avantage à entretenir ſes liaisons de commerce avec l'Angle„terre. Il n'est plus dans la ſervitude de cette nation. C'est un vieux „mot, dont l'application ſerait fausse aujourd'hui. Il peut rester in„dépendant, ſauf les liens du commérce, qu'il lui convient de res„serrer encore pour leur intérêt commun.

„M. de Pombal a beaucoup fait pour les manufactures et les fa-
„briques, et il a completement réussi dans l'établissement de plu-
„sieurs genres. Le Portugal ne tire plus de l'étranger différents ar-
„ticles très importants, qu'il ſerait trop long de détailler."

(Ce Ministre a établi des fabriques de ſoye, de coton et de verre, ce qui a fort inquiété les négociants anglais, et occasioné des contestations fort vives entre les cabinets de Londres et de Lisbonne; il n'en est rien résulté de facheux, parceque le Ministre a démontré que les Anglais tiraient plus d'or et d'argent que de marchandises du Portugal, ce qui était en contravention directe du traité de commerce ſur lequel ils fondaient leurs plaintes.)

M. de Pombal n'a point fait de traités, ni avec le Dannemarc,
„ni avec la Suede, ni avec la Russie. Celui que le Portugal a conclu
„avec la Suede est de 1641, il n'est existe point avec le Dannemarc.
„C'est la Reine qui a conclu celui avec la Russie. Le commerce actif
„avec le Nord doit commencer par des traités, et être encouragé par
„d'autres moyens.

„On peut dire positivement que M. de Pombal n'a rien fait pour
„l'agriculture, il n'a point ſuprimé les droits qui ſurchargent les la-
„boureurs, n'a point fait de chemins ni de communications, n'a
„point encouragé l'agriculture par des prix, n'a point éclairé le cul-
„tivateur par des écrits, des recompenses. En un mot il n'a rien
„fait. Ferrari était un avanturier ignorant qui n'a été d'aucune uti-
„lité."

CHA-

CHAPITRE VI.

La Cour.

La cour de Portugal est fort triste et fort cérémonieuse. Le Roy n'a point de représentation, il ne voit les Ministres étrangers que les jours de baise-mains; il passe le reste du tems dans sa famille, ou à la chasse qu'il aime passionnement: ce Prince ne voit et n'agit que par son Ministre, dans lequel il a placé une confiance à toute épreuve, mais parfaitement méritée. Il est singuliérement robuste et infatigable; il est rarement accessible à Lisbonne, et fort sérieux. Il passe deux mois vers le carême à Salvaterra sur la rive gauche du Tage, où il est le plus magnifique souverain de l'Europe; il y traite à ses dépens tous les étrangers qui y arrivent, et qui sont connus pour honnêtes gens; il y entretient un bon opéra, des tables et des chevaux de chasse pour tout le monde indifféremment: il passe aussi quelque tems à Pinheiro sur le bord du Sadaon et à l'abbaye de Maffra; les voyageurs ne trouvent dans ces endroits aucune commodité.

La Reine de Portugal conserve une aversion prodigieuse contre la cour de France, où elle avoit été élevée pour être assise sur ce trône en épousant Louis XV, elle n'a point encore perdu la sensibilité que lui causa son renvoi à la cour d'Espagne; elle est extrêmement attachée au Roy qu'elle accompagne partout; elle aime la chasse autant que lui, et l'excès de ses courses à cheval lui a hâlé singuliérement le teint qu'elle a fort rouge et bazané; elle est fort instruite, elle a de l'esprit et beaucoup de prudence; c'est elle qui par ses négociations a détourné le danger des armes Espagnoles en 1762; elle déteste le Comte d'Oyeras, qui la ménage peu, mais elle n'ose parler contre lui.

Tous ſes favoris ont été victimes de la haine de ce Ministre, qui les a enveloppés dans les punitions qui ont ſuivi la conjuration contre la personne du Roy; entr'autres le Comte d'Obidos, un des plus puiſsans ſeigneurs du Portugal, qui n'étoit mêlé en rien dans la conjuration, a perdu ſa liberté bien innocemment pour un bon mot; il y a une tradition populaire ſur le Roy Don Sebastien, que les Portuguais croyent, ou disent n'être pas mort, et qu'ils prétendent devoir revenir par mer à Lisbonne pour reprendre ſa couronne (c'est leur Messie). Un jour que la Reine étoit à la fenêtre avec ſa cour, il s'éleva ſur la mer un trombe d'eau considérable, la Reine dit en riant que c'étoit le Roy Don Sebastien qui revenoit; le Comte d'Obidos lui répondit, cela ne ſe peut, Madame, Don Sebastien est ici, c'est lui qui règne: deux heures après cette plaisanterie le Comte fut arrêté, et mis au fond d'un cachot de la tour de St. Julien, où il est pour le reste de la vie du Comte d'Oyeras. Telle est la cruelle ſévérité de ce Ministre, ſur qui tomboit la plaisanterie, parce qu'il ſe nomme Sebastien Carvalho. Cette avanture me rappelle un mot de Milord Tirawley, qui disoit, que peut-on faire d'une nation dont une moitié attend le Messie, et l'autre attend le Roy Don Sébastien, mort depuis deux-cents ans.

„Personne en Portugal ne croit au retour du Roy Don Sebastien, „et ſi dans des tems malheureux, ſous les Philippes, quelques Por„tuguais aimaient à ſe flatter de cette chimère, comme d'une espe„rance qui les consolait de leur esclavage, bientôt après la dénomi„nation de *Sebastianistas* ne fut donnée qu'en dérision aux vieillards „qui avaient des idées rouillées, et s'habillaient ſinguliérement.

„Le fait est que dans la triste journée d'Alcazarquivir la déroute „fut telle qu'on ne ſçut rien de positif ſi non que le Roy était resté à

„pied

„pied entouré d'ennemis. Le ſeul poëte Bernardès qui était présent „à cette bataille, et resta prisonnier, dit dans une de ſes élegies qu'il „vit le Roy tomber mort. L'incertitude où l'on fut ſur ſon ſort fit „qu'on crut qu'il s'érait ſauvé. Il est vrai que celui qui parut ensuite „à Venise lui ressemblait parfaitement, fut reconnu par plusieurs „Portuguais, leur communiqua et donna intelligence de plusieurs af„faires ſecrètes, et ſoit imposteur, ſoit vrai D. Sebastien, fut livré „aux Espagnols, on n'en entendit plus parler.

„Ainsi le prétendu bon mot de Lord Tirawley est comme la plus „part des bons mots, plus remarquable par ſa fausseté que par ſa „mechanceté: mais en général l'homme aime la ſatire, et en rit quand „ce n'est pas à ſes dépens."

(Je ne prétens deffendre ni le bon mot de Lord Tirawley, ni la fable de D. Sebastien, je n'accuse pas non plus de cette crédulité absurde le grand nombre de Portuguais ſensés et bien élevés: mais je vais citer les propres expressions de Don Antonio de Moraës da Sylva qui a traduit de l'anglais, et commenté l'Histoire du Portugal. Il avoue dans une note que de ſon tems, en 1788, il existait encore des Sebastianistes. *Parmi beaucoup de faux Sebastiens il s'est trouvé un homme ſur lequel il reste beaucoup d'incertitude, ſçavoir s'il l'était, ou non. Mais quelque merveilleuse que ſoit ſon histoire, elle ne l'est pas autant que ce qui me reste à raporter; c'est que même encore il existe en Portugal des personnes, d'ailleurs très judicieuses, qui croyent que le Roy Don Sebastien est encore vivant, et qu'il doit remonter un jour ſur le trône de Portugal, et il en est de ſi persuadés, qu'ils ſeraient capables de ſouffrir le martire pour cette opinion. Cette ſecte porte le nom de Sebastianistas. Ils n'ont rien imprimé ſur cette matière, mais ils ont beaucoup de mémoi-*

res et de notes que l'on conserve, dans lesquels ils font des éfforts incroyables pour donner quelque poids à leur opinion.

Il n'est pas étonnant qu'en 1766, vingt deux ans avant ce qu'écrit D. Antonio de Moraes da Sylva, j'aye rencontré en Portugal un Sebastianiste que je ne nommerai pas.)

La Reine est mère de deux Princesses, dont l'ainée est mariée à l'Infant Don Pedre, Prince dévot, ſombre, et ſilencieux, dont elle a eu le Prince de Beïra qui est héritier présomptif de la couronne; la troisième fille du Roy est une belle personne, bien élevée, remplie de talens: cette jeune Princesse avoit été proposée pour épouser le Roy des Romains, mais la politique et la circonstance de la guerre s'y étoient opposées. Le jeune Empereur étant devenu veuf, cette affaire est encore une fois ſur le tapis, et elle le mérite.

Le vieux Prince Emmanuel, oncle du Roy, mort cette année, avoit été un Prince dévot et galant, et il avoit parcouru toute l'Europe en avanturier. Il n'y a point d'autres grands Seigneurs à cette cour que le jeune Duc de Cadaval, c'est un gros homme crapuleux et borné, et le Marquis de Marialva, homme d'esprit, vieux chevalier, ſinguliérement adroit à tous les exercices du corps, ainsi que ſes deux fils. Le père du Duc de Cadaval, Prince du ſang, étoit fort éstimé du tems de Jean V, par ſon esprit, ſa causticité, ſa fermeté et ſon mérite. J'ai vu quelque chose d'assez plaisant dans une bibliothèque, fondée par Jean V, chez les PP. de l'oratoire, c'est un gros infolio intitulé, *ultimas palavras do celebre Duque de Cadaval*, dernières paroles du Duc de Cadaval. On apelle en Portugal *ultimas palavras* un testament. Le Roy a plusieurs frères naturels, dont un est Archevêque de Braga, les autres ſont en prison depuis l'époque de l'assassinat. Don Juan de Bragance, Prince du ſang, a pris pour ſa ſûreté le parti

parti de voyager; il est Lieutenant Général au ſervice d'Autriche, où il s'est distingué par ſa valeur, ſon esprit et ſes talens: ce Prince reparoitra en Portugal après la mort du Ministre.

Les deux personnages les plus connus dans la partie ministérielle, et qui pourront entrer en concurrence pour ſuccéder au Comte d'Oyeras, ſont Don Martin de Mello, et Don Joseph de Sylva Passanha; le premier est ambassadeur en Angleterre, il est homme d'esprit, instruit, mais décidé, hazardeux, inhabile ſur beaucoup d'objèts, tenant entiérement aux Anglois, et s'appuyant ſur la cour de Londres pour ſes prétentions; il est aussi ſoutenu par le Ministre dont il est parent: le ſecond est un homme ſage et instruit, uniquement attaché aux intérèts de ſa nation, animé de la haine commune contre les Anglois, actuellement en discrédit et ſans emplois, après avoir été longtems ambassadeur à Naples et à Madrid.

Le reste de la noblesse n'approche pas du Roy, est ſans crédit, ſans argent, ſans pouvoir, ſans honneurs, et rampe devant le Comte d'Oyeras et chez ſa femme; Princes du ſang, particuliers, noblesse, peuple, tout le monde ſe réunit pour caresser cette puissante famille et pour la détester.

CHAPITRE VII.

Précis de l'histoire du Portugal.

Le royaume de Portugal est connu dans l'histoire ancienne ſous le nom de Lusitanie. Ses peuples ont ſoutenu de grandes guerres contre les Romains qu'ils ont ſouvent vaincus, étant conduits par deux fameux Généraux, Viriatus, qui de chef de voleur étoit parvenu au commandement d'une armée et à faire trembler les Romains; et Sertorius,

torius, grand Général romain, que des mécontentemens avoient rendu ennemi de la république: les Romains ne purent venir à bout des Lusitaniens qu'en faisant assassiner ces deux Généraux.

Lorsque l'Empire offroit de toute part une proye aisée aux Barbares, les Alains s'emparèrent du pays situé entre le Minho et le Tage, où ils fondèrent un royaume, qui, après avoir été conquis par les Goths, devint avec eux la proye des Arabes; la capitale de ce royaume étoit Coimbre. Alphonse VI, Roy de Léon et de Castille ayant commencé avec avantage la guerre contre les Maures, engagea plusieurs Chevaliers françois, gascons, italiens, anglois, à venir faire la guerre contre les infidèles; le plus distingué de ces Chevaliers fut Henri de la maison de Bourgogne. Le Roy, pour le fixer dans son pays, lui donna sa fille bâtarde Thérèse, et pour dot la Galice, avec ce qu'il pourroit conquérir du Portugal, avec titre de Comté (*): ce Prince poussa la guerre avec tant de vigueur qu'il conquit tout le pays jusqu'au Tage. Son fils Alphonse Henriquez ayant vaincu cinq Roys, ou plutôt cinq Gouverneurs Maures dans les campagnes d'Ourique dans l'Alemtejo, se fit déclarer Roy, l'an 1135; il prétendit que Jésus-Christ le lui avoit ordonné, et que son crucifix avoit étendu son bras et parlé, c'est ce dont les Castillans ne conviennent pas.

Alphonse Henriquez fut proclamé Roy sur le champ de bataille d'Ourique en 1139, et en prit le titre, mais il ne fut confirmé dans cette dignité qu'en 1147 dans les Cortes, ou Etats de Lamego, et c'est réellement à l'époque de cette Assemblée que commence la Monarchie Por-

(*) Le Roy Alphonse donna à Raymond Comte de Bourgogne sa fille légitime Urraque avec le Comté de Galice, et au Comte Henri de Bourgogne sa batarde Thérèse avec tout le pays situé au sud de la Galice, et la proprieté de tout ce qu'il pourrait conquerir sur les Maures jusqu'à la Guadiana cette donation ne le ruinait pas.

Portuguaise. C'est par l'art. 6. des Capitulaires des Cortes de Lamego, devenus loix fondamentales du Royaume, qu'il est dit que jamais aucune fille ainée, ou heritière directe, du Roy ne pourra se marier avec un Prince, ou seigneur étranger, parcequ'en aucun tems un Prince étranger ne pourra posseder la couronne du Portugal, et *dans le cas où l'heritière du Royaume aurait épousé un Prince étranger, elle ne pourra être reconnue Reine, parceque nous ne voulons pas que nos vassaux soyent obligés d'obéir à un Roy qui ne soit pas Portuguais, parcequ'ils sont nos vassaux et compatriotes, qui sans secours étranger, et au prix de leur sang nous ont fait Roy.*

Le Roy Alphonse II. tint à Coimbre des Cortes, où il ajouta de nouvelles loix à celles de Lamego. Une entr'autres ordonnait que les sentences de mort ne s'executassent qu'au bout de vingt jours, *parceque la justice peut se faire en tout tems, et que l'injustice une fois commise est irréparable.* Il eut l'audace de donner par une de ces loix le droit aux Laies d'avoir recours aux Magistrats civils, lorsqu'ils seraient lezés par la justice ecclesiastique, ce qui lui attira les censures du Pape, la haine du clergé, et beaucoup de troubles dans son Royaume.

Vingt cinq Roys depuis cette époque ont gouverné le Portugal; je renvoye à l'histoire de ce royaume ceux qui voudront suivre avec précision les détails de leurs règnes, et je ne m'arrête qu'à quelques traits frappants et décisifs, et même je ne fais que les tracer légérement.

Au commencement du quatorzième siècle le Roy Denis parvint à chasser entièrement les Maures des Algarves, en prenant Faro, leur dernière retraite; ce fut aussi lui qui ajouta au Portugal le petit pays nommé Riba de Coa, arrosé par la Coa, petite rivière près de laquelle

est ſitué Almeyda, qui en est la capitale. Le Roy Denis venait à bout de toutes ſes entreprises, ce qui est passé en proverbe, *El Rey Don Denys ſez todo o que quiz.* Il entretenait un marine puissante, protegeait le commerce et avait amassé de grandes richesses: il s'était fait une loi de n'employer à ſon usage rien qui n'eut été manufacturé dans ſon Royaume. Ce même Roy Denis eut de grands chagrins à essuyer de ſon fils, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Alphonse IV, et qui fut ſurnommé l'Afriquain pour avoir conquis Tanger, Ceuta, Safia, Larrache, Tetuan, Mazagan. Il ne reste plus aux Portuguais que cette mauvaise place en Afrique, encore ſont-ils ſur le point de l'abandonner. Elle a été abandonnée depuis 1766.

Le fils du Roy Alphonse IV. fut Don Pedre I, fameux par la mort de l'infortunée Inès de Castro ſa femme et par les cruelles vengeances qu'il exerça. Un des assassins ſe nommoit *Coelho,* qui en portuguais ſignifie un lapin; Don Pedre le fit mettre à la broche et le fit ſervir à manger à ſes complices. J'avais lû cette fable. Le Roy Don Pedre ne fit point mettre à la broche Coelho, ni ſon complice. Ils furent écartelés, et on leur arracha le cœur. Le Portugal a eu le rare bonheur d'avoir un plus grand nombre de bons que de mauvais Roys. Jean I, que la victoire et l'amour des peuples couronnèrent, quoique bâtard, Alphonse V. et Jean II, ſurnommé le Prince parfait, furent de grands Roys, et firent fleurir le Portugal.

Mais l'époque brillante de ce royaume fut celle des Roys Don Emmanuel et Jean III. Le premier de ces Princes avoit un oncle nommé l'Infant Don Henri, qui résidoit à Lagos dans les Algarves; ce Prince, qui étoit riche, engagea par de grandes libéralités deux gentilshommes ſes domestiques, nommés Tristan Vaz et Zarco, à tenter des découvertes ſur la partie occidentale de l'Afrique, et c'est à l'encouragement

ment qu'il donna à la navigation que l'on doit les fameuses conquêtes des Portuguais. Bientôt Alvaro Cabral et Vasco de Gama découvrirent l'un le Brésil et l'autre les Indes. Au bout de cinquante ans les Portuguais se trouvèrent par leur courage maîtres de toutes les côtes de l'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à l'isle de Socotora, et depuis le Cap Guadarfu de tout le tour de l'Asie, de toute la Mer Rouge, du golphe d'Ormuz, des deux presqu'isles du Gange, et des isles Moluques. Ils faisoient alors seuls tout le commerce de l'or, des étoffes de soye, des porcelaines, des perles, de l'yvoire, enfin de toutes les denrées des trois parties du monde, connues par eux seuls. Bientôt les puissances Européennes devinrent jalouses de leur grandeur.

Le Roy Jean I. était très liberal, très bon guerrier et très grand politique. Il n'aimait ni les fêtes, ni le luxe, ni les amusements dispendieux. Il disait que de tous les plaisirs auxquels un Roy peut se livrer, la conversation avec les étrangers et les hommes instruits était le plus utile, le plus agréable, et celui qui coutait le moins, et raportait le plus. Le grand Frederic pensait de même.

Mais l'homme le plus interessant du Portugal et de son siècle est son fils l'Infant D. Henri, qui a completement rempli sa devise: Talent de bien faire. Ayant étudié avec une application opiniatre la navigation et l'astronomie, il se chargea de tous les soins et les dépenses des premières découvertes: pour se livrer tout entier au genre sublime d'étude qu'il avait embrassé, il abandonna la cour, et se retira dans la province des Algarves, à la pointe du Cap St. Vincent, où il bâtit la ville de Sagres, il y construisit un bon port, d'où il fit partir plusieurs de ses armements.

Ce Prince avait toutes les vertus propres à l'execution de ses nobles projets. On ne lui a jamais reproché ni vices, ni faiblesses. Sa

ſeule passion fut celle des découvertes. C'était la ſeule agitation de ſon âme toujours égale, toujours reglée et maitresse d'elle même. Il avait la candeur d'un homme de bien, la ſimplicité d'un grand homme, la fixité d'opinion d'un philosophe. Il pensait toujours en grand, et dans ſes vastes entreprises il n'était ni rebuté par les obstacles, ni effrayé par les dangers. Vivant dans le celibat, ſes palais étaient des Academies, ſa famille était la pauvre noblesse. Il s'occupait de l'éducation et de la fortune des pauvres gentilshommes qu'il adoptait, comme s'il eût été leur père. Il élevait aux dignités ceux qui prosperaient, il pleurait ceux qui étaient victimes de leur dévouement, il payait une dette ſacrée en répandant ſes bienfaits ſur leurs parents, et en essuyant leurs larmes.

Après avoir été dans ſa jeunesse un guerrier intrepide, mais malheureux, il devint un ſçavant utile. Il avait une idée très exacte de la ſphère, il aprit aux Portuguais l'utilité des longitudes et des latitudes pour la navigation, il leur enseigna la manière de les fixer avec le ſecours des operations astronomiques. Il calcula par préſcience tous les avántages résultants des progrès de la navigation, de la fondation des Colonies et de l'extension des branches nouvelles du commerce maritime. Il fonda les colonies de Madeire, des Terceires, du Cap Verd et de Guinée.

Il eut à combattre la ſuperstition, l'ignorance, l'envie et ſouvent le découragement. Il vit ſa patrie recueillir de ſon vivant les premiers fruits de ſes immenses travaux. Sa nation, après de longs murmures, s'est montrée reconnaissante envers ce grand homme, qu'on peut regarder comme un prodige, ſi on le compare au ſiècle qui l'a produit.

Son

Son neveu, le Roy Don Emmanuel, ſurnommé l'heureux, ſçavait très bien la géographie, l'astronomie et la navigation, il poussa avec le plus grand zele les conquêtes des Indes. Une de ſes maximes était que pour recevoir des informations ſûres et de bons conseils, il fallait faire des questions imprévues, pour ne pas donner le tems de faire des réponses aprêtées. Il porta le deüil d'un habile pilote, disant qu'un état ne pouvait prospèrer que lorsque le Roy respectait autant la noblesse de l'âme que celle du ſang. Un ſoir étant déjà deshabillé pour ſe coucher, une dame vint demander audience, il ſe r'habilla pour l'entendre. *Si mon mari*, lui dit elle, *m'avait ſurprise en adultère, et qu'il m'eût tuée, lui accorderiez vous ſa grace?—ſans doute*, repondit le Roy— *hé bien, accordez moy la mienne, je viens de trouver mon infidèle époux couché avec une de mes eſclaves, je les ai immolés tous deux.* Le Roy lui fit expedier ſur le champ des lettres de grace. Il fit réformer et mettre en ordre les ordonnances Alphonsines, et imprimer un code de loix en cinq livres, qui a ſervi à gouverner le Royaume jusqu'à la compilation de Philippe II.

Jean III, fils et ſucceſſeur d'Emmanuel, ne valait pas ſon père, il poussa cependant avec gloire la conquête des Indes, parce qu'il eut le bonheur de raſſembler pour la conduite de ces brillantes expeditions une foule de héros formés par cette navigation ſous le règne précédent, les Almeida, da Cunha, Albuquerque, Caſtro, Silveira, Maſcarenhas, qui ne mirent point de bornes à leur ambition et à leurs triomphes.

Il eut pour favori et pour miniſtre un des hommes les plus habiles et les plus vertueux de ſon tems, D. Antonio de Ataïde. Un trait de ce miniſtre prouve combien il valait mieux que ſon maître: Un grand ſeigneur, nommé Azambuja, s'étant ruiné au ſervice du Roy,

Jean dit à ſon ministre, *je pourrais faire un bien bon marché en achetant les terres d'Azambuja.* — — *Vous en feriez un bien meilleur,* lui répondit Ataïde, *en le mettant en état de ne pas les vendre, car ſes ancêtres et lui ſont victimes de leur zele et de leur dèsinteressement.* Le Roy eut le bon esprit de ſuivre ſon conseil.

Jean III. a rendu à ſa patrie le mauvais ſervice détablir l'Inquisition, ainsi il a fait plus de mal que de bien à ſa patrie. Ce tribunal fut introduit par un moine de Cordoue nommé Jean Perès de Sauvedra, qui ſe fabriqua de fausses bulles, et ſe fit passer pour Cardinal-Legat du Pape Paul III. l'imposture fut découverte, le moine fut mis aux galères, mais la *ſainte* Inquisition fut conservée par le crédit de la Cour de Rome. *Dolus, an virtus.* Tout était bon, pourvû que la victoire restât à l'Eglise. Voila ce que l'on apellait la réligion! des Institutions fondées par la fraude doivent être détruites par la violence.

Une révolution inattendue et terrible changea en un moment la face du Portugal, le plus funeste de tous les événemens précipita les Portuguais de leur gloire et les réduisit au plus grand malheur. Don Sebastien, jeune Prince de la plus grande espérance, vif, ſpirituel, courageux, appliqué, monta ſur le trône en 1572, avec le projèt de s'illustrer par quelque action éclatante; rempli des idées de chevalerie, il ne méditoit pas moins que de conquérir l'Afrique ſur les ennemis de notre réligion. Il assembla une armée de vingt mille hommes, composée de toute la haute noblesse et de l'élite des guerriers de ſon royaume, il ſe mit à leur tête et passa en Afrique, où il fut vaincu et tué à la bataille d'Alcazarquivir avec la plus grande partie de la noblesse Portuguaise. Les Portuguais, nation crédule, et dont l'histoire est rempli de merveilleux, prétendoient et prétendent encore

core qu'il n'étoit pas mort dans le combat, parce qu'on n'avoit pas trouvé ſon corps ſur le champ de bataille; cette idée a donné lieu à ce que plusieurs imposteurs ſe ſoient donnés pour lui, même longtems après la possibilité de ſa vie, ſelon le cours ordinaire de l'existence humaine. Philippe II, Roy d'Espagne, le Duc de Bragance, et un bâtard oncle de Don Sebastien, furent les compétiteurs qui eurent à ſe disputer la couronne, qui, après la mort ou la disparition de Don Sebastien, étoit occupée par un vieux Cardinal, nommé Don Henri, qui ne règna que quelques mois. Philippe ſoutint ſes droits par une armée aguerrie, conduite par le fameux Duc d'Albe; envain les Portuguais, excités plutôt par leur haine contre les Castillans que par attachement pour le bâtard Don Antonio, firent quelques foibles efforts pour éviter le joug espagnol; le désastre de Don Sebastien les avoit laissés ſans troupes, ſans flotte et ſans argent; aucune puissance de l'Europe ne protégeoit leur cause, et ils furent vaincus et ſubjugués en deux mois de tems.

L'époque de Don Sebastien tire un voile funèbre ſur la nation portuguaise. Toutes les familles anciennes ſont interrompues par la mort de leur chef, toute la force nationale est abattue par la perte de l'armée, toutes les conquêtes cessent, et ſous le règne des trois Roys Castillans, nommés les trois Philippes, on ne voit pour cette malheureuse nation qu'opprobre, rebellions et malheurs. Cette catastrophe est de 1580, et la captivité du Portugal ou ſon obéïssance à l'Espagne dure ſoixante ans. Les Hollandois profitent de la foiblesse du Portugal, du peu de ſoutien que lui accorde l'Espagne, languiſſante elle même ſous le règne des trois Philippes; ils s'établissent à Olinde et Fernambouc au Brésil; ils possèdent ces colonies trente ans, ils chassent les Portuguais des isles Moluques, des isles de la Sonde,

Sonde, de celle de Ceylan, et ils s'emparent de la ſouveraineté des mers des Indes qu'avoient poſſédée les Portuguais pendant les règnes glorieux de Don Emmanuel et de Jean III; ils forment en même tems un établiſſement ſolide au Cap de bonne Espèrance à la pointe de l'Afrique, et ils les dépouillent pendant ces ſoixante ans de toute leur puiſſance. Il ſemble que ce ſoit préciſément contre les Portuguais que les Hollandois ſe ſont acharnés pour ſe venger des Espagnols.

Le malheur étoit arrivé à ſon comble. La nation vexée et méprisée paroiſſoit trop foible pour être ménagée; la cour de Madrid puniſſoit les plaintes arrachées par le déſeſpoir, et croyoit le déſeſpoir impuiſſant, quand enfin la patience des Portuguais ſe laſſa. En 1640, une trentaine de gentilshommes, ſans communiquer leur projêt, ſans s'être aſſuré aucun appui, poignardèrent Vasconcelos qui tirannisoit le peuple ſous une Princeſſe d'Autriche, gouvernante du royaume pour Philippe IV. Le feu de la rebellion ſe répandit dans le même moment, et devint univerſel; en un mois de tems tous les Espagnols furent chaſſés, ſans même beaucoup d'éfuſion de ſang. Le timide Duc de Braganée fut forcé par ſa femme de monter ſur le trône mal aſſuré, ſous le nom de Jean IV. Ce Prince foible étoit peu digne de gouverner de braves gens, mais la nation avoit pris ſon parti; elle ſoutint contre l'Espagne une guerre de vingt-huit ans avec beaucoup de courage et de ſuccès. La mort de ce Roy, celle du Prince Théodoſe ſon fils, que la nation regardoit comme un héros naiſſant, ni le règne de l'imbécille Alphonſe VI, ne purent diminuer l'enthouſiasme des Portuguais, ni rendre aux Espagnols leur ſupériorité. Les Espagnols perdirent quatre grandes batailles en Portugal, et ne furent pas tentés d'y rentrer. Le même eſprit de liberté ſe communiqua dans les colonies portuguaiſes; les Espagnols furent chaſſés de

Goa

Goa et de tous les comptoirs portuguais aux Indes, du Congo, des présides d'Afrique et du Brésil.

Enfin en 1668, le Roy Charles II. fut forcé d'accorder la paix au Roy Don Pedre II, frère et ſucceſſeur du Roy Alphonse VI, et de le reconnoître pour Roy de Portugal, renonçant à ſes prétentions ſur cette couronne. Le Roy Alphonse VI. étoit un imbécille furieux, il avoit épouſé une Princeſſe du ſang de France, nommé Louïse d'Orléans, qui, conseillée par le Comte de Schomberg et ſurtout révoltée par l'insolence du Comte de Castelmelhor, favori de l'imbécille Alphonse, et maître absolu du royaume, eut la hardieſse d'accuser ſon mari d'impuiſsance et de frénésie, et de plaider en ſéparation devant les Etats du royaume. Don Pedre, frère du Roy, fut chargé de la régence et de la Reine Louïse, qui devint groſſe. Alphonse, dans une ſeconde assemblée des Etats, fut déclarée indigne de règner et d'être marié; on le priva du trône, on lui ôta ſa femme, et Don Pedre reçut l'une et l'autre; Alphonse fut enfermé; il y avoit de quoi devenir fou s'il ne l'eut pas déjà été: le Pape pardonna toutes ces injuſtices pour de l'argent, et un bel auto-da-fé appaisa la colère de Dieu.

„La catastrophe d'Alphonse VI, fut l'ouvrage de la Reine, qui „aimait l'Infant Don Pedre, et ne pouvait dominer le Roy, tandis „qu'il avait à ſes côtés le Comte de Castelmelhor doué de grands ta„lents. Cette cabale était formée du confeſseur François de la Reine, „de l'Infant et des courtisans jaloux. Cette intrigue est odieuse et „révoltante. Le Roy était faible, imbécille ſi on veut, et il l'a assez „prouvé, mais ce n'était pas un forcené, un frénétique. Il est mort „misérablement après avoir perdu ſa couronne et ſa femme."

(La Reine eut l'effronterie de l'accuser d'impuissance, quoi qu'elle eut vecu longtems avec lui, qu'il fut au contraire libertin, et qu'il vit beaucoup de femmes. Il avait même eu un batard. Mais il s'était dégouté de ſa femme ſur un défaut naturel qu'il lui avait reconnu. Quand on lui annonça le mariage de ſon frère avec la Reine, il dit en riant, *je le plains, il en ſera bientôt dégouté.* Cela arriva.

Don Pedre jouit tranquillement de ſon crime, et transmit paiſiblement ſon royaume à Jean V. ſon fils. Le Portugal, depuis la paix de 1668, a repris ſon ancienne constitution, mais il n'a pas pu reprendre ſon ancienne vigueur. Ses puissans protecteurs et le changement des circonstances ne lui laissent qu'un rôle ſubalterne, et ce royaume est devenu dès lors ſubordonné aux Anglois, dont l'alliance obligée est devenue une chaine étroite, indissoluble, et que le tems n'a fait qu'appeſantir.

CHAPITRE VIII.

Anecdotes. Jean V, Joseph I, tremblement de terre, conspiration, guerre de 1762, incendit de la douane, mort de Graveron; révolte du Brésil.

L'histoire du Portugal conduit jusqu'au règne de Jean V; ainsi je réduirai à quelques traits anecdotiques mes remarques ſur ce Roy et ſur celui qui règne à préſent, en ſuivant mon plan ſans passion et ſans flatterie. Jean V, monté ſur le trône au commencement du ſiècle avoit régné avec assez de gloire et beaucoup de bonheur; c'étoit un Prince ſpirituel, quoique très médiocre dans ſes vues, magnifique, galant et fier, il tenoit beaucoup des qualités de Louis XIV, dont il avoit tout le caractère, à l'amour de la guerre près, que Jean V. abhor-

horroit: il étoit fort attaché à l'alliance des Anglois, et il n'examinoit pas assez quel empire il laissoit usurper à cette nation avide. Il avoit pris une amitié violente pour Milord Tirawley, Ambassadeur d'Angleterre, qui abusoit de cette facilité pour être le plus insolent des favoris, et pour accabler de mépris et d'injures la nation portuguaise. Ce Roy s'étoit fait réspecter de ses voisins en montrant de la sagesse et de la fermeté, lorsque dans la guerre qui plaça Don Carlos sur le trône de Naples, il fut menacé par l'Espagne; il avoit alors armé en trois mois de tems une armée de trente-cinq mille hommes, commandée par d'habiles gens, avec une artillerie nombreuse et une Marine réspectable: cette vigueur lui avoit procuré une paix solide, que le feu de la discorde allumé dans toute l'Europe en 1741 ne vint pas à bout d'entamer. Dans le sein d'une paix florissante il cherchoit une gloire solide et utile; il avoit ajouté des embellissemens au beau palais des Roys, dont il ne reste plus aucun vestige; il avoit bâti une superbe église patriarchale, devenue de même la proye du tremblement de terre; il avoit élevé le superbe couvent de Mafra à quatre lieues de Lisbonne, endroit curieux, où il avoit rassemblé une bibliothèque bien choisie; il avoit fait construire un aqueduc digne des Romains pour la conduite des eaux de Lisbonne (ce monument a été réspecté par le tremblement) il faisoit le bonheur de ses sujèts, et il en étoit adoré. Mais ce Prince étant tombé sur la fin de sa vie dans une dévotion outrée, abandonna le soin des affaires à frère Gaspard son confesseur, protecteur du jeune Carvalho; il dissipa la plus grande partie des revenus de l'Etat à doter des chapelles, renter et bâtir des couvens et faire dire des messes; ce dernier article surtout devint une manie. On étoit forcé de lui cacher bien soigneusement les morts qui arrivoient à Lisbonne, parce que dès qu'il aprenoit qu'un de ses

ſujêts étoit mort, fût-il de la lie du peuple, il lui faisoit dire à ſes dépens au moins cent messes ou davantage: les Portuguais disoient, que Jean envoyoit les vivans en enfer, pour tirer les morts du purgatoire: ſa dévotion empira, dégénéra en foiblesse, et il mourut presque imbécille.

Le règne de Joseph I. ſembloit destiné à présenter les plus grands dangers et les catastrophes les plus ſingulières. Ce Roy, étant monté ſur le trône en 1750, trouva les trésors vuides, l'Etat chargé de dettes, et les Anglois maîtres du royaume et des colonies. Son Ministre Diègo de Mendoço n'étoit pas assez habile pour remédier aux abus. Carvalho, revenu de l'ambassade de Vienne, gagna la confiance du Roy, culbuta le Ministre, qui fut exilé à Mazagan, et prit ſa place; il passa les deux ou trois premières années de ſon ministère à lutter contre les cabales, examiner et débrouiller les causes du dérangement des affaires, et essuyer les insolences des nobles qu'il cherchoit à abattre.

L'année 1755, le 1 Novembre, arriva le fameux tremblement de terre qui désola tout le Portugal, renversa dans toutes les villes du royaume un nombre considérable de maisons, et fit périr plus de cinquante mille ames à la même heure. Lisbonne fut la plus maltraitée de toutes les villes, le tremblement y fut affreux, les élémens ſe réunirent pour accabler les malheureux habitans, la mer et la rivière ſe débordèrent, la terre s'ouvrit, la flamme dévora les maisons; c'étoit le jour de la Toussaint à neuf heures du matin, tout le monde étoit à la messe: les églises et les plus gros bâtimens furent ceux qui s'écroulèrent avec le plus de fracas, et presque toutes les personnes conduites dans ces ſaints aziles, ou par crainte ou par dévotion, y furent écrasées ſous leur chûte. Les vieillards, les enfans et les malades,

lades, restèrent étouffés dans leurs lits, ou furent consumés par les flammes, ſans ſecours, parce que le feu des maisons renversées gagna de près en près, et s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagnoit le tremblement. On a vu dans les gazettes la description de cette effrayante catastrophe; les vaisseaux ſe fracassèrent les uns contre les autres, beaucoup périrent dans le port: cependant au milieu de cette désolation générale la brutalité humaine ſe déployoit, l'avidité excitoit au crime et au brigandage une foule de matelots, de ſoldats, de nègres et de ſcélérats, à qui cet événement ouvroit les prisons; ils ſe répandirent dans la ville, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons encore ſubsistantes, pillant, violant, massacrant, commettant les plus grands excès: ce désordre affreux augmentoit encore l'horreur et la crainte. La ville étoit, pour comble de disgrace, menacée de la famine, et la puanteur des corps morts, des matières brulées, du ſouffre, corrompoit l'air et faisoit craindre la peste.

Le Comte d'Oyeras ne perdit pas courage dans cette désolation générale, où chacun trembloit, où la crainte de l'avenir étouffoit les plaintes ſur les maux présens; ce Ministre ne prenant aucun repos, n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau, *qu'un carosse*, ſe porta par-tout, encouragea, consola les malheureux habitans; il fit en huit jours plus de deux-cent-trente ordonnances pour les différentes précautions à prendre: on a rassemblé ces ordonnances en un gros livre intitulé, *Providencias ſobre os terre motos.* (*) Il fit éteindre le feu, il fit bruler dans de la chaux vive, ou enterrer en haute mer tous les ca-

(*) Une entr'autres ordonnoit une neuvaine à St. François de Borgia Jésuite, qui est le patron des tremblemens de terre; ce n'etoit pas le Saint auquel eut plus de foi le Comte d'Oyeras, mais il ſe prêtoit aux idées du peuple qu'il vouloit rassurer.

davres que l'on put déterrer, il fit ouvrir des chemins au travers des ruines, il rendit le courage à la garnison, il fit faire des exécutions militaires contre les bandits qui infestoient la ville, et il fit venir des provinces et par mer des subsistances; il arrêta par son exemple et sa fermeté le peuple qui vouloit aller s'établir ailleurs et abandonner un terrain si malheureux, déjà dévasté plusieurs fois par cet affreux fléau. Cependant malgré tous les soins du Comte d'Oyeras, qui fut alors le *dieu tutelaire* et le sauveur de Lisbonne; outre la perte des personnes, des effets et des meubles, il se perdit en marchandises ou en argent, ou par les banqueroutes, qui suivirent nécessairement cette catastrophe; plus de cent cinquante millions de livres, reparties entre les différentes familles commerçantes et les nations correspondantes; et le commerce fut ruiné: il ne resta pas pierre sur pierre du magnifique palais des Roys de Portugal. Des richesses immenses y devinrent la proye des flammes, ainsi que dans l'église patriarchale, ou furent ensevelies sous les ruines. La cour tremblante n'eut pendant huit jours pour azile que des berlines, et le jardin de Belem, petite maison de campagne à une lieue de la ville; le Roy et sa famille, montrant beaucoup de résignation et de charité pour le malheureux peuple, s'employerent de tout leur pouvoir à son soulagement, et lui donnèrent l'exemple de la fermeté et de la grandeur d'ame.

La récompense de Carvalho après cette glorieuse conduite dans un si funeste événement, fut de gagner la confiance entière du Roy d'une manière irrévocable; c'étoit une justice que ce Prince lui rendoit, mais qui porta à son comble la jalousie et la rage des nombreux ennemis de cet habile homme: muni de la puissance souveraine, il commença à frapper les grands coups, il attaqua à la fois le corps de la marine, le commerce, les finances, le clergé, la noblesse et les Jésui-

Jésuites: ces derniers sur-tout furent les premiers en butte à ses traits, et la conquête du Paraguay fut décidée et arrangée avec la cour de Madrid. Les grands irrités et effrayés reconnoissoient leur impuissance, ils n'eurent pas l'audace d'attaquer directement cet homme supérieur, dont à peine ils osoient soutenir les regards. La vengeance est l'élément des Portuguais, ils aiment à la conduire sans péril, et ils ne trouvent pas de crime dans l'assassinat, parce que ce moyen (comme dit Molière) est le plus sûr.

Une horrible conspiration s'ourdit avec le plus grand secrét; (*) les plus grands de l'Etat y entrèrent. Le Duc d'Aveiro, de la maison de Mascarenhas, qui en étoit le chef, étoit allié à la famille Royale, *Mordomo-mor* (grand maître de la maison du Roy) et le plus puissant seigneur du Portugal: c'étoit un petit homme, laid, borné, vain, entêté, dérangé dans ses affaires, capable de tous les crimes, bas et rampant vis-à-vis du Ministre qu'il détestoit, haï et méprisé généralement. Cet homme fut aisément excité et conduit au crime par la Marquise de Tavora, l'ame de la conjuration; cette femme, une des plus belles de l'Europe, remplie de grandes passions et d'un génie supérieur, capable de tout en bien et en mal, étoit redoutée à la cour par sa violence, sa hauteur, ses plaisanteries dures et ses emportemens, ennemie déclarée de Carvalho, elle ne parloit de lui que dans des termes injurieux, elle ne ménageoit pas plus le Roy, dont toute la conduite étoit publiquement l'objêt de ses satires insultantes; ennemie de la Reine et des Princesses, elle les traitoit à égalité; mais cette

(*) Une partie des détails de la conjuration et de l'expulsion des Jésuites du Paraguay est tirée d'un mémoire sur ces deux événemens, fait pour la cour de France, par Mr. Favier, ancien négociateur, connu dans toute l'Europe par l'étendue de ses lumières et de ses connoissances, qui a fort peu de rivaux dans la partie sublime de la politique, et par conséquent beaucoup d'envieux.

cette terrible femme avoit un grand nombre de clients, des vaisseaux puissans et de grands biens. Sa magnificence, sa profusion, sa bonne mine, lui attiroient l'affection du peuple qu'elle ménageoit adroitement; alliant au crime et à l'orgueil une haute dévotion; elle étoit dirigée par un vieux Jésuite, nommé Malagrida, visionaire, fanatique, et qui se croyoit inspiré: son mari, Général de la cavalerie, ses deux enfans, son gendre le Comte d'Atouguia, et sa belle fille la Marquise de Tavora, étoient pareillement dirigés par les Pères de la compagnie, et ne se conduisoient que par la volonté de cette femme impérieuse. On a cherché en Portugal à disculper les conjurés d'en avoir voulu au Roy, ils ne prétendoient, dit-on, assassiner que Carvalho; cette excuse est fondée sur ce que c'est dans la calèche de Carvalho que par hazard le Roy avoit été assassiné, et les carosses du Roy avoient passé avant, vuides à la vérité, dans le poste que les conjurés avoient choisi, sans qu'ils les eussent attaqués: cette décharge peut avoir quelque croyance; il est certain que le profond mistère dans lequel a été ensevelie la procédure laisse la liberté aux conjectures de toute espèce.

La conspiration fut conduite en même tems avec beaucoup de secrèt et d'imprudence. Le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora, ses deux fils, le Comte d'Atouguia, des Almeidas et des Sousas, furent les noms réspectables qui parurent à la tête de plus de deux cent cinquante personnes des deux sexes qui furent complices, sans que le secrèt transpirât; cependant le Duc d'Aveiro, tantôt fier, tantôt rampant, se rendit suspect par des propos indiscrèts et des menaces: l'amour fut aussi un des moteurs de cette cruelle scène. La jeune Marquise de Tavora avoit avec le Roy une intrigue que toute sa famille regardoit comme un affront; (c'est ce qui agrave l'accusation faite

faite contre les conjurés d'en avoir voulu directement à la personne du Roy) on ſe ſervit de l'occasion des visites mistérieuses qu'il faisoit tous les jours à cette Dame.

Le jour destiné à l'exécution de cet affreux complot, les conjurés, au nombre de plus de cent-cinquante, ſe divisent par pelotons ſur le chemin du Roy; ce Prince n'étoit accompagné que d'un valet de chambre dans une calèche trainée par deux mules avec un ſeul postillon. Les premiers conjurés le laissèrent passer, et ce ne fut que lorsqu'il ſe trouva bien au milieu de la troupe, qu'il partit une quarantaine de coups de mousquet qui firent plusieurs grands trous à la calèche, et atteignirent le Roy à trois endroits; mais la blessure la plus considérable fut à l'épaule: le valet de chambre nommé Texeira eut la présence d'esprit et le courage de faire couler ce Prince ſous lui, et de s'asseoir dessus, ſe ſacrifiant généreusement pour ſon maître et le couvrant de ſon corps. Cependant le postillon aussi brave et aussi fidèle que Texeira, au lieu de ſuivre le chemin, ou de retourner en arrière, monta avec beaucoup d'adresse, à toute bride, une côte, malgré plusieurs autres coups de fusil, coupa à travers champs, et revint au palais de Belem par des chemins détournés: ces deux hommes à qui le Roy doit la vie ont été bien récompensés.

Le Roy, en arrivant au palais, ſe couvrit du manteau d'un de ſes gardes, et fit appeller ſur le champ Caryalho, qu'il attendit avec patience à la porte même du palais, ſans vouloir ſe faire panser, et ſans donner le moindre ſigne de douleur ou de crainte. L'inaltérable Ministre ne s'éfraya pas davantage à cette nouvelle, il défendit aussitôt à Texeira, au postillon et aux gardes de parler, et il recommanda à ſon maître le ſilence et la dissimulation; cependant malgré ces précautions la nouvelle ſe répand, peut-être par les conjurés mêmes: le

peuple de Lisbonne consterné accourt à Belem, la noblesse se rend au palais. Le Duc d'Aveiro paroit le plus empressé de tous et le plus inquiet, il s'offre de se mettre à la tète de la cavalerie et à courir après les assassins; Carvalho le rassure, lui fait de fausses confidences, et d'un air de mistère lui recommande le silence et la dissimulation: cependant il le soupçonnoit déjà; il connoissoit sa heine, son génie turbulent et capable de tout. Le Roy fait rassurer le peuple par les grands, il paroit lui-même à une fenêtre, il déclare que le bruit de son assassinat est faux, que sa calèche a versé, et qu'il s'est blessé légérement; ce Prince prend sur lui, s'éforce, reprend ses exercices ordinaires, avant même d'être guéri, et bientôt la confiance se répand dans la ville; les conjurés même, rassurés par l'apparence, ne prennent aucune précaution, et restent tranquiles. Un seul, nommé Polycarpe, domestique des Tavora, ne se fiant pas à cette mistérieuse inaction, s'enfuit, et sort du royaume.

Cependant Carvalho recherche en silence et secrétement les auteurs de la conjuration; un hazard les lui découvre. Un valet avoit une intrigue et des rendez-vous dans le jardin de Tavora avec une suivante de la maison; un soir qu'il attendoit sa maîtresse, les conjurés s'assemblent dans le jardin, fort près de lui, parlent du passé, et ourdissent une nouvelle trame; le valet tremblant d'être découvert entend tout, se sauve, et le rapporte au Ministre: d'autres perquisitions confirment les soupçons, et fournissent des preuves. Plus Carvalho trouve Aveiro et Tavora coupables, plus il les flatte et les caresse. Le premier par crainte, et peut-être par le conseil de ses complices, plus prudens que lui, demande la permission de passer un mois dans ses états, sous prétexte de santé, Carvalho se charge de lui faire accorder un congé de trois mois; le second avoit sollicité précédem-

demment une commanderie, le Ministre lui annonce cette grace de la part du Roy: on ne parle plus absolument de cette affaire, que le Roy et ſon Ministre viennent à bout de faire oublier au peuple.

Cependant ſix mois après, Carvalho propose le mariage de ſa fille avec le Comte de Sampayo, ſeigneur d'une grande famille; le Roy ſigne le contrat de mariage, et ſe charge des frais de la nôce; tous les grands y ſont invités: Aveiro révient promtement de ſes états pour y assister. Dix bataillons et autant d'escadrons arrivent ſecrétement le même ſoir à la même heure dans la capitale. Il y avoit deux bals qui occupoient toute la ville, et ſurtout la noblesse, l'un à Belem chez le Ministre, l'autre au *Lang Room*, maison publique appartenante aux négocians étrangers, qui donnoient ce bal à l'honneur du mariage; à la même heure tous les conjurés ſont arrêtés, leurs palais investis et ſaisis: le procès déjà tout fait et instruit, et huit jours après dix des principaux ſont exécutés devant la place du palais de Belem. Le Duc d'Aveiro est écartelé; le Marquis de Tavora, ſes deux fils, ſa femme, le Comte d'Atouguia ſon gendre, ſont décapités, et quatre complices ſubalternes ſont brulés vifs. Aveiro mourut comme un lâche; les autres ſupportèrent les tourmens avec fermeté; cependant les deux criminels qui montrèrent le plus de constance ſont une femme (la vieille Marquise) et un enfant de dix-neuf ans, (Jose Maria ſon ſecond fils) celui-ci avoit ſouffert les plus cruelles tortures ſans rien avouer, à la fin on fut obligé de faire paroître ſon père, qui lui dit que c'étoit ſe faire tourmenter inutilement, puisqu'il avoit tout confessé, ainsi que les autres complices; à quoi le fils ne répondit que ces mots: *vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter.* Pour la vieille Marquise elle n'eut pas la question par égard pour ſon ſexe, mais elle reçut ſa ſentence et vit les préparatifs de ſon ſupplice avec

une indifférence qui auroit fait honneur à une meilleure cause. Elle avoit adopté la coutume de déjeuner à l'angloise; après la lecture de ſon arrêt, elle ſe fit habiller par ſes femmes à l'ordinaire, elle demanda ſon déjeûner; le Confeſſeur qui étoit auprès d'elle lui repréſenta qu'elle avoit autre chose à faire, elle répondit, *il y a du tems pour tout.* Elle déjeûna tranquillement, et fit déjeûner ſes femmes avec elle; lorsqu'il fallut monter ſur l'échaffaud, on voulut l'aider, elle dit, *je monterai toute ſeule, je n'ai pas eu la torture comme les autres.* En effet elle monta fort vite et avec un visage ſerein; le Marquis de Tavora, beaucoup plus foible qu'elle, lui faisant alors des reproches d'avoir précipité ſa famille dans le malheur, elle lui répondit, *hé bien, ſupportez-le comme moi, et ne me le reprochez pas.* Elle ſe banda les yeux elle-même, dit au boureau de ſe dépêcher, abrégea l'entretien du Confeſſeur, et donna avec ſon mouchoir le ſignal de frapper. La jeune Marquise de Tavora fut reléguée dans un couvent, ainsi que la jeune Comtesse d'Atouguia, qui a été mise depuis à l'inquisition comme visionaire. La plus grande partie des nobles furent enlevés et renfermés dans des cachots, et quelques-uns s'échappèrent; de ce nombre furent les Almeyda et les Sousa; un entr'autres réfugié en Hollande, et rappellé d'une manière rassurante par le Roy et par Mr. Carvalho, répondit, que les chirurgiens, qu'il avait consultés, l'avoient assuré *qu'il ne pouvoit pas vivre ſans tête.* Quant aux Jésuites, ils furent chassés entiérement de tous les états du Roy de Portugal, comme complices de cette affreuse conjuration, mais ſans procédures ni preuves: il n'en resta que vingt-deux vieillards décrépis, qu'on renferma dans la *quinta* du Duc d'Aveiro, et de huit prisonniers dont les plus criminels, Malagrida Italien, Alexandre Irlandois, Matos Portuguais, ont été exécutés ſecrétement dans les prisons, après avoir été d'abord

d'abord annoncés comme chefs de cette trame. On croit que la querelle du Nonce et l'espèce de ſchisme qu'elle occasionna empêchèrent la publicité de leur punition.

On accuse le Ministre d'avoir ſervi ſes vengeances particulières; mais ce crime méritoit les plus affreux châtimens, et d'ailleurs il étoit de la bonne politique d'abaisser une noblesse insolente qui insultoit le Roy, et tirannisoit le peuple. La consternation et la méfiance tourmentent depuis ce tems les malheureux Portuguais; chacun voit le glaive ſuspendu ſur ſa tête, on craint les délateurs et les espions: des enlévemens perpétuels prouvent que la persécution n'est pas encore finie, et depuis ce tems les habitans de Lisbonne n'ont pas eu un jour ſerein, n'ont pas goûté un moment de joye pure. Le crime est passé, mais la punition est permanente. Le Ministre ſûr d'être haï, pour avoir peut-être poussé trop loin la rigueur, ne voit de ſûreté que dans la durée de la consternation générale; cette cruelle nécessité l'a rendu peu exact ſur les formes juridiques et très violent ſur les punitions, qu'il pousse toujours à l'extrême: ſa puissance est cimentée avec le ſang le plus noble du Portugal, et le titre de Comte d'Oyeras que le Roy lui a accordé en récompense de ſa fermeté, est ſcellé de ce même ſang et acheté par bien des têtes.

Voilà ce que j'ai appris ſur la conjuration, tant en Portugal, par mes propres recherches, que par le mémoire de M. Favier. Plusieurs Portuguais accusent cette narration d'une inexactitude complete, cela peut être. Le voile du plus profond mistère couvre les détails de cette atrocité, et il devient de jour en jour plus difficile de découvrir l'exacte vérité. Tout le bien qu'a fait en Portugal le celebre Marquis de Pombal est oublié, il ne réste de lui qu'un ſouvenir ſanglant. Les personnes les plus élevées en dignité ſont celles qui en ſçavent le plus

ſur cet horrible trait d'histoire, mais elles ne peuvent en parler qu'avec partialité, par ce que la pluspart tiennent aux familles envelopées dans l'accusation qui a porté ſur la plus haute noblesse.

Il est certain que le Roy était amoureux, favorisé, ou non, de la jeune Marquise de Tavora, que c'est en revenant le ſoir de lui faire une visite hors de Lisbonne qu'il a été assassiné de plusieurs coups de fusil dans une calèche. Ainsi il est probable, et le procès le verifie, que c'est contre ſa personne qu'était dirigé l'attentat, et non pas contre le Ministre, encore moins contre Texeira, qui n'était qu'un valet de chambre complaisant, comme le fameux le Bel de Louis XV. Si la conjuration n'était pas vraye, depuis la mort du Roy on aurait fait le procès au Marquis de Pombal, qui n'a été qu'exilé, quoiqu'on ne le ménagêat plus, on aurait prouvé ſon imposture, on aurait réhabilité la mémoire des Ayeiro, Tavora, Atouguia etc. On aurait donné autant d'éclat à la procedure de réhabilitation des victimes de cette catastrophe, qu'en a eû dans le tems celle qui les a fait perir. Il est à ſouhaiter qu'un auteur très instruit et très impartial résolve cet affreux problème historique, et relève les erreurs des détails que j'ai tracès d'après mes recherches, mais que je ne garantis point. Il est à remarquer que dans ce ſiècle philosophique, il n'y a pas eû un trône en Europe qui ait été exempt de pareils attentats.

Il est à présumer que dans la conjuration qui a produit l'assassinat du Roy le 3 Septembre 1758, le ministre a envelopé ſes ennemis particuliers dans la vengeance royale. L'énormité de la proscription, qui s'est étenduë en peu d'années à plusieurs milliers de victimes, a fait douter de la réalité du crime. Ce qu'on a imprimé de ce procès laisse du louche ſur le fonds de l'affaire. On est étonné de voir dans le *précis du Proçès et Jugement*, publié par ordre du Roy, des pré-

somptions admises comme preuves, d'après cette fausse maxime de droit: *celui qui a été mechant une fois le ſera toujours, et doit être regardé comme capable de commettre toutes les mechancetés du genre de celles qu'il a déjà commises.*

Mais les irrégularités de cette procedure n'ont pas pû produire la révision de ce procès malgré les démarches très actives des parents des condamnés et des ennemis nombreux du ministre alors disgracié. Je trouve dans les mémoires du Marquis de Pombal quelques détails, qui malgré la partialité de l'auteur, peuvent faire naitre des réflexions.

La Reine en montant ſur le trône en 1777 avait rendu un décrêt d'abolition en faveur du Marquis d'Alorna gendre et des trois frères du Marquis de Tavora. Pressée par les familles fletries par la ſentence du 12 Janvier 1759, de leur procurer une ſatisfaction plus éclatante; elle avait donné le 10 Octobre 1780 un édit pour la revision de ce procès, et avait nommé une commission expresse.

Les travaux de cette commission allant avec trop de lenteur au gré de cette ſouveraine, elle parut très agitée le 3 Avril 1781, et faisant rassembler les juges, quoiqu'il fût déjà nuit, elle leur enjoignit de donner ſur le champ une décision. Après plusieurs heures de ſéance et de contestations ils déclarerent à quatre heures du matin, que toutes les personnes, mortes ou vivantes, executées ou mises en prison en consequence de la ſentence du 12 Janvier 1759, étaient innocentes.

Mais dans le moment où l'on s'attendait à la publication de cet Arrêt, *au moins très précipité*, le procureur général du Parlement de Lisbonne en apella, et il n'eut pas lieu. Il n'y eut que la Comtesse d'Atouguia qui fut rehabilitée par un décrêt particulier de la Reine du 1 Juillet 1780.

On

On croit que la bonne volonté de la Reine fut arrêtée par l'imprudence d'un mémoire donné par François d'Acosta procureur du Marquis de Gouvea fils du Duc d'Aveiro. Ce mémoire, qui était très déplacé de la part d'un ſupliant, est très ſingulier pour l'époque où il a été produit, il paraitrait tout ſimple aprésent dans une partie de l'Europe.

Il commence dans le premier article par avouer et détester le crime de ſon père, lequel aveu détruit tout ce qui a pû être dit en faveur des victimes de ce fameux procès. Il dit ensuite.

„Le pouvoir ſuprême de la couronne de Portugal n'a point ſa „ſource dans le droit de conquête, mais dans l'autorité remise par la „nation .... dans la cérémonie du couronnement de Jean IV. les trois „Etats du Royaume déclarerent que la puissance des Roys réside ori„ginairement dans les peuples: que c'est d'eux qu'ils la reçoivent, et „que lorsque ceux-ci la leur remirent pour gouverner, ce ne fut pas „une translation absolue et totale, mais un ſimple dépôt; qu'ils ſe „reservent le droit et la faculté de la reprendre quand ils le jugeront „nécessaire à leur conservation."

Certainement ces principes ſont d'une verité éternelle, et prouvent la ſagesse avec laquelle la nation Portuguaise avait arrangé et confirmé ſa constitution dans les divers Etats généraux tenus aux époques décisives pour ſa monarchie. Mais ces principes furent déclarés ſéditieux et attentatoires à l'autorité royale, d'Acosta fut arreté, et le mémoire nuisit au Marquis de Gouvea, qui ne l'avait peut-être pas lû.

Que conclurre de tout cela? que les piéces de ce procès ont été envelopées d'un mistère qui prête à toutes les interpretations contradictoires, comme celui de Montecuculli condamné comme empoisonneur

neur du Dauphin fils de François I, de Ravaillac, de Damiens, d'Ancarström et tant d'autres. Il ſemble que dès qu'il s'agit des roys et des cours il ſoit impossible de découvrir la vérité.

On voit qu'il n'a pas été du tout question de la jeune Marquise de Tavora, que le Roy aimait et visitait. On peut ſoupçonner ſon mari de jalousie et ſa famille d'esprit de vengeance et de ressentiment du deshonneur d'une pareille intrigue.

Quant au Duc d'Aveiro, ſon caractère pétulant, ſon orgueuil, ſa haine contre le ministre, qu'il n'ôsait pas attaquer directement, peuvent lui avoir tourné la tête.

Quant aux Jésuites, ils avaient de très grands intérêts au changement de gouvernement, ils étaient bien ſûrs dans le cas de la mort du Roy de ſe ſoutenir malgré le ministre leur mortel ennemi, de l'écraser, et de relever leur puissance ſous le nouveau règne.

Quant aux décrêts de réhabilitation de la Comtesse d'Atouguia, du Marquis d'Alorna et des trois frères Tavora, ils ont l'air de ſimples lettres de grace, puis qu'ils ne ſont pas motivés ſur une procedure authentique et publique.

Quant à l'arrêt rendu dans la nuit du 3 Avril 1781 de l'ordre exprès de la Reine par le tribunal de révision établi le 10 Octobre 1780, lequel arrêt n'est connu que par des ouï-dire, il ne prouve que la précipitation des volontés du despotisme, et l'obéissance aveugle de ceux qui ont le malheur de lui être ſoumis.

Quant à la ceſſation des travaux de ce Tribunal irrégulier, établi par un décrêt, et anéanti ſans décrêt, elle prouve l'activité des intrigues de cour, qui fait et défait ſans motifs, et ſans excuſe de ſes contradictions.

Après avoir tout lû, on est réduit à dire, comme les Romains, *non liquet*, cela n'est pas clair.

Ces deux événemens funestes arrivés coup sur coup avoient occupé toute l'attention du Ministre, avoient suspendu toutes les autres parties de l'état, dont ils épuisoient les forces. La guerre étant allumée dans toute l'Europe, les Portuguais qui n'y avoient aucun intérêt commençoient à se remettre et à retirer quelqu'avantage de la paix qu'ils conservoient, mais leur neutralité n'étoit pas exacte: ils étoient regardés comme fort attachés aux Anglois, ils triomphoient de leurs victoires, ils les recevoient avec joye dans leurs ports, ils profitoient de leurs prises, ils étoient regardés non comme les alliés, mais comme les sujêts de l'Angleterre. On en étoit si persuadé en Europe que l'Espagne se détermina à attaquer le Portugal, jugeant que c'étoit attaquer les Anglois vivement et leur faire une diversion dangereuse que de porter la guerre chez ces alliés soumis; on regardoit Lisbonne et Oporto comme un des foyers du commerce anglois. Il est certain que le succès de cette guerre devoit avoir une influence considérable dans les négociations de la paix; c'étoit pour l'accélerer que l'Espagne se déterminoit à rompre la neutralité. Il n'est pas douteux que si le Portugal eut été conquis, les articles eussent été plus avantageux; mais la démarche de l'Espagne étoit de celles que le succès seul peut justifier. Cette puissance avoit un très grand intérêt à la guerre, celui d'empêcher les Anglois de s'agrandir trop en Amérique, et de ruiner tout-à-fait la marine françoise, mais cet intérêt ne lui fournissoit pas des motifs valables pour sortir de la neutralité: elle pouvoit être partiale, favoriser les François, leur ouvrir ses ports, leur donner de l'argent, mais il n'y avoit point de raison juste pour faire la guerre aux Anglois. Les pirateries de quelques corsaires désavoués

par

par la Cour de Londres, la visite rigoureuse, mais légitime, des vaisseaux Espagnols qui portoient des munitions aux François, n'étoient pas des prétextes ſuffisans: les Hollandois, les Génois, les Vénitiens, toutes les nations commerçantes essuyoient les mêmes avanies qu'entraine la guerre, ſans ſe croire autorisées à prendre les armes pour les empêcher; tout cela d'ailleurs ne regardoit pas le Portugal, mais enfin la guerre fut décidée et déclarée en 1762.

Les Portuguais s'attendoient ſi peu à cette rupture, ils y étoient ſi peu préparés, que l'état militaire de ce royaume étoit fort mal monté. Le Ministre, naturellement ennemi des gens de guerre, ne connoîssant rien à cette partie, comptant ſur une longue paix et ſur ſa politique, l'avoit totalement négligée, en avoit employé les fonds à d'autres objêts, et n'avoit pas même pensé à remplacer la plûpart des emplois vacans par les ſuites de la catastrophe précédente.

L'état de l'armée Portuguaise montoit ſur l'almanach à dix-ſept mille hommes dont deux mille quatre cent de cavalerie, mais il n'en existoit pas réellement la moitié. Lorsque le Comte de la Lippe, Prince Souverain d'Allemagne, que les Anglois indiquèrent pour commander les armées du Portugal, voulut à ſon arrivée rassembler un corps de troupes pour faire face, il ne put mettre ensemble, à ſon premier camp de Villa Viciosa, que cinq mille hommes, la plûpart ſans uniformes et ſans armes; Elvas, Almeyda et quelques autres places occupoient le reste: il n'y avoit ni artillerie, ni munitions, ni hôpitaux, ni fourages, ni ingénieurs, ni officiers, ni cartes, ni chariots.

Don Martin de Mello eut recours, de la part du Roy de Portugal, à la Cour de Londres, qui fit embarquer ſix mille hommes, dont deux mille Irlandois de nouvelle levée, aussi incapables de défendre

le Portugal que les Portuguais mêmes, et qui arrivèrent à moitié campagne. Milord Tirawley, qui commanda ce ſecours, étoit un mauvais officier et un homme violent, plus propre à ruiner les affaires qu'à y porter remède: c'étoit le même qui, étant Ambassadeur en Portugal, avoit joui ſi insolemment de ſa faveur auprès de Jean V.: il reprit ſes hauteurs et ſes mépris, et il eut avec le Comte d'Oyeras des ſcènes violentes; ce Ministre vint à bout de le faire rappeller. Loudhon qui lui ſuccéda, Townshend qui remplaça Loudhon, Crafft qui fut le dernier, ſe firent également haïr par leur orgueil, campèrent ſéparément, et tinrent toujours tête au Comte de la Lippe dont ils ne voulurent jamais recevoir les ordres, et enfin ils pousserent ſi loin leur mépris contre les Portuguais, que ceux-ci perdant patience ſe ſoulevèrent par-tout contre ces alliés cruels et insolens, et en massacrèrent plus de la moitié; il en périt plus de quatorze cent dans une révolte à Santarem: il n'y eut pas d'excès auxquels ne ſe portassent ces troupes indisciplinées, pires que les ennemis. Les Irlandois ſurtout étoient ſi désordonnés, ſi lâches et ſi ſcélérats, qu'en arrivant en Angleterre ceux qui avoient échappé à la vengeance portuguaise furent cassés et punis.

On ne tira pas plus de ſervices de deux régimens prétendus Suisses, que leva le Roy de Portugal, dont un Colonel fut pendu en effigie, un autre mourut en prison, et que l'on refondit en un régiment de grenadiers, dont je parlerai ensuite.

Le Comte de la Lippe eut aussi les mêmes difficultés avec le Ministre, qui ſe fioit plus avec raison aux négociations qu'au ſort des armes, qui l'arrêtoit ſur toutes ſes entreprises, le barroit en tout, repoussoit la fierté allemande par la morgue portuguaise. Les Généraux Portuguais, jaloux des honneurs que le Roy rendoit à cet étranger,

ger, étoient ſes plus grands ennemis. Le Comte de la Lippe est un Prince rempli de talens militaires; il a ſur-tout des connoissances étendues ſur le génie et l'artillerie, qu'il avoit commandée en Westphalie, pendant ſix ans, dans l'armée des alliés: il est hautain, présomptueux, vif, hazardeux, et il donne beaucoup à l'avanture: il fut obligé en Portugal de plier ſon caractère vis-à-vis des contrarietés, et il fit un apprentissage de patience. Quoiqu'il n'ait point eu dans cette campagne occasion de ſe ſignaler, il fit bonne contenance et ſe conduisit en habile homme.

Voilà quel étoit l'état intérieur du Portugal lors de l'entrée des Espagnols: aussi le Comte d'Oyeras ne comptoit-il point ſur les moyens militaires pour ſa défense; il eut recours à la politique. Il engagea la Reine à ſupplier ſa mère, la Reine Douairière d'Espagne, d'écarter l'orage qui alloit écraser le Portugal; il répandit de l'argent à propos, il entama des négociations adroites, et par ces armes plus puissantes que celles des guerriers Espagnols, il fut faire échouer leurs entreprises.

Cependant la Cour d'Espagne fit marcher quarante mille hommes ſur le Portugal: par l'état de la défense on peut juger de la facilité de l'attaque et de la conquête: mais contre toute apparence cette armée ne fit rien que nuire à l'Espagne même, et la ruiner en hommes, en chevaux, en bestiaux, en grains et ſur-tout en argent. Le Marquis de Sarria Colonel des Gardes Espagnoles, vieux, dévot, et ſans talens, fut chargé du commandement de cette armée: outre le peu de capacité et de vigueur de ce Général ſeptuagénaire, des personnes de la plus grande considération, qui avoient nécessairement le plus d'influence dans les affaires du tems, qui même les décidoient, barrèrent toutes les opérations. Le Ministre de la guerre étoit Irlandois,

toute l'Europe porta contre lui des ſoupçons de partialité pour ſes nationaux, chez lesquels il avoit passé ſa vie en ambassade, auxquels il avoit obligation de ſon élévation ſous le règne de Ferdinand: quoiqu'il en ſoit, le ſalut du Portugal coute à l'Espagne ſa gloire, une armée et ſes trésors.

L'ignorance prodigieuse des Généraux Espagnols, l'indiscipline des troupes, le peu de ſoin pour les fourages et les munitions de toute espèce aidèrent encore au ſalut du Portugal. On entra dans le pays ſans avoir fait un plan de campagne fixe; le premier camp fut à Zamora le 21 Avril 1762. On s'approcha de la frontière ſans connoître le pays, ſans avoir ni cartes, ni guides, ni espions; une partie de l'armée ſe porta ſur Miranda qui ſauta en l'air par un accident. Cette conquête détermina à entrer par le côté du Tra-los-Montes, mais alors on apprit qu'on avoit une rivière à passer; il n'y avoit point à l'armée de pontons, point de ponts ni de bâteaux pour en faire; on perdit du tems à les construire. Le 4 May le Général étant à Alcanisas dit publiquement: *no puedo ſaber a donde eſtan eſtos avechuchos*: je ne peux ſavoir où ſont ces insectes; il étoit bien instruit, et la plaisanterie étoit bonne. Bragance, Outeïro et Chavès n'ayant aucun ſoldat, ſe rendirent ſans coup férir à l'approche de l'armée.

Le Général osa le 21 May faire un détachement ſur Moncorvo, pendant qu'Orelly, commandant les troupes légères, partit de Chavès pour aller conquérir Oporto, ce qu'il ſe garda cependant bien de faire; il fut arrêté entre Villa Real et Villa Pouca par trois ou quatre cent paysans qui chassèrent ſon détachement fort de trois mille hommes, et le repoussèrent jusqu'à Chavès; il ne dut cette défaite qu'à l'air d'irrésolution et de crainte qu'il montra, et qui fut toujours le prin-

principe des tâtonnemens et de la conduite timide de tous les commandans détachés de l'armée Espagnole.

Le ſoir de la Pentecôte il y eut une allarme dans le camp, le Général fit amener ſon artillerie ſur les derrières pour ne pas l'expoſer; méthode nouvelle de ſe priver du ſecours de ſon canon, lorsqu'une armée craint d'être attaquée par l'ennemi, de peur qu'il ne lui ſoit enlevé.

Le 21 Juin un Officier nommé Alvarez attaqua le village de Freixel, le pilla et y mit le feu. Trois cent paysans qui y étoient renfermés et qui firent quelque résistance furent convertis, dans les gazettes de Madrid, en ſix mille hommes, et le Général témoigna à cet Officier la ſatisfaction du Roy, ſur ce qu'avec deux cents hommes il en avoit battu ſix mille.

Après une ſi brillante expédition, l'armée reprit le chemin de Zamora, et on ſe détermina au ſiège d'Almeyda. Le 4 Août la place fut investie. Le 15 la tranchée s'ouvrit enfin ſans difficulté, car les ennemis ne tirèrent pendant tout le ſiège que quatre ou cinq coups de canons, encore les Officiers Anglois qui les avoient tirés eux-mêmes passèrent pour des téméraires. Le 26 la place ſe rendit, quoiqu'il n'y eut pas de brèche, et que la première parallele de la tranchée ne fut pas encore perfectionée. Les batteries des aſſiégeans tiroient à plus de trois cent toises; il n'y a pas eu un homme bleſſé de coups de fuſil pendant ce ſiège, qui n'a couté qu'un palefrenier, un travailleur et quatre chevaux. On trouva dans la place quatre-vingt-ſeize pièces de canon de tout calibre, toute ſorte de munitions de guerre et de bouche, et trois mille ſix cent Portuguais de garniſon, tous intacts et bien portans... Almeyda étoit une aſſez bonne place, et pouvoit arrêter un mois les Espagnols, mais le Gouverneur avoit quatre-

vingt-

vingt-un ans; il avoit été capitaine de cavalerie dans la guerre de la ſucceſſion; c'étoit un fanfaron. Un Ingénieur habile, nommé Miron, qui s'étoit jetté dans la place, vouloit la mettre en état de défenſe, le Gouverneur lui ayant refuſé l'argent néceſſaire pour les travaux, une douzaine d'Officiers Anglois et Ecoſſois, qui étoient à la tête des régimens de la garniſon, boursillèrent, et firent entr'eux une ſomme de vingt mille livres. Alors ſur ce que Miron vouloit faire travailler et parloit trop hautement, le Gouverneur le fit mettre aux fers, et l'envoya avec ſon procès fait à Lisbonne; ce fut là ſon unique acte de fermeté. S'étant privé de ſon Ingénieur, il ſe retira dans ſa chambre où il paſſa tout le tems du ſiège à réciter ſon chapelet. Lorſque les officiers Anglois voulurent engager la garniſon Portuguaiſe, officiers et ſoldats, à garnir les ouvrages extérieurs; ils ſe révoltèrent et n'obéirent pas; il n'y eut pas un homme dans le chemin couvert ni ſur les courtines pendant tout le ſiège: auſſi jamais place n'a été priſe avec autant de facilité, et ſi les Eſpagnols euſſent imaginé ce qui ſe paſſoit au dedans, ils ne ſe ſeroient pas donné la peine d'ouvrir la tranchée.

Après le ſiège on fut plus embarraſſé qu'avant pour ſavoir où aller et que faire; on avoit calculé que le ſiège occuperoit toute la campagne, et on n'avoit pas fait de projet ultérieur: d'ailleurs la guerre ſe faiſoit par couriers, et la Cour décidoit les opérations et les dictoit mot à mot de cent lieues. La Cour mécontente du vieux Sarria lui ſubſtitua le Comte d'Aranda: ce nouveau Général ſe porta ſur Villa Velha ſur les bords du Tage. Cependant les Portuguais encouragés par l'indécision des Eſpagnols, fortifiés du ſecours des Anglois, animés par le Comte de la Lippe, oſoient déjà ſe montrer en campagne; ils étoient campés au nombre de douze mille hommes à Abrantes et

Pun-

Punhete, et un petit camp de volontaires Portuguais, commandés par un brave Ecossois nommé Hamilton, renforcé de deux bataillons Anglois et de quelques compagnies de grenadiers, étoit posté ſur la rive gauche du Tage vis-à-vis Villa Velha, dont trois cent Portuguais occupoient le château. Alvarez avoit pris ce château ſans péril, parce que la garnison ſe rendit aux premiers coups de fusil: il y eut un grenadier Espagnol blessé au talon, et la perte des Portuguais fut encore moins considérable.

Pendant la marche ſur Villa Velha le Comte de la Lippe avoit envoyé le Colonel Burgoyn avec ſes dragons Anglois et ſix compagnies de grenadiers, dont quatre Portuguaises, pour faire une expédition ſur Valença d'Alcantara, dont ce Colonel s'étoit emparé ſans résistance et qu'il avoit pillé. Valença est entourée de murailles ſéches; elle avoit une garnison de mille ou douze cents hommes de milice ſous les ordres d'un Brigadier.

Cependant cette avanie avoit été bientôt oubliée par les Espagnols. Le glorieux ſuccès de la prise du château de Villa Velha avoit enflé l'orgueil et augmenté la confiance du détachement d'Alvarez; le mépris de l'ennemi occasionoit du relâchement; on ne faisoit plus la garde avec exactitude; on ne veilloit pas ſur la rivière; on s'abandonnoit à la ſécurité. Hamilton s'aperçut de cette négligence; il passa une nuit la rivière à gué avec trois cents hommes, la moitié Anglois, ſurprit le camp d'Alvarez fort de deux mille hommes, l'élite de l'armée; encloua les ſix pièces de canon qui y étoient, et repassa le Tage ſans perte, laissant derrière lui le désordre et la confusion: un Brigadier Espagnol nommé Alvarado envoya redemander aux ennemis un pot de chambre d'argent, dont ſa femme lui avoit fait présent.

Voilà quels furent les événemens de cette campagne qui finit avec le mois de Septembre. L'armée Espagnole se retira sur Alcantara; on crut cependant devoir encore tenter une expédition sur Campo Mayor, mais elle manqua, parce que ce détachement arriva pour surprendre cette place en plein midi: cependant l'armée Espagnole se trouva réduite à vingt-cinq mille hommes à sa rentrée sur la frontière, et jamais troupes ne souffrirent tant, ne furent plus délabrées, et n'eurent une plus affreuse campagne: les malades et les traineurs furent presque tous massacrés par les paysans devenus féroces par les crimes et la maraude de l'armée Espagnole, et enhardis par la timidité de ses généraux.

l'Espagne eut des succès plus heureux en Amérique contre les Portuguais: Cevallos, Gouverneur de Buenos-Ayres, s'empara de la colonie du St. Sacrement et de l'isle St. Gabriel, que les Portuguais défendirent fort mal, et qu'ils s'éforcèrent inutilement de reprendre, mais ce petit avantage ne balança pas un moment les pertes de la campagne de Portugal, qui couvrit l'Espagne de honte, et qui l'épuisa au point de rester tranquille jusqu'à la paix.

Le Comte de la Lippe employa 1763 et une partie de 1764 à former un corps de troupes respectables en Portugal, et il fut récompensé d'une façon honorable et décente par le Roy, de qui il refusa avec une fierté désintéressée toute solde ou payement.

Le Comte d'Oyeras fut encore dans cette occasion le sauveur du royaume par ses négociations, mais il n'en est pas moins blamable d'avoir négligé le militaire, et il a repris le même train depuis la paix; il ignore sans doute qu'il n'y a pas de bonne politique sans force, et que les armes doivent être l'appui des négociations, la solution des difficultés et le moyen immanquable de la conciliation de la paix.

Cette

Cette guerre, qui auroit du écraser le Portugal, lui a donné une espèce de vigueur et de ressort qui lui manquoit: il s'y est établi un esprit militaire qui y règne encore, mais que l'absence trop longue du Comte de la Lippe a beaucoup diminué, et que son retour prochain dans le royaume peut seul rétablir. Le Comte d'Oyeras profita de ces succès et du rétablissement de l'état militaire pour se rendre encore plus puissant et aller à ses vues.

Mais tous les accidens n'avoient pas cessé pour le règne de Joseph I.: deux ans après la guerre, la douane fut brulée entiérement, sans qu'il fût possible d'en sauver aucune marchandise. Ce nouveau coup fit encore une grande playe au commerce; quantité de personnes furent ruinées, et les fallites recommencèrent. On prétendit que cet incendie n'avoit pas nui également à tout le monde, que les marchandises principales étoient hors de la douane, et que le feu y avoit été mis exprès; cela peut être, mais le commerce s'en ressentit, et cet accident diminua encore la confiance de la place de Lisbonne.

On avoit remarqué, pendant la guerre et depuis, un vice considérable dans l'armée Portuguaise; c'étoit une désunion générale, non seulement d'étrangers à nationaux, mais d'étrangers entr'eux. Les Officiers de l'armée étoient et sont encore partagés en deux factions, l'Angloise ou l'Ecossoise, et l'Allemande qui comprenoit les Suisses et les François. L'histoire anecdotique des petites révolutions arrivées dans le militaire Portuguais seroit un tissu fort peu intéressant de vilenies et d'horreurs passées entre militaires, c'est-à-dire, entre hommes que l'honneur, le courage et la probité devoient distinguer: cependant comme on a parlé dans toutes les gazettes de l'avanture du

malheureux Graveron, Colonel du régiment de royal étranger, il ſera curieux de trouver ici le récit impartial de ſa mort.

Graveron, connu en France ſous le nom de Peiferrier, étoit bon gentil-homme: il avoit ſervi en France mousquètaire, ensuite Capitaine de dragons et enfin Aide-de-camp du Comte d'Hérouville Lieutenant-Général, qui en 1762 lui avoit procuré des recommandations pour le Portugal, où l'espérance de faire une grande fortune l'avoit attiré. Le Comte de la Lippe prit d'abord en amitié cet Officier que ſes qualités ſociales rendoient recommandable, et le fit faire Major de cavalerie. Le commencement de ſon élévation fut taché par des menées politiques, qui ont donné dans la ſuite un air de justice et de vengeance ſur-humaine à la catastrophe qui lui est arrivée.

Pendant que Graveron étoit Major de cavalerie, il y avoit dans l'armée deux régimens prétendus Suisses levés par deux Officiers de cette nation: la faction Angloise voyoit avec chagrin leur établissement; on chercha et on réussit à noircir et faire mettre en prison ces deux Officiers ſur des accusations vrayes ou fausses: l'un nommé de Saussure mourut en prison, et fut déclaré innocent après ſa mort; l'autre coupable, mais brave ſoldat, ſe ſauva avec la Caisse du Régiment et fut pendu en effigie. Graveron, guidé par ſon intérêt, avoit fait ſa cour aux Anglois en aidant au malheur des Suisses; il en fut récompensé: on ne fit qu'un régiment des deux, ſous le nom de grenadiers de royal étranger, et on le lui donna. Il commit beaucoup de fautes de prudence dans la conduite de ce régiment, on l'accusa d'avoir moins de ſoldats qu'on ne lui en payait, et ce qui le perdit entiérement; il parla et écrivit avec peu de retenue ſur le ministère: ſon régiment coutoit plus que deux Portuguais, et cette considération hâta ſa ruine.

On

On le fit venir à Lisbonne en 1766; on l'arrêta ainsi que les Officiers de ſon état major, et on désarma le régiment: on l'accusoit d'avoir mal géré les finances de cette troupe, d'avoir eu des passe-volans, d'avoir changé de nom. Tous les chefs d'accusation étoient de la même foiblesse, mais ils ſuffisoient, appuyés par l'autorité ſans réplique, et le manque de défense et de protection de l'accusé, dont les crimes les plus réels étoient de l'indiscrétion dans ſes propos ſur le gouvernement, et un mauvais choix dans les emplois qu'il distribuoit dans ſon régiment. Comme aucune loi militaire ne portoit arrêt de mort, il fut absous par le conseil de guerre, mais ſa mort étoit prononcée: on lui donna des Juges civils qui, par d'anciennes loix du royaume, le condamnèrent à être pendu; par grace on lui cassa la tête. La dureté outrée de cette ſentence fut appuyée par une confirmation des Juges militaires, qui ſignèrent tous ſon arrêt de mort par ordre du Roy, excepté Don Bernardo Mello, frère de l'Ambassadeur en Angleterre, Marechal de camp, Gouverneur d'Elvas, homme intègre et humain: il étoit aisé de voir qu'on avoit cherché un prétexte pour perdre cet homme et pour licentier le régiment, puisque le Lieutenant Colonel fut absous, le Major cassé avec infamie et le corps entier réformé, quoiqu'il ne dût être nullement responsable des fautes de ſes chefs, s'ils étoient criminels; mais indépendamment des crimes ou de l'innocence de Graveron, cette réforme étoit décidée, et on n'imagina pas de ſolution plus facile.

„Ce malheureux Officier fut abandonné par le Ministre de ſa na„tion. Les Anglois ont blâmé hautement cet abandon, parce qu'ils „ſe conduisent tout différemment, et qu'ils estiment assez la vie d'un „citoyen, fût-il coupable, pour ne pas l'abandonner au caprice des „étrangers."

Enfin le Portugal éprouva une ſecousse qui l'attaqua jusqu'au vif, c'est la révolte du Brésil; on en a vu les causes dans l'article du commerce: on y envoya le général Böhm, créature du Ministre, avec cinq bataillons.

CHAPITRE IX.

Etat politique du Portugal.

L'Etat politique du Portugal est forcé, il n'admet point de choix, et cette nation ne peut pas consulter ſes passions, ni dans ſes inimitiés, ni dans ſes alliances; c'est ce qui arrive aux plus foibles. La Cour de Lisbonne est attachée à celle de Londres par nécessité, ennemie de l'Espagne par nature, et de la France par la circonstance de ſa rivalité avec l'Angleterre. La puissance la plus forte en marine doit toujours avoir plus que de l'influence dans le gouvernement Portuguais, parce que leurs possessions d'au-delà les mers leur ſont plus essentielles que tout le reste, qu'elles ſont aisées à envahir, et qu'ils n'ont ni assez de vaisseaux, ni assez de troupes pour les défendre par eux-mêmes contre une puissance forte en marine.

Il auroit été possible autrefois de faire entrer le Portugal dans le pacte de famille, c'eut été l'avantage de toute l'Europe méridionale; le mal vient de longue main; la décadence de la marine Françoise et l'accroissement des forces Angloises, leur marine nombreuse, les ſecours éficaces qu'ils ont toujours accordés aux Portuguais depuis l'acclamation, l'union ancienne et intime des Cours de Lisbonne et de Londres, la confédération des Cours de Versailles et de Madrid contre l'Angleterre, ont décidé les Portuguais à l'unique parti que leur indiquoit leur intérêt: indépendamment de la crainte qui est le prin-

cipe

cipe de leur alliance inégale et toute à l'avantage des Anglois, ils ſont attachés par des liens qui reſſemblent fort à des chaînes par leur force et leur peſanteur, et ils ſont plus ſujêts qu'alliés. D'ailleurs on ne leur a pas laiſſé le choix de la neutralité, on les a attaqués, on les a aigris, et la honteuse campagne de 1762 a achevé d'aliéner les eſprits, et de mettre des obſtacles inſurmontables à l'alliance, dont la guerre malheureuſe de 1757 avoit déjà détruit les poſſibilités: cependant ſi la marine de France ſe rétablit ſolidement, ſi dans une guerre prochaine les armes Françoiſes ſont plus heureuſes, on pourra détacher les Portuguais de l'alliance de l'Angleterre, et les obliger, premièrement à la neutralité, enſuite à une confédération contre cette même puiſſance qui les tient aſſervis, c'eſt à la France à briſer les liens du Portugal, non par des négociations, mais par la ſupériorité de ſes armes. Ce ſeroit ôter la plus grande reſſource aux Anglois que de leur ôter le Portugal; c'eſt à quoi doivent tendre toutes les nations intéreſſées à l'abaiſſement de cette puiſſance.

Le Portugal ne reſpirera qu'alors, car ſon état actuel, quoiqu'aſſez floriſſant, eſt un état de ſervitude que la nation reſſent, et dont les Anglois n'ont pas la prudence de lui cacher les désagrémens; il n'y a jamais eu d'alliés plus maîtres et de maîtres plus durs: ils inſultent en obligeant, et font des ingrats par leur façon de rendre ſervice. En éclairant les Portuguais, ils leur inculquent le reſſentiment de leur captivité, et le déſir de réformer leurs reſtaurateurs.

L'intérêt de l'Eſpagne, pour ſa parfaite tranquilité, ſeroit de ſe procurer une amitié ſolide avec les Portuguais pour ſe débarraſſer d'un ennemi contre lequel les Eſpagnols feront toujours une guerre honteuſe tant qu'ils les mépriſeront, et qu'ils ne ſauront pas les attaquer; cet ennemi eſt au milieu de leur pays tout ouvert, et peut leur donner

ner beaucoup de désagrément: mais la fierté et la haine nationale s'opposeront au bien réel, jusqu'à ce que les François donnent l'exemple.

Cependant on parle beaucoup à présent de la bonne intelligence du Portugal avec l'Espagne et la France; on semble même prévoir une alliance prochaine qui éteindra toute semence de guerre; je veux le supposer pour un moment; seroit-elle avantageuse? Les Portuguais auroient toujours une neutralité partiale: ainsi il vaut mieux les avoir pour ennemis déclarés que pour neutres, parce que cette guerre est au moins un moyen de revanche contre l'Angleterre à qui elle fait une puissante diversion, et qu'une simple paix avec le Portugal ne feroit que mettre à l'abri la partie du commerce anglois qui tient à Lisbonne et Oporto, sans aucune utilité, et priveroit l'Espagne des indemnités que présente cette guerre, peu dangereuse, si elle étoit bien conduite: la neutralité ou une paix simple ne conviennent donc pas vis-à-vis le Portugal, qu'il faut tenir, ou dans une guerre ouverte, ou dans une alliance positive; il faut donc mettre le Portugal dans le cas de choisir décidément entre la France et l'Angleterre.

Voilà la grande difficulté. Comment croire que la Cour de Lisbonne abandonnera l'alliance de l'Angleterre, qui la nourrit, qui tient toutes ses factories, qui est à la tête de toutes ses compagnies, de qui il dépend d'escorter les flottes du Brésil ou de les prendre, de protéger cette colonie ou de la ruiner, de fournir la subsistance à Lisbonne ou de la faire mourir de faim en bloquant le port, qui règne absolument sur la mer qui environne le Portugal, qui tient dans sa main le gouvernement par la crainte, et la nation par l'intérêt? Quel avantage trouveroit-elle dans l'alliance de la France et de l'Espagne qui pût la dédommager de ses pertes et empêcher sa ruine.

Ce

Ce qui paroit probable, c'est que deux raisons peuvent engager le Comte d'Oyeras à tourner ſes négociations et ſon habileté du côté des ennemis de l'Angleterre. 1°. Sa vieillesse et ſon aversion pour les gens de guerre doit lui faire désirer de terminer en paix ſa vie et ſon ministère, et d'amuser par conséquent les deux Cours vis-à-vis desquelles il traite, par des apparences de bonne volonté. 2°. Le veuvage du jeune Empereur renoue les prétentions du Portugal, et le rapproche nécessairement de ces deux Cours, qui peuvent barrer les vues de celle de Lisbonne pour le mariage de la jeune Infante. Voilà les vrais motifs de la bonne volonté apparente du Comte d'Oyeras, de la bonne intelligence qui règne, et des négociations qui peuvent être ſur le tapis.

J'ose conclure que la force ſeule peut rompre des traités cimentés par la force, et que l'inimitié ou l'amitié des Portuguais est dépendante des ſuccès d'une guerre prochaine; il faut donc ſe résoudre à couper ce nœud gordien que l'on ne peut pas délier.

La Révolution Française change totalement la face des Intérêts de l'Europe, de quelque manière que s'arrange ſon gouvernement: désormais le tems des intrigues de cour ſera passé, il ſera question à l'avenir du ſort des nations, quelque ſoit leur régime ſocial. Si, comme tous les évenements l'annoncent, cette guerre terrible ſe termine à l'avantage de la France, ſi après avoir vaincu, et parcifié ſur le continent toutes les nations coalisées contr'elle, maitresse des Pays-bas, ſe ſoutenant aux Indes et aux Antilles, heureuse dans ſon corsairage contre le commerce Anglais, disposant des ports et de la marine de la Hollande, elle n'a plus à combattre que l'Angleterre, épuisée par ſes dépenses excessives, affaiblie par ſes factions, dégoutée d'une guerre ruineuse que le ministère continue contre le vœu de ſa nation; alors il est à présumer que la fière Albion ne règnera plus longtems despotique-

ment ſur les mers, et redeviendra, ce à quoi la nature l'avait deſtinée, une puiſſance du ſecond ordre.

Alors les liens qui enchainent, plus qu'ils n'attachent, le Portugal à l'Angleterre ſe rompront d'eux mêmes. Alors la France, ſi elle a la ſageſſe de ne pas abuſer de ſes triomphes, ſera l'apui et l'allié naturelle des puiſſances du ſecond ordre, contre la ligue des envahiſſeurs, parcequ'elle portera dans ſa politique extérieure des principes ſimples de liberté et d'égalité, très nouveaux en négociation, qui mettront un frein à l'ambition des Roys ou des peuples. Alors le Portugal deviendra l'allié de la France, ainſi que l'Eſpagne, le Roy de Sardaigne, devenu peut-être Roy de Lombardie pour la tranquillité de l'Italie, le Roy de Naples, les Hollandais, le Dannemarc, la Suede, les Suiſſes, les Venitiens, quelques petites puiſſances de l'Italie, la Turquie et le corps Germanique que la France révivifiera.

Telle ſera la ligue de la liberté contre les coalitions de l'ambition. Le commerce libre en ſera le principal lien. Cette ligue réſuscitera un jour la nation Polonaiſe, et rétablira la vraye balance politique entre tous les peuples de l'Europe, qui doit être fondée ſur la raiſon et l'égalité.

Tel eſt le vrai ſyſtême, non pas de paix univerſelle, qui eſt un rêve philoſophique, parceque les paſſions humaines n'en admettent pas l'exiſtence, mais d'une eſpèce de tribunal général, plus fort que les Amphictions de la Grêce, qui rendra courtes et peu dangereuſes les diſputes qui s'eleveront entre les membres du grand corps ſocial Européen.

CHA-

CHAPITRE X.

Le Comte d'Oyeras.

Je ne peux pas mieux finir cette description du Portugal que par le portrait de ce grand Ministre qui en est le créateur, entre les mains duquel ce royaume a retrouvé sa vigueur, et a repris l'ordre que l'on y voit actuellement; c'est un hommage qu'on doit rendre avec plaisir à un grand homme que ses ennemis ont noirci, et que les Espagnols, par ignorance ou par fierté, n'estiment pas autant qu'il le mérite.

Le Portugal doit sa force et son état brillant actuel au Comte d'Oyeras; c'est lui qui a tiré sa nation de la barbarie, de l'ignorance et de l'abrutissement où elle étoit tombée; il a profité de l'alliance des Anglois pour policer son peuple, fortifier le gouvernement et rendre le royaume respectable.

Sa vie est un tissu d'avantures extraordinaires qui montrent sa supériorité sur sa nation, qu'il étoit fait pour gouverner. Sebastien Joseph Carvalho est né en 1699 d'une famille noble de Soure près de Coimbre; il fut élevé dans cette université où il fit de bonnes études, et où son génie le fit distinguer; mais étant rempli de passions et entrainé par sa grande vivacité, il voulut suivre le parti des armes, et il entra fort jeune cadet dans un des Regiments de l'armée, sous le règne de Jean V.: il se distinguoit dès lors par un esprit et un courage extraordinaire, mais ni l'un ni l'autre n'étant réglés, il fit beaucoup de sottises, et il fut renvoyé de ce corps.

Dans ce tems l'Infant Don Francisco, frère du Roy Jean V, homme féroce et cruel, se faisoit un plaisir de se battre continuellement. Les rues de Lisbonne étoient infestées toutes les nuits par des ban-

des d'hommes armés qui couroient et cherchoient les avantures. Le Prince moteur et chef de tous ces désordres couroit les rues pour aller attaquer et insulter les passans à la tête d'une bande de gentilshommes; on appelloit ces bandes ranchos: une barbare émulation s'étoit emparé de la haute noblesse. Le Duc de Cadaval, les Marquis de Marialva et de Cascaës, les Aveiras, les Obidos avoient chacun leur rancho. La rencontre de ces illustres bandits étoit toutes les nuits signalée par des meurtres ou des blessures, ce qui produisoit des haines, des vengeances et des espèces de guerres civiles dans la capitale et sous les yeux dn Roy. Les étrangers formoient aussi des ligues offensives et défensives: sous ce prétexte, des troupes de matelots descendoient à terre, attaquoient les braves de Lisbonne, et les détroussoient quand ils étoient les plus forts.

Carvalho distingué par une taille avantageuse et presque gigantesque, une force extraordinaire, un courage invincible, une belle figure et un esprit supérieur, voulut renchérir sur tous les braves de son tems: il s'associa un autre brave à peu près pareil à lui; ils se firent faire chacun une cape blanche, un chapeau et des souliers blancs pour être facilement reconnus la nuit, et ils se mirent à attaquer seuls tous ces ranchos qu'ils vainquirent souvent, mais toujours avec beaucoup de dangers et de blessures. Je tiens ces détails de ce compagnon d'armes, nommé Luis Joze Percira.

A ces efforts d'une valeur téméraire, ces deux champions joignoient une galanterie chevaleresque. Carvalho ayant captivé le cœur d'une veuve héritière de l'illustre maison d'Almada, l'enleva et l'épousa malgré sa famille, qui trouvant cette alliance trop inégale et honteuse, employa tous les moyens pour l'empêcher. Carvalho soutint quelque tems tous les efforts de cette famille, se tira de toutes ses embuches,

buches, et brava impunément le poison et les assassinats fréquens. Le frère Gaspard, oncle du Duc d'Aveiro, et favori de Jean V, trembla pour ce jeune homme, et prévoyant alors ce qu'il pourroit être un jour, voulut le délivrer de tous ſes périls; il l'envoya d'abord à Londres ensuite à Vienne Secrétaire d'Ambassade: ce fut dans cet emploi que les talens ſupérieurs de Carvalho ſe développèrent. Il apprit dans cet intervalle la mort de ſa femme, qui ne fut pas exemte de ſoupçon de poison de la part de la famille.

Libre de ce lien, il eut le bonheur de plaire à Vienne à une parente du fameux Comte de Daun; il éprouva encore beaucoup de difficulté dans cet amour, mais le Marquis de Tancos ſon Ambassadeur le favorisa, et pour applanir les obstacles la Reine de Portugal envoya un certificat de noblesse, qui lui procura le mariage auquel il prétendoit. Il commençoit dès lors à remplir les espèrances qu'il avoit données: ſes dépêches faisoient l'admiration du Conſeil; on y distinguoit cette politique ſupérieure, cette netteté et cette juſtesse qu'il a employées depuis dans toutes les affaires. Il ne put cependant jamais vaincre la répugnance de Jean V, qui disait *Carvalho a le cœur couvert de poil.*

A la mort de Jean V, qui le laiſſa languir ſans emploi, il fut placé dans le Conſeil, dont il devint bientôt l'oracle et le maître. Diègo de Mendoça ſon prédécesseur fut exilé, et Carvalho prit les rênes du gouvernement; jamais ministère n'a été plus orageux ni plus glorieux que le ſien: il retrouva autour de cette place ſes ennèmis, ſur-tout les Aveiras qu'il vient, il y a deux ans, d'achever de détruire, en faiſant emprisonner le dernier à ſon retour de la vice-royauté des Indes. Toute la haute noblesse, indignée de voir l'autorité entre les mains d'un homme du ſecond étage, ſe ligua contre lui; on con-

noissoit son génie altier; ses anciennes prouesses promettoient un gouvernement ferme, incapable de plier, et fait au contraire pour renverser tout obstacle et subjuguer les plus fiers. Il lui fallut tout son courage pour vaincre tous les dangers qu'il rencontra, tant par la méchanceté de ses ennemis que par les événemens les plus extraordinaires; plus les momens furent facheux, plus il montra de grandeur d'ame. Il ne perdit point dans toutes ces tempêtes le fil de ses projêts pour le bien de l'état; son génie universel embrassa toutes les parties, attaqua tous les abus, remédia à tous les maux, coupa les mauvaises racines, en planta de meilleures et plus profondes.

Malgré les attaques continuelles de ses ennemis, leurs médisances, leurs calomnies, il est le restaurateur du Portugal, et ce royaume a couru un grand risque en 1766, lorsqu'il a pensé perdre ce grand Ministre; il étoit malade depuis quelque tems; des humeurs qui avoient pris leur cours par les jambes avoient cessé de fluer, ce qui lui causa une révolution apoplectique; il fut en grand danger de mort, mais plusieurs saignées faites à propos et des caustiques le tirèrent d'affaire: le Roy et les vrais citoyens furent consternés; la haine ou l'aveuglement seuls animoient ceux qui y furent insensibles. A l'ordre, au plan le plus sage de gouvernement eut succédé l'anarchie. Le Portugal, qui sous son ministère s'est avancé d'un demi siècle, eut tout d'un coup reculé d'autant. Toutes les parties de ce gouvernement sont nouvelles, elles n'eussent pas résisté à la perte de leur moteur.

On peut regarder le Portugal comme un terrein nouvellement défriché, dont toutes les plantations sont neuves et tendres, dont ce grand homme est le jardinier, et fait seul diriger les sèves; s'il eut manqué, tout retomboit dans la confusion, et les mauvaises herbes remplissoient le jardin.

Mal-

Malheureusement pour le Portugal, le Comte d'Oyeras est déjà fort vieux, ſes plans ſeront mal exécutés par un ſucceſſeur, en cas qu'il ait la probité et l'esprit de les ſuivre, et il faudroit encore au moins vingt-cinq ans d'un même gouvernement vigoureux pour voir les fruits de ce grand travail.

Ce Ministre a la passion d'écrire ſur des matières abstraites; il donne même un peu dans la pédanterie: il a attaqué personnellement les Jésuites avec ſa plume, et presque tous les écrits qui ont paru depuis dix ans en Portugal ſur l'agriculture, ſur les Jésuites, ſur le collège des nobles, ſur la non-infaillibilité, ſont de ſa main: il est impossible que les affaires ne ſe ressentent pas du tems qu'il employe à des dissertations ou a des écrits polemiques, ſur-tout dans un âge aussi avancé.

Le Comte d'Oyeras est d'une grande taille, d'une phisionomie imposante, très ſpirituel et prodigieusement instruit; ſa politesse envers les étrangers, ſa douceur dans ſa ſociété, ſa fermeté inaltérable, ſa profonde politique, ſon éloquence fleurie et ſes connoissances étendues, peuvent le faire comparer au Cardinal de Richelieu. On peut établir entre ces deux Ministres un parallele assez exact. L'un et l'autre ſont parvenus d'une médiocre naissance et d'une basse fortune aux plus grands honneurs; tous deux ont gouverné par la crainte, ont rétabli l'autorité royale en faisant couper des têtes, et abatant une noblesse insolente; tous deux ont eu le ridicule du bel esprit et de l'universalité; tous deux ont été grands politiques, maîtres impérieux, ennemis irréconciliables, aimables en ſociété; tous deux ont monté par des voyes nobles, ſans jamais plier vis-à-vis de la fortune; tous deux ont amaſſé de grandes richesses.

Le

Le Comte d'Oyeras est, ainsi que le Cardinal, l'honneur et le ſoutien de la nation, dont il essuye ainsi que lui la légéreté, l'ingratitude et la haine contre laquelle il employe, ainsi que lui, la fermeté et la rigueur qui le mettent au dessus de la crainte. Il a trouvé tous les vices enracinés dans toutes les parties du gouvernement; il a ſévi ſans craindre l'orage; il a renverſé les plus grands; il a fait trembler les plus braves; il travaille ſans relâche et avec zele à jetter les fondemens ſolides de l'indépendance vis-à-vis des Anglois par le commerce, la population et l'agriculture; il fait tout par lui-même.

Il jouit de grandes richesses, mais acquises à bien juste titre; elles ſont ſi considérables qu'il n'a pu éviter l'accusation d'avarice, dont on peut même d'autant moins le disculper qu'il ne dépense point en proportion de ſa richesse et de ſon rang: il a pour ſa ſûreté une compagnie de quarante gardes à cheval qui le ſuivent-partout, ce qui fait crier à la tirannie, parce qu'il est extraordinaire de voir le Ministre environné de ſoldats l'épée nue, pendant que le Roy ſe promène ſouvent à Lisbonne ſans gardes, qu'il n'en a point de fixes, et qu'il ſe ſert des régimens de cavalerie de l'armée pour ſon escorte: cette précaution, quoiqu'étrange, lui parait ſans doute nécessaire au milieu d'une nation mutine, ignorante, ſuperstitieuse, et dont les plus grands Seigneurs ont été quelquefois opprimés, mais ſouvent oppresseurs.

Ce Ministre a de ſa ſeconde femme deux garçons et deux filles qui ne lui ressemblent en rien, et ce qui est plus étonnant, c'est qu'il les élève fort mal et qu'il néglige tout à fait leur éducation, qui au reste n'en pourroit faire que des hommes médiocres; le mérite n'entre point en ligne de compte dans les ſucceſſions.

Le

Le Comte d'Oyeras ne jouira de ſa gloire qu'après ſa mort, mais alors elle ſera entière, et il ſera juſtement regretté, parce qu'il ſera difficilement remplacé; il n'y a pas même apparence qu'il le puisse être bien: le mérite, comme je viens de le dire, ne ſe ſuccède pas, il n'est pas non plus fixe à la place de Ministre, dont il n'est que trop ſouvent ſéparé pour le malheur de l'humanité.

J'ai comparé Carvalho au cardinal de Richelieu, et dans tout ce qu'on m'a dit, dans tout ce que j'ai lû écrit contre lui, ſoit de ſon vivant ſoit après ſa mort, nommement dans un pamphlet en quatre petits volumes, intitulé *Mémoires du Marquis de Pombal*, rien ne change mon opinion, et n'affaiblit le parallele entre ces deux ministres. Les deux ſouverains qu'ils ont régentés, les deux cours qu'ils ont tenu ſous le joug ſe reſſemblaient beaucoup. Malheureusement on peut être un grand ministre ſans être vertueux. Le Machiavelisme est très immoral, mais il est presque toujours nécessaire au milieu de la corruption des cours.

Altier, vindicatif, cruel, avide d'honneurs et d'argent, c'est par l'abus de ſa toute puissance que Carvalho l'a rendue inébranlable, tant que ſon faible maitre a vecu. Aussitôt après la mort de ce monarque, la Reine a rapellé toutes les victimes du despotisme de ce Ministre, qui ont rempli ſes derniers moments d'amertume et de dangers, ſans pouvoir abattre ſon caractère.

J'ai lû dans le voyage de Murphey que lorsqu'il aprit qu'on avait arraché son médaillon apliqué au bas de la ſtatue équestre du Roy Joseph, il avait dit ſans s'émouvoir, *j'en ſuis bien aise, il ne me reſſemblait pas dutout.*

Si le cardinal de Richelieu avait eû comme Carvalho le grand tort de ſurvivre à ſon maître, peut-être ne connaitrions nous de lui

que

que ses crimes. Malgré la juste vengeance de quantité de familles qu'il a opprimées souvent avec injustice, malgré un édit de la Reine du 16 Aoust 1781, qui, par l'organe d'une *assemblée de juges dignes de sa confiance*, c'est à dire d'une commission, tribunal toujours aussi odieux qu'irrégulier, le déclare criminel et digne d'une punition exemplaire, il est mort dans son lit le 5 Mars 1782. Il semble que comme Marius il a fait reculer le Cimbre jusqu'à son dernier moment.

Il a laissé une mémoire très contradictoire, mais non pas médiocre. Ses nombreux ennemis le peignent comme un monstre, ses partisans tout aussi nombreux le vantent comme le sauveur de la patrie. Le peuple, qui s'était réjoui de sa disgrace, a dans plusieurs occasions témoigné ses regrêts de ne le plus voir gouverner. Je n'ai jamais regardé Carvalho comme un sage, je ne l'ai pas presenté comme un modèle. Ce n'est pas un grand homme, mais c'est un homme extraordinaire.

FIN.

Imprimé chez G. F. Schniebes.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building